LE BILAN

DEUXIÈME PARTIE (1)

VI

KATE, cette nuit-là, ne ferma pas les yeux; elle se demandait : « Qui peut être cet homme timide qui n'ose pas entrer dans la loge où est ce qu'il aime? »

Envolées sa sécurité, son idée que « c'était pour toujours »... Pouvait-elle avoir eu cette illusion absurde que tout irait indéfiniment comme il allait depuis deux mois? Quelle folie de s'imaginer qu'Anne resterait toujours ainsi sans changement et sans désirs! Mais non, Kate n'avait jamais pensé rien de pareil : elle voulait pour sa fille le bonheur de la femme, le sort naturel, ni plus, ni moins. Seulement, elle aurait souhaité que ce ne fût pas tout de suite; elle aurait voulu que sa fille lui laissât le temps de faire connaissance et de bien s'établir dans sa nouvelle vie.

C'est du moins ce qu'elle tâchait de se persuader à elle-même; mais elle s'avouait au fond qu'elle avait peur, lâchement peur de changer encore, peur pour ses habitudes, peur de l'abandon, du désœuvrement et de l'ennui. Non, elle ne pouvait pas se faire à l'idée de vivre désormais toute seule dans une bicoque à New-York, avec, pour toute ressource, des Drover et des Tresselton, et l'excellent Landers. Vivre près d'Anne, faire la maman, jouer ce rôle, le seul, elle le voyait

Copyright by Edith Wharton, 1927.

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

bien, pour lequel elle avait été créée et mise au monde, voilà ce qu'elle voulait de toute la force de son pauvre cœur usé par l'existence et affamé d'amour.

Vivre dans l'atmosphère de sa fille, vivre avec Anne dans une intimité où mère et fille se reposeraient l'une sur l'autre, voilà le seul lien humain exempt de méfiance et de mensonge, le seul amour qui ne trompe pas. Quelle sécurité! Le peu de temps qu'elle en avait joui avait agi sur son pauvre cœur contracté comme un bain bienfaisant où il s'était épanoui.

Et déjà c'en était fini! Il avait suffi d'une seconde, de l'instant où la jeune fille avait baissé les yeux sur la vision secrète, pour que sa mère connût de nouveau le tourment. Anne pouvait faire un choix parfait; rien n'empêcherait la mère de couler des jours heureux entre la jeune femme et son mari. C'est égal, l'idée du mari remettait tout en question.

Le jour mit les choses au point. D'abord, la jeune fille parut, en habit de cheval, toute rose d'un temps de galop matinal; elle apportait le petit déjeuner de sa mère. Nulle trace de mystère au fond de ses yeux limpides. Puis, ce fut l'aimable routine des occupations ordinaires : combiner la journée, des rendez-vous à prendre, des réponses à écrire, des invitations à faire. L'habitude reprenait ce cœur agité entre ses mains calmantes. « A d'autres, pensait-elle; on ne me fera pas croire que les amoureux d'aujourd'hui se sauvent devant leurs belles. Nollie est une fine mouche, elle m'éclaircira cela. » Au fond, elle se rendait bien compte qu'elle ne saurait rien de sa fille, sinon ce qu'elle en pourrait deviner en la regardant vivre.

Anne était très secrète; elle ne se confiait à personne. Quant à elle-même, Kate sentait fort bien qu'elle n'avait pas de droits; elle n'était dans la maison qu'une invitée privilégiée. L'insistance même de sa fille à la traiter en maîtresse de la maison, lui faisait trop sentir qu'elle ne l'était pas : c'était politesse de pure forme, comme celle de l'Espagnol qui offre sa fortune à un simple visiteur. Ah! c'était bien d'autorité qu'elle rêvait! Ce à quoi elle aspirait, c'était à regagner, à reconquérir peu à peu le seul bien qui en valût la peine, le seul à quoi elle tînt de tous ceux qu'elle avait gaspillés, le cœur, la confiance de sa fille. Le cœur, il lui semblait qu'elle l'avait déjà; ensuite, ce serait le tour de la confiance.

En attendant, elle ne pouvait être que la spectatrice la plus

tendre, la plus discrète des écouteuses. Et, jusqu'à présent, tout indice lui manquait pour expliquer le mystérieux battement des paupières de sa fille.

Un soir, chez les Tresselton, elle espéra un signe, une lueur. Nollie avait aimablement invité les deux femmes, en insistant beaucoup pour qu'elles vinssent toutes deux à une soirée intime où on devait entendre un chanteur qui n'était pas Russe! Une originale, cette Nollie! Le vieil hôtel Tresselton, dans le quartier de Washington Square, elle avait réussi à en faire quelque chose de pittoresque et de curieux. Elle avait fait de l'écurie un atelier, et tout le reste à l'avenant, sans trop gâter l'ensemble. Elle savait donner de la tenue à son mobilier moderne, aussi bien que mettre dans les nouvelles manières une sorte d'harmonie.

La soirée fut très agréable. Tout le monde, jusqu'à Lilla Gates, que Nollie n'oubliait jamais, prenait le ton de la maison. Vêtue avec une sorte de sobriété barbare, la pauvre fille, dans sa lourde beauté charnelle, s'embêtait à mort avec un air de béatitude. On voyait qu'elle n'était pas dans son élément, mais qu'elle ne serait pas consolée de ne pas être invitée.

Kate profitait de l'immobilité de l'auditoire pour examiner à son aise les groupes épars dans le vaste salon, à la faveur de l'ombre. Pour cette jeunesse insouciante et pleine d'elle-même, elle n'était déjà plus un objet de curiosité. Une femme de son âge, malgré un passé tapageur, et quelles que puissent être encore ses prétentions, passe inaperçue dans une société où la jeunesse domine. Après un moment de dépit, elle bénissait cet *incognito* qui rendait ses investigations plus faciles.

Seulement, qu'y avait-il à voir? Toujours cette platitude et cette absence de relief, cette uniformité du masque américain, avec son expression de gentillesse inoffensive. Combien fallait-il de ces gamins pour faire un individu? Ces visages ressemblaient à ces paysages de la Prairie, à ces kilomètres de pâturages qui séparent entre elles deux stations de chemin de fer. « Oui, se répétait-elle, voilà un tas d'êtres jeunes, beaux, bien portants, pleins d'ardeur. Y en a-t-il un qui soit quelqu'un? »

Sa rêverie vagabonde lui montrait par contraste les pauvres figures tourmentées que naguère, en Europe, elle coudoyait dans la rue. Visages dépourvus souvent de tout agrément, visages dont elle connaissait toutes les misères et toutes les

tares, mais où elle distinguait à présent une noblesse, visages ravagés par l'émotion, sculptés par la passion, souvent par l'intérêt, quelquefois par le vice; mais enfin, c'était de la pensée, non le simple effet de l'entérite et de l'abus de boissons glacées « Depuis que les Américains n'ont plus mal à l'estomac, se disait-elle, ils ont perdu leur seule chance d'avoir du caractère. »

Landers l'aborda au moment où cette réflexion mettait dans ses yeux un sourire.

— Vous me regardez comme si vous ne m'aviez jamais vu. Est-ce que ma cravate est de travers?

— Mais non, elle est très droite au contraire, ainsi que tout sur votre personne. Je ne peux pas m'y faire, voilà pourquoi je vous regardais.

Il rougit. Ce regard insistant le gênait.

— A quoi est-ce que vous ne vous faites pas?

— Mais à la ligne droite, à votre simplicité. Vous êtes tous d'une jeunesse, d'une régularité! Je me fais l'effet de visiter une galerie de marbres... Du reste, ajouta-t-elle de but en blanc et presque malgré elle, ce que je cherche surtout, c'est à me figurer ce que je penserais de tous ces jeunes gens, si j'étais ma fille.

Elle se mordit les lèvres, puis, à la réflexion, ne fut pas trop fâchée d'avoir parlé. On pouvait compter sur Landers, il était homme à comprendre, et ne parlerait pas.

— Parbleu! dit-il, c'est la question que nous nous posons tous. Mais jusqu'à présent, à mon avis, c'est comme dans la chanson :

Sœur Anne à sa tour monte
Et ne voit rien venir...

Elle respira.

— Vous me faites plaisir; car enfin, si quelqu'un devait savoir, c'est vous... D'autant, ajouta-t-elle, que lorsque Anne s'en mêlera, ce sera pour quelqu'un qui se verra de loin.

— C'est assez probable, en effet. Jusqu'ici, elle n'a pas eu l'air pressé. Mais ne vous y fiez pas, reprit-il en regardant ailleurs. Mon expérience me prouve qu'en cette matière c'est toujours l'imprévu qui arrive.

Comme il prononçait ces mots, non sans quelque mélancolie dans la voix, Kate lui jeta un regard rapide et vit un

nuage passer sur son honnête figure. Elle se souvint que jadis son mari disait en plaisantant que Fred était amoureux d'elle. Cette expérience dont il parlait, c'était sans doute la douleur qu'elle lui avait causée. Elle fut sur le point de s'écrier : « Mais je ne savais pas !... Est-ce que j'existais alors ? Ma vie, ma seule vie n'a commencé que plus tard, beaucoup d'années plus tard... » Elle se retint. Elle eut un sursaut. Comment, en pensant à sa fille, s'était-elle égarée jusqu'à penser à son amant ? Jamais il ne lui était arrivé de confronter les deux images, et elle en avait honte comme d'une profanation.

Le concert finissait. Les groupes s'empressaient vers un autre salon où le souper, dressé par petites tables, les attendait. Lilla Gates passa entourée d'un essaim grasseyant de jeunes gens. Elle avait attiré tout ce qui lui ressemblait : son regard « fille » jetait des agaceries et des provocations.

Encore un mystère, cette Lilla ! Personne ne l'excusait, tout le monde l'acceptait. Peu importait du reste : pas de danger qu'elle prît de l'influence sur Anne. Les pièges qui attendaient celle-ci seraient d'une nature moins grossière. Toutefois, par curiosité, et à titre d'indication sur la jeune Amérique, Kate n'aurait pas été fâchée de savoir comment la nièce de son mari, étonnant rejeton de la prudence des Clephane et de la raison des Drover, avait été choisie, dans cette société nouvelle, si pleine de laisser-aller, pour y être à la fois un objet d'indulgence et de réprobation, de scandale et de tolérance. Seulement, ici encore, Kate se voyait arrêtée au premier pas : dans sa situation, elle était la dernière personne qui pût demander des explications. Si on lui rendait la pareille, et qu'on lui dît : « Et vous ? »... Depuis son retour sous le toit de la vieille maison, depuis qu'elle avait repris ses habitudes avec sa fille, c'était là sa terreur, l'idée qui la faisait frissonner. Comme elle se sentait seule ! indiciblement seule !...

Dans la voiture, le simple contact du bras de la jeune fille eut vite fait de dissiper cette impression de solitude. Il fallait un peu de patience, voilà tout : sa nouvelle vie ne datait que de quelques semaines et déjà l'intimité de sa fille suffisait à la remplir. Si elle pouvait la garder seulement pas trop loin d'elle !

— Que dites-vous de cette soirée, maman ? Quel effet vous faisons-nous tous ? fit à brûle-pourpoint la jeune fille.

— Tous plus gentils encore que je ne m'y attendais.

Elle crut surprendre dans l'obscurité le regard étonné de sa fille.

— Gentils... pourquoi gentils ? C'est nous qui avons besoin que vous soyez indulgente. Nous devons être si difficiles à distinguer les uns des autres! En Europe je crois qu'il y a plus de nuances. J'ai vu que l'oncle Fred vous aidait à vous débrouiller.

— Ah ! tu m'as vu ouvrir de grands yeux. C'est vrai, j'ai regardé tant que j'ai pu. J'ai tellement peur de laisser échapper quelque chose... quelque chose de toi, chérie... une parcelle de ta vie !

Sa voix tremblait en faisant cet aveu.

Une pression plus intime du bras qui serrait le sien lui répondit. « Quelle mère étonnante vous faites ! soyez tranquille, vous ne risquez rien. » Kate sentit chez sa fille un mouvement secret qui répondait au sien.

— C'est si bon d'être deux pour se dire des choses! dit joyeusement la jeune fille.

— Quelles choses ?

Kate eut le mot sur les lèvres, mais elle ne le prononça pas.

Assises l'une contre l'autre, la main sur la main de sa fille, elle se tut, et la mère sentait le cœur de son enfant battre plus près du sien.

VII

C'était le vernissage de l'atelier. Kate n'avait pas encore eu le droit d'entrer dans l'atelier de sa fille. Depuis huit jours, Anne, Nollie et son mari, enfermés là avec des clous, des marteaux et des seaux de peinture, demeuraient sourds à toutes les questions.

Puis, un beau jour, les portes s'ouvrirent, et Kate, sortant de la grisaille d'une soirée d'hiver, se trouva dans une grande pièce à demi éclairée. Un immense vitrage encadrait une vision féerique : là-bas, la fuite du Sound, comme un écrin de feux, de girandoles et de lumières, la silhouette magique du pont de Brooklyn et, dans l'intervalle, la houle sombre des toits de la ville énorme. Tout ce spectacle, dans l'éclairage douteux,

prenait un aspect de mystère et de fantasmagorie, plein d'ombres, de lointains et d'appels dans la nuit.

Kate s'appuya à la fenêtre, touchée par le brusque coup d'aile de la poésie. Anne avait eu l'heureuse inspiration de laisser agir dans la pièce cette impression d'espace. L'atelier ressemblait plutôt à une bibliothèque qui attendrait ses livres.

Le thé était servi au bout de la longue table de chêne, quand Lilla Gates fit une entrée à sensation, en fourrures blanches, avec d'énormes pendants d'oreilles. Elle empestait le tabac et la peau d'Espagne, et passait en revue la pièce avec sa moue de gamine blasée.

Kate était agacée de la voir : « Toujours cette fille ! » pensa-t-elle. Et elle ne put retenir une légère grimace quand elle vit Anne embrasser les joues violettes de sa cousine.

— Lilla ! C'est gentil de venir.

— Tu parles... J'ai séché pour toi une invitation épatante, répondit froidement Lilla.

Sa pose, c'était d'être continuellement invitée, perpétuellement bousculée par une multitude de rendez-vous qui l'assommaient... Elle parcourut encore la pièce du regard et se jeta dans un fauteuil.

— Sapristi ! C'est nettoyé. Est-ce que tu ne vas pas meubler un peu ?

— Le décor est à l'extérieur et les tableaux aussi, fit Anne en montrant la grande baie.

— Quoi, le pont de Brooklyn ? Bon Dieu !... Mais j'y suis, n'est-ce pas, c'est une salle de bal ? Ça, c'est chic !... Et voilà un pianola ? ajouta-t-elle en désignant le piano à queue placé dans l'encoignure... Ce jardin d'enfants me plaît, déclara-t-elle en se résumant.

Nollie se mit à rire :

— Quand on viendra ici, ce ne sera pas pour danser. Anne fera poser tout le monde impitoyablement.

— C'est ça, on posera entre les danses. J'aurai la clef, Anne, veux-tu ?

Accoudée au piano, elle humait le cocktail qu'on venait de lui apporter, la tête rejetée en arrière, la colonne charnue de son cou éclairée en dessous par la lumière d'une lampe voilée. Ses boucles d'oreilles vertes luisaient comme de gros scarabées malfaisants. Tout près d'elle, droite, élancée, Anne était debout,

sa petite tête bien prise dans ses bandeaux étroits, les mains tombant le long du corps, d'une pâleur mate sur les plis simples de sa toilette noire. Le voisinage de cette petite grue pour sa fille donnait à Kate une sorte de malaise; elle se leva et se mit au piano. Ses mains erraient sur le clavier et cherchaient les premières mesures d'une mélodie, lorsqu'elle vit Lilla, de son allure ondoyante et sournoise, se rapprocher de sa fille qui tendait la main pour lui reprendre son verre vide. Ce mouvement les mit si près l'une de l'autre, que Lilla n'eut qu'à baisser la tête pour couler à l'oreille de sa cousine quelques mots à peine chuchotés dans un souffle, mais que Kate put saisir : « Il est là. Il m'a tannée toute la journée pour que je l'amène ici. »

Kate revit le bref mouvement des paupières qui tombaient, la main qui prenait le verre trembla imperceptiblement.

— Quelle folie !

— Que veux-tu que j'y fasse? Je ne peux pourtant pas le faire coffrer par les gendarmes.

La jeune fille eut un faible rire où il y avait à la fois du plaisir et du dépit :

— Peut-être qu'il le faudra bien, dit-elle.

Mais Nollie s'approchait et avait passé son bras autour de la taille de Lilla.

— Allons-nous en, ma chère, puisqu'on ne danse pas.

Sa petite figure brune avait cette expression boudeuse et attentive qu'elle prenait souvent en chaperonnant Lilla. Mais celle-ci n'écoutait rien.

— Un autre cocktail d'abord; sans ça, je ne bouge pas.

Un des jeunes gens s'empressa de la servir et la jeune fille revint du côté de ses invités. Ceux-ci s'en allèrent peu à peu et les deux femmes se retrouvèrent seules dans la paix de la grande pièce vide.

Mais la paix, Kate ne l'avait plus. Les quelques mots qu'elle avait surpris réveillaient toutes ses inquiétudes et lui en donnaient de nouvelles. Sa fille ayant pour confidente cette petite rien-qui-vaille ! Cette idée lui semblait profondément troublante. Plus elle se creusait la tête, moins elle trouvait le moyen de confier son angoisse à sa fille.

« Si seulement je savais jusqu'où va leur intimité ! Qu'est-ce qu'elle pense vraiment de cette petite gouape? » Elle venait

de s'apercevoir sur quel abîme d'inconnu reposait son entente avec la jeune fille. Si du moins il n'y avait chez Anne que sympathie pour une camarade, une amie plus âgée, — une de ces sympathies qui peuvent changer aussi vite qu'elles sont venues, non une de ces habitudes irraisonnées et tenaces.

Elle songeait ainsi pendant que sa fille allait et venait dans la pièce, rangeait la musique, redressait çà et là un tableau.

— Alors, c'est ici que tu vas travailler?

La jeune fille fit oui joyeusement de la tête.

— Lilla m'a l'air de se figurer que tu vas faire ici une salle de danse à son usage?

— Pauvre Lilla! Elle ne peut pas voir un plancher sans avoir envie d'y danser le fox-trot. La vie pour elle consiste à changer d'endroit pour faire partout exactement la même chose.

Il y avait dans le ton de la jeune fille une nuance de pitié dédaigneuse qui ne laissait pas de doute sur son opinion. Kate la perçut avec ravissement.

— Je ne te conseille pas de lui donner la clef, dit-elle en riant, et elle ramenait sa fourrure.

Sur le même ton enjoué, Anne lui répondit :

— Il n'y aura que deux clefs, la mienne et la vôtre.

Et la mère et la fille descendirent gaiement.

Les jours suivants ramenèrent le calme rassurant de l'activité normale. Kate commençait à se sentir dans un ordre établi depuis toujours ; elle avait arrangé sa vie pour concorder avec celle de sa fille, en empiétant le moins possible. Généralement, Anne faisait un peu de cheval le matin, puis montait à son atelier et travaillait jusqu'au déjeuner. Quelquefois, quand les jours furent plus longs, elle faisait une nouvelle séance l'après-midi. S'il faisait trop mauvais pour sortir à cheval, elle allait à pied à l'atelier dès le matin et sa mère l'y rejoignait ou venait au-devant d'elle dans les allées du Parc. Les jours où la jeune fille travaillait l'après-midi, Kate lui faisait parfois la surprise d'arriver à l'heure du thé, et les deux femmes rentraient à pied à la nuit tombante. Mais Kate se faisait scrupule de déranger sa fille pendant les heures de travail : elle s'en gardait adroitement, sans affecter la discrétion, mais en feignant de trop tenir à sa propre liberté pour ne pas respecter celle de la jeune fille.

Il y avait tout de même des moments où elle se sentait bien seule. Dans cette maison où elle aurait dû passer sa vie, il y avait des heures où elle se sentait en visite, où elle retrouvait cette impression désolée, son vieux mal d'être une déracinée. Ce n'était pas la faute de sa fille. Ce n'était pas non plus que la vie fût ennuyeuse. Non, la vie avait maintenant un objet, chaque minute avait un but : servir Anne, lui faire plaisir, trouver un petit moyen nouveau de se rapprocher d'elle. C'était un intérêt de tous les instants. Mais cet intérêt même n'était pas naturel; il était trop voulu, devenait presque maladif, faute de souvenirs communs, de longs sentiments partagés.

Elle ruminait ces pensées pour la millième fois, un soir où elle allait au-devant d'Anne dans le Parc. Les jours étaient déjà plus longs, il y avait une nouvelle qualité de lumière et, dans l'air, cette précoce langueur qui précède le printemps en Amérique et qui a l'air de surprendre la terre encore endormie. Kate sentait que l'année venait de tourner sur ses gonds. Une nouvelle saison s'ouvrait dans sa nouvelle vie. Elle marchait avec cette allégresse et ce léger espoir que donne le printemps.

Devant elle, dans une allée de côté, elle fut désagréablement surprise d'apercevoir Lilla Gates. Elle lui tournait le dos, et la longue silhouette s'éloignait de sa démarche ondoyante. Mais c'était bien elle, il n'y avait pas à s'y tromper : « Elle ici à cette heure ! » se dit Kate. « Qui peut-elle attendre ? » En tout cas, elle était seule au rendez-vous; l'allée était vide. Kate la vit hâter le pas et disparaître. Kate ne s'attarda pas à la suivre, même du regard. Cela n'en valait vraiment pas la peine. Il n'y avait rien d'étonnant à rencontrer Lilla où elle n'avait que faire, toujours en compagnie suspecte. C'était archi-connu. Kate ne regretta même pas de n'avoir pas entrevu le monsieur du rendez-vous. Pourvu qu'elle fût tranquille au sujet de sa fille, Lilla ne l'intéressait plus du tout.

Elle marchait, mais ce n'était plus avec la joie de tout à l'heure. La rencontre de cette jeune femme dans cette allée déserte lui rappelait tout à coup des souvenirs empoisonnés. Elle revoyait le temps où elle aussi avait donné de pareils rendez-vous. Mais était-ce bien elle, était-ce bien sa jeunesse dont elle voyait l'image flotter et s'évanouir là-bas au bout de l'allée ? Eh bien, soit ! Bon voyage ! Que me veux-tu, ombre malheureuse ? Adieu, je ne te connais plus... Déjà elle s'était reprise :

ce n'était plus ce jeune fantôme passionné, c'était une dame d'un certain âge, rassise, respectée, respectable, qui s'avançait, quittait les ombres du passé, rentrait dans la tiédeur palpable du présent. Sa fille pouvait paraître d'un instant à l'autre.

Elle venait d'enfiler une des grandes allées qui conduisent à l'entrée du Parc, du côté de la Cinquième avenue. On voyait loin devant soi ; les promeneurs entraient et sortaient. Deux femmes passèrent, suivant deux petits garçons qui se livraient à une course bruyante. Puis, ce fut le groom d'une maison de modes, qui sifflait et portait sur le dos son échafaudage de cartons ; ensuite un infirme qui avançait en manœuvrant le levier de son fauteuil mécanique. Enfin, débouchant de l'avenue, parut un homme qui eut une seconde d'hésitation, la reconnut et salua.

VIII

— Chris ! dit-elle.

Elle se sentit trembler des pieds à la tête ; puis, brusquement, cela passa : dans l'acte même de dire son nom, le frisson cessa et elle vit dans un flot de joie que le pire moment était passé, qu'enfin, vraiment, c'était fini. Elle n'aimait plus, elle était libre.

— Voilà une surprise !... disait-il, et elle reconnaissait cette voix pleine et ronde, qui n'était jamais plus mélodieuse que lorsqu'il avait quelque chose à cacher.

Il se mit à rire :

— Quelle chance ! répétait-il. Quelle chance !...

— De quelle chance voulez-vous parler ? demanda-t-elle comme en écho.

Elle se sentait moins maîtresse de sa parole que de son cœur. Que de fois elle avait senti s'évanouir en sa présence les phrases qu'elle avait préparées ! Elle ne retrouvait la raison que lorsqu'il n'était plus là.

— Je veux dire : vos affaires s'arrangent... Je suis au courant...

Cette fois, c'était lui qui rougissait et pataugeait, c'est lui qui ne trouvait plus ses mots... Ouf ! C'était bien fini. Elle avait le sang-froid de détailler son visage à la lumière impitoyable du printemps. C'était un autre Chris : il avait épaissi,

rougi, durci; muré dans ce nouveau personnage, l'ancien Chris, l'amant d'autrefois, ne la voyait même plus par les fenêtres de sa prison.

— Mes affaires?

Elle continuait à parler en écho. Elle se livrait intérieurement à sa joie, à la joie d'être libre, libre, enfin libre, d'être détachée de lui, arrachée, assez loin de lui pour le voir et le juger. « Quel mauvais goût! pensait-elle, quelle sotte entrée en matière! » C'était ce mauvais goût qu'elle avait deviné en lui dès le début, en cherchant à fermer les yeux, et qui la choquait tant jadis, même au plus fort de son amour. Libre, elle l'était, mais elle n'avait pas cessé d'avoir peur : cette peur ne faisait que se déplacer. Ce n'était plus le passé qu'elle craignait, c'était l'avenir. Mais il ne fallait pas qu'il pût se douter qu'elle le craignait. Elle reprit :

— Oui, je suis très heureuse d'être revenue à la maison.

Il baissa la voix et murmura :

— Moi aussi, je suis heureux pour vous.

Allons, bon ! C'était toujours dans les moments d'émotion qu'il gaffait : alors, il devenait idiot : il avait l'air de débiter par cœur des phrases de roman, de ces romans dont il était le premier à se moquer.

Ils se regardaient maintenant, sans trouver rien à se dire; ils attendaient un secours, et que le hasard qui les avait réunis, leur rendît le service de les séparer.

Tout à coup elle se ravisa (en somme, mieux valait en avoir le cœur net), et elle hasarda :

— Je pense que maintenant vous habitez New-York ?

Il secoua la tête avec un peu de mélancolie :

— Hélas! non, je suis retourné à Baltimore. Voici mon histoire : après la guerre, j'ai fait d'abord du journalisme : j'interviewais des étoiles de cinéma, des as de base-ball et des dames qui faisaient campagne pour la prohibition. Ensuite, j'ai essayé de monter un club à la campagne. Quelle horreur! Des comptes tout le temps et des disputes entre les membres. C'est alors qu'Horace Maclew a eu pitié de moi : il m'a pris comme secrétaire. Mais quel travail ! Ah ! ce n'est pas la journée de huit heures; je suis tenu en diable. Une fois par hasard, tous les trente-six du mois, je réussis à m'échapper.

Elle respira. Baltimore, sans doute, ce n'était pas le bout

du monde, mais s'il y était occupé... Cet Horace Maclew, elle le connaissait par ouï-dire : un vieux bibliophile et philanthrope très riche. Très occupé de mille affaires municipales et d'œuvres sociales, et par l'administration d'une immense fortune. Évidemment, son secrétaire devait avoir peu de vacances. Seulement, pour combien de temps le jeune homme s'astreindrait-il à ce métier? Elle avait bien envie de lui demander s'il faisait toujours de la peinture et s'il écrivait; mais elle n'osa pas. Il fallait cependant trouver quelque chose pour se quitter et mettre fin à ce tête-à-tête interminable. Ce qui eût été naturel, puisqu'elle ne le craignait plus, c'était de lui dire : « Eh bien ! à votre prochain voyage, je compte que vous viendrez me voir. » Mais s'il allait la prendre au mot? Puisqu'il ne lui faisait plus peur, elle ne lui en ferait pas davantage ! Le jour où il aurait la fantaisie d'un bon dîner ou d'une soirée à l'Opéra, il était homme à venir tout de go les lui demander.

Ils étaient encore là, plantés un peu sottement l'un en face de l'autre, lorsqu'elle aperçut tout à coup, derrière son interlocuteur, un nouveau personnage qui entrait dans le Parc par l'avenue où ils se trouvaient : elle reconnut sa fille qui s'avançait vers eux. Anne s'approchait rapidement, de son pas décidé, le regard absorbé, le regard qu'elle avait toujours en quittant l'atelier. Dans une minute, elle les rejoindrait.

Kate se hâta :

— Au revoir, je suis contente que vous ayez trouvé un métier amusant.

— Amusant!... — Il esquissa un geste négatif. — Mais je suis vraiment content de vous avoir revue. Rien que de vous revoir, cela m'a fait plaisir : vous n'avez pas vieilli d'un jour.

— Vieillir? Je me sens plus jeune que jamais!

Grâce à Dieu, un groupe de passants avait caché leur dialogue. Elle se dépêcha pour rejoindre sa fille. En l'abordant, elle lui plongea le regard droit dans les yeux et fut heureuse de n'y rencontrer que la brume du rêve intérieur.

— Chérie, cria-t-elle, toute joyeuse, ça a bien marché aujourd'hui, je le vois dans tes yeux.

La jeune fille revint à elle. Son âme reparut flottante entre ses cils :

— A quoi le devinez-vous? Il faut que vous ayez connu

intimement un artiste. C'est vrai que l'on emporte en soi ce qu'on fait, on en est obsédé encore dans la rue.

Elle passa son bras dans celui de sa mère et se laissa diriger vers la Cinquième avenue.

— Il fait dans ce Parc une poussière... et j'ai envie de marcher vite. J'aime tant la Cinquième avenue quand elle commence à s'allumer! dit Kate pour expliquer sa hâte.

Elle ne ferma pas les yeux. Toute la nuit, dans le grand lit de la chambre d'amis, elle ne voyait que son amant... Sur le moment, après cette première surprise de le trouver changé, rougi et épaissi, elle ne l'avait vu qu'à travers le halo de ses terreurs. Après, en rentrant avec sa fille, et tout émue encore de l'imprévu de leur rencontre, sa personne n'était qu'un revenant lointain, sans corps, moins puissant et moins redoutable à coup sûr que les souvenirs qu'elle en gardait dans sa mémoire. La présence réelle avait exorcisé le spectre. Tandis qu'à présent...

Elle l'avait cru disparu. Ah! bien, oui! Il ne s'était pas enfui, il attendait. Il avait attendu qu'elle fût seule dans le silence de sa chambre, dans la grande maison endormie, au milieu de la grande ville indifférente. Seule, ah! de quelle solitude! Personne, nul secours à espérer de personne, pas une âme à qui confier sa détresse, puisque tout le monde devait ignorer à jamais qu'elle le connaissait... Et elle gisait là, dans le noir, atterrée, ouvrant des yeux épouvantés, et lui la regardait d'un drôle d'air, qui n'était ni le Chris d'hier, ni celui d'aujourd'hui, mais qui tenait des deux à la fois, et qui semblait se moquer d'elle... Elle avait beau fermer les yeux, la vision était en elle. Elle essaya de se raisonner elle-même, elle essaya de parler à l'ennemi et de le conjurer au nom de la nouvelle créature qu'elle était, elle essaya sur lui de puissances et de charmes qu'il ne connaissait pas; peine perdue, il n'en faisait que rire. Eh bien! alors, soit! Regardons les choses en face, mais comment faire? Que lui était-il? Que voulait-il?

Ah! oui, que voulait-il? C'était bien cela, et c'était toujours la même chose. Quand donc est-ce qu'il s'était agi de ce qu'elle voulait? C'était lui qui toujours n'en faisait qu'à sa guise : désirer, cueillir, jouir, et passer à d'autres plaisirs, — la vie

d'artiste, comme il disait! Mais maintenant, qu'est-ce qu'il pouvait bien encore lui vouloir?

Elle se ressaisit. Elle ne l'aimait plus, c'était sûr. Comme un voyageur qui vient de côtoyer un abîme, elle se penchait sans vertige et mesurait le gouffre auquel elle avait échappé.

Et cependant elle avait peur de lui. Pourquoi? elle l'ignorait. Toujours ce je ne sais quoi d'irréductible qu'il y avait dans leurs deux natures et les faisait si différents l'un de l'autre. Oui, ce qui lui faisait le plus peur en lui, c'est qu'elle ne savait pas de quoi elle avait peur...

Se confesser, du moins, s'ouvrir, trouver quelqu'un pour se rassurer et rire ensemble de ses terreurs! Fred Landers? Elle lui ferait plus de mal qu'il ne lui ferait de bien. Les autres? La famille complaisante? A quoi bon? Ils détourneraient les yeux et lui diraient d'être raisonnable, de penser à sa fille. Eh bien! et sa fille elle-même? Pourquoi ne pas lui parler, à elle, la seule personne au monde capable de la comprendre?...

L'oppression de la nuit, le silence, l'agitation de ses pensées devenaient un supplice. Elle n'y tint plus, bondit de son lit, enfila son peignoir et sortit de sa chambre. Le couloir était désert et noir, — seulement la faible lueur de la veilleuse du vestibule se reflétait d'en bas sur le plafond de l'escalier, — et le tic-tac cérémonieux de l'horloge, comme un visiteur attardé à la porte, martelait le silence.

Elle approcha à tâtons de la chambre de sa fille, et à genoux, colla l'oreille à la serrure. Bientôt, à travers son émoi, le souffle doux et régulier de l'adolescence lui parvint, lui peignit l'image de la jeune fille le visage sagement encadré de deux nattes noires, sur la blancheur de l'oreiller. Cette image lui rendit brusquement la raison. Elle se releva mécaniquement et promena autour d'elle des yeux hagards.

Soudain, la lueur de l'escalier, le tic-tac dans la nuit, firent jaillir dans son âme en désordre une nouvelle vision. C'était le même silence, précédant les premiers bruits glacés du réveil d'un matin d'hiver, c'était le même escalier, la même lueur de veilleuse : et c'était elle qui descendait à pas de loup, marche à marche, arrivait à la porte, faisait jouer l'un après l'autre les verrous de sûreté et se glissait dehors, s'éloignait pour toujours de la maison de John Clephane. Qu'est-ce qu'elle reve-

nait y faire cette nuit, comme une voleuse, à la porte de sa fille? Elle s'en arracha et retourna dans sa chambre, alluma et, dans le grand lit, assise sur son séant, se mit à tourner machinalement les pages d'un journal de modes qu'elle avait ramassé sur le guéridon de son boudoir. Les jupes se porteraient plus courtes cette saison...

IX

« Lilla ... voyons, c'est clair, mais c'est pour elle qu'il venait. Comment n'y ai-je pas pensé ? »

Elle se souleva sur son coude; la lampe brûlait encore, le journal avait glissé à terre à côté d'elle. C'était toujours la nuit, aucune lueur ne filtrait à travers les rideaux. Elle avait dû faire un somme pénible et court. L'image équivoque de la jeune femme, flânant dans une allée du Parc, à force d'insistance, l'avait réveillée en sursaut.

Lilla et Chris... Mais oui, c'était un rendez-vous. Par quel hasard se serait-il trouvé à cette grille, à cette heure, si ce n'était pour la rencontrer? Et elle, un peu plus loin, nonchalante et ne faisant semblant de rien, marchant de ce pas détaché de qui s'attarde pour qu'on le trouve.

Cette découverte donna à la malheureuse femme une véritable nausée. Elle s'assit dans son lit, rejeta en arrière ses cheveux collés à son front moite et répéta lentement les deux noms, comme si la combinaison de ces syllabes devait l'aider à débrouiller le mystère. Car, pour un mystère, pas de doute : l'intrigue sautait aux yeux. Une Lilla Gates et un Chris ne sont pas des gens à se promener dans le Parc pour le plaisir, sans but, un jour d'hiver, à la brune, entre chien et loup. Ces existences d'oisifs sont réglées, surchargées d'occupations futiles. Elle le savait par expérience. Elle avait été de ce monde-là, avait partagé leurs monotones distractions dans des douzaines de villes d'eaux.

Maintenant, comme tout s'éclaircissait! D'abord, l'attitude de Chris, muet et interdit, lui qui avait tant d'aplomb, d'usage et de ressources. « Comment cela m'a-t-il échappé? C'est que, s'il m'intimidait, je l'intimidais mille fois plus. » Mais pourquoi? Un homme comme lui, gêné par la rencontre d'une ancienne maîtresse, allons donc! Cela ne devait même pas lui être désa-

gréable. Qui mieux que lui était capable de tenir le coup? Il avait l'habitude.

Le personnage bégayant et évasif du Parc n'avait aucun rapport avec Chris tel qu'elle le connaissait, toujours à son affaire, rond, bon garçon et gai. Gisante dans le lugubre petit jour, elle se creusait la tête pour sortir de ce labyrinthe. Tout à coup la lumière se fit : et s'il veut épouser Lilla ? Et il le veut, rien de plus clair. Vivre chez ses parents et se faire le bras droit d'un vieillard philanthrope, vraiment, ce n'était pas son genre : c'était ce qu'il appelait un « métier de chien ». Avec ses airs d'artiste, il ne détestait pas l'argent ; ce qu'il ne pouvait souffrir, c'était de se donner la peine de le gagner. Ce mariage était la fortune : on pouvait compter sur les Drover. L'idée de voir leur fille une bonne fois établie, en sorte que la menace de ses folies cesserait d'être suspendue sur la tête soigneusement ondulée de sa mère, était éminemment propre à délier les cordons de leur bourse. Évidemment, si la jeune femme avait été un laideron mal fagoté, jamais Chris n'eût pensé à elle, c'était une justice à lui rendre. S'il aimait l'argent, c'était en grand seigneur, comme un bien agréable entre beaucoup d'autres, nullement comme une nécessité. Jamais il n'aurait fait une bassesse pour de l'argent. En était-ce une d'épouser Lilla, s'il la trouvait jolie et amusante ? Il y avait en lui des côtés qu'elle connaissait mal et n'avait jamais bien compris; c'est par là que les deux jeunes gens se complétaient : ils feraient un couple très assorti... Ainsi elle s'obstinait à scruter le destin. Si tout cela était vrai, tout allait de soi : son désir de la fuir devenait naturel. Évidemment, il s'était demandé immédiatement ce qu'elle allait faire dans son cas. — C'était donc qu'elle avait à faire quelque chose. « Mais quoi? se disait-elle avec rage. Lilla, cette folle, en voilà une qui m'est égale! Je ne me sens aucune vocation de la sauver. Mais Chris dans la famille, dans le « bloc »; lui faire des sourires à dîner, chez les Drover, à toutes les tables de la tribu; jouer la comédie d'avoir eu d'abord un peu d'éloignement pour lui, et de revenir ensuite à la sympathie, pour faire plaisir à tout le monde et pour donner le change, non, vraiment, c'était trop au-dessus de ses forces. Ah! oui, ils avaient peur l'un de l'autre : ils avaient bien raison... »

Le jour lui fit trouver absurde sa logique nocturne : son agitation persista. Ce n'est qu'à la longue qu'elle vit le train

train de la vie continuer sans changement comme par le passé : Anne peignait à force, Lilla tournait toujours dans son cercle de fastidieux plaisirs, chacun poursuivait le cours de ses petites affaires; de Chris pas un mot, personne ne paraissait se douter de son existence. Alors, elle retrouva du calme; et le cauchemar s'évanouit.

Le temps passait; Kate reprenait peu à peu son assiette, lorsqu'un jour, traversant le parc pour rejoindre sa fille à l'atelier, elle eut un saisissement : encore Lilla Gates! Cette fois, la « personne » était là et la serrait de près. L'inconnu tournait le dos, mais la silhouette, l'attitude étaient si familières à Kate, qu'elle s'arrêta net, afin de l'éviter.

Par bonheur, elle y réussit. Le couple se séparait : une poignée de mains, et chacun s'éloigna rapidement dans une direction opposée à celle de Kate. Ils avaient disparu, qu'elle était encore là, immobile, n'en croyant pas ses yeux, incertaine et pourtant très certaine. C'était lui! voyons, c'était bien lui! Il lui avait donc menti en disant qu'il n'avait pas le temps de venir à New-York. Il y venait, et souvent : il tenait seulement à lui cacher ses allées et venues. Comme cela encore cadrait avec ses soupçons! Elle était écœurée. Les lèvres pincées, la tête baissée, elle voulait ne plus rien voir, demeurer étrangère à tout ce qui allait arriver. Enfin, elle se secoua et se mit à marcher.

Lilla... Lilla... Chris et Lilla!

Elle allaît vers le nord, en prenant par les chemins les moins fréquentés. Il était de bonne heure, et elle voulait se calmer avant de rejoindre sa fille.

Lilla... Lilla... Chris et Lilla!

Il fallait agir, parler, empêcher cela à tout prix : il n'était plus admissible de laisser aller les choses. Mais que faire? Loin de rien empêcher, agir ne servirait qu'à tout précipiter. Il fallait au moins voir venir, se renseigner, apprendre ce qu'en savaient les autres... Son agitation croissait au lieu de s'apaiser : les larmes, tout en marchant, lui coulaient sur les joues. Ah! sa vie, depuis quelques mois, c'était une chose trop simple, trop bonne, trop bienfaisante : cela ne pouvait pas durer. Les voilà qui revenaient, les vieux mensonges, les intrigues et les cachoteries et les duplicités. Elle s'arrêta, elle étouffait. Elle était arrivée, sans s'en apercevoir, presque à la

sortie nord du Parc : les premiers globes électriques perlaient là-bas entre les branches. Elle sentit un besoin violent de sa fille. Qui sait, peut-être qu'en glissant un mot par-ci, par-là, elle réussirait à apprendre quelque chose : elle saurait si Anne avait cette malheureuse pour confidente, comme la scène de l'atelier pouvait le faire supposer. Sur ce point-là, c'était le droit de la mère, c'était son devoir de savoir. Mais ce jour-là, elle n'avait pas pris de rendez-vous avec sa fille, et elle pressa le pas pour la trouver encore à l'atelier...

Un fil de lumière sous la porte : Anne y était. Kate tourna la clef, jeta son manteau dans l'antichambre et ouvrit. L'atelier était baigné dans l'ombre ; il n'était éclairé que par la lueur de la ville, constellée de milliers de lampes qui faisaient comme une treille d'or suspendue au treillage des tours et des réverbères invisibles, et par le reflet rose qui venait des cendres de la cheminée. La jeune fille avait repoussé son chevalet et deux personnes (elle et une autre), assises sur des fauteuils bas, se détachaient en ombres chinoises sur la lueur du foyer. Kate entra. Une voix d'homme disait gaiement :

— Ce qu'il me faut, c'est trouver une rime à « astrolabe ». Il me la faut, et j'ai grand peur qu'il n'en existe pas. Je ne trouve que « babe ». Alors adieu mon poème ! Voilà ma chance ! Je trouve quelque chose ou quelqu'un qui est juste ce qu'il me faut, et puis...

Kate s'arrêta sur le seuil, interdite, enveloppée par cette voix. C'était la première fois qu'elle entendait ces inflexions caressantes, câlines et enjouées adressées à une autre. Tout son passé ressuscitait. L'ardeur du Midi la brûlait, l'air embaumé, les fleurs. Elle restait là, captive aux rets pressés du souvenir. Enfin, elle lâcha le bouton de la porte et avança de quelques pas. Le bruit de ses talons surprit les deux causeurs qui se tournèrent vers elle. Elle crut discerner sur les traits de sa fille une ombre d'étonnement et peut-être de contrariété.

— Maman, le commandant Fenno... Je crois que vous le connaissez.

Chris s'avança, très simple, très naturel, sans embarras. Nulle trace de contrariété dans les yeux, dans la voix. Il lui adressa un regard presque naturel.

— Chère madame, m'apportez-vous une rime à « astrolabe » ? supplia-t-il avec sa manière pleine d'humour de jeter

le lazzo sur tout ce qui passait à sa portée, et de le faire entrer dans le cercle de ses pensées.

Puis, comme toujours, sans transition :

— J'ai eu l'occasion imprévue de faire un tour à New-Nork, et quand j'ai su que vous y étiez, je suis passé chez vous où on m'a dit que j'aurais chance de vous trouver ici. Me voilà, et mademoiselle a eu la bonté de me laisser attendre.

— Je n'étais pas sûre que vous viendriez, ajouta la jeune fille en regardant sérieusement sa mère.

Kate sentait le sang lui bourdonner aux tempes. Et cette ruse cousue de fil blanc : « J'ai su que vous étiez ici !... » qui ne rappelait que trop les vieux mensonges et les odieuses complicités d'autrefois! Pourtant, elle se maîtrisa : le calme de Chris lui imposait. Il continuait :

— Ma bonne étoile m'a fait rencontrer mademoiselle, quand j'ai été évacué comme blessé sur l'Amérique. Elle m'a pris en pitié à l'hôpital de Long-Island et je n'avais pas encore trouvé le moyen de l'en remercier. J'ai un patron qui me tient très serré et je ne réussis pas souvent à m'échapper.

— C'est merveilleux comme votre boiterie a disparu, dit Anne avec son calme sourire.

— Bah ! fit-il avec bonne humeur, une patte qui traîne n'est pas ce qu'il y a de plus dur à guérir. Surtout avec une infirmière comme vous.

La conversation tomba. Kate fit tous ses efforts pour la reprendre; elle sentait que c'était à elle de parler, de dire n'importe quoi pour rompre le silence ; mais elle avait la gorge serrée, aucun son ne sortait : elle luttait comme une morte qui essaierait de soulever la pierre de son tombeau.

Le jeune homme fit le mouvement machinal de regarder l'heure à son poignet :

— Sapristi ! Je suis en retard. J'ai juste le temps de sauter dans le train.

Sans rien perdre de son aisance, il regardait tour à tour les deux femmes, puis, s'adressant à Kate :

— Est-ce que vous ne viendrez pas un jour visiter la fameuse bibliothèque Maclew? Je disais à mademoiselle...

— L'oncle Fred m'a toujours promis de m'y mener, dit vivement la jeune fille.

— Voilà donc qui est décidé, n'est-ce pas, madame? — Cette

fois il hésita imperceptiblement devant le mot de « madame », mais il franchit l'obstacle triomphalement : — Dès que vous aurez fixé une date, un mot de dépêche ?

Il tendait la main. Kate y plaça la sienne. Elle ne sentit rien. C'était une pierre qu'elle y posait.

— Alors, c'est dit ! reprit-il.

Et gaiement il prit congé. La porte s'était refermée. « Le commandant Fenno » ! Kate se dirigea vers le feu en répétant lentement les syllabes de ce nom militaire qu'elle n'avait encore jamais entendu.

— Il a été blessé ? demanda-t-elle tout à coup à sa fille.

— Au bois Belleau. Vous ne saviez pas ? Vous auriez pu, il a été cité dans les communiqués. Il a la Légion d'honneur et la médaille américaine. — La voix de la jeune fille vibrait d'une façon singulière. — Mais il n'en parle jamais. Une seule chose l'intéresse : sa littérature.

Elle rangeait ses pinceaux, nettoyait sa palette et faisait les gestes habituels de ses fins de séance, avec sa précision presque un peu trop méticuleuse. Un des pinceaux lui donnait plus de mal que les autres. Elle l'approcha de la lampe en fronçant les sourcils. Kate lui trouvait ainsi un air de sa grand mère et cette ressemblance lui fit presque plaisir.

« S'il vient pour quelqu'un, ce ne peut être que pour Lilla », pensait-elle en suivant des yeux le profil grave de la jeune fille. Plus que jamais, il fallait éclaircir le mystère. C'était plus facile à présent que le nom avait été prononcé.

Le commandant Fenno !.. Et il avait été blessé !.. Et il écrivait !..

X

Eh bien ! non, ce n'était pas si facile qu'elle l'avait cru d'interroger sa fille. Le lendemain de cette journée, en étudiant la situation, en réfléchissant à cette rencontre de la veille, elle vit que, décidément, c'était impossible de l'utiliser pour son projet : ce n'était pas un moyen à employer avec sa fille. Lui parler de son ancien amant, elle ne le pouvait pas.

Pour son honneur, pour sa dignité, pour sa sécurité morale, en un mot, il fallait que son « passé », comme disaient les gens qui pensent comme Enid Drover, que ce « passé »

restât dans le vague, ne prît pas corps, demeurât sans figure, ou du moins que cette figure ne fût pas celle du commandant Fenno. C'était indispensable. Et cependant, savoir, savoir!

Évidemment, elle pourrait se renseigner ailleurs. Si c'était vrai qu'il y eût du roman entre Lilla et Chris, la famille devait s'en douter : Lilla était une personne que l'on tenait à l'œil. Oui, mais comment s'y prendre pour poser la question?

Une étrangère, Kate avait conscience de n'être que cela dans la famille, une étrangère aussi dans la maison de sa fille. C'est le rôle qu'elle-même avait choisi. Elle avait eu tellement peur de paraître réclamer des droits qu'elle avait perdus, de s'arroger une place qu'elle avait désertée! Elle était allée trop loin dans son souci de s'effacer : elle avait exagéré la discrétion, la réserve. Elle s'était trop facilement contentée d'être l'invitée.

Et maintenant, adieu les nuits paisibles, les longs sommeils sans rêves! Chaque fois qu'elle tournait la clef dans la serrure de l'atelier, son cœur s'arrêtait.

— Maman, l'oncle Fred nous emmène à Baltimore la semaine prochaine pour voir la bibliothèque Maclew : toutes les trois, vous, Lilla et moi.

La jeune fille jeta cette phrase par-dessus son épaule. Elle était debout devant son chevalet, les sourcils froncés, les lèvres serrées, dans la difficulté de rendre une branche de plante japonaise posée dans un vase de cuivre, devant la grande baie, dans la gloire du soleil couchant.

Kate, derrière elle, était étendue nonchalamment dans un fauteuil d'osier. Elle tressaillit et d'une voix blanche répéta :

— La semaine prochaine?

— J'ai promis à Magde Glenver de passer quelques jours chez elle à Washington; elle a loué à Rock Breek pour le printemps. C'est la saison des magnolias. Rien de plus simple que de s'arrêter en route à Baltimore. L'oncle Fred vous ramènerait, vous et Lilla.

C'était dit du ton le plus naturel et le plus raisonnable, de ce ton de personne pratique qui était celui de la jeune fille. Kate essaya de répondre de même, en y ajoutant une légère intonation de surprise :

— Lilla aussi?

Anne se retourna avec un sourire entendu.

— Lilla surtout! N'en dites rien encore, surtout à tante Énid, mais c'est une occasion... Il s'agit d'un mariage.

Le cœur de Kate bondit, — soulagement ou dépit? Soulagement, décida-t-elle. Je ne m'étais donc pas trompée, c'était bien le mot de l'énigme. Pourquoi pas? Et d'ailleurs qu'est-ce que cela pouvait lui faire? Est-ce qu'elle se figurait que la vie amoureuse de Chris allait cesser le jour où il l'aurait quittée? Quittée! C'était même très probablement pour une autre qu'il l'avait fait. Et si dure que fût cette torture, par toutes les images suppliciantes qu'elle évoquait, elle s'était souvent dit que cela valait mieux ainsi, et que c'était encore moins dur que d'être lâchée par lassitude et par ennui. Oui, depuis des années, ce qui la soutenait à son insu, c'était l'idée de « l'autre ». Seulement, que cette « autre » fût justement Lilla, qu'elle prît la forme de cette figure détestée, c'est cela qui était atroce et humiliant.

La jeune fille continuait à sourire à sa mère. Sourire tendre et voilé! On eût dit le jeu de rayons réfléchis par l'eau, une lueur de ces profondeurs inconnues de l'âme de son enfant, que Kate n'avait jamais atteintes. « Si cela se faisait, poursuivait-elle, quel bonheur! » Et la mère songeait : « Quand elle sourit ainsi, c'est à son propre mariage. » Elle se rappelait la soirée à l'Opéra et l'expression de sa fille, quand ses paupières vigilantes s'étaient abaissées sur son secret.

— Tu as raison... Cette pauvre fille, approuva Kate d'un air absent.

Elle était en train de se dire que ce voyage était impossible. Chris et Lilla, ces deux noms lui dansaient dans la tête, elle se sentait devenir folle. Elle se leva et se mit à la fenêtre. Non, elle ne pouvait pas.

— La semaine prochaine, ma chérie? C'est parfait; seulement, je crains bien qu'il ne faille vous passer de moi : cela d'ailleurs n'a aucune importance.

Elle parlait de la fenêtre, sans se retourner. Anne s'était remise à peindre. Elle demanda sur un ton de désappointement sincère :

— Très important au contraire. Mais qu'est-ce donc qui vous retiendra?

— J'ai accepté, pour la semaine prochaine, des invitations à dîner, et je ne peux vraiment pas me décommander! Tout le

monde a été si bon pour moi!.. Tous les vieux amis, tu comprends? — Elle bredouillait. Elle n'entendait pas ce qu'elle disait. — Du reste, ajouta-t-elle, si tu emmenais Nollie à ma place? Une bande de jeunesse, ce sera toujours plus amusant pour M. Maclew.

Anne se mit à rire :

— Je ne crois pas qu'il s'occupe beaucoup de Nollie et de moi, dit-elle en prenant un air fin.

Elle ajouta :

— Bien entendu, ne faites que ce qu'il vous plaira. C'est la base de notre traité.

— Quel traité?

— D'être une paire de camarades comme il n'y en eut jamais.

Kate bondit passionnément et se rapprocha de sa fille :

— C'est bien vrai, ma chérie?

La bouche de la jeune fille frémit; elle fit oui de la tête, serra les lèvres, cligna des yeux, reprit son regard de peintre, et se remit à observer la branche exotique, cousue de fleurettes pareilles à des coupes de corail.

La jeunesse fit l'expédition. Fred Landers, rayonnant, était aux petits soins. La famille exprima son regret que Kate ne profitât pas de l'occasion, car Horace Maclew ne montrait pas volontiers ses trésors. Mais Kate sentait bien que ce qu'on en disait était par politesse; tout l'intérêt était passionnément concentré sur Lilla. Par la suite, elle eut davantage encore l'impression très nette qu'elle avait bien fait de se tenir à l'écart. Au dernier moment, les voyageurs s'étaient vus retenus à coucher, et vraiment, d'assister en témoin officiel aux fiançailles de son amant, de complimenter les futurs, de boire à leur santé..., c'était plus qu'elle n'en pourrait supporter : ses nerfs, à peine guéris, n'auraient pu résister à l'épreuve. Mieux valait rester chez soi et attendre, en essayant de s'habituer à cette incroyable situation. Chris et Lilla!...

Le troisième jour, Aline, en lui apportant le plateau du petit déjeuner, accompagné d'un bouquet de violettes, attention d'Anne (c'était ainsi tous les matins depuis son départ), remit un télégramme à Kate, — comme cet autre matin, vieux de quatre mois déjà, où le premier appel de la jeune fille était arrivé à sa mère avec les mêmes fleurs... Comme l'autre fois, Kate garda le pli un long moment avant de se décider à l'ouvrir.

Elle le garda, mais ce n'était pas pour prolonger l'illusion. D'illusion, hélas! elle n'en contenait guère, cette mince enveloppe que Kate tenait entre les doigts : à travers le papier, elle sentait le poignard, le tranchant de la réalité. Elle hésitait, mon Dieu ! parce qu'elle se sentait lâche. Chris et Lilla!

Elle se décida enfin et lut : « Fiancée à Horace Maclew : follement heureuse! Lilla. »

La dépêche glissa à terre et Kate se renversa en arrière sur ses oreillers ; la tête lui tournait.

— Madame ne se sent pas bien? questionna aigrement Aline.

— Au contraire, très bien. Tout à fait bien, répéta Kate d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre joyeux.

Mais elle demeurait rêveuse, regardant vaguement devant elle jusqu'à ce qu'Aline la rappelât à l'ordre et lui fit remarquer que le chocolat allait se refroidir, — toujours comme l'autre fois.

Allons! Un répit! Un répit, c'était toujours cela.

XI

Le salon de Mme Drover présentait un aspect si sérieux, si « établi » que Kate, cet après-midi, en y attendant sa belle-sœur, sentit renaître la confiance.

La maison et son mobilier étaient le cadeau de noces de la vieille Mme Clephane à sa fille. On sentait le choix d'une personne dont la première pensée devant un objet d'art était de se dire : « Est-ce solide? Est-ce que cela va passer? » Le fait est que rien n'avait passé, que rien n'avait bougé : tout était demeuré cossu, sévère, inaltérable. L'ensemble gardait un peu l'imperturbable jeunesse de la maîtresse du logis et, comme elle, conservait dans sa maturité le même démodé qu'il avait eu dans sa fraîcheur.

C'était tout de même plaisant que toute cette stabilité eût engendré ce tourbillon de Lilla. Kate sourit. Avec quel plaisir les bons fauteuils capitonnés devaient saluer le retour de cette jeune folle à l'ordre domestique!

Mais Mme Drover prit les choses dans un tout autre style. Est-ce qu'on avait un écart à reprocher à Lilla? avait-elle cessé d'avoir une conduite modèle? Sa mère, ni le décor du salon,

n'en avaient aucun souvenir. Les fauteuils vous avaient un air de conviction et se demandaient où vous aviez été chercher de telles idées.

Non, ce qui ennuyait un peu Mme Drover, elle ne le cachait pas, c'était d'avoir pour gendre un veuf, et aussi cette différence d'âge avec sa fille.

— Je ne sais pas si une telle différence n'est pas toujours un gros danger.... Mais M. Maclew est un homme d'un si grand caractère, il s'est montré si généreux!... Avec une telle fortune, il y a tant de bien à faire!...

« Du bien! Ah! vous m'en direz tant! » Kate retint ces mots qu'elle avait sur le bout de la langue. Mais Mme Drover continuait tranquillement :

— Il l'a comblée de perles, elle les apporte demain pour changer la monture. Ce sera un grand sacrifice pour son père et pour moi, continuait-elle, de nous séparer de Lilla. Heureusement que Baltimore n'est pas loin. Elle aura une vie sérieuse, pleine de responsabilités. Hendrik craint qu'au commencement, les distractions de New-York ne lui manquent. Mais je connais ma fille. Quand Lilla est *vraiment* heureuse, personne moins qu'elle n'a besoin de distractions.

Fred Landers avait téléphoné qu'il était de retour et qu'il l'invitait à dîner. Elle comprit qu'il voulait lui alléger sa solitude pendant l'absence de sa fille et se dit que, par lui, elle saurait quelque chose.

En bon ami de la famille, Fred était rayonnant. Seulement, en parlant des fiançailles de Lilla, il ne disait pas : « Quel sacrifice! » mais : « C'est une solution. » Et cela rendit plus facile la question de Kate : « Comment s'y est-elle bien prise? »

Il se tenait à demi couché dans son fauteuil, tirant avec placidité des bouffées de son cigare, et rôtissant familièrement au feu ses gros brodequins à bouts carrés; et Kate se surprit à penser que ce serait peut-être là une agréable compagnie pour passer ses soirées. Elle s'étonna de cette idée qui ne lui était jamais venue.

— Vous voulez dire : comment elle a enlevé l'affaire? — Il eut un petit coup d'œil amical et plein de confidences. — Dame! Vous comprenez, je ne suis pas dans le secret, mais

j'imagine que c'est le coup classique : Lilla est une rouée qui la connaît et Mme Tresselton était là pour l'aider et pour faire l'article. Je sais qu'il y a six mois que la chose est en train et qu'une certaine battue en Caroline du Sud a joué un rôle dans l'affaire. Au surplus, tout le monde dit que le bonheur l'assagira.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

Il eut un léger haussement d'épaules.

— Je pense que c'est une expérience et qu'il faudra voir. Mais je me dis que Maclew est un vieux dur à cuire : cela ne lui fera pas de mal, et cela peut faire du bien à Lilla. Espérons.

Kate resta un instant silencieuse, retenant la question qui lui brûlait les lèvres. A la fin, elle demanda :

— Et le secrétaire ? Était-il là ?

— Le nommé Fenno ? Mais oui, il était à son poste.

— On dirait que vous ne l'aimez pas ?

Il la regarda, et elle vit qu'il fronçait les sourcils.

— Que voulez-vous que je vous en dise ? C'est vrai qu'il ne me plaît guère : il ne m'a jamais plu.

— Vous le connaissez donc ?

Elle sentait le rouge lui monter au visage et saisit un écran, qu'elle mit par contenance entre elle et la flamme.

Landers réfléchit.

— Je l'ai rencontré plusieurs fois. Mon idée est qu'il était du complot : il s'est mêlé de cette cuisine, voilà mon impression.

— Mais alors, interrogea-t-elle vivement, dans quelle intention ?

Le visage rembruni de Landers s'éclaira :

— Peut-être bien pour faire sa cour à Anne.

— A Anne ? Vous avez dit : Anne ?

Le cri, qui venait de lui échapper, n'en finissait plus de s'éteindre.

— Il ne serait pas le premier. D'ailleurs, ce n'est là qu'une supposition.

— Eh bien ! mon cher, vous n'y êtes pas. Et même...

Elle hésita, puis précipitamment :

— Quoi ! Vous n'avez pas remarqué qu'il y ait quelque chose entre lui et Lilla ?

Landers jeta son bout de cigare dans le feu.

— Fenno et Lilla ? Ma foi, c'est peut-être vrai, après tout. Je n'y pensais pas.

— Eh bien! J'y pense, moi... Je les ai vus ensemble quand ils ne s'y attendaient pas...

Son cœur battait, elle suffoquait. Elle avait eu besoin de parler pour donner un corps à ses soupçons.

— Voilà qui jette un jour nouveau! Pauvre Maclew! Je commence à le plaindre. Mais, bah! Ils sont assez grands pour se débrouiller tout seuls. En somme, ajouta-t-il avec un soupir de soulagement, s'il faut qu'il y ait une histoire, j'aime mieux que ce soit Lilla.

— Et moi, je vous dis que j'en suis sûre.

Elle parlait avec feu. Elle avait besoin de prouver à quelqu'un que Chris était l'amant de Lilla, afin de le croire elle-même, et elle avait besoin de le croire, afin de dissiper l'horrible supposition que Landers avait fait naître en elle. Alors, elle se trouva capable de sourire : ce n'avait été rien qu'une plaisanterie, de ce genre de plaisanteries cordiales et bon enfant sur les amourettes et les fiançailles qui ont cours en Amérique. C'est égal, d'avoir côtoyé le gouffre la rendait étourdie et pantelante au sentiment de la réalité. « S'il faut qu'au moindre mot entendu par hasard, mon imagination parte en campagne, quel repos espérer? » se dit-elle.

Le lendemain, Nollie reparut fraîche et souriante comme une infirmière dont le malade serait hors d'affaire. Maintenant qu'elle était débarrassée de Lilla, sa figure de jeune garçon avait perdu son expression de précoce souci : elle avait vraiment rajeuni. Elle se fit moins prier pour parler que Landers :

— Enfin, ce n'est plus un secret! Grâce à Dieu!

Et elle commença son récit. Maclew et Lilla s'étaient rencontrés l'automne précédent à la chasse au canard en Caroline du Sud. Lilla était un fusil étonnant quand elle n'était pas... enfin, quand elle était en train.., et Maclew, comme beaucoup de graves messieurs de son espèce, qui, théoriquement, n'aiment que les femmes très douces, très suaves, très féminines, a été emballé par cette chasseresse intrépide, qui envoyait à tous les diables les oiseaux qu'elle manquait, fumait et buvait comme un homme et, le soir, demeurait sans desserrer les dents, dédaigneuse et les yeux mi clos, sans embêter le monde avec des récits de chasse ou des confidences sentimentales. Le classique coup de foudre! Cependant, de retour à Baltimore, il avait été repris dans l'engrenage des habitudes et des relations; d'autres

influences avaient joué. Un homme comme lui avait certainement quelque part une vieille liaison. Pendant ce temps-là, Lilla redoublait d'extravagances et quand il vint à New-York pour la voir, elle le traîna à une de ses soirées tapageuses et fila à une heure indue avec un autre cavalier, le laissant se débrouiller tout seul avec sa SuperRolls. Alors, il n'avait plus reparu, et il avait fallu les efforts combinés de toute la famille : « Personne n'a plus fait pour cela que le commandant Fenno », soupirait Nollie avec reconnaissance.

Le sang de Kate ne fit qu'un tour. Aplatis Lilla et Maclew et tous les autres personnages de l'histoire, recoquillés subitement comme des ballons d'enfant! Ah! ce nom, est-ce qu'elle ne pourrait jamais l'entendre prononcer sans avoir des palpitations?

— Il a été d'un tact, d'une intelligence parfaite, continuait la jeune femme. Il a foi en Lilla, comme moi-même. Il assure qu'elle se tiendra très bien et qu'ils feront très bon ménage. Il doit connaître les femmes.

— Les femmes comme Lilla, sans doute.

Les mots jaillirent, sans qu'elle eût le temps de les retenir : ils venaient sans doute d'une source d'amertume qu'elle avait crue tarie.

Nollie parut peinée.

— Vous ne l'aimez donc pas?

— Il y a des années que je ne l'ai vu, dit-elle d'une voix blanche.

— Lui, il vous aime tant! Il paraît qu'il avait un culte pour vous dans sa jeunesse. Seulement, dans ce temps-là, il n'était pas encore lui-même. Il se cherchait. Il compare ce qu'il était alors à une pierre qui roule, ne sachant où s'arrêter.

Un culte de jeunesse! En effet... Et le reste, donc! L'avait-elle assez entendue, cette histoire de la pierre qui roule!

— C'est la guerre qui l'a transformé, a fait de lui un autre homme. Il en a conscience. Maintenant, il est sûr d'avoir trouvé sa vocation. Il ne pense plus qu'à son œuvre et il fait vraiment de très beaux vers. Je suis fâchée, ajouta-t-elle avec gravité, qu'il soit décidé à donner sa démission. Il n'a pas le sou, et il a attendu cette place si longtemps!...

— Sa démission du poste de secrétaire?

— Oui, il dit qu'il a besoin de liberté pour écrire, qu'il ne peut s'astreindre à un travail de bureau.

« Toujours la même histoire ! » Cela faillit encore une fois lui échapper, et, dans son effort pour retenir sa phrase, elle ne trouvait plus rien à dire. Cependant, elle sentait que Nollie attendait.

— Dans ces conditions-là, il fait bien, accorda-t-elle.

Nollie conclut :

— C'est dommage, et pas seulement pour lui. Il avait une très bonne influence sur Lilla.

Ah ! non, vraiment, ils étaient trop bêtes, même Nollie ! Kate eut du mal à ne pas lui crier : « Vous ne voyez donc pas, niais que vous êtes, qu'ils sont amants ? qu'ils ont mijoté ce mariage pour la commodité de leurs amours, que votre imbécile de Maclew est leur dupe, et vous tous aussi, par-dessus le marché ? »

Mais quelque chose en elle, — était-ce orgueil ou prudence ? — retint cet éclat et lui épargna de le justifier. Qu'est-ce que tout cela pouvait bien lui faire, grands dieux ? Le danger, le terrible danger était écarté ; elle était tranquille, aussi tranquille qu'elle pouvait l'être, tant qu'une fatale folie ne la pousserait pas à se trahir.

Avec un sourire douloureux, elle dit, la gorge sèche :

— Je compte sur vous pour m'aider à choisir mon cadeau de noces pour Lilla.

XII

Le séjour d'Anne à Washington se prolongea une quinzaine de jours. Ses lettres étaient ponctuelles et brèves, mais Kate ne lui en voulait pas : elle savait que la jeune fille tenait de son père cette roideur de plume qui la rendait incapable de traduire sur le papier des nuances d'idées ou de sentiment.

Elle rapporta enfin des études de magnolias plus largement peintes, plus vigoureuses que ce qu'elle avait jamais fait. Elle retrouva sa mère avec les caresses ordinaires. Pour Kate, ce retour dissipait les nuages, aérait la maison. Elle n'aurait jamais cru qu'il restât dans son cœur assez de place pour une passion comme celle qu'elle éprouvait à présent pour sa fille. « Amour parfait n'a peur de rien. » Est-ce vrai ? Qu'en sait-on ? s'était-elle demandé souvent, incrédule. Pour la première fois, amour et paix régnaient sur elle dans une sorte de bonheur surnaturel.

Elle enrageait d'avoir à sortir le soir de ce retour. Mais Mme Porter Lanfrey célébrait les fiançailles de Lilla par un grand dîner suivi d'une soirée musicale. La jeune fille eut à peine le temps de s'habiller au saut du train, et déjà l'auto était avancée.

La fête n'était pas de celles auxquelles on peut manquer. C'était une affaire d'une importance mondaine incalculable. Le *oui* ou le *non* de Mme Lanfrey étaient le dernier reste du vieux code de la société à New-York. Tous ses habitués étaient d'accord que c'était la dernière maison où il y eût des traditions.

C'est en tremblant que Kate était entrée dans le grand salon, non pas à cause de la présence de ses anciens censeurs et anciens juges, transformés à présent en ardents champions ou en relations aimables, mais elle craignait de voir apparaître derrière la puissante carrure de M. Maclew une silhouette plus élégante et une figure plus animée. Son anxiété ne dura pas : Chris n'était pas là et ne vint pas. Tous les invités au complet, la porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battants et Mme Lanfrey, au bras de Maclew, ferma majestueusement la marche. Le cortège passa ainsi du lambris chêne et or au décor or et marbre, car l'hôtel Lanfrey était le temple de la tradition : jusqu'au menu exactement conforme à ce qu'un ancêtre, gardien de la Loi, avait décidé que devait être un menu, à l'époque lointaine du premier dîner qu'avait donné Mme Lanfrey.

Kate put croire un moment qu'elle rêvait : elles étaient là, toutes les figures qui avaient encadré et emprisonné sa jeunesse : c'était à se demander si elles appartenaient toujours aux mêmes personnes, ou si elles n'avaient pas été léguées plutôt à une nouvelle génération, elles aussi, comme une « tradition ». On eût dit que les invités, en entrant dans le salon de Mme Lanfrey, changeaient de figure pour se conformer aux principes et au programme de la maison, tout comme la grasse *prima donna* qui, sous des flots de tentures d'Aubusson, roucoulait son air de la *Tosca*, paraissait être exactement la même que celle qui, il y a vingt ans, roucoulait le même air, sous les mêmes tapisseries. Même Lilla, qui avait quitté ses airs de petite révoltée, et qui, assise bien sagement à côté de son fiancé, dans un canapé doré, arborait un sourire minaudier.

Le retour se fit en silence. Anne enfoncée dans les coussins de la voiture, semblait sommeiller. Était-ce la lassitude de cette longue journée, ou bien fermait-elle les yeux sur une chère image? Kate songeait. Par intervalles, la lumière crue des lampes à arc éclairait le beau visage encadré de tresses noires, ferme et jeune comme un marbre grec. Anne était encore à l'âge où les fatigues et les soucis ne rident pas la surface.

Kate respectait toujours les silences de sa fille et ne s'en offensait pas; néanmoins, elle fut bien heureuse quand, en approchant de la maison, elle sentit la main de la jeune fille se glisser dans la sienne. Que de blessures un simple attouchement guérit! On eût dit qu'Anne avait deviné tant de tristes retours où sa mère, inerte dans son coin, étouffait de voir le profil de son mari, entre elle et le monde, comme un mur.

— Chérie, il y a des mois que tu étais partie! dit Kate quand elles furent à la porte du boudoir.

— Oui, il s'est passé tant de choses!

Anne parlait d'une voix qui semblait venir de très loin, comme en rêve.

— Tu me les raconteras demain. Ce soir, tu n'en peux plus: tu tombes de sommeil.

La jeune fille ouvrit de grands yeux, comme quand elle revenait de ses absences :

— Je ne suis pas fatiguée du tout, je n'ai pas sommeil.

Puis après une légère hésitation :

— Vous ne voulez pas de moi ici un petit peu, pour causer?

— Tant que tu voudras, ma chérie.

Kate la prit par le bras et elles entrèrent dans la pièce accueillante, doucement éclairée par une lampe voilée et la lueur du feu.

— C'est la bonne heure pour faire la causette, dit Kate en se jetant voluptueusement sur sa chaise longue.

Après ces quinze jours de solitude, c'était délicieux de bavarder avec sa fille.

— Allons, dis-moi tout.

— C'est cela.

La jeune fille s'accoudait à la cheminée, la tête appuyée sur sa main.

— Nous en avons tant à nous dire toujours, n'est-ce pas? maintenant que nous sommes ensemble. Vous ne vous doutez

pas de la différence que cela fait de rentrer près de vous au lieu de...

Elle n'acheva pas et vint se mettre à genoux auprès de sa mère. Leurs mains se rencontrèrent et Anne appuya sa tête sur l'épaule de sa mère.

— Moi aussi, j'ai été bien seule.

Kate était sur le point de tout dire. Ah ! pouvoir enfin se décharger de ce poids ! Elle n'osa pas. Le lien était encore trop fragile, — et comment faire sortir un tel aveu de sa bouche ? Il valait mieux laisser la jeune fille deviner.

Elle devina :

— N'est-ce pas que vous êtes heureuse ici, maman ?

— Heureuse ? ma petite Anne ?

— Quelle ravissante maman vous faites ! Nollie me le disait encore ce soir : vous rajeunissez tous les jours. Personne ne s'habille comme vous. Je savais bien par la vieille photo que vous étiez jolie, mais pouvais-je me douter que vous n'aviez pas vieilli depuis ce moment-là ?

Kate ne bougeait pas : elle se pénétrait de la chaleur des mots et de l'étreinte. Quel compliment plus doux que les louanges de sa fille ? Tout le passé s'évanouit dans ce radieux éclat de soleil couchant. Elle murmura de nouveau : « Ma petite Anne ! » Cela disait tout.

Anne se tut un instant, puis elle reprit, la joue toujours contre celle de sa mère :

— Je veux que vous restiez toujours, c'est convenu : je veux que la maison vous appartienne.

— La maison ?

Kate se redressa vivement. L'épaule de sa fille glissa de la sienne, — et elles se regardèrent, l'espace qui les séparait tout à coup agrandi.

— La maison à moi ? Je ne comprends pas... Quelle idée !

C'était la première fois que la question se posait. Au moment de son arrivée, lorsque Landers, poussé par Anne, avait essayé de parler d'affaires, Kate l'avait interrompu tout de suite. Elle voulait bien recevoir l'hospitalité de sa fille, mais en dehors de la petite rente que lui faisait la succession, elle ne voulait rien accepter. Landers avait bientôt compris qu'il n'y avait pas à insister et il avait fait partager son sentiment à la jeune fille, car elle n'aborda jamais ce sujet avec sa mère.

Kate prit tendrement sa fille dans ses bras :

— Que pourrais-je bien faire de cette maison, chérie? Et puis, à quoi bon voir si loin?

Anne demeura un moment passive dans l'étreinte maternelle, puis elle se dégagea et revint s'appuyer au marbre de la cheminée.

— Je crois au contraire qu'il le faut. Vous avez toute la vie devant vous, et avec cette masse de cheveux...

Elle sourit en caressant sa mère du regard.

Kate se redressa et secoua l'opulente chevelure qui ombrageait ses tempes. Qu'est-ce que cela voulait dire? Où la jeune fille voulait-elle en venir? Elle commençait à sentir le trouble d'une vague appréhension. Tout à coup elle eut un éclair :

— Anne, tu vas te marier?... C'est cela?

La jeune fille fit oui, de ce rapide battement des paupières qui déjà rappelait tant de souvenirs à sa mère.

— Je n'ai pu vous l'écrire : j'écris si mal! Maman, je suis très heureuse : je veux que vous le soyez aussi. J'épouse le commandant Fenno.

ÉDITH WHARTON.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

LA DÉFENSE
CONTRE LE BOLCHÉVISME[1]

D'après les données les plus récentes, les victimes du bolchévisme en Russie s'élèvent à près de 1 900 000, dont un tiers de bourgeois ou intellectuels, et deux tiers de paysans, soldats, ou ouvriers. Au jour du jugement, lorsque cette armée de spectres accusateurs se lèvera dans ses haillons sanglants, quels coupables se frapperont la poitrine, disant : « Dieu m'est témoin que je n'ai pas voulu cela? »

Lénine ? Soit. — L'heure où il descend du fameux wagon plombé est une origine concrète du mouvement bolchéviste : celui qui vient là, Messie des temps nouveaux, entouré de quelques apôtres, est donc l'auteur direct du drame le plus profond qui ait secoué l'humanité.

Le voici, armé de sa seule parole, sur le sol d'un puissant empire hérissé de 12 millions de baïonnettes ; en quelques semaines, il aura renversé cet empire, asservi cette force aveugle à la réalisation de ses plans. Il n'est entouré d'aucune auréole ; aucun acte à grand spectacle, nul siège de Toulon, nul passage du grand Saint-Bernard, nul pont d'Arcole ne l'ont popularisé, et en quelques jours son nom est sur toutes les lèvres ! C'est un théoricien qui n'apporte que des plans tracés en dehors de toutes les contingences de la vie ; et il trouve des adeptes pour les appliquer ! C'est un doctrinaire, un mystique, plein de compassion pour les peuples, qui professe l'horreur de la tyrannie, des iniquités sociales, de la guerre ; il inaugure le régime le plus tyrannique, le plus dénué de justice, le plus

(1) Voyez *le Bolchévisme et l'héritage romain*, dans la *Revue* du 15 avril, et *la Technique révolutionnaire du Bolchévisme*, dans la *Revue* du 15 juillet.

militaire et policier qui ait jamais déshonoré la face du monde, déchaîne la terreur, la famine et la misère sur son pays ; mieux, il va armer comme on n'a jamais armé, et préparer systématiquement la destruction totale de la civilisation, avec l'aide de tout ce qui n'est pas civilisé !

Tout cela est absurde. Absurde, d'une absurdité qui déconcerte la raison. Absurde que de si petites causes apparentes puissent produire si vite de si foudroyants effets, absurde que de doctrines philanthropiques puissent logiquement découler de telles doctrines d'oppression. Lénine origine et point de départ du drame, c'est un levier disproportionné. Nul prophète ne peut ainsi conquérir le monde à une doctrine abstraite. Il faut, de toute nécessité, que ses paroles aient rendu un son familier déjà et attendu, pour avoir instantanément été comprises ; il faut surtout que toute une organisation, que des cadres aient existé, non seulement pour transmettre à la masse des moujiks des paroles souvent inaccessibles à leur intelligence, mais surtout pour les déverser violemment dans une direction préparée, comme les éclusiers ouvrent une vanne. Dire que le flot, une fois déversé, soit resté parfaitement maniable et que Lénine est sciemment responsable des ravages de son cours capricieux, serait peut-être excessif : mais c'est bien lui qui a lâché le flot.

Certes, donc, Lénine est coupable ; mais, puisque son avènement est préparé, moralement et matériellement, d'une façon telle qu'il devenait inévitable, n'y a-t-il pas impéritie du gouvernement qui ne sut rien faire pour discerner les tendances nouvelles et les diriger, et aveugle complaisance de la part de celui qui facilita la mise en place des cadres? Coupable, hélas ! le malheureux empereur Nicolas II, qui, chargé des destinées d'un grand peuple, fut excellent époux, excellent père et fidèle allié, alors qu'il eût fallu être un souverain ; coupable bien davantage le sonore Kerensky, ignorant des moindres réalités gouvernementales, d'avoir cru que parler était agir, et d'avoir aveuglément facilité, en raison de vagues affinités philosophiques, la mise en place des Soviets ; coupables, les prudents officiers ou bourgeois qui, à l'heure de la mêlée, se sont gardés de prendre parti et ont attendu dans l'ombre la fin de la tourmente, dans l'aveugle persuasion que cela n'aurait qu'un temps, et qu'on pourrait laisser à d'autres le soin d'une libération qui n'est jamais venue. Coupables, les partis russes, nombreux et puis-

sants, qui, dressés pour combattre le bolchévisme, n'ont voulu de la victoire qu'à condition d'être seuls à l'exploiter, ont épuisé leurs forces à se combattre les uns les autres, refusé tout programme commun, pour échouer misérablement chacun à son tour. Coupables encore, à l'étranger même, ceux qui, par inertie ou complaisance, prolongent depuis dix ans l'existence en Russie du régime de meurtre et de sang. « Dieu m'est témoin que je n'ai pas voulu cela ! » Qu'importe, si vos mains sont rouges, à l'heure du jugement?

Nul plan logique de défense n'est concevable, si l'on néglige la leçon des faits, et si l'on envisage le mouvement bolchéviste du haut de principes abstraits, pour juger uniquement de la validité des idées sans se préoccuper de leurs conséquences matérielles.

De la leçon russe il faut tirer des notions précises. La révolution ne commence ni à une date, ni à un fait, ni à un homme : elle révèle son existence. La prise de la Bastille ou la chute de Kerensky ne sont pas le point de départ, mais la confirmation d'un état révolutionnaire préexistant.

Les phrases qui ont préparé l'avènement de Lénine, mieux, les phrases mêmes de Lénine, résonnent aujourd'hui impunément sur toute la surface du globe, martelant dans les cerveaux la doctrine révolutionnaire bolchéviste. Les états-majors, mis en place en Russie avant la révolution d'octobre, sont mis en place aujourd'hui partout, et avec quels perfectionnements ! Qui osera nier l'existence d'un réseau de commandement capable de susciter simultanément dans tous les pays du monde une agitation simultanée sur un même sujet? Et qui niera que les désordres collectifs du 23 août, par exemple, soient bel et bien une journée révolutionnaire mondiale ? La révolution est en cours : que faisons-nous ?

Aujourd'hui, nous lisons d'un œil sec les listes quotidiennes de lointains fusillés russes, dont le total peu à peu monte vers deux millions... Comprenons-nous qu'à ces deux millions de suppliciés d'autres millions de martyrs ne tarderont pas à se joindre, si rien n'intervient, choisis de même façon qu'en Russie : toute la bourgeoisie, mais aussi toute l'élite intellectuelle, le clergé, les magistrats, les officiers... et, pour finir, les paysans eux-mêmes ? Il ne s'agit plus de martyrs éloignés, et de noms lointains : demain, c'est le vôtre, c'est le mien qui

figureront sur les listes. Ces millions de morts, sur qui retombera leur sang?

Est-ce sur le Lénine à venir, dont on ignore encore le nom? Certes, il paraîtra porter le poids du crime. Mais pas seul. Coupables, les gouvernements imprévoyants et faibles, qui auront cru pouvoir attendre pour agir « que la révolution commence », comme s'il s'agissait d'un phénomène à heure fixe; coupables, comme en Russie, les partis d'ordre qui, plus nombreux et plus puissants que le parti communiste, n'auront jamais su coordonner leur action, et s'unir pour le détruire. Coupables, les ambitieux qui auront spéculé, pour leur succès politique ou financier, sur des alliances monstrueuses; coupables, les complaisants qui, pour des questions d'affinités intellectuelles, se seront laissé entraîner dans un monde d'idéologie, au point de ne plus voir le réel. Coupables enfin, et ceci est capital, les indifférents, quels qu'ils soient : car chacun, fût-il le plus humble, est un rôle et une responsabilité.

Coupables, non pas coupables demain, mais coupables déjà aujourd'hui, parce que responsables de faits à venir qu'ils sont en mesure d'empêcher, et parce qu'ils n'en auront rien fait.

LA DÉFENSE DE LA CIVILISATION

Le caractère capital du bolchévisme est son caractère international. La IIIe Internationale : son titre, son programme, son action dénotent formellement une menace universelle visant tous les États civilisés.

Ce caractère semble avoir totalement échappé à l'attention mondiale, au moins dans le domaine des faits. En ce qui concerne la théorie, certes, tous les écrivains ayant traité du bolchévisme ont unanimement émis la même opinion et conclu qu'une défense collective s'imposait. Mais, pratiquement, rien n'a été fait, malgré la tendance d'après-guerre de traiter toutes les affaires possibles sur le plan international : conférences de Genève, Société des nations, conférences interparlementaires, etc.

Jusqu'ici, le bolchévisme, centralisé en une direction unique et homogène, mène une offensive cohérente contre le monde civilisé, désuni, divisé contre lui-même, incertain de ce qu'il doit faire, incohérent dans ses réactions.

Toute la gamme des mesures possibles à appliquer au bol-

chévisme, depuis l'essai d'entente, voire même d'alliance, caractérisé par la manière allemande, jusqu'à la rupture des relations diplomatiques, coexiste actuellement au monde; mieux, divers États ont déjà essayé plusieurs de ces politiques. C'est faire à l'adversaire la partie belle, et la perdre à coup sûr.

Il est certain que cet état de choses ne peut durer.

Le monde civilisé, celui qui a, depuis cinq siècles, peu à peu conquis le globe en partant d'Europe, qui lui a donné sa civilisation actuelle, imposé sa culture, ses lois, son code, compte 550 millions de blancs. Sa supériorité s'est confirmée et maintenue, grâce à une cohésion indéfectible, toutes les fois que le prestige blanc s'est trouvé menacé, par exemple en 1900, lors de l'expédition internationale après le mouvement des Boxers. Qui oserait dire que cette situation éminente subsiste? Le crime du bolchévisme, qui coupe le monde en deux en introduisant un code nouveau dont la coexistence avec l'ancien est impossible, se complique du fait qu'il dresse systématiquement contre la supériorité de la race blanche la totalité des races de couleur, et fait alliance ouverte avec elles.

Certes, la grande guerre elle-même a porté un coup terrible au prestige blanc, en montrant que ces puissantes nations blanches se dévoraient entre elles : maintenant, que peut penser l'Asie, lorqu'elle voit plus de cent millions d'hommes blancs, — les Russes, — se détacher du bloc civilisé, et venir les convier à la curée du reste? Encore n'a-t-on point épuisé toutes les possibilités de scission : peut-on négliger l'hypothèse d'un nouveau Rapallo, jetant encore 80 millions de blancs de l'autre coté de la frontière?

Que ce soit en Chine, aux Indes, au Maroc, en Égypte, en Syrie, en Palestine, à Java ou ailleurs, les mouvements nationalistes sont canalisés par une organisation dépendant directement du *Komintern* de Moscou. Le mot d'ordre apparent est « libération des peuples opprimés ». Le mot d'ordre secret est « asservissement à la IIIe Internationale ». Peut-on abandonner ces peuples à la domination bolchéviste?

Les civilisations ne sont pas choses éternelles : le monde n'est que poussière de civilisations disparues. Nombre d'auteurs ont comparé la grande guerre à celle du Péloponèse, prélude du déclin de la civilisation grecque. Subirons-nous, nous qui connaissons l'histoire, les mêmes fatalités, pour les mêmes causes?

Nul doute qu'il ne faille actuellement, et sans nul retard, une entente absolue entre les gouvernements civilisés, pour tout ce qui touche à la conduite à tenir vis-à-vis du bolchévisme, de ses conséquences directes et indirectes. Rien dans ce sens n'est fait, rien d'officiel du moins; seule, l'Entente internationale contre la IIIe Internationale, résidant à Genève, s'efforce de rassembler en un seul faisceau toute la documentation relative à l'action mondiale du bolchévisme, et de proposer des mesures d'ensemble. Elle va droit aux réalités les plus simples : il y a identité évidente entre la IIIe Internationale et le gouvernement des Soviets comme il y a caisse commune, et l'on ne peut combattre la première sans combattre l'autre. Point d'argent, point de propagande. Ce n'est pas sur l'exploitation régulièrement déficitaire de la Russie que l'U. R. S. S. peut financer sa campagne révolutionnaire : l'or aux mineurs anglais, l'or aux Riffains, l'or aux Cantonais, les navires, chargés d'armes et de grenades, expédiés aux révoltés du monde entier, tout cela est exclusivement l'or des achats faits en Russie, spécialement l'or du pétrole.

Prolonger la fiction diplomatique selon laquelle les nations civilisées entretiennent des rapports courtois avec l'U. R. S. S., tout en condamnant la IIIe Internationale, est une duperie. La nécessité d'une rupture collective avec les Soviets s'impose, et l'abandon absolu de tout achat en Russie : la lettre du 4 août de sir Henry Beterding, directeur de la Royal Dutch, priant instamment M. Rockfeller Junior de supprimer tous contrats financiers avec les Soviets, en expose avec clarté les motifs impérieux.

Ce serait le premier pas. L'entente internationale pour les mesures de répression pénale, pour l'action policière contre les agents du bolchévisme, suivra certainement. A quoi sert d'expulser l'Arcos d'Angleterre, s'il peut impunément s'installer sur la côte en face... à Boulogne ou à Amsterdam, et y continuer son travail, à peine gêné par des délais postaux insignifiants ? Une législation commune s'impose.

D'autres questions se poseront : questions coloniales, questions ethniques. Rien ne servirait de les prévoir ici, alors que rien encore n'existe.

Pour le moment, seule importe la question de principe, à savoir la solidarité indispensable des États civilisés, en vue d'une défense collective sur des bases établies d'un commun

accord. Si nous emportons cette conviction, si nous réalisons cette entente de façon matérielle et tangible, le principal sera fait. Il a fallu, pendant la grande guerre, de nombreuses années avant de réaliser le commandement unique; mais, dès qu'il a été réalisé, il a de lui-même trouvé la solution des problèmes, dès qu'ils se sont présentés. Il en sera de même ici. L'union, d'abord. On verra ensuite les problèmes à résoudre, ou à écarter

L'an dernier encore l'éloge d'un homme d'État était complet, quand on le saluait du titre de « grand Européen ». L'éloge de demain sera : « grand Civilisé ».

LA DÉFENSE NATIONALE

Si, en 1914, nous avions attendu, pour tirer le premier coup de canon, que l'entente fût réalisée entre les futurs alliés, Paris serait aujourd'hui chef-lieu de province allemande. Avant de compter sur les autres, il faut compter sur soi, et la défense nationale ne souffre pas de délais.

Où en sommes-nous en France?

Nous en sommes à compter, sur plus de neuf millions d'électeurs aux élections du 11 mai 1924, plus de 875 000 voix égarées sur les communistes : soit un dixième environ. Le 1er juin, « l'Internationale communiste » annonce que « la C. G. T. U. », placée sous l'influence du parti, englobe 450 000 membres, soit 40 à 45 pour 100 de tous les ouvriers et employés organisés de France ; mais les 55 à 60 pour 100 restants, n'étant point organisés dans un sens formel de résistance au bolchévisme, sont fatalement appelés, en cas d'événement capital, à rester inertes, ou même à être entraînés.

Et ces ouvriers organisés ne sont pas répartis n'importe où. Ils sont surtout à Paris, et renforcés de 650000 étrangers. Il est bon de se reporter à la carte électorale de Paris et de la banlieue rouge, publiée par G. Gautherot dans *le Monde communiste*. Les communistes tiennent entièrement l'axe nord-sud de la capitale, de l'Ile Saint-Denis à Choisy-le-Roi, avec leurs plus forts groupements exactement sur le départ de nos principales voies ferrées, et la ceinture socialiste est complète ; d'autre part, au Conseil général de la Seine, la majorité socialiste communiste est désormais assurée.

Le 23 août, une journée révolutionnaire de fort médiocre

ampleur a jeté sur nos boulevards des groupes de manifestants largement truffés d'étrangers et d'apaches, et la police, avisée, préparée, massivement employée, a fini par en avoir raison. La presse, bien entendu, a arboré des manchettes rassurantes : « Nous sommes défendus... Force est restée à la loi... La preuve est faite qu'il n'est pas loisible de troubler l'ordre à Paris... » Cela est bon à dire : mais, n'en déplaise à l'excellence des mesures prises par notre sympathique Préfet de police, est-il prudent de le croire ?

Une journée révolutionnaire de ce genre n'est guère qu'une amusette. Que signale-t-on ? Des « foules » de 5000 hommes. Qu'est cela, dans Paris ? Et que font ces 5000 énergumènes ? Des opérations systématiques ? Oui et non. Oui pour tâter les dispositions de la police et savoir comment elle se déplace ; non pour un dessein révolutionnaire, car ces gens-là s'attaquent à des objectifs sans valeur : briser des glaces et piller des magasins n'a aucune portée révolutionnaire. Partout, c'est entendu, force est restée à la loi, mais tard et après destructions faites : le jeu des diversions qui consiste à créer des incidents en tel point, pour y attirer la police, et de les cesser, sitôt celle-ci avertie, tandis que d'autres groupes commencent ailleurs, a relativement réussi. C'est une expérience, rien de plus.

Et maintenant, supposons non plus une amusette, mais « la journée révolutionnaire ». Non plus 5 000, mais tout ce que la ceinture rouge de Paris compte de militants organisés ; non plus des pillages quelconques de devantures, mais des objectifs précis : postes, télégraphes, gares et triages, grands journaux. Sommes-nous défendus ?

Pétrograd avait une police, et quelle police ! Certes, ni la souplesse, ni le tact de la police parisienne. En revanche, le nombre, et la brutalité : qui a vu ses mitrailleuses, juchées sur les toits des maisons, moudre à un rythme régulier la mort à travers les larges avenues, peut certifier que cette police était redoutable. Balayée, cependant.

Pouvons-nous dire : « Chez nous, il n'en sera pas ainsi... A Paris, la révolution est impossible... » ?

Car, en matière de défense révolutionnaire, il faut d'abord prévoir le pire. Nous sommes certainement tous d'accord pour penser qu'une révolution a des causes morales : si la nation est malade, il faut la guérir ; si des idées dangereuses ont

cours, il faut les combattre par des idées plus saines, et ce n'est pas avec des baïonnettes qu'on arrête la diffusion des idées. C'est entendu. Mais on guérit un malade, on ne guérit pas un mort. On guérira la France, elle se guérira peut-être d'elle-même, grâce à la richesse de son sang, mais à condition de n'être pas assassinée net, un beau matin. Et c'est pourquoi, dans l'ordre logique, avant les mesures curatives, qui sont à longue échéance, avant les mesures sociales ou législatives, notre impérieux devoir est d'arrêter *a priori* les mesures immédiates, le plan d'action largement conçu, susceptible de broyer toute tentative d'insurrection.

Ce plan existe-t-il? Peut-être. Efficace? C'est à voir.

LA DÉFENSE IMMÉDIATE

Il n'y a de science que d'expérience, et rien n'est fait, si l'on ne tient un compte rigoureux de l'expérience russe, et des expériences subséquentes.

Le Préfet de police a demandé des moyens de transport rapides, et des liaisons. Faut-il nous reporter encore à la préparation du coup d'État bolchévique intégral? Mais ce jour-là, s'il est dans la capitale un téléphone qui fonctionne, ce ne sera certainement pas celui du Préfet de police, ce sera celui du Quartier général rouge, à Villejuif ou à Saint-Denis. Et quant aux moyens de transport, qui les aura, sinon ceux qui ont le contrôle de tous les transports en commun?

Ce jour-là, il ne s'agira pas d'aller n'importe où selon l'attaque, protéger n'importe quoi, des magasins ou des devantures. Il ne s'agira pas de biens privés. Les points à tenir et à conserver sont formels, et inscrits au plan de la ville, parce que nécessaires à l'économie du pays : distribution des communications de toutes natures (P. T. T., journaux, voies ferrées), distribution de l'eau, du gaz, de l'électricité. Les exemples sont là. A Pétrograd, à Moscou, à Tomsk où la lutte dura près d'une semaine, à Berlin, à Budapest, ouvrons nos dossiers, regardons où l'on s'est battu, voyons comment et pourquoi sont morts inutilement tant d'héroïques défenseurs de l'ordre, dont en général les cadets, — élèves des écoles militaires, qui, âgés de 16 à 18 ans, n'ont point ménagé leurs forces, mais versé sans compter un sang jeune et pur.

Sur quoi peut-on compter? — La police, certes. — Les troupes

de Paris? Grave question, pour laquelle il faut reprendre notre histoire. Les troupes de Paris ont marché lorsqu'elles ont été mises en mouvement tout de suite par des ordres nets et précis. Mais, en général, elles n'ont pas eu d'ordres; toutes les fois qu'elles ont dû rester longtemps l'arme au pied, elles se sont révélées extrêmement influençables; elles ont fondu et se sont pour ainsi dire évanouies. Donc, même en admettant que la troupe ait pu être complètement préservée de l'abominable propagande bolchéviste, son rendement est incertain, sauf dans des conditions précises de mise en marche immédiate, sur ordres formels, pour des buts définis : et qui donnera ces ordres? — Les troupes hors de Paris : oui, si elles sont à portée de venir à pied, et vite : car comment compter sur les trains? Il faut tenir à jour la carte des centres communistes pour savoir que nos grands triages, comme Amiens-Longueau ou Saint-Pierre des Corps, sont des citadelles communistes. Point de transports, et point d'appel!

Enfin, il faut compter que la troupe, en France, aura toujours l'instinctive horreur de marcher contre le peuple, contre ses frères. Dans les révolutions, seul le peuple révolutionnaire occupe la rue, donnant l'impression qu'il est la nation tout entière et marche sans aucune opposition : cela influence la troupe. Il est bon, si l'armée doit défendre quelqu'un, qu'elle voie qui est ce quelqu'un, et sache ce qu'elle défend. Par conséquent, les associations de défense françaises ont, elles aussi, un rôle : et si le drapeau tricolore devait, en un jour néfaste, entrer en lutte contre le drapeau rouge, il conviendrait que tous ceux qui sont décidés à le défendre, vinssent ostensiblement se ranger auprès des troupes de l'ordre. Cela ne s'est pas toujours vu, en Russie : trop souvent, les défenseurs de l'ordre ne surgissaient des caves qu'une fois le dernier coup de fusil tiré et la victoire acquise sans eux.

Résumons donc ce qui caractérise un plan de défense :

1° D'abord, un choix préalable des points vitaux qu'il convient de défendre à tout prix, quitte à abandonner le reste;

2° Une répartition des moyens, répartition qui doit bien être prévue *a priori*, si l'on admet que sans nul doute téléphones et télégraphes seront sabotés, et nombre de hauts fonctionnaires arrêtés, peut-être;

3° En ce qui concerne la troupe de Paris, des ordres préalables extrêmement nets et simples, fixant des missions sans prêter à aucune équivoque : missions que l'on devra choisir faciles, afin de ne pas demander à cette troupe nerveuse un effort initial qui risquerait de ne pas être atteint;

4° En ce qui concerne les troupes extérieures, des ordres préalables également, et non moins précis : mais ils peuvent demander un effort plus sévère, car ces troupes-là seront mieux préservées de l'ambiance révolutionnaire, et sauront en outre qu'elles marchent pour soutenir des camarades;

5° En ce qui concerne les éléments civils d'ordre, en avoir prévu le rôle, comme cela s'est déjà fait pour les grèves à Paris. Il y a les grandes Écoles ; il y a aussi de puissantes associations patriotiques qui prêteraient, sans hésiter, appui au gouvernement, et il convient qu'il y ait, dès la première minute, des vestons auprès des tuniques;

6° Tout ce qui précède concerne spécialement Paris ; mais il y a la province, car il ne convient pas qu'une émeute, maîtresse de Paris pendant 48 heures, puisse avoir conquis le pays. Plans et rôle à prévoir, également.

Une seule difficulté : les ordres. — Difficulté réelle, si l'on s'en tient aux stricts et vieux principes de la centralisation. Nous savons par avance que si les révolutionnaires jouent correctement les règles de leur propre jeu, ils auront paralysé et isolé le chef de l'État, le conseil des ministres, les chefs de la police et de l'armée, qui voudront peut-être prendre des décisions, mais ne pourront en aucun cas les transmettre. Il me semble que n'importe quel officier d'état-major d'un esprit tant soit peu ingénieux est capable de trouver la parade à cet accident, et de monter les choses de telle sorte que les ordres soient ouverts et exécutés automatiquement, à l'heure où la centralisation cesse de jouer; non moins facile d'édicter des règles telles qu'en cours d'opérations nul ne puisse se laisser induire en erreur par des ordres provenant de personnalités non qualifiées.

Quiconque a vécu la révolution bolchévique sait qu'elle n'opère pas précisément en douceur, qu'elle déclenche à coup sûr l'ère des violences et l'emploi brutal de la force. Avec ou sans mesures préalables, dans tous les cas, le coup d'État bolchéviste, c'est la mitrailleuse dans la rue; dans tous les cas, c'est la réaction sans merci d'éléments d'ordre qui ne veulent

pas mourir sans combat ; c'est, l'histoire russe nous le prouve, la guerre civile sur tout le territoire, les villes, l'une après l'autre, transformées en champs de bataille, prises, reprises et suppliciées. C'est, — si rien n'a été préalablement organisé, comme en Russie, — une série de réactions sans unité de temps ni de doctrine, un chaos de dictatures locales, un désarroi de programmes opposés. Tout cela, nous serions coupables de l'ignorer.

Coupables, dès lors, d'ignorer aussi que, puisque la force doit entrer en jeu, il faut qu'elle y entre sans hésitation ni erreur de direction; qu'il n'appartient pas à chacun de juger s'il convient ou non de s'opposer à la révolution, ni de choisir un drapeau et un programme ; que l'action immédiate est un devoir, et que ce devoir doit être poursuivi jusqu'à l'heure où le gouvernement national est rétabli dans la plénitude des droits à lui conférés par la Constitution. Privées de directives préalables leur fixant des buts précis, les forces aveuglément libérées risqueraient d'obéir à n'importe quel mot d'ordre, à n'importe quelle autorité interposée. Le plan préalable s'impose, c'est un devoir de l'établir.

On n'attend pas l'incendie pour avoir, dans les théâtres, un plan d'incendie et des organes appropriés. On n'attend pas l'attaque d'ennemis extérieurs pour avoir un plan de mobilisation. Nous avons un ennemi intérieur, c'est regrettable, mais c'est certain : surseoir à l'établissement d'un plan contre lui ne serait pas une simple négligence, ce serait une culpabilité.

LES MESURES DE REDRESSEMENT NATIONAL

Abandonnons ces visions de meurtre et de sang, et l'abominable évocation de la fratricide guerre civile. C'est une bonne condition pour entreprendre une politique ferme et patiente, de se savoir prêt à la guerre ; c'est une nécessité, pour envisager avec toute la liberté d'esprit désirable la guérison de la France, d'être assuré qu'elle ne sera pas assassinée demain.

Car le traitement sera long. Lorsqu'une doctrine compte ses adhérents et ses sympathisants par centaines de mille, lorsqu'elle dispose d'une presse nombreuse et active, lorsque sa diffusion a été assez longtemps tolérée pour qu'elle fasse figure au Parlement et qu'elle s'expose librement dans des écoles officielles, elle a des racines profondes. On ne la détruit plus en frappant

à la tête ; seul un policier singulièrement obtus pourrait encore s'imaginer qu'en alignant au pied d'un nouveau mur de fusillés une douzaine de bolchévistes notoires, on aurait détruit le bolchévisme. Ces messieurs seraient les premiers à nous mettre en garde contre une procédure qui, radicale en ce qui les concerne, serait par ailleurs inefficace : « Prenez garde, nous diraient-ils à juste titre, vous allez fabriquer des martyrs. »

C'est parfaitement exact. Fabriquons-en le moins possible et cherchons d'autres moyens, plus modernes et efficaces, pour arrêter leur action et la diffusion de leurs doctrines.

Qui opérera le redressement français? Ceux qui ont le pouvoir et la responsabilité. Nous sommes une démocratie constitutionnelle, dans laquelle le gouvernement a des droits qu'il tient de la constitution et des devoirs vis-à-vis du peuple qui lui a délégué son pouvoir. Sans nul mandat nouveau, sans nulle consultation de l'opinion, le gouvernement doit et peut agir pour le maintien de la constitution dont il est le gardien : c'est à ce titre, par exemple, que les mesures à prendre contre toute révolution, *d'où qu'elle vienne*, font partie de sa tâche, impérieusement. Il en est d'autres, qui lui appartiennent en propre, et pour lesquelles il est responsable, seul; mais nous savons que, par essence, tout gouvernement démocratique est impuissant, s'il n'est soutenu par l'opinion nette et formelle de la nation. Les méthodes par lesquelles le peuple peut exprimer sa volonté sont imparfaites, et susceptibles d'être faussées : choix des députés, action des partis organisés, presse. Il faut les prendre telles qu'elles sont : et si nous voulons quelque chose, il convient de l'exprimer clairement. Nous avons, tous, notre part de responsabilité : car c'est à notre volonté collective qu'il appartient de pousser le gouvernement s'il est inerte, de le soutenir s'il agit.

ACTION ET RESPONSABILITÉ GOUVERNEMENTALES

Les ordres d'idées concernant l'action et les responsabilités gouvernementales, l'action et les responsabilités des citoyens, sont à étudier séparément.

Le gouvernement est le gardien de la constitution et des lois. Plaise à nos assemblées de modifier légalement un jour la constitution, d'ajouter aux lois ou de retrancher, le gouverne-

ment de l'époque se pliera à ces modifications. Mais, jusque-là, le gouvernement a l'impérieux devoir de ne rien tolérer qui touche, de façon illégale, aux institutions que le pays s'est données.

Une partie de la controverse, actuellement poursuivie entre nos partis politiques de gauche et d'extrême gauche, roule uniquement sur ce point. Les uns poursuivent la socialisation intégrale de l'État, dans la persuasion qu'elle constitue un progrès, par des méthodes parlementaires légales, supputant les chances de succès de leur parti sur les autres : c'est légal. Les autres, impatients d'une réalisation immédiate, visent le coup de force, pour imposer leur volonté en dépit des partis adverses. C'est illégal. Le communisme ne cherche nullement à tromper l'opinion à ce sujet, car il se déclare hautement parti révolutionnaire, décidé à renverser, à coups de fusil, l'ordre établi, à imposer son mode de gouvernement et ses lois sans nulle consultation de la volonté du pays.

Il n'est, d'ailleurs, pas question, dans son action, de pays. Le communisme est international, il ne connaît ni nationalités, ni frontières : il le dit, il le prouve, et n'obéit qu'à Moscou. C'est par une confusion inconcevable du sens des mots, qu'on assimile le « parti » communiste aux « partis politiques français ». Il est tout ce que l'on voudra, excepté une partie intégrante de la nation française : c'est, si l'on veut, un corps étranger dans notre économie nationale. Différence dont il convient de se souvenir, pour juger si équitablement il peut exciper des mêmes droits que les partis nationaux.

Comment agit-il, et que peut contre lui l'action gouvernementale?

1° *Il agit par la presse et par l'action publique de ses orateurs officiels.* C'est la partie visible de son action, la seule où il se présente officiellement à visage découvert : c'est celle qui est le mieux connue et qui attire immédiatement sur elle la répression la plus aisée.

Sa presse compte une douzaine de grands journaux de parti, plus toute une littérature de propagande, dont les brochures sont en vente à la librairie de *l'Humanité*. Presse déjà vieille de quelques années, et connue ; mais une constatation s'impose : depuis un an, elle se multiplie de façon inquiétante par la créa-

tion de « journaux d'usine ». Les voici, simultanément, apparaissant à Paris surtout, dans les grands centres industriels ensuite ; les voici paraissant aussi bien dans les services publics que dans des usines privées : *le Pauvre Gazier* (gaz de Paris), le *Coup de balai* (cantonniers), *Paris Nord* (chemin de fer), *Tout acier et le citron rouge* (Citroën), *l'Hôpital de la Charité*, *le Drapeau rouge* (Lyon), *la Cisaille* (ateliers Paris-Orléans, Tours), *le Journal des forces* (aciéries de la marine, Homécourt). Les voici distribués gratuitement, tels que *Sous la patte du Lion*, journal des cellules du Louvre, distribué le 25 mars à la porte même de ce grand magasin. On ne saurait les citer tous : c'est une éclosion qui chiffre par centaines.

Est-ce spontané, et d'où viennent l'idée et les fonds?

Pour l'idée, la réponse est toute trouvée. C'est un ordre, donné par le § 7 de l'instruction spéciale du Komintern pour les cellules communistes travaillant hors de Russie. En voici le texte :

« § 7. Mais le meilleur moyen de propagande est, à coup sûr, le journal d'usine... Le journal d'usine est une feuille volante qui jette sans discontinuer dans les masses le mot d'ordre et les directives du parti communiste. A cet effet, il est nécessaire d'atteindre la plus grande simplicité pour rendre accessible à tous les travailleurs l'essentiel de la doctrine communiste... etc., etc. »

Pour l'argent, il faut bien qu'il vienne de quelque part : ces feuilles-là ne font pas leurs frais, elles sont gratuites.

Si cette progression continue, étant donné que l'ouvrier ne lit rien sauf les feuilles de parti, et ne voit rien sauf le cinéma, qui est, sans qu'aucune mesure soit prise, directement sous l'influence communiste (exemple : *le Batelier de la Volga*) combien aurons-nous d'adhérents au communisme, dans un an? Dépasserons-nous le million, et de combien?

La représentation officielle du parti compte des militants, gladiateurs payés, sans fournir aucun travail professionnel visible et monnayable, pour affronter non les jeux du cirque et la griffe des fauves, mais la tribune publique et les mois de prison. Un peu plus haut, les maires communistes de plus en plus nombreux, et les membres des conseils généraux quand ils ont, comme dans la Seine, la majorité. Enfin, pour les besognes importantes ou les articles à grand fracas, les parlementaires du parti, qui peuvent assumer, à l'abri de l'immunité parle-

mentaire, la responsabilité des articles les plus virulents ou des actions les plus illégales. Qui paie, là aussi? Car le voyage du citoyen Doriot en Chine, au prix où sont les transports, a dû chiffrer assez gros.

Contre ces deux modes d'action, que fait le gouvernement?

Une note à la presse (2 septembre) résume les poursuites communistes : ont été expulsés cette année 8 500 étrangers, contre 6000 les années précédentes. Une centaine de militants sont sous les verrous, dont 14 des principaux chefs de file communistes. 52 affaires sont encore à l'instruction. Ont été interdits 19 journaux séditieux publiés en langues étrangères. Ont été suspendus ou révoqués une série de maires et d'adjoints Enfin, condamnations militaires pour l'excitation parmi les réservistes, et condamnations pour l'affaire du 23 août.

C'est bien. Mais cette note est exactement du même ordre que le communiqué optimiste qui concluait de la victoire du 23 août à une parfaite efficacité de nos mesures de défense. Ce qui est fait est bien fait, mais c'est insuffisant.

Que signifient, de ci, de là, quelques condamnations de *l'Humanité* pour excitation soit au meurtre, soit à la désobéissance militaire, lorsqu'on ne peut mettre en prison qu'un gérant dont c'est le métier, et qu'il paraît chaque jour dans chaque ville, impunément, des articles tout aussi subversifs? Nous pouvons tous, pour vingt sous, acheter à la librairie de *l'Humanité* des brochures dont chaque page est une excitation à la révolte, en termes parfaitement explicites. Que signifie d'interdire 19 journaux écrits en roumain, en italien, en russe ou en allemand, qui n'atteignent que des étrangers, lorsqu'on laisse paraître cent journaux et feuilles volantes en français, qui corrompent des milliers de Français? N'y a-t-il pas de loi sur la presse? Si. On s'en sert parfaitement pour saisir et interdire des publications pornographiques et malthusiennes; la propagande communiste n'est pas moins dangereuse. Craint-on les protestations? On peut, certes, admettre la protestation de n'importe quelle presse de parti, si on voulait la réduire au silence par arbitraire gouvernemental. Pour celle-ci, non; car c'est une presse étrangère, et à Moscou, où elle prend son mot d'ordre, nulle page imprimée ne peut sortir de nulle presse, si elle n'est communiste. De toutes les « opinions » du monde, l'opinion communiste est la seule qui ne puisse se réclamer de

l'idée de liberté. Les Américains, d'ailleurs, ne se sont pas embarrassés longuement d'arguties, pour la supprimer d'un trait de plume, comme « abjecte et répugnante » et les postes des États-Unis ont reçu l'ordre formel de n'en plus assurer l'expédition.

Quant aux arrestations de militants, comme toujours, elles ont atteint les moins protégés. Faut-il citer les députés qui jouent encore avec la justice? J'admets bien qu'elle n'a pas dit son dernier mot. En cette affaire, la camaraderie parlementaire a joué, et la Chambre ne lève pas volontiers son privilège d'immunité. Ignore-t-elle que Kerensky ayant, à la Douma, usé de magnanimité vis-à-vis du « camarade » Lénine, ce dernier lui riposta en ricanant qu'il n'agirait pas ainsi, et que le jour où il aurait pris le pouvoir il ne ménagerait pas sa tête?

Qu'ont fait, pour cette question de l'action parlementaire, nombre de pays étrangers, dont, dernier en date, le Brésil? — Ils ont décrété d'illégalité le parti communiste, estimant que nul ne peut servir deux maîtres, être à la fois aux ordres de Moscou et gérant d'intérêts nationaux : le communiste affilié à la IIIe Internationale ne peut donc être ni électeur, ni élu, ni député, ni protégé par aucune immunité : dès lors fomenter, dans un pays, une action révolutionnaire, quand on le fait à l'instigation et à la solde de l'étranger, implique la Haute Cour. C'est un frein puissant : se résoudra-t-on à l'employer?

L'heure est venue, où il faut choisir. La Chambre le peut encore ; mais si, oubliant l'histoire de Kerensky, elle se montre fraternelle aux camarades députés communistes, qu'elle n'attende pas d'eux, lorsqu'ils auront la majorité, la même magnanimité. Ils ne proposeront, eux, à personne, le libre choix entre être national ou moscoutaire : la question est jugée.

En cette affaire, le gouvernement, sans les Chambres, ne peut rien, car nulle loi n'a jusqu'ici prévu l'éventualité de parlementaires siégeant à la Chambre et prenant part à la discussion des affaires de l'État, alors qu'ils sont officiellement engagés à obéir aux ordres de l'étranger. Or, ils le sont. Le texte des conditions d'admission au Parti le dit explicitement : « Toutes les décisions du congrès de la IIIe Internationale, ainsi que toutes celles du comité exécutif, sont obligatoirement exécutées par tous les partis affiliés... »; et en outre : « Ils sont tenus d'accueillir en tous temps les camarades inspecteurs venus de Moscou, et de suivre exactement leurs instructions... » Nous

l'avons bien vu : et nos camarades députés communistes ne quittent pas l'antichambre de l'ambassadeur des Soviets.

Nous sommes en présence d'une situation de fait. Refuser de la voir et d'en étudier la solution, c'est manquer à un devoir. Logiquement les députés communistes doivent être obligés de choisir : ou répudier le parti et la doctrine, ou, s'ils restent dans le parti, redescendre au rang populaire et combattre comme les camarades à leurs propres risques, sans bouclier bourgeois, sans prestige parlementaire.

Ne pas régler cette question serait prolonger à plaisir une situation dangereuse et quelque peu ridicule.

2° *Le parti communiste agit par ses associations, les unes visibles, les autres occultes* : en particulier, son organisation de combat, le système des cellules, est occulte, avec des chefs anonymes et des transmissions par numéros.

Ces cellules existent et deviennent singulièrement nombreuses et dangereuses. Il faut remercier le parti d'avoir, en créant ses journaux de cellule, révélé leur nombre et leur place, en bien des cas; il est intéressant de suivre, par la liste de ces journaux, l'existence de ces cellules sur toutes nos voies ferrées, dans les grands triages qui sont les centres vitaux de l'exploitation, dans nos arsenaux, dans nos poudreries; certainement dans les nombreuses communes qui, depuis Bobigny, se sont offert le luxe de municipalités communistes; et quel compte doit-on tenir des déclarations à la Chambre de M. le député Soulier, disant qu'il existe 170 cellules dans l'infanterie, 49 dans l'artillerie, 57 dans les troupes spéciales, 52 dans la marine?... Le démenti a été imprécis et mollement exprimé.

Le bulletin n° 7 du 1er juillet 1927, adressé par la IIIe Internationale aux diplomates soviétiques, annonce la création de deux écoles d'agitation communiste pour la marine à Cherbourg et à Toulon : ce doit être exact, d'après les mutineries d'octobre.

Contre cela que peut l'action gouvernementale?

Jusqu'ici, paraît-il, rien. Procurons-nous un document pouvant que X est membre d'une cellule d'usine, d'administration ou de régiment, et demandons la sanction. Y a-t-il une jurisprudence? N'existe-t-il pas une loi sur les associations? L'obligation de la déclaration comporte, cependant, deux corollaires : le premier, que l'autorisation peut être refusée; le

second, que, si elle n'a pas été demandée, l'association est illégale, par suite, délictueuse : il est donc impossible qu'il n'y ait pas de sanctions. D'ailleurs, n'a-t-il pas été fait état de cette loi, en d'autres temps, pour des associations moins dangereuses peut-être, et nullement clandestines?

Il y a différence essentielle, aussi, entre un ouvrier civil, qui n'a nulle obligation envers l'État, et un ouvrier de l'État, qu'il soit postier, agent municipal ou militaire. Pour les agents d'État, l'équivoque subsiste, identique à celle qui se pose pour le député : vous ne pouvez toucher l'argent de l'État auquel vous avez promis obéissance, tandis que vous êtes engagé par serment envers une puissance étrangère. C'est une trahison : trahison plus répandue qu'on ne saurait le supposer. Un communiqué officiel récent nous apprend que les ministères ont décidé de refuser les passeports pour l'U. R. S. S. aux fonctionnaires qui en ont demandé pour aller étudier en Russie les méthodes administratives des Soviets. — Comment! alors qu'en Russie il est impossible de vivre à l'hôtel à 250 francs par jour, il y a des fonctionnaires assez riches pour se rendre en U. R. S. S. ? Impossible, s'ils ne sont défrayés de tous frais, invités par le service de propagande, en un mot, agents de la IIIe Internationale. C'est un symptôme inquiétant, pour peu qu'ils occupent, chez nous, des postes où leur action permet le sabotage et la trahison.

Il faut sortir de cette équivoque, par quelque moyen légal. Il est impossible que nos lois soient muettes sur ce point. Si elles existent, qu'elles soient appliquées. Si elles n'existent pas, c'est un devoir de demander à la Chambre de les compléter.

Parmi les lois à ce sujet, des dispositions particulièrement intéressantes ont été prises en Italie il y a trois ans, et complétées par le nouveau code. Toutes les sociétés existantes sont tenues de déposer leurs buts, et la liste de leurs adhérents : la non déclaration les met directement dans l'illégalité, et permet de les poursuivre pour complot contre l'État. La déclaration nominative des membres empêche le travail masqué : une cellule, par exemple, dont les membres seraient nominativement connus, perdrait avec son mystère les neuf dixièmes de sa force. Cette loi, d'ailleurs, n'est pas loi d'exception et les communistes ne sont nulle part nominativement visés.

Peut-être ces mesures étaient-elles plus spécialement néces-

saires en Italie, pays dont l'histoire comporte un séculaire emploi de complots et de sociétés secrètes. Mais rien, en elles, n'apparaît qui ne soit logique et raisonnable : car rien non plus n'apparaît plus insidieux et dangereux qu'un pouvoir occulte détenu par des chefs qui se cachent. Qui, s'il agit légalement dans le cadre des lois constitutionnelles, pourrait se déclarer lésé par une loi de ce genre?

Évidemment, les sociétés communistes ne disparaîtront pas, et se camoufleront : les instructions en ce sens datent déjà de 1924. Mais, lorsqu'elles sont illégales, lorsque le transport des instructions ou des fonds expose à des poursuites pour haute trahison, lorsque la propagande devient dangereuse, les tièdes se détachent et les adhésions se font rares : résultat appréciable, dont nous avons grand besoin.

3° *Le parti communiste prépare l'avenir par son action sur le personnel enseignant et sur la jeunesse* : c'est sur ce point que l'action gouvernementale est la plus délicate à exercer, et sera la plus lente à obtenir des résultats.

Il faut, cependant, en obtenir. Tout gouvernement démocratique (et, depuis un siècle, tous les gouvernements le sont plus ou moins devenus) a, tôt ou tard, à compter avec l'opinion publique. Mais l'opinion publique, en fin de compte, se ressent de ce qu'on y met : si notre jeunesse est, aujourd'hui, nourrie des principes de la lutte des classes et des idées communistes, qu'exigera-t-elle, une fois adulte?

Peut-être avons-nous à faire un *meâ culpâ*. La dernière génération, dans sa ferveur républicaine, s'était irritée de la lenteur avec laquelle l'opinion se ralliait : elle s'est ingéniée à faire de l'enseignement un instrument politique. Supprimer la concurrence et imposer une doctrine officielle, n'était que trop aisé : les instituteurs primaires en particulier, qui, de temps immémoriaux, étaient secrétaires de mairie et grands électeurs, sont descendus avec facilité dans l'arène politique. Ils s'y sont fortifiés. Aujourd'hui, le corps enseignant, le premier syndiqué de tous les corps de fonctionnaires, est une redoutable puissance; mais qui oserait dire qu'il est resté un instrument souple dans les mains du pouvoir? Qui oserait nier que, descendu par ordre dans la lice, il y marche aujourd'hui pour son propre compte, plus prêt à imposer ses directives qu'à en recevoir?

Il faut voir la réalité des faits. A Strasbourg, le 7 août 1926, il s'est avéré que 71 492 sur nos 120 000 instituteurs étaient affiliés à la C. G. T., qui, certes, n'est pas bolchévique ; mais 16000 sont affiliés à l'I. T. E, — qui l'est.

La « Fédération unitaire des syndicats de l'enseignement », qui compte surtout des instituteurs primaires, mais aussi des professeurs de l'enseignement secondaire, soutient en effet « l'Internationale des travailleurs de l'enseignement (I. T. E.) », organe direct du communisme, dirigé depuis 1922 par la section française à Paris, dont le but est la lutte des classes et l'action antireligieuse. Il suffit de lire dans *l'Humanité* (9 août 1926) les noms des membres du Comité de la Fédération unitaire, ainsi que les appréciations, pour savoir que cette Fédération elle-même marche exactement dans les vues de *l'Humanité*.

Plus haut encore, dans le monde intellectuel, la « Société pour les relations culturelles avec l'étranger » ou V. O. K. S. dirigée par Lounatcharsky, Mme Kollontaï et Olga Kameneff, a trouvé moyen de réunir, le 5 mai 1927, à Paris, 4, rue de Chevreuse, un certain nombre d'écrivains français dont quelques-uns notoires. La bolchévisation intellectuelle, qui en résulte, peut être exactement mesurée dans les discussions du récent Congrès des instituteurs. On peut en retenir les points suivants, essentiels au point de vue de l'avenir de l'enfance : avec persistance, il a été réclamé l'enseignement unique, bien entendu, mais surtout que l'enfant soit entièrement soustrait à l'influence familiale, pour être entièrement dressé et façonné par l'instituteur ; enfin, que l'enseignement soit donné sur la base de la lutte des classes et que tous les incidents journaliers soient utilisés pour marteler dans le cerveau de l'enfant les mots « lutte des classes ». Qu'on ne se figure pas que les communistes aient toujours la minorité : au Congrès national des instituteurs, à Grenoble, la motion communiste a été adoptée par 116 voix contre 49 et 7 abstentions.

Il n'y a nul doute que, depuis longtemps, le but escompté par le gouvernement en lançant les instituteurs dans le mouvement politique est largement dépassé. Il est certain que nul gouvernement ne désirait voir l'enseignement primaire franchir le stade périmé de l'anticléricalisme pour devenir « antifamilial » et « lutte des classes : » mais maintenant, comment arrêter le mouvement ?

Entre temps, la jeunesse, aussi, s'organise. Tout le monde connaît les « Jeunesses communistes » organisées en « Fédération nationale des pupilles communistes ». Connaît-on autant les « Pionniers rouges » qui sont une organisation directe de bolchévisme militant en vue de la guerre des rues? Sait-on que le journal communiste pour l'enfance, exclusivement bolchévik, nommé *le Jeune camarade*, tire à 5 000 exemplaires déjà, et compte bien augmenter son tirage ? Sait-on que le sport bolchevique russe se préoccupe d'unifier le sport communiste, de faire à Moscou une « Spartakiade rouge » pour y amener, dans un dessein de propagande, la jeunesse du monde entier?

Pour eux, le Komintern a créé « l'Internationale communiste de la Jeunesse » qui a trouvé moyen de réunir, en juillet 1926, au congrès communiste de Gotha (Allemagne), des enfants de cinq pays, dont la France ; et au congrès de l'Enfance communiste à Moscou, en 1925, des enfants de onze pays différents.

***

Où cela nous mènera-t-il ?

Voyons la leçon des faits, en Russie soviétique.

Depuis neuf ans sévissent en Russie l'école unique, la coéducation des sexes, la rupture des liens familiaux, le dressage à la lutte des classes. Je n'apprécierai qu'avec des citations de documents bolchéviks données par le *vade mecum* de l'Entente internationale contre la IIIe internationale.

Sur le droit pour les parents d'élever leurs enfants :

« Ce droit n'est pas fondé. Aucun ne s'appartient à lui-même. Il appartient à la société, au genre humain ; la société possède un droit primordial et fondamental à l'éducation des enfants. »

Résultats :

« L'immoralité dans les écoles fait des progrès satisfaisants : beaucoup de fillettes de quinze ans sont déjà enceintes. Réjouissons-nous, nous aurons de nouveaux petits communistes. » (Mme Kollontaï, 1922.)

« Nous sommes obligés de fermer 20 pour 100 de nos écoles. Personne ne croit que l'on peut apprendre quelque chose dans nos écoles, tellement elles sont misérables. » (*Isvestia* n° 252, Lounatcharsky.) « Nos instituteurs et institutrices se prostituent

ou se suicident. Les autres s'enfuient et il nous est impossible de les remplacer. » (*Isvestia*, 26 nov. 1925, Lounatcharsky.)

« Nous avons sept millions d'enfants abandonnés, officiellement constatés, et, dans nos asiles, nous n'en avons recueilli que 80 000. Combien d'autres errent à l'aventure à travers la Russie ! » (*Pravda* n° 51, Lilina, femme de Lénine.)

« On constate un développement colossal de la criminalité des enfants mineurs. Le banditisme parmi les enfants a pris des proportions considérables. » (Circulaire n° 36 du commissaire du peuple à la justice.)

J'en passe : la prostitution dès douze ans, l'abominable développement des maladies vénériennes, les avortements, etc...

Est-ce cela que nous voulons?

Je ne ferai à nul Français, fût-il instituteur bolchevisant, l'injure de croire qu'il veuille de tels résultats. Je lui ferai, à juste titre, l'honneur de croire qu'il poursuit, sur des considérations purement théoriques, un idéal bien différent, mais qu'il ignore la leçon de l'expérience.

S'il l'ignore, lui, particulier, l'État, renseigné exactement, doit la connaître. Il lui appartient d'en tenir compte.

En adoptant le principe du monopole de l'enseignement, l'État a assumé seul la responsabilité des conséquences à venir : en exigeant de son personnel enseignant une unité de doctrine, il a pris seul également la responsabilité de cette doctrine. Ayant assumé toutes les responsabilités, s'étant donné tous les droits, il lui appartient d'en user, de dire si cela lui convient, ou d'arrêter un mouvement qui, certainement, est en passe d'échapper à sa direction. Lui seul en a le pouvoir, et il est temps d'en user.

ACTION ET RESPONSABILITÉ DU PUBLIC

Et maintenant, nous, public, nous, peuple souverain qui avons, si le proverbe ne ment pas, le gouvernement que nous méritons, que pouvons-nous, que devons-nous faire? Nos journaux, nos partis, nos parlementaires, nos orateurs publics nous mènent par la parole. Par quels mots, vers quels buts?

Par des mots, hélas! dont le sens s'est perdu, et vers des buts vagues. Nous ne devons plus accepter ni ceci, ni cela. Toute la phraséologie officielle s'enguirlande de formules auxquelles nous avons fini par attacher un sens rituel obscur,

et que nous adorons sans oser les retourner, comme le sauvage Polynésien adore la statuette même qu'il vient de tailler avec son propre couteau, et qu'il baptise dieu. « Foncièrement républicain », « résolument attaché aux idées démocratiques », « imbu des doctrines du progrès », que signifiez-vous, que représentez-vous, selon la bouche qui vous prononce? Déjà au temps de la Révolution, constitutionnels et jacobins, les uns et les autres « vraiment démocrates », les uns et les autres « ardents patriotes », attachaient aux mots identiques qu'ils employaient un sens assez différent pour juger nécessaire de se couper le cou; et même avec un grand P, le Progrès du camarade Lounatcharsky, — lequel est aussi « républicain », — n'est pas le mien, ni même celui de M. Blum.

Ainsi, agitant l'illusoire menace d'oripeaux inoffensifs, des enfants peuvent mener vers la réalité sanglante de l'abattoir, le stupide troupeau des brebis. Mais nous, sommes-nous des hommes doués de raison? Lorsqu'avec des mots on prétend nous indiquer une voie et nous en interdire d'autres, obéirons-nous passivement, ou réclamerons-nous, derrière les mots, la connaissance des réalités? Avec des mots qui ne sont guère différents de ceux dont on nous berce, avec des promesses de « progrès », avec l'illusion de la « liberté », avec l'abolition de la « tyrannie tsariste », la suppression de « l'obscurantisme religieux », la libération du « joug familial » et des « hiérarchies bourgeoises », où a-t-on mené la Russie? On l'a menée au point que sous le régime tsariste qui était, de beaucoup, le plus arriéré de tous les régimes européens, elle était cent fois plus heureuse qu'aujourd'hui. Jamais la Russie tsariste n'a eu deux millions de chômeurs, sept millions d'enfants abandonnés, des famines décimant le quart du peuple russe, un outillage agricole revenu à la charrue de bois, des usines laissées pendant dix ans sans renouvellement du matériel et abandonnées faute de réparations. Jamais elle n'a fusillé deux millions de citoyens. Jamais elle n'a eu des prisons insuffisantes. Jamais elle n'a convoqué 700 000 réservistes. Jamais ses ouvriers n'ont couché dans « la place d'un cercueil ». Jamais la liberté de pensée n'y a été aussi foncièrement supprimée.

Exigeons donc, avant tout, qu'on nous parle français, en termes nets, et qu'on nous présente, en même temps que des propositions, les résultats probants de faits expérimentaux

vérifiés. Arrière, les utopies, les hypothèses : nous voulons des lois contrôlées. Nous ne voulons pas du « Progrès », ensemble vague et incertain : si quelqu'un nous en apporte, qu'il nous propose nominativement un, deux « progrès » précis, dans une branche donnée de notre activité, en nous démontrant par le fait que ces progrès-là ont des résultats vérifiés. Inversement, à moins d'être entièrement dénués de sens critique, craindrons-nous « la réaction »? Certes, il se peut que des voies anciennement suivies aient eu des inconvénients ; mais s'il se démontre que la voie nouvelle en a d'autres, et de plus graves? Là encore, pas de termes vagues et de généralités, mais bien des faits précis concernant une branche donnée de notre activité. Nous avons, hélas! plus d'une leçon à tirer de l'expérience qui a rayé, pour 125 millions d'hommes, jusqu'au souvenir des « vieilles morales bourgeoises ». En sommes-nous incapables?

Tâchons donc d'y voir clair, de ne pas nous laisser mener passivement, d'exprimer nos désirs; de pousser notre gouvernement s'il hésite, de le soutenir s'il agit. Si nous ne le faisons pas, nous ne sommes qu'un troupeau, et nous n'avons rien à dire s'il nous conduit à l'abattoir.

* * *

Or, comment le peuple, — par principe, muet, — agit-il sur le gouvernement?

Par ses représentants élus, s'il a su les choisir en connaissance de cause et sur des programmes clairs ; mais c'est une action qui ne s'exerce que tous les quatre ans, et, s'il y a erreur, elle est irréparable pendant les quatre années suivantes. Par ses partis politiques, dont la voix se fait périodiquement entendre par des motions et des congrès. Par une multitude de groupements professionnels ou syndicaux, qui ont qualité pour émettre des vœux.

Actuellement, pour l'avenir de la France vis-à-vis du communisme, la partie capitale se joue sur la question de concentration nouvelle des partis.

Or, deux leçons d'expérience sont à retenir : d'abord la leçon des partis russes, qui, faute de s'être entendus, et même coupables de s'être combattus les uns les autres, ont fini par laisser la victoire aux bolchéviks. Ensuite, une loi sociologique, vérifiable de 1793 à nos jours, qui veut que, dans toute coalition, la direction imposée ne soit jamais déterminée par

la moyenne des opinions, mais bien par l'opinion la plus avancée, et cela d'autant plus sûrement que le nombre des coalisés est plus grand. Cette loi ne vaut que pour le nombre : ainsi, en petit comité, les chefs des différents groupements coalisés peuvent très bien se rallier à une opinion moyenne, alors qu'en séance plénière ils seront entraînés par l'opinion extrême...

Il faut choisir, choisir de façon précise et sans équivoque, choisir son but et ses troupes. Jusqu'ici, rien de précis n'a été dit, au contraire, et aucun but ne se dessine : ou plutôt, il s'en dessine un, qui est dangereux. C'est celui d'essayer de réaliser un super-parti assez nombreux pour avoir la majorité et prendre le pouvoir sans préciser ce qu'on en fera ; et, pour rallier beaucoup de monde, de vider les formules d'union de tout sens positif. Chaque fois que l'on veut des précisions sur un point assez important pour motiver des divergences d'opinion, une voix s'élève qui clame : « Ne posez pas la question, vous allez scinder le parti ! » Et après ? Vaut-il mieux le scinder avant, ou se laisser entraîner ensuite par des alliés douteux ? Pousser la concentration jusqu'aux communistes honteux (j'entends ceux qui, adversaires résolus de notre constitution actuelle et de notre code bourgeois, n'ont pas cependant le courage de se déclarer révolutionnaires, mais tourneront au bolchévisme au premier coup de fusil), c'est contresigner, d'avance, le glissement certain de la coalition vers le communisme.

A côté des groupements politiques, les groupements professionnels et syndicaux sont appelés à devenir de plus en plus puissants : symptôme encourageant, ils semblent se dégager peu à peu des idées abstraites pour tenir compte des faits d'expérience. Fort nettement, avec les discours de Léon Jouhaux, le syndicalisme prend position formelle contre le bolchévisme, et, au Congrès d'Édimbourg, le 5 septembre, les travaillistes anglais ont rompu avec les Soviets par 2 500 000 voix contre 600 000. C'est une tendance à retenir.

Nous jouons aujourd'hui le sort de la France : que tous ceux qui en ont la responsabilité le sentent, et, écartant résolument les questions secondaires, sachent choisir leur voie et leurs alliés. Il est impossible d'hésiter sur ce que l'on veut faire : ou défendre la vieille civilisation, avec sa morale héréditaire, son organisation de l'État, son organisation sociale perfectible certes, mais fondée sur les assises éprouvées du droit romain :

c'est le drapeau tricolore; — ou la détruire, au nom d'une civilisation hypothétique, abolir les morales héréditaires, les constitutions, les lois existantes, au nom d'un code communiste dont les seuls résultats connus sont les résultats russes : c'est le drapeau rouge.

Si nos partis s'entêtent à une terminologie vague et à des buts nuageux ; s'ils ne parviennent, sur des données aussi claires, à établir des programmes précis en langage français, pour pouvoir compter exactement derrière eux les forces de la nation, ils sont coupables, et responsables de notre perte.

***

Et maintenant, que peut le citoyen, s'il est isolé, pour remplir ses devoirs?

Rien, ou presque rien que déposer son bulletin de vote, une fois tous les quatre ans. C'est trop peu. On doit, *a priori*, conclure que, l'isolé étant sans force, il lui convient de s'associer.

Faut-il pousser, alors, tout le peuple français dans la politique, les clubs, une fois de plus dans le règne des discours vagues et des programmes en quelque sorte philosophiques? Il n'y en a déjà que trop.

En revanche, il y a toujours intérêt à s'organiser sur des bases corporatives et pour des buts précis, voire matériels. Il y a assez d'idéologues, et trop peu d'hommes d'action pratique. Tout homme qui agit, dans sa partie, pour le perfectionnement matériel d'une chose qu'il connaît bien, dans l'esprit de l'union des classes et non de la lutte des classes, fait son devoir : et tout groupement prospère, tôt ou tard, acquiert une voix qui s'entend.

L'immense effort fait dans certaines branches prospères de notre grande industrie pour assurer à son personnel, par des initiatives spontanées, un bien-être matériel et moral ainsi que des garanties d'avenir inaccessibles ailleurs, vaut mieux que n'importe quelle action politique. Par l'association, on peut en faire autant dans bien d'autres domaines.

En particulier, dans celui de la propagande. Tout isolé peut agir par la parole, ou par la plume, mais dans quelle faible mesure! Or, nous semblons n'avoir rien compris à ce qui pourrait être fait dans ce sens, et tout attendre soit du gouvernement, soit des partis. La grande presse, organes officieux ou

organes de partis, dépense un talent formidable à publier de remarquables articles : mais pour qui ? pour ses lecteurs, qui sont bourgeois. Avec quelle juste appréciation des réalités le § 7 des instructions du Komintern précise-t-il les buts et moyens du journal d'usine, gratuit, seule pâture intellectuelle de l'ouvrier ! Ne pouvons-nous pas lui répondre, sur ce même terrain de l'usine ?

N'avons-nous rien à répondre à la lutte des classes, sur le terrain de la coopération des classes? N'avons-nous rien à répondre aux mirages et aux promesses des feuilles bolchéviques ? Et que font tant de documents officiels que nous, bourgeois, connaissons, pour peu que nous lisions un peu, mais que les ouvriers ignorent?

Cet hiver, à Genève, la délégation communiste, mise au pied du mur, a dû avouer que les salaires russes étaient de 40 pour 100 inférieurs à ceux du reste de l'Europe. Qu'en avons-nous fait? — Que la limitation des heures de travail n'existait pas : le 4 septembre, l'usine électrique de Pétrograd se met en grève pour demander la journée de 8 heures, la semaine anglaise, le travail par équipes : un régiment rouge lui est envoyé : 15 ouvriers tués, 50 blessés. Qu'en avons-nous fait? — La commission des logements, dans sa discussion, avoue que l'ouvrier russe dispose en moyenne de 3 mètres carrés de logement, et nomme cela « la place d'un cercueil ». Qu'en avons-nous fait? — Dans l'appréciation de la vie économique, Dzerjinsky écrivait : « Je prétends que les chiffres qu'on nous soumet sont de la pure fantaisie, des mensonges qualifiés. » Le journal du Commerce et de l'Industrie, à Moscou, le 16 janvier 1927 : « Nous ne pouvons développer la production, nous sommes au contraire menacés d'un dépérissement : c'est à peine si nous pouvons espérer la stabiliser. » Du même 23-II-27, Ruchinovitch : « Dans les centrales électriques, dépense de 7070 calories par kilowatt-heure, tandis qu'en Amérique, en 1910, 4000 calories suffisaient. » Que faisons-nous de tout cela ? — Et des écoles où instituteurs et institutrices se prostituent ou se suicident » (*Isvestia*, nov. 26, Lounatcharsky)? Et des « armées entières d'enfants se chiffrant par dizaines de milliers condamnés à périr physiquement et moralement » (*Isvestia* n° 65, Mme Kalinine)? Et de l'aveu: « Il suffit de jeter un coup d'œil sur les comptes rendus de la

commission des mineurs pour constater que la syphilis, la blennorrhagie, la cocaïnomanie, l'alcoolisme, les vices contre nature se sont propagés avec toutes leurs suites horribles parmi les enfants sans surveillance » (*Pravda* n° 45) ?

N'y a-t-il pas de quoi faire réfléchir les ouvriers eux-mêmes, si ces données pouvaient les atteindre ? — On peut se les procurer, par l'Entente internationale contre la IIIe Internationale, et en constituer, à petites doses quotidiennes, la partie documentaire d'une feuille d'usine patronale gratuite qui, par ailleurs, serait ouvertement patronale et documentaire : questions professionnelles, questions d'embauche, de logement, d'hygiène, d'assurance, de sport, sans nulle polémique locale... Il se peut qu'on ne la lise pas le premier jour : mais après, si elle est bien faite ? C'est le seul moyen d'atteindre l'ouvrier.

Enfin, si mal placé qu'il soit, nul n'est tout à fait sans influence sur quelques personnes. L'heure n'est ni de s'abstenir, ni d'attendre : il faut se serrer les coudes, savoir sur qui compter, reviser ses opinions.

Les opinions bolchéviques ont une dangereuse parenté avec un certain nombre d'idées de la Révolution française, et l'on a pris l'habitude de prôner l'infaillibilité et la perfection de tout l'héritage révolutionnaire, en bloc : il a longtemps été considéré comme en quelque sorte sacrilège de serrer, d'un examen trop précis, tout ce qui est dogme républicain. Et pourtant, si l'on s'était trompé, si certains progrès n'en étaient pas, si même le bolchévisme n'était que l'épanouissement logique de certains de nos dogmes officiels, poussés à leur perfection par une implacable logique, faudra-t-il continuer aveuglément dans la même voie, ou freiner au risque d'encourir le reproche de réaction ? Rien ne saurait être plus sensible à la majorité des hommes politiques, et il est extrêmement curieux de voir comment des intelligences, par ailleurs vastes et lucides, perdent immédiatement tout contrôle et cessent de fonctionner normalement, dès qu'on les accuse de « faire le jeu de la réaction ».

Or, l'*Imprecor*, journal officiel du Komintern, édition allemande du 18 octobre 1924, publie le programme du bolchévisme.

« L'Internationale communiste combat *toute influence bourgeoise* sur le prolétariat; elle lutte :

« Contre la religion ;

« Contre toute philosophie autre que le marxisme intégral ;

« Contre les doctrines qui prêchent l'union entre le capital et le travail ;

« Contre l'opportunisme socialiste.

« Elle prêche avant tout la lutte des classes à outrance. »

C'est d'une limpidité parfaite : la lutte contre les influences bourgeoises s'exerce en premier lieu contre la religion, et va à la lutte des classes. Nous connaissons les moyens, exposés avec clarté par le programme de l'Internationale des travailleurs de l'enseignement : soustraire entièrement l'enfant aux influences bourgeoises de la famille, pour l'élever systématiquement dans un sens antireligieux et en vue de la lutte des classes. Nous connaissons les résultats : la jeunesse soviétique.

Sommes-nous doués de jugement, ou déjà assez paralysés pour n'oser même plus penser ? Est-ce autre chose qu'un monstrueux épanouissement du monopole de l'enseignement laïque et obligatoire, poussé à son ultime conséquence logique, savoir la suppression totale de toute intervention familiale dans la formation intellectuelle et morale des enfants ? Et n'est-ce pas un vieil héritage, puisque l'essai d'une école mixte de pupilles de la nation a déjà été tentée au Champ de mars, sous la Révolution ?

Nous sommes coupables si, réservant, en présence des faits, notre jugement, nous n'osons pas prendre parti. Coupables, si, après les expériences faites, nous ne prenons pas énergiquement, et en toute circonstance, la défense de ces traditions morales héréditaires attaquées depuis bien des années, aujourd'hui menacées de l'assaut final par le bolchévisme triomphant. Par l'acharnement mis à les détruire, il est assez visible que seule la solidité des disciplines religieuses, familiales et patriotiques est l'obstacle au « progrès bolchévik », que l'école tend à devenir le moyen de les saper, que là est le nœud de la question, le secret de la victoire ou de la défaite.

Nous devons toute la civilisation existante à une élite nationale qui, pendant des siècles, a été formée aux mêmes et traditionnelles vertus par les mêmes disciplines morales : élite non seulement par l'intelligence, mais surtout par la solidité de morales héréditaires acquises ; et ceux-là mêmes qui, dans le domaine de l'intelligence pure, s'étaient affranchis des dogmes,

n'en avaient pas moins subi, dans toute leur formation morale, l'influence des disciplines qui les entouraient. Notre élite française, aujourd'hui, jonche, sous les croix de bois égalitaires, les calvaires du front : pensons-nous pouvoir en refaire une autre sur le modèle de l'élite soviétique ?

C'est de tout cœur, implacablement tendus dans la volonté de vaincre pour vivre, qu'il nous faut, tous, défenseurs de la France immortelle, combattre sur tous les terrains le plan dévoilé du bolchévisme moral ; de tout cœur qu'il faut, au risque d'encourir le reproche de réaction, soutenir les disciplines héréditaires auxquelles nous devons d'être ce que nous sommes : nous avons mille formes d'associations, pères de famille, membres des grandes écoles, etc., qui nous permettent d'agir.

Ne périssent que ceux qui veulent périr. Notre avenir est entre nos mains, et nous en sommes responsables. Si, quelque jour, nos noms viennent allonger les colonnes de l'interminable liste des fusillés, tant pis pour nous : nous l'aurons mérité.

Et moi, j'eusse été coupable si, discernant clairement le péril qui se masse dans l'ombre, j'eusse hésité à le dévoiler : coupable si, croyant des mesures de défense nécessaires, j'eusse hésité à les indiquer.

Coupable enfin, si, malgré tant de funestes indices, je désespérais. — D'autres peuples peuvent se faire gloire de leur ténacité, de leur méthode, de leur discipline : le nôtre reste, entre tous, celui qui regarde en face tout péril révélé, le mesure sans défaillir, et hausse son cœur tant qu'il est nécessaire pour en triompher. — Il est impossible qu'il succombe ; mais ses sacrifices peuvent être d'autant plus lourds qu'il se décidera plus tard.

Nul doute n'existe sur le sens final de sa décision. Le clair génie français, qui a maintes fois illuminé la route de l'humanité, ne saurait se laisser traîner dans les ténèbres derrière les torches fumeuses de Moscou : nos cœurs, épris de liberté, ne sauraient battre sous l'oppression d'une tyrannie, la plus odieuse et la plus sanglante qu'ait encore enregistrée l'histoire.

* * *

BOSSUET
ET LES DÉBUTS DE LOUIS XIV

III[1]

LE RALLIEMENT A L'ABSOLUTISME

LES GRANDS PROJETS DE PARADE ET DE FÊTE

A suivre la chronique qui, presque jour par jour, peut être établie de la vie de la Cour et des actes de Louis XIV, on constate que ce fut à ce moment, très peu après l'éclatante et symbolique manifestation diplomatique du 24 mars, dans les premiers jours d'avril 1662, que Louis XIV finit d'arranger son régime d'existence royale de façon à satisfaire totalement, et tout ensemble, la liberté de ses passions, et ses rêves altiers d'un prestige fastueux. Ce faste, du reste conforme à ses goûts personnels, il l'estime requis par des nécessités politiques. Il convient partout et toujours d'imposer aux peuples, que les spectacles grandioses intimident et charment à la fois, mais cela convient, surtout, dans la nature spéciale de la monarchie française. On connaît ce passage typique de ses *Mémoires* où, pour justifier ses dépenses, il développe cette idée que le Roi de France doit se laisser admirer le plus souvent possible aux Français, dans la joie confiante et splendide de sa vie souveraine, et non pas se cacher au fond d'un Escurial comme les souverains qui règnent par la crainte vile et triste.

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre. — Il s'est glissé dans mon premier article deux erreurs que le lecteur aura aussitôt rectifiées : page 828, ligne 7, au lieu de « fils unique », lire « fils aîné »; page 840, ligne 23, au lieu de « Gaston », lire : « Philippe d'Orléans ».

C'est alors que deviennent publics les deux projets suivants et qu'ils prennent corps, l'un par une poussée en avant de mesures déjà en voie d'exécution, l'autre, par des « déclarations » expresses, largement répandues.

Le premier, c'était la transformation, dans les bois de Versailles, du vieux petit pavillon de chasse de Henri IV et de Louis XIII. A une distance, considérable pour le temps, du Louvre et de Vincennes, de Fontainebleau et de Saint-Germain, Louis XIV veut avoir non plus seulement un pied à terre, mais un nouveau château vaste et pompeux, construit et orné à tout prix par les meilleurs artistes, propre à l'habitation d'hiver comme d'été, où tout à la fois sa vie ordinaire et ses fantaisies sentimentales s'abriteront des curiosités de ce Paris dont il n'aime guère les regards malicieux, — où enfin il pourra, non seulement festoyer par hasard, mais loger, et meubler, héberger à demeure et rassasier de divertissements, cette armée de courtisans accrue, desquels il veut, avec une habileté politique incontestable, tenir perpétuellement en laisse la frivolité désarmée.

L'autre dessein, dont à Paris on s'entretenait déjà le 24 février, allait s'accomplir bientôt, — moins de trois mois plus tard, — sous couleur de continuer la célébration de la paix de 1661. C'était celui de donner en plein Paris un carrousel imité des tournois du moyen-âge, couru, sous le commandement du Roi, par tous les plus brillants « cavaliers » de la Cour, spectacle, à la fois dramatique et militaire, de magnificence et de force, qui exposera aux étrangers envieux et à la nation enorgueillie la soumission, la transfiguration en une caste élégante, de cette aristocratie guerrière, reste d'une monarchie féodale périmée. Ce Carrousel, dans sa pensée, telle que ses *Mémoires* la définissent et que toute la presse d'alors la publie avec retentissement, va ériger la Cour de France, au milieu de l'Europe encore rude et barbare, comme la capitale féerique des luxes, des plaisirs et de toute la félicité mondaine qu'une royauté parfaite doit réaliser sur la terre.

Mais dans quel moment se déclaraient-ils, ces projets de fête?

La famine, dont nous avons parlé, cheminait depuis plusieurs mois à travers la France. Paris, à peu près épargné d'abord, était atteint. Le comité municipal créé le 14 janvier

a voulu, naturellement, en premier lieu, faire main basse sur toutes les disponibilités des provinces. L'échevin dépêché pour ramasser, en Brie et en Champagne, le plus de grains possible, les amener dans les dépôts établis à Saint-Maur-les-Fossés et à Chatou, s'est heurté presque partout à des difficultés, à des refus, à des marchandages. On fait appel alors à l'importation étrangère; on suspend les droits d'entrée; mais encore faut-il que les blés achetés arrivent; et tantôt les inondations du printemps empêchent les chalands de monter ou descendre canaux et rivières; tantôt les convois de terre sont, à travers la Champagne et l'Ile de France, pillés...

Paris s'émeut. Dès le 1er mars, un conseiller aux Enquêtes du Parlement préconisait une sorte de levée en masse des bonnes volontés, une « assemblée générale » pour aider à la « misère publique »; un appel au peuple, — comme sous la Fronde. Une « Commission extraordinaire » est formée en effet. Elle a beau faire : le prix du blé monte, selon Vauban, jusqu'à dix écus (trente livres) le setier. Il faut alors que la police pénètre chez les boulangers, exige d'eux des comptes et une fabrication intense et réglée. Les associations charitables ne peuvent plus rien, dans aucune des paroisses : Saint-Eustache, Saint-Honoré et Saint-Germain l'Auxerrois, la paroisse de Sa Majesté sont aussi dénuées que celles des quartiers populaires. De plus en plus les bureaux de charité sont surchargés « de malades, d'invalides, d'orphelins », et les hôpitaux regorgent. Et alors, surgit le fantôme de la plèbe. Un placet au Roi, émané probablement de la Compagnie du Saint-Sacrement, dit : « Si Votre Majesté n'a pitié des pauvres de Paris, *où iront-ils?* et *que feront-ils?* » Des rédacteurs de la supplique laissent entendre clairement que tout est à craindre.

A l'ouverture du Conseil des finances de 1662, Louis XIV a dit, c'est du moins Colbert qui l'affirme, qu'il aimait mieux « retrancher toutes les dépenses, *même celles de sa maison*, que de manquer à son peuple en une si importante occasion ». Et à la fin de mars 1662, il fait le geste, beau et bon, que nous avons dit : il transforme le Louvre en un magasin d'approvisionnement parisien, — ce qui, par parenthèse, n'était pas une nouveauté miraculeuse, comme les gazetiers le prétendent; — Anne d'Autriche, régente, avait déjà pris et exécuté la même

décision, en 1644 et en 1649, au temps où le ministère suivait les inspirations de « Monsieur Vincent ».

Mais avec cette détresse si fort critique, comment s'accorde, d'abord, ce projet du Carrousel pour lequel les figurants choisis, et si heureux de l'être, dames et seigneurs, doivent, comme raconte un contemporain, emprunter sans compter et aux conditions des notaires Harpagons? Quant aux dépenses qui incombent tout de suite au Roi pour ce Carrousel, où trouver de l'argent? Sans doute, Colbert a « cent tours dans son sac ». On sait, par exemple, comment à cette date, rompant sans vergogne avec les traitants concessionnaires des impôts des conventions déjà fixées, il leur a, sous prétexte d'un changement d'idées du Roi, fait « suer » une majoration énorme et hausser prodigieusement le chiffre de ce qu'ils devront rapporter au Trésor. Ce sera le fonds du Carrousel et Louis XIV, enchanté, félicitera l'habile argentier. Mais qui paiera, en fin de compte, la majoration, sinon « les peuples »?

Comment aussi concilier avec les versements qu'il y a lieu de faire en Allemagne et ailleurs, pour les blés achetés, l'énormité des sommes qu'il faut donner aux travaux de Versailles? Celles-ci s'élèveront, en 1662, à 2400000 livres.

A la Porte de la Conférence, au bout des Tuileries, on moud, on cuit le pain, on le distribue; mais, à cent mètres de là, vers le Pont Neuf, le 15, le 16, le 18, le 28 mars, car on n'attend pas que le Carême soit fini, et plus fréquemment encore le mois suivant, les carrosses amènent les seigneurs et les dames brillamment équipés, pour les réceptions qu'offre le Roi et pour les répétitions préparatoires du carrousel. Le jour de la mi-carême, à une course de bagues, le Roi gagne un beau diamant, le comte d'Armagnac une émeraude, le comte de Saint-Aignan et le marquis de Villequier deux épées de grand luxe. Quel air ont toutes ces prodigalités et toutes ces allégresses, à quelques pas des baraques de misère où artisans et bourgeois, parisiens et paysans de la banlieue, viennent, avec le certificat du commissaire de leur quartier, mendier, ou acquérir à un prix plus bas que chez les marchands, mais encore dur pour eux, le blé ou le pain cuit de leur semaine?

La conduite du Roi qu'on avait rêvé « incomparable » continue à pouvoir se comparer à celle des plus imprudents de ses prédécesseurs. Sur les édits somptuaires, limitant la qualité des

étoffes et garnitures de luxe, le gouvernement se décide à revenir, à les suspendre, soi-disant pour ne pas priver de ressources les industriels qui les fabriquent, mais aussi pour que les danseurs n'aient pas à rogner les dentelles et à supprimer les parements d'or et d'argent de leurs manchettes. La police du Roi surveille le jeu dans les foires, poursuit les tripots où paysans et artisans viennent tenter la chance. Mais la Cour est une maison de jeu où des millions sont gagnés chaque nuit, et, comme les chansons et les pamphlets clandestins commencent à le publier, au scandale de Guy Patin lui-même, il y a des Grands qui emplissent leurs coffres et les princes de la famille royale sont de ces profiteurs...

Voici du reste que de ces contradictions, on n'aura plus le droit de rire ou de les maudire. Souvent embarrassé mais obstiné plus encore et se croyant le devoir de l'être; enivré des succès que dans sa politique générale il obtient, Louis XIV commence à se montrer impatient des obstacles, qu'à l'intérieur de son État les circonstances importunes mettent sur son chemin. Voici que des mots lui sont attribués, qui tendraient à confirmer les peurs de Guy Patin, les ironies de Bussy-Rabutin, les murmures à huis-clos des quelques nobles ou bourgeois qui sentent que l'autorité rétablie glisse vers un vrai despotisme. « Tout le monde tremble devant Votre Majesté », écrivait Pellisson en mars 1662, dans sa première défense de Fouquet. « Je sais bien que l'on me craint, répondait Louis XIV, mais je ne me soucie pas qu'on m'aime. » Qu'advenait-il, non seulement de la « vertu » privée, mais de la justice, de la bonté, de la sagesse du Roi, de tous les espoirs des bonnes âmes? En vain étaient tombés dans des oreilles fermées les avertissements du prédicateur du Louvre, décrivant, dans les sermons sur l'Impénitence finale, sur la Providence, sur l'Ambition, toutes les formes de l'égoïsme, volupté, orgueil, avarice, cruauté, qu'engendre l'idée de « n'avoir rien au-dessus de sa tête ». Décidément, pas plus dans son gouvernement que dans sa vie particulière, le Roi ne voulait écouter que ses inspirations personnelles. Ses instincts, ses besoins, ses idées, ses passions étaient les seules règles auxquelles il voulût conformer sa conduite.

LES TENDANCES POLITIQUES ANTÉRIEURES DE BOSSUET

Mais dans cette terrible confiance en soi, aveugle, opiniâtre et déjà tentée de violence, le jeune Roi avait-il tout le tort? En cela ne faisait-il que suivre sans scrupule, puisqu'ils étaient si commodes à ses fougues et à ses caprices juvéniles, les conseils imprudents que lui avaient trop donnés ses premiers éducateurs, — surtout Anne d'Autriche, dans le souvenir qu'elle gardait, rancunier et colère, de la sujétion de Louis XIII et de la tyrannie de Richelieu? L'inébranlable dessein de se donner en tout libre carrière, qui s'affirmait de plus en plus chez le nouveau Roi, ne pouvait-il pas s'appuyer sur des autorités plus solides ?

Telle est la question qu'avec son esprit logique, qui aime en toutes choses à toucher le fond et à voir clair, Bossuet croit devoir se poser avant de clore cette station de Carême. Il veut fixer son opinion et sa conduite, sur le grand problème du pouvoir. Et de là ce sermon sur *les Devoirs des rois*, si curieux, si peu compris, qui marque une date dans sa vie. Car c'est sur la connaissance qu'il prend alors à la fois des idées directrices du Roi et des tendances de la société qui l'entoure, qu'il fonde, à partir de ce jour, sa doctrine à lui, la doctrine politique dont a besoin tout homme qui comme lui se sent appelé à agir publiquement.

Sur la question de la souveraineté des rois, on peut dire assurément, qu'il avait eu jusque là des préférences de nature, de tradition et de culture, et qu'elles ne le portaient point vers l'absolutisme. Il est membre d'une famille campagnarde, d'origine roturière, sortie du Tiers État, et qui s'en était souvenue en devenant citadine et parlementaire. Il est petit-fils ou petit-neveu, du côté maternel comme du côté paternel, de lutteurs royalistes, sans doute, mais dont la loyauté, puisée dans le culte du droit latin ou chrétien, craignait et repoussait quand il le fallait les menaces comme les séductions de l'abdication servile. Il est loin d'avoir la superstition de la monarchie et du monarque. Ce qu'il admire dans la royauté, il l'avait dit en chaire, dès ses premiers sermons de Metz, avec l'emphase, mais avec l'enthousiasme et l'exactitude d'une jeune sincérité :

[Ce ne] sont pas ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les

richesses, ni les gardes qui environnent le Prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa personne... non! non! ce ne sont pas ces choses que j'admire le plus dans les rois.

Mais c'est, comme nous dirions à présent, leur sociale utilité de chefs prévoyants, qui assurent et défendent « le salut et la liberté des peuples ». C'est leur rôle de créateurs et de conservateurs « de la sûreté publique et de la paix », du travail et de la richesse :

c'est quand je vois que, dans un État, si la terre est bien cultivée si les mers sont libres, si le commerce est riche, si chacun vit dans sa maison doucement et en assurance, (ces résultats) sont l'effet des conseils et de la vigilance du prince. Voilà ce qui me ravit, chrétiens, et c'est en quoi la majesté des rois me semble du tout admirable, c'est en cela que je les reconnais pour les vivantes images de Dieu qui se plaît de remplir le ciel et la terre de ses bienfaits et de ses largesses.

Il précise même, et il insiste. De leur autorité quelle est la raison d'être? La bienfaisance, justement :

Fidèles! comprenez dans la royauté des rois quelque chose de plus relevé que ce que l'ignorance y admire... Je ne craindrai pas de le publier... et pour dire clairement ma pensée, je soutiens que la royauté, à le bien entendre, qu'est-ce, Fidèles?... Une puissance universelle de faire du bien aux peuples soumis; tellement que le nom du roi, c'est un nom de père commun et de bienfaiteur général... Telle est la nature des puissances légitimes. C'est le propre des rois de sauver.

Notons que c'était après la Fronde que s'affirmait ainsi sa politique de charité idéaliste et naïve. Sans doute, les spectacles de la Fronde ont été pour lui un enseignement d'obéissance civique. Au cours de ces dix années, résidant d'ordinaire dans une grande ville en état d'habituelle émeute et occupée même un moment par une invasion étrangère; parcourant aussi de temps en temps, entre Dijon et Metz, les parties les plus agitées et les plus éprouvées du territoire, — il a pu se rendre compte, d'une part, des possibilités de violence anarchique que recèle l'âme profonde de « la multitude des peuples, abîme immense » et redoutable, — d'autre part des crimes inouïs d'ambition et de rapacité féroce commis contre la patrie par les « Grands », soutiens prétendus, mais souvent félons, de la royauté. Et enfin

il a vu, de ses yeux, les impuissances des modérés, des honnêtes gens, des esprits éclairés, notamment à Paris ou à Dijon, des magistrats, gardiens muets, ou « aboyeurs » inutiles, des troupeaux en folie. Ces expériences ont, sans doute, fortifié son sentiment monarchique, sa conception et la nécessité d'un seul chef. Mais cela, sans l'induire en excès, sans détruire sa foi en l'idéal évangélique du Pouvoir.

Vers 1652-1656, — quand il laisse parler son cœur mystique et son esprit latin, — son Roi, celui qu'il aime en vertu même de sa croyance religieuse, c'est le Roi bon pasteur, le Roi imitateur de ce « Seigneur Jésus », qui « passa sur terre en bienfaisant ». Ajoutons que de ces raisonnements, de ces répugnances, Bossuet ne développe pas moins ardemment la contre-partie. Il entend dire que les grands sont les « images de Dieu ». Oui, mais uniquement s'ils sont bons, dévoués à ceux qu'ils ont la charge de conduire. Qu'on ne nous parle pas d'une autre supériorité des Grands, d'une supériorité de nature!

C'est en vain que, s'emportant quelquefois plus qu'il n'est permis à des hommes, (ils) semblent vouloir cacher les faiblesses de la nature sous l'éclat trompeur de leur éminente fortune. Certes, il est très vrai, chrétiens, les Apôtres nous obligent de les honorer comme étant ici-bas les lieutenants de Dieu, èsquels il a commis le gouvernement de ses peuples, et c'est ce respect,... découlé des ordres du Ciel, (qui) établit en la terre et la fermeté des États... et le repos des particuliers... (Mais) si, enivrés de leur prospérité passagère, ils se mettent au-dessus de la condition humaine, comme on en a vu mille et mille exemples dans les cours des Princes, le sage Salomon nous donne un moyen bien puissant pour (les) confondre : il les ramène au commencement de leur vie, il leur présente leur infirmité dans leur origine... (qui) a toujours beaucoup plus de bassesse que de grandeur. Pour moi, dit ce prince, encore que je sois maître d'un puissant État, j'avoue que ma naissance ne diffère en rien de celle des autres... Telle est la naissance de tous les rois, des plus grands monarques... La nature... qui ne sait ce que c'est que flatter, ne les traite pas autrement que les moindres de leurs sujets.

Intarissable sur ce chapitre, le chanoine de Metz, notez-le en passant, ne se privait même pas de railler malignement les faiseurs d'horoscope qui, — comme ce bon Senault, qu'il retrouve à Paris, en 1662, traitant les mêmes sujets que lui, apportaient à chaque dauphin, en son berceau, « des hommages qu'il ne comprend pas, » et s'ingéniaient à tirer des

phénomènes de la nature, une prédiction de son mérite et de sa fortune « comme si la grande machine du monde ne se remuait que pour un enfant! » En tout cas, on le voit assez, dans cet état d'esprit, Bossuet ne pouvait imaginer les rapports du Roi et des sujets que comme un échange, où non seulement les doléances, mais les vœux, les suggestions, les conseils, les desiderata étaient permis à ces derniers. C'est dans ces bornes et avec ces tempéraments, que, jusqu'en 1662, — et le premier des sermons de son Carême nous en a fourni, on s'en souvient, de nouvelles preuves, — le respect de Bossuet pour la royauté et la reconnaissance de la nécessité monarchique se contiennent. Nul doute que ce thomiste n'ait alors plus ou moins consciemment pour idéal, le « régime mixte » de saint Thomas d'Aquin, où une collaboration déférente du côté du peuple, confiante des deux côtés, est accordée au peuple par un Roi paternel, — régime orienté, non vers la liberté décevante, mais vers la vertu et vers la paix, que tous, par piété, doivent aimer et tous défendre par intérêt (1).

LE MOUVEMENT VERS L'ABSOLUTISME EN FRANCE AU MILIEU DU XVIIe SIÈCLE

Mais combien il s'en fallait que les idées des « intellectuels » contemporains fussent semblables! On ne saurait trop se rappeler quelle énorme poussée d'absolutisme monarchique se produisit, en France, au milieu du XVIIe siècle. Elle était née, on le comprend, tout comme la théorie démocratique contraire, du XVIe siècle et de ses horreurs quarante ans prolongées. La tyrannie de Richelieu, loin d'en détourner les esprits sages, aviva, tout en les choquant et désolant, leur monarchisme. Si le ministre avait tant abusé, c'était que le souverain, à ses débuts, n'avait pas usé assez de son pouvoir : l'absolutisme du Roi, entre autres avantages, paraissait avoir celui d'empêcher les excès de ses favoris infidèles. Faut-il dire que de ces idées paradoxales ou chimériques, les lettrés purs se firent, comme il advint souvent en France, les plus chauds et étourdis propagateurs? La philosophie des anciens, qu'ils adoraient, fournissait à ces humanistes, à cet égard, autant

(1) Demongeot, *La Théorie du Régime mixte chez saint Thomas.*

d'encouragements, — et de citations, — qu'elle en avait fourni à La Boétie, à Hubert Languet, à François Hotman, dans le sens opposé. Guez de Balzac, le grand professeur de rhétorique, et même de philosophie, du siècle, s'érige, avec sa grandiloquence coutumière, en prophète impérieux de la « religion du Prince »... Et Voiture, l'ingénieux, se révèle lui aussi lyrique, lorsqu'il s'agit de célébrer le pouvoir fort. Grâce à eux, toute la société polie est conquise en France; dès lors, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, il n'y aura, parmi les gens de noble naissance, que bien peu de dissidents à cette orthodoxie césarienne.

Mais dans le monde intellectuel, les juristes, héritiers directs et continuateurs des Légistes d'autrefois, furent, on le comprend, presque tous, les plus actifs à ériger l'absolutisme en dogme et en système. La constitution définitive de la théorie gallicane (1), par les Pithou, les Richer, les Dupuy, offre aux adversaires du « Sacerdoce » une perpétuelle occasion d'enrichir les privilèges du pouvoir laïque chrétien, et d'affirmer la liberté et la grandeur du Fils aîné, non pas tant de l'Église que de Dieu même, du « lieutenant » et représentant de Dieu qu'il est tout comme le Pape de Rome. Dès la fin du règne de Louis XIII, il n'y a pas jusqu'au sage Le Bret, si éclectique qu'il prétende être dans l'examen des forces et des droits du Roi et de leur emploi, qui ne s'incline devant l'idée de l'Omnipotence et qui ne l'habille de vêtements juridiques. Adroitement, il traite la question du « pouvoir sans bornes » en des termes qui la font, du terrain des faits, passer, monter, à un plan mystique, où l'idée pure défie la discussion. Être absolu, ce n'est autre chose, métaphysiquement, que de répondre adéquatement au concept de Roi. Si le nom de Roi signifie quelque chose, peut-on concevoir la Royauté autrement que jouissant de cette plénitude de force active ou coactive?

Vient la Fronde. Elle avait été immédiatement précédée par un mouvement royaliste déclenché par Anne d'Autriche, hâtive à faire bénéficier son fils, au plus vite, d'un courant d'idées dont elle apercevait la force avec joie et qui la libérerait elle-même des taquineries, qui l'indignent, d'un Parlement usurpateur. Dès 1643, elle chargeait de dire le droit sur ce

(1) Cf. Voir P. Du Bruel et Arquillière, *le Gallicanisme*, dans le *Dictionnaire de la Foi catholique*, du P. d'Alès.

point, l'avocat général, depuis procureur général, Omer Talon. Et celui-ci, de par sa fonction bilatérale, expose la doctrine à la fois au nom du gouvernement et du point de vue de la plupart des magistrats, qui sont loin d'être, comme Broussel, portés à des audaces de révolution et à des rêves de démocratie. Parfois critique pénétrant de telle ou telle mesure partielle du gouvernement, Talon devant le Droit du Roi « en soi » s'agenouille, et il le célèbre en termes tels que le Parlement ne peut plus protester, s'il est conséquent, qu'à titre d'exception; comment ne pas « enregistrer » les yeux clos si « les princes souverains établis sur la terre pour le gouvernement des peuples, reçoivent, *tout à coup, de la main de Dieu*, les lumières et les connaissances nécessaires pour la conduite de tout l'État. » Discutera-t-on des décrets inspirés? Et cela, il le répète après cette Fronde où le Parlement a combattu si longtemps le gouvernement et ses erreurs : « Il n'appartient à personne d'interroger un prince, ni de lui demander de ses actions un compte qu'il ne doit qu'à lui seul. »

A cette doctrine des renforts précieux arrivaient. Les protestants de France, même persécutés, ou toujours en danger de l'être, ne renoncent point à s'associer, en ce qui concerne l'absolutisme du prince, à la sujétion d'esprit de leurs compatriotes. A l'étranger, même mouvement presque universel. Grotius d'abord, Hobbes ensuite, dans ces années 1640 à 1662, n'astreignent le souverain à l'observation des lois civiles et politiques que par « un lien de bienséance », ou même l'en dispensent en des cas nombreux. Et, pour sauver la face et ne pas insulter la Loi, la grande divinité du droit romain, ils accordent au monarque le droit de la défaire, de la refaire, de l'interpréter. Or, en 1661-1662, leurs idées, celles de Hobbes surtout, jouissent en France, où du reste il est personnellement connu et estimé, d'une faveur extrême, que quatre ou cinq traductions ou commentaires expriment et qui, en 1661-1662, après la restauration du Roi en Angleterre, était au comble.

Les ecclésiastiques les plus autorisés ne s'affichaient pas moins catégoriques, parmi les aînés de Bossuet ou ses contemporains. Ne disons rien de ses obscurs prédécesseurs dans la chaire royale, du P. Le Boux, par exemple, qui répète que : « c'est une impiété de confondre le souverain avec le reste des

mortels et que nous devons nous laisser ravir nos biens et la vie plutôt que de nous élever contre nos maîtres, fussent-ils des tyrans. » Mais les clairons de la monarchie complète et omnipotente, ce sont des évêques, dont l'activité est édifiante, dont l'influence dans l'Église est prépondérante, dont la réputation chez les « doctes », chez les « habiles », chez les « mondains » est grande. Godeau par exemple. A l'assemblée générale du Clergé, il affirme, sur un ton de théologien philosophe, que « si l'homme est une chose très bonne par nature, *un Roi est une chose divine*. Dieu l'a *particulièrement* créé à son image ». Hardouin de Péréfixe, l'ancien précepteur de Louis XIV, le futur archevêque de Paris, quelques sages préceptes qu'il ait donnés jadis à son élève, n'est pas moins décisif sur les maximes essentielles à l'autorité. Et c'est en 1662, précisément, que, dans son *Histoire de Henri IV*, il prononce que « le plus grand malheur qui puisse arriver à un Roi est d'être regardé comme inférieur à un autre », que « le roi ne saurait se tromper en jugeant qu'aucun de ses sujets ne peut valoir mieux que lui-même » (1), que la seule chose que le peuple crie au prince, c'est en deux mots : « Gouvernez-nous », à votre gré, à votre bon plaisir.

Enfin, à la date où nous étudions l'activité sacerdotale de Bossuet, cette campagne fait un pas de plus, va compter une victoire de plus. Dans les derniers jours de ce carême de 1662, le successeur que nomme Louis XIV au cardinal de Retz dans le siège archiépiscopal de Paris, c'est Pierre de Marca, archevêque pour quelques semaines à peine, mais docteur posthume pour longtemps, et du clergé de France et du trône. Ses grosses dissertations sur la *Concorde du Sacerdoce et de l'Empire*, déjà parues, sont alors de nouveau sous presse, pour être plus d'une fois réimprimées. Car elles sont la grande charte du Gallicanisme, dans la fin de l'ancienne monarchie. Charte érudite au possible. C'était sur une science vraiment rare de l'histoire canonique que Marca s'appuyait, sur une multitude de faits, grands et petits, de la vie spirituelle et politique du moyen-âge, et, en particulier, des rapports de la Papauté avec les rois. La doctrine de l'égalité du pouvoir temporel et du pouvoir

(1) Voir, sur ces questions, Lacour-Gayet, *l'Éducation politique de Louis XIV*; Mgr Baudrillart, *l'Église, la Réforme et la Renaissance*; G. Weil, le *Pouvoir royal au XVIe siècle*; Henri Sée, *les Idées politiques au XVIIe siècle*.

spirituel, et même, en beaucoup de cas, de la supériorité de César sur Pierre, voilà que, par l'industrie quasi épique de l'évêque-juriste, elle se dressait, et, grâce au succès de son livre, s'avançait dans le siècle, escortée de milliers de textes des Canons des Conciles, des décrets des Papes, des Capitulaires, des édits et des ordonnances des Rois, des règlements ou jugements des tribunaux ecclésiastiques ou laïques. Elle apparaissait écrasante, comme étant la tradition même, au moins en France, comme ayant dominé perpétuellement tout notre passé. Et en 1662, Marca une fois mort, Baluze, le diplomatiste canoniste aux gages de la Cour, l'ami de Colbert, poursuivra son œuvre. Un autre juriste, Le Vayer de Boutigny, vulgarise en un petit manuel toute cette science et toute cette dialectique. Et dans ces deux codes, les ministres de Louis XIV, les « gens du roi », les évêques ou les parlementaires gallicans, les Intendants, les juges ecclésiastiques, seigneuriaux ou municipaux, trouvent un arsenal inépuisable, soit contre les indépendants, s'il y en a, et les mécontents de l'intérieur, s'ils osent réclamer contre les abus du pouvoir; soit contre les souverains étrangers, contre la Papauté surtout, dont l'origine divine n'est reconnue qu'à la condition qu'elle accepte, dans cette divinisation, un *condominium* avec l'État.

Et, en même temps, le gros du public, « les sujets », « les fidèles », disposés, comme on le fut toujours en France, à consentir à l'autorité, et, tout en maugréant, à s'en remettre sur elle du soin de la chose publique, — alimentaient leur royalisme d'une documentation plus à leur portée, plus frappante d'ailleurs, et dont les formules tranchantes se fixaient dans la mémoire, s'apprenaient et se répétaient comme paroles d'Évangile. Ce n'étaient pas paroles d'Évangile, mais paroles de la Bible, — textes de l'Ancien Testament, auquel malgré les travaux de l'exégèse commençante et la saine critique des Maldonat et des Petau, les hommes d'Église attribuaient trop souvent, et sans discerner l' « inspiration » de l'histoire ou de la légende, une valeur dogmatique et permanente. On écoutait et l'on vénérait comme des vérités éternellement impératives, les plus violentes déclarations des Prophètes. Hantés et subjugués par la conception protestante du caractère sacré et incontestable de toutes les affirmations, des moindres affirmations, du livre sacré, les plus sages, les plus modérés, les plus « français »

des théologiens ou des publicistes catholiques, s'inclinaient, sauf à les commenter avec une subtilité laborieuse, devant les paroles et les anecdotes les plus dures. *Tibi soli peccavi*, disait David à Jéhovah ; « c'est seulement au regard de toi et contre toi que j'ai péché. » Et donc les rois peuvent être tranquilles sur leurs fautes ou leurs crimes contre le prochain! *Qui est-ce*, dit l'Ecclésiaste, *qui pourrait demander au Roi : que fais-tu?* De là il suit que tout blâme est interdit, que les peines des sujets doivent rester muettes, que les Parlements n'ont qu'à garder pour eux leurs doléances, — comme aussi, par conséquent, les prédicateurs leurs reproches et leurs leçons.

Les versets 9 à 17 du chapitre VIII du premier livre des *Rois* devenaient classiques, et l'on accablait le mécréant, suspect de « sentiments républicains, » sous le verdict formidable de Samuel : « Vous serez ses serviteurs (les serviteurs du Roi). Vos champs, vos vignes, lui appartiendront. Il prendra vos filles et vos fils pour en faire ses soldats et ses servantes (1). » Sans doute, redisons-le, cette emprise redoutable de l'histoire d'Israël sur la pensée chrétienne avait déjà commencé à la fin du XVIe siècle et dans le premier quart du XVIIe, alors que l'Église catholique française, impliquée par ses adversaires dans les assassinats politiques d'Henri III et d'Henri IV, alors que les « Ligueurs » comme les Protestants avaient besoin de se désolidariser des théoriciens du régicide, même en se faisant plus royalistes que le Roi. C'est en 1625 que surgit pour la première fois, je crois, la proclamation du dogme, capital et formidable, de ce que l'on pourrait appeler l'Absolutisme absolu. Avec une assurance brutale, l'Assemblée générale du Clergé de France avait édicté, de sa propre autorité, sous la pression de Richelieu, travaillant moins pour son Roi que pour lui-même, cette assertion prodigieuse que « les Rois sont ordonnés de Dieu, mais non pas seulement cela : *qu'ils sont*

(1) Voir Lacour-Gayet, p. 430-431. Domat, le grand jurisconsulte à tendances jansénistes, interprète ainsi ce dur passage : « Ces injustices tyranniques [énumérées par Samuel] furent appelées les droits du Roi pour cette raison, que, comme les droits légitimes du Souverain s'exercent avec leur puissance, les injustices [aussi] qu'il pourrait exercer en abusant de cette puissance, auraient le caractère d'un droit par la nécessité où seraient les sujets d'en porter le joug... ce qui aurait à leur égard l'effet d'un droit légitime, puis qu'ils ne pourraient secouer ce joug, quoique, de la part du prince, cet usage de puissance ne soit

eux-mêmes dieux. Les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs l'annoncent avec l'Écriture sainte. *On ne peut le nier sans blasphème ni en douter sans sacrilège.* »

LES RÉFLEXIONS DE BOSSUET ET SON ÉVOLUTION

Voilà comment, en 1662, eût pu être composée une anthologie des « maximes », et des « aphorismes » des plus notoires penseurs ou écrivains ecclésiastiques ou laïques touchant la souveraineté du Roi. Quelles excuses pour les simplistes idées de Louis XIV, et pour la façon décisive dont il met ses idées en pratique! Quelle incitation à se croire, quelques fautes apparentes qu'il fît, innocent, et, quelques projets qu'il conçût, infaillible! Quelle confirmation, prononcée par les plus savantes gens et les plus beaux esprits, de ce qu'avaient pu lui dire, dès son enfance, les valets et les femmes de chambre, en adoration devant sa nature surnaturelle, et ne lui rappelant volontiers, parmi ses « devoirs », que celui que ses modèles d'écriture l'obligent à copier tous les jours : l'obligation qu'il a, à chaque moment du jour, « de prendre garde », dans les moindres gestes, « que chacun soit persuadé qu'il est le Maître » de tous et de tout.

Et d'autre part, quelles raisons avaient de douter d'eux-mêmes les esprits libéraux, qui croyaient pouvoir demander au régime monarchique de se résigner, dans son propre intérêt, à quelques contrôles! Notons, au surplus, qu'à cette vague de soumission, qui depuis trente ans va grandissant, d'autres raisons pouvaient s'ajouter, pour presser sur Bossuet, raisons suggérées par les circonstances du moment et le spectacle des faits en marche.

Ceci, par exemple, qu'elle était loin de se développer, loin de recruter des adhérents ni de prendre conscience de son devoir et de sa force possible, cette opposition morale timide qu'avaient

qu'une tyrannie. » Bossuet, discutant plus tard avec Jurieu, tend à interpréter de la même façon ce passage, qui gêne son bon sens et son idéalisme. On ne trouverait, parmi les contemporains français et catholiques de Bossuet, qu'un bon chanoine de Notre-Dame, tant soit peu frondeur, Claude Joly, qui dans son *Recueil de maximes* pour l'instruction d'un Roi, paru en 1652, s'indigne et proteste contre les flatteurs qui veulent appuyer le despotisme des Rois sur « un insigne mensonge. » *Droit*, selon lui, veut dire ici *usage*. Et puis, Samuel, dans ce passage, ne veut pas autre chose qu'effrayer les Israélites.

éveillée, en 1661, chez les esprits réfléchis du royaume, leurs trop justes désenchantements. Combien étaient-ils, ces opposants, grognons en silence, dans la génération de Bossuet! Un tout petit troupeau, qu'on a peine à discerner dans l'histoire.

Et il y avait ceci encore, qu'à la fin de ce Carême de 1662, les incidents fâcheux qui avaient vérifié la justesse des appréhensions et des critiques encourues par le nouveau règne, se trouvaient compensés tout à coup par les succès que le roi « mauvais sujet » obtenait, dans sa politique étrangère surtout. N'était-ce pas un remède, une consolation, et si l'on peut dire un bâillon à bien des mécontentements, que ce triomphe diplomatique, remporté sur l'Espagne abaissée, dont nous rappelions plus haut l'éclat, et que Louis XIV interpréta sans nul doute, dans son massif et élémentaire mysticisme, comme un blanc-seing de la Providence? Les bons Français pouvaient y voir le contraire de ce qu'il fut en effet : une assurance de paix, une satisfaction assez précieuse pour que Louis XIV n'en cherchât pas d'autre, d'ici longtemps, par les armes. N'étaient-ce point aussi des avantages notables, et gros de promesses futures, pleins d'éléments précieux de prospérité, que cette acquisition de la Lorraine, par où rentrait dans le bloc de l'unité française une province que nos voisins en avaient tenue depuis trop longtemps détachée? Ainsi encore, ces traités de commerce par lesquels Colbert préparait et les importations nécessaires et les débouchés de la France ; — ainsi encore, ce rachat de Dunkerque, qui rendait à la France un port indispensable. Conquêtes pacifiques, qui, en fermant ou fortifiant nos frontières maritimes ou terrestres, en étendant nos alliances européennes, achevaient la politique traditionnelle telle qu'elle s'était laborieusement poursuivie depuis les Capétiens jusqu'à Richelieu.

Sans doute, le vrai et pieux chrétien qu'est Bossuet n'est pas ébloui de ces bonheurs. Il sait, parmi les dons temporels de la Providence, distinguer « ceux que Dieu abandonne à ses ennemis de ceux qu'il réserve à ses serviteurs ». Mais tout de même! Combien il est difficile de ne pas croire que le succès n'est pas une indication d'indulgence, s'il n'est pas une absolution! Enfin, et surtout peut-être, Bossuet a des souvenirs tout récents qui le déterminent, en se mêlant aux cauchemars qui lui restent, navrants ou odieux, de la Fronde. Il prêchait aux

Carmélites du faubourg Saint-Jacques en ces jours de mars 1661, où, Mazarin à peine mort, Louis XIV a saisi d'une main si ferme les rênes de l'État, et, à plusieurs reprises, a su, d'un geste, d'un mot, remettre à leur place, rabaissés, évincés, atterrés les prétendants nouveaux ou les parvenus « importants », censés inamovibles, que prétendaient lui léguer importunément la Régente et Mazarin. Bossuet a entendu, au sortir de ses sermons du faubourg Saint-Jacques, où les courtisans comme les beaux esprits se pressent, toutes les anecdotes qui coururent alors sur ce jeune homme de vingt-quatre ans, si expert, — sans expérience, — à tout de suite manier en perfection l'autorité. Resté à Paris, durant toute l'année 1661, Bossuet a vu comment, jusqu'aux extrémités du Royaume, sur toutes les puissances, ou qui croyaient l'être, de l'État, les « bras » du Prince se sont allongés, ses mains se sont appesanties, victorieusement, sans peine et sans échec. Les voies de la Providence, auxquelles Bossuet croit tant, sont impénétrables : qui sait, après tout, — car elle permet le mal pour le bien, — qui sait si cette raideur orgueilleuse dont Louis XIV faisait preuve, cette assurance étrange en son sens propre, ne sont pas les conséquences inévitables, dans cet ensemble imparfait et incohérent qu'est l'homme, la rançon nécessaire de cette volonté irréductible qui fait les Chefs, croyant en eux-mêmes, forts de cette croyance? C'est saint Thomas aussi qui dit : « Commander, c'est l'opération par excellence du pouvoir. »

LE SERMON *SUR LES DEVOIRS DES ROIS*

Voilà tout ce qu'il est bon de se rappeler et de considérer d'ensemble pour comprendre le sermon *sur les Devoirs des rois.* Discours très propre à étonner, surtout si l'on a gardé l'impression des premiers discours de ce Carême, si l'on compare aux fières et conquérantes prétentions du début, les idées qu'il exprime à l'avant-veille de dire adieu à son auditoire, à son grand « auditeur ». Si ce sermon (surtout dans sa première partie) n'est pas une excuse et une rétractation, c'est du moins l'évident aveu d'un recul et d'une évolution. Dans sa sincérité naturelle, Bossuet aime les situations nettes, à tel point qu'il se hâte, parfois trop, en les définissant, de les fixer. Ce qu'il expose ici, c'est, en même temps, l'expérience de son effort réfor-

mateur qui se solde par une défaite, et la leçon que les idées régnantes lui infligent, en lui imposant, bon gré mal gré, une vue différente de celles qu'il a eues jusqu'alors sur le pouvoir royal et qu'il préférerait probablement conserver. Observons combien il se presse, en quelque sorte, dès le début de son discours, d'aller droit, résolument, aux précisions qui lui coûtent. Tout d'abord, une précaution oratoire, qui ne laisse pas de nous surprendre, de nous fâcher presque :

Dans le dessein que je me propose de traiter aujourd'hui, je me garderai plus que jamais de ne rien avancer de mon propre sens. Qu'est-ce qu'un particulier qui se mêlerait d'enseigner les Rois? Je suis bien éloigné de cette pensée...

Eh! pourquoi? N'est-il pas plus qu'un « particulier » : un prêtre? Et n'a-t-il pas revendiqué bien haut, le jour du sermon sur *la Prédication évangélique*, et le devoir strict, et le domaine illimité du prêtre en chaire? Puis, à peine le « premier point » du sermon commencé, voici, — toujours comme s'il avait hâte d'en finir avec l'amende honorable qu'il sent bien qu'il consomme, — voici la déclaration du discours, que l'on en cite avec raison, comme la parole culminante :

Le patriarche Joseph ne craint point de jurer par la tête et par le salut de Pharaon, *comme par une chose sacrée*. Il ne croit pas outrager Celui qui a dit : Vous jurerez seulement par le nom du Seigneur, parce que (*ce Seigneur*) *a fait dans le Prince une image de son immortelle autorité. Vous êtes des Dieux*, dit David... Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, vous mourrez comme des hommes. *N'importe, vous êtes des dieux*, encore que vous mouriez...

Ainsi donc, — quoiqu'il atténue cet hommage, en insistant plus que David, et avec une sorte de précision vengeresse sur ce paradoxe, logiquement parlant, du « dieu mortel, » — quoiqu'il le restreigne plus encore par la suite de la phrase, que l'on oublie de citer, où il explique que c'est *l'autorité* des rois *qui ne meurt pas*, et que c'est *l'esprit de royauté qui ne meurt jamais*, néanmoins, la voilà lâchée, la parole décisive et qui engage tout, la parole que l'Assemblée du clergé avait osée, celle qui s'est répandue déjà et qui se répandra de plus en plus couramment et s'imprimera chez les peuples, comme un article de catéchisme, comme une formule juridique, comme un axiome : *Vous êtes des dieux, ô rois!*

D'ailleurs à l'entour de cette parole redoutable, défilent presque toutes les déclarations classiques de la théorie absolutiste. La puissance des rois vient de Dieu, « d'où nous devons conclure non seulement que les droits de la royauté sont établis par ses lois, mais que *le choix des personnes est un effet de sa providence* ». Donc, non seulement pour la race des Bourbons, mais pour Louis de Bourbon, quatorzième du nom, il y a eu un décret nominatif... Ce n'est qu'en passant, en incidente, que Bossuet rappelle qu'à côté des rois « que la naissance établit », il y a ceux « qui viennent par choix »...

Et cette puissance des rois, elle est, si l'on peut dire, la perfection de la puissance humaine; elle a une figure de miracle; elle est le prodigieux ascendant d'un homme sur cet océan agité des appétits violents et des volontés divisées « d'où s'élèvent quelquefois des flots qui étonnent les pilotes les plus hardis ». Et voilà que tout cela tombe, se courbe, se calme, sous l'autorité du prince, parce qu'il y a « dans les mains du prince une force qui exécute ». Quel spectacle surnaturel! Comme il faut que cet être, qui s'impose ainsi, ait du divin!

Et enfin, de cette puissance royale il y a, par la permission divine, des signes extérieurs, qui la révèlent au respect de tous les hommes, à savoir « cette noble confiance de commander, cette fermeté, cette vigueur » que le prince sent en lui-même, et qui est en lui « une image si vive », si exacte de Celui qui peut tout. Il y a cette « certaine pénétration qui fait penser que le Roi devine ». Il y a cette agilité dans l'action qui fait que, « quand il a pénétré les trames les plus secrètes, il va prendre ses ennemis aux bouts du monde, et les déterre, pour ainsi dire »; il y a enfin cette majesté que « Dieu met sur le front des souverains et sur leur visage », et qui est vraiment un « signe ».

Après cela, et tout cela étant supposé, les devoirs des princes, quels peuvent-ils être ? De fait, dans le sermon tel que Bossuet en a établi le plan, les devoirs « privés » ou les devoirs « civils » ne tiennent plus guère de place. Le mot même de « devoir » ne figure, si je ne me trompe, que dans le titre. Non pas que Bossuet aille jusqu'à annihiler ces devoirs. Mais il est ici obligé de les fondre, au risque de les laisser s'évanouir, en un seul précepte, beau, mais combien compréhensif! « Obéir à l'Évangile et le faire obéir. »

Obéir à l'Évangile, c'est-à-dire, que le Roi doit se « con-

vaincre » lui-même de la loi de Dieu « et s'y soumettre dans sa conscience »; avoir toujours « les yeux attachés à cette loi supérieure ». Comment cela?

De deux façons. Soit en n'allant pas chercher encore « parmi tant de biens que Dieu lui fait, d'autres satisfactions qu'il lui défend », ce qui serait sûrement de l'ingratitude. Et voilà tout pour la conduite privée du prince.

... Soit, et voici pour son gouvernement : « en ne souffrant pas que sa puissance s'égare hors des bornes de la justice chrétienne »

Mais où sont tous les préceptes de la justice chrétienne limitatifs de la « puissance »? L'Évangile est un livre. La Parole de Dieu ne résonne pas aux oreilles du corps, comme au temps des Prophètes et de Jésus. On peut être sourd à son idéal. On se peut méprendre à son sens. Qui la fera entendre aux Princes, en dehors des prédicateurs sacrés, de la liberté desquels Bossuet sait maintenant, pour son compte, les gênes et les chaînes? Qui contrôlera l'observance de l'Évangile par le maître royal? C'est ici que Bossuet doit sentir, qu'il sent certainement, tout ce qu'il y a de manque dans cet absolutisme du droit divin, que les juristes ou les canonistes du Gallicanisme ou les philosophes laïques venaient d'organiser avec une légèreté si superficielle et si sommaire. Étant donné leur principe, ce principe que Bossuet se voit forcé de subir, que les Rois non seulement sont créés directement par Dieu, mais qu'ils sont investis de tout son pouvoir et bien plus, qu'ils participent de sa nature, il ne peut y avoir dans leur théorie, pour peu qu'on la pousse à bout logiquement, ni censure, parce qu'ils peuvent exiger en tout et partout le respect, ni contrôle, parce que ce serait une défiance et une injure: nuls précepteurs et moniteurs, car ils sont éclairés d'une lumière naturelle et donc vraisemblablement se suffisent, en dépit même des apparences contraires: aucuns conseillers même, hormis dans la mesure où leur être physique éprouvera le besoin d'être sur certains points secouru... De lois, au-dessus ni à côté d'eux, ils n'en peuvent ni doivent reconnaître, car ce serait une lâcheté que d'accepter une restriction ; la loi leur est étrangère ou subordonnée ; ils la peuvent abolir ou changer... De devoirs, ils n'en ont, ni à l'égard de ces lois pour eux inexistantes, ni à l'égard de leurs peuples,

sinon celui de rendre compte à Dieu de ce dépôt, qui leur est confié, d'une partie de l'humanité... Ce n'est qu'envers Dieu qu'ils ont des obligations, et non pas des obligations de sujets ou même de ministres, mais de représentants autorisés et commissionnés, de mandataires agissant au nom de Dieu. Au surplus, bien entendu, point de sanctions visibles, ici-bas, s'ils prévariquent, mais des peines futures...

Voilà tout ce qu'on se dit en écoutant Bossuet, et, je le répète, tout ce qu'il se dit certainement lui-même, en le disant. Quand il se résume, à la fin de ce premier point de son discours, quand il récapitule ce que fournit à sa raison chrétienne et à son zèle pieux la dogmatique monarchiste à laquelle il se voit moralement contraint, après l'échec qu'il vient de subir, de déférer désormais, évidemment son esprit d'honnête homme, et français, est épouvanté des perspectives. Il conclut : « *Les puissances devant qui tout fléchit doivent elles-mêmes se servir de bornes.* » Le seul docteur du Roi, c'est le Roi. Le seul animateur du Roi, c'est lui-même. Le seul frein de son omnipotence, c'est sa bonne volonté d'y mettre un frein.

Donc il faut recourir sans cesse, en appeler, tout le temps à Dieu, lui demander toujours d'être toujours là. Il faut solliciter de lui quelque chose comme une présence et une immixtion permanente, un coup d'État sauveur perpétuel, et le prier de se substituer à ces Rois si effroyablement affranchis :

Régnez, ô Jésus-Christ, sur tous ceux qui règnent ; qu'ils vous craignent du moins, puisqu'ils n'ont que vous seul à craindre, et ravis de dépendre de vous, qu'ils soient du moins toujours ravis d'en dépendre.

Et de même, et de nouveau, à la fin de la deuxième partie, quand après avoir « fait connaître » au Roi, qui doit bien le savoir, s'il est un « dieu », ce qu'il faut pour « faire régner » l'Évangile sur ses peuples et pour servir l'Église ; quand Bossuet est ramené à se figurer et à expliquer ce que doit penser et sentir le Roi chrétien, mais absolu, quelle méthode il doit prendre, quel état d'âme il convient qu'il crée en lui-même, — Bossuet en arrive, par le mouvement naturel de sa pensée, à la même conclusion dolente, à la même adjuration triste. Le seul espoir d'un bon gouvernement, c'est que le Roi soit quelque chose comme un saint mystique, qui devant Dieu

s'humilie constamment et infiniment plus que les autres hommes, qui, toujours en contact avec son seul maître, lui parle, l'écoute, l'entend. Et dans son oraison, que lui demandera-t-il? La justice.

Ah! Chrétiens! la justice, c'est la véritable vertu des monarques. C'est l'unique appui de leur majesté... Aimez-la donc... Mais pour pratiquer la justice, connaissez la vérité, et pour connaître la vérité, mettez-vous en l'état de l'apprendre.

Mais comment? Par la prière encore. C'est à genoux que Louis XIV obtiendra « la docilité modeste, l'étendue du cœur, la sagesse », qui à leur tour lui révéleront la Justice. Émouvant, sublime mysticisme, digne de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « A propos de tout, pour toutes les difficultés à résoudre, Moïse entrait dans le Tabernacle et consultait le Seigneur. » Mais le saint auteur ne dit pas qu'il en rapportait *toujours* une réponse. Et puis, qu'est-ce que cet idéalisme suppose? Sinon la cellule monastique, et la « bienheureuse solitude » où les voix d'en haut deviennent réelles, au moins le goût d'une « vie intérieure », — à laquelle il faut convenir qu'à cette date Louis XIV ne paraît pas précisément disposé...

C'est à cela que Bossuet aboutit, c'est dans cet espoir immatériel, abstrait et fragile qu'il se réfugie, après qu'il a, dans cette campagne du Carême de 1662, où des hasards singuliers excitèrent d'abord son espoir et sa ferveur militante, constaté ensuite, d'un côté l'obstacle insurmontable, qu'oppose, à qui veut la plier, l'inflexible volonté d'absolue indépendance du Roi, d'autre part le courant général de pensée soumise et d'abdication muette où, dans ce XVIIe siècle, affamé d'ordre et de paix, les meilleurs, les plus sages se laissent entraîner, résignés.

Il était vaincu, mais d'une honorable défaite.

Il n'y avait pas autre chose à faire que ce qu'il fit. Dans les conditions que nous avons vues, le combat était inégal, et la résistance, ou seulement l'insistance, impossible. Il n'y avait qu'à baisser pavillon, en ce qui concernait précisément l'obstacle, c'est-à-dire la conviction derrière laquelle le royal pécheur s'abritait, sûr de n'en pouvoir être délogé, c'est-à-dire le principe de l'absolutisme monarchique, de la liberté privée aussi bien que de l'omnipotence gouvernementale du Souverain,

que la France acceptait, qu'elle désirait même. En faveur de ce concert du maître et des sujets, après les quelques incidents fâcheux et humiliants qui s'étaient passés à la Cour, les circonstances se mettaient, en mars 1662, à travailler à nouveau. Il n'y avait qu'à fléchir sans obstination, à se résigner publiquement, comme il le fait dans ce sermon du mercredi saint 2 avril, qu'à se mettre, bon gré mal gré, au point de vue et du maître et des sujets.

Peut-être espérait-il que les circonstances, si changeantes, lui fourniraient l'occasion de reprendre bientôt, par quelque biais, la lutte utile et sainte. Le Roi fit écrire une lettre de félicitations à son père. Je voudrais savoir comment la tourna le secrétaire Périgny, et je me demande si le compliment ne reflétait pas, un peu, quelque chose d'autre qu'une complète satisfaction. En tout cas, les félicitations n'eurent pas à se renouveler de sitôt. Car pendant plus de *trois* ans, Bossuet ne fut pas rappelé pour prêcher à la Cour. Dans le duel de 1662, il avait, après un élan superbe, plié, cédé : c'était bien. Mais il eût été mieux qu'il ne fît pas blanc de son épée, et qu'il ne s'avançât pas si vivement, si longtemps. Louis XIV n'était pas méchant, certes, mais le souvenir des injures est une qualité des énergiques. Quand en public, et en présence de l'état-major d'un roi qui pense de lui-même et à qui tout le monde demande de penser de lui-même ce que nous avons vu, — un orateur, racontant l'histoire d'un criminel et de sa flétrissure prononcée par la voix de Dieu lui-même, a dit à ce roi : « *C'est vous le criminel* » dont parle la Bible, — il est difficile de supposer que cela ne reste pas au dossier de l'apôtre.

ALFRED RÉBELLIAU.

AVEC LA LIAISON FRANÇAISE AU CANADA

J'ai l'honneur, en ce mois de juin 1927, d'accompagner la *Liaison française* dans la mission organisée par l'*Action catholique* de Québec et qu'elle se propose d'accomplir désormais chaque année. Bien touchant est l'objet de cette mission qui va nous entraîner à travers le Continent jusqu'aux rivages du Pacifique.

Race admirablement prolifique, les Canadiens-Français, groupés au nombre de près de trois millions dans la vieille province de Québec, ont essaimé en Nouvelle-Angleterre (États-Unis) et dans le Far-West canadien, où ils ont fondé colonies et villes. On évalue à deux millions le nombre de ces frères lointains, — lointains par la distance géographique, mais restés proches par leur inébranlable fidélité à la langue et à la religion de leurs pères. La Liaison française s'est donné comme programme d'action de resserrer les liens entre Québec et ces différents groupes, en organisant, chaque été, une députation de notabilités canadiennes-françaises qui visitent ces rejetons de la « province-mère ».

D'autres œuvres complètent son action. *Le Devoir français*, autre émanation du même foyer, se propose de resserrer les liens entre la province-mère et les Acadiens, rameau de notre race fixé à l'est, dans la Nouvelle-Écosse et autres provinces insulaires ou péninsulaires. *La Survivance française*, poursuivant le même travail, mais en sens inverse, organise dans ces régions lointaines des caravanes de « pèlerins » qui viennent visiter le foyer de la race : la province de Québec. Il y a là un bel ensemble de nobles efforts qui doit être suivi avec une attention particulière dans l'ancienne métropole.

Cette année, l'itinéraire de la mission se déroulera à travers l'immense région que les Canadiens englobent sous le nom de « l'Ouest » et qui est à peu près aussi vaste que la moitié de l'Europe. Nous y serons reçus officiellement par le clergé et les municipalités canadiennes-françaises, et mes amis m'ont demandé de parler au nom de mon pays dans les réceptions qui nous seront données un peu partout. Et c'est là, je le confesse, une tâche dont je ne laisse pas d'être inquiet; mais j'ai la foi, et je me berce de l'espoir qu'il me sera tenu compte de ma bonne volonté.

A Montréal, j'ai rejoint M. Claude Melançon, l'écrivain universellement connu et apprécié au Canada, qui m'attendait sur le quai avec le nouveau consul de France, M. Rascle. A partir de ce moment, j'abdique toute volonté. Celle de Claude Melançon, mon hôte, mon guide, mon mentor, me dispensera de prendre toutes décisions.

QUÉBEC. — LE TRAIN SPÉCIAL DE LA MISSION

27 juin.

Mon ami et moi avons passé la nuit sur les confortables couchettes du train du Canadian National Railway qui nous a débarqués ce matin à la gare de Québec. On dit de cette ville qu'elle est la cité la plus française du nouveau monde, et je regrette amèrement de ne pouvoir aujourd'hui contrôler la validité de ce titre, car je n'ai que trois heures à passer dans ses murs. C'est vers midi que commencera notre grand voyage à travers le continent, et je dois, dans l'intervalle, rendre visite à plusieurs des notables qui seront de la randonnée. Je tiens aussi à faire la connaissance de mes très sympathiques confrères MM. Gagnon et Harvey, du *Soleil*, le plus important quotidien de Québec, et du docteur Jules Dorion, le directeur de l'*Action catholique*, l'un des organisateurs de cette belle mission de la Liaison française à laquelle je vais participer. Dans mes allées et venues, je vois assez de la haute ville, perchée sur ses falaises taillées à pic, pour saisir les raisons qui attirent chaque été dans le labyrinthe de ses rues pittoresques des milliers d'Américains. Ils n'ont pas de ces souvenirs du passé dans leurs villes qu'ils reconstruisent tous les vingt ans!

Je prends le temps d'aller jeter un coup d'œil de la fameuse

terrasse du château Frontenac d'où l'on surplombe un paysage unique au monde, le majestueux Saint-Laurent roulant ses eaux grises entre la côte de Beaupré, aplatie au pied d'une chaîne de collines verdoyantes, et les pâturages de l'île d'Orléans, où des églises villageoises pointent vers le ciel bleu leurs clochers gris. Champlain avait bien choisi l'emplacement de la ville-citadelle, qui commande la plus grande route de navigation fluviale qui soit au monde!

Et nous voici tous réunis à la gare, où les soixante-quinze membres de la Liaison française prennent possession du train spécial que le Canadian National Railway a mis à notre disposition. Il sera notre hôtel roulant pendant vingt-deux jours, sur un parcours total de plus de 13 000 kilomètres, auxquels s'ajouteront des randonnées en automobiles. Chiffres un peu effarants pour un homme du « vieux pays », mais presque normaux dans ces immenses régions où les distances ne comptent pas.

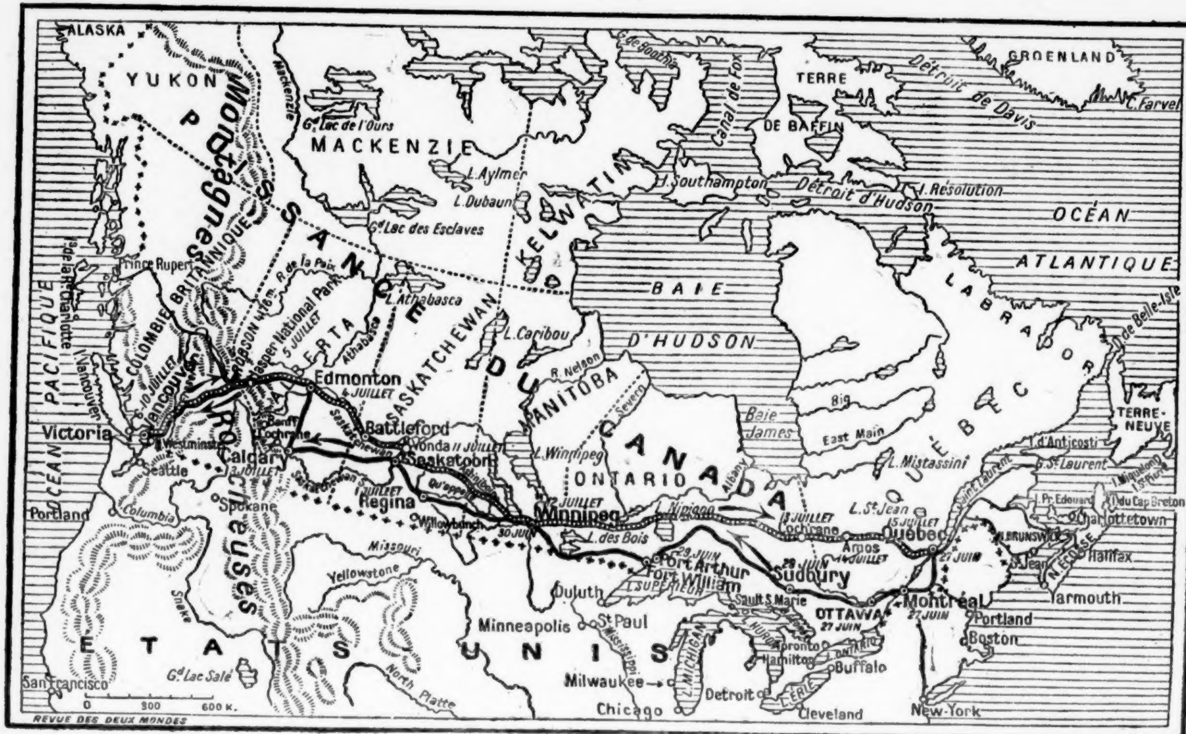
Présentations sur le quai... Une vingtaine d'ecclésiastiques, une dizaine de dames et jeunes filles, une demi-douzaine de journalistes, deux ou trois hommes politiques, des commerçants, des industriels, des rentiers, plus un Français de France, telle est la composition de la Liaison.

En route! — Où coucherons-nous ce soir? — Parbleu! Dans *notre* train, comme nous le ferons durant ces trois semaines!

28 juin.

Filant de l'est vers l'ouest, nous nous sommes arrêtés une ou deux heures à Montréal avant d'achever d'une seule traite la traversée de la « province » de Québec, une province trois fois plus vaste que la France.

Quelques mots sur le train spécial organisé pour la Liaison par le Canadian National Railway, qui se trouve être la plus puissante entreprise ferroviaire du monde, avec son réseau de près de 40 000 kilomètres et son armée de 120 000 employés de tous grades. Ce train comporte, outre le fourgon, quatre grands wagons dont les banquettes, le soir venu, se transforment en confortables couchettes qu'isolent de lourdes draperies; des pièces de deux à trois mètres carrés y sont aménagées soit en boudoir, soit en cabinet de toilette, soit en fumoir; chaque



ITINÉRAIRE DE LA LIAISON FRANÇAISE

wagon, tel un navire, a son nom : pour ma part, j'habite le *Londonderry*. Un wagon-restaurant, une voiture où le personnel du train trouve ses couchettes, un wagon-salon, complètent le train.

Ce wagon-salon est une merveille de confort. Outre ses deux files de fauteuils, desquels on peut voir se dérouler le paysage par les grandes glaces sans tain, il comporte un piano, une bibliothèque, et un puissant appareil de radio muni d'un haut-parleur et d'une vingtaine de paires d'écouteurs. Un spécialiste est attaché à ce poste qui, tandis que le train poursuit son trajet, capte les émanations lancées des différentes stations espacées par la Compagnie le long de son réseau. Ainsi, tout en marchant à 100 kilomètres à l'heure, nous entendrons une conférence prononcée à Ottawa, ou participerons à un concert organisé à Toronto ou à Winnipeg! Enfin, à l'arrière de ce même wagon, s'élargit une sorte de véranda où peuvent s'asseoir une vingtaine de personnes, agréable plate-forme où l'on vient s'emplir les poumons d'air frais et les yeux des changeantes visions que le train sème derrière lui. Cette grande voiture, — *Fort Qu'Appelle*, — sera pendant plusieurs semaines le centre de notre vie sociale et de notre vie religieuse. Salle de concert ou salon de causerie durant la journée, elle servira chaque matin de chapelle, grâce aux autels portatifs aménagés pour la circonstance par le Canadian National Railway.

EN ONTARIO : LES MINES, L'EMPIRE DU BLÉ

Première étape en Ontario, territoire *anglais* : Sudbury, ville de 9000 âmes dont la majorité est de langue française. Le maire, M. Joseph Samson, un jeune homme aux traits énergiques et à la voix bien timbrée, nous attend à la gare, en compagnie de plusieurs pères jésuites, dont l'un, le R. P. Paré, est le curé de la ville, et de nombreux Canadiens munis de leurs automobiles. Après les régions agricoles de la province de Québec, nous sommes ici en pleine région minière, et l'on n'y parle que de découvertes de filons, de spéculations sur les terrains, de grosses fortunes rapidement édifiées, et, dans quelques cas, écroulées non moins rapidement.

Le propriétaire de l'élégant véhicule où je m'installe avec trois autres compagnons, M. Gerry Grogan, nous raconte de

curieuses anecdotes, tout en nous conduisant à 80 kilomètres à l'heure vers les hauts fourneaux de Coniston. Nombreux sont les fermiers qui ont réalisé en vingt-quatre heures d'honnêtes fortunes pendant la période du *boom*, — de l'engouement formidable qui porta les spéculateurs à acheter à tout prix les terrains avoisinant, dans un rayon de plusieurs kilomètres, les filons que d'heureux prospecteurs venaient de découvrir.

Ce fut, semble-t-il, un moment de folie générale. M. Grogan m'en donne un exemple en me désignant de loin une petite ferme :

— L'homme qui vit là avait vendu sa terre pour 20 000 dollars. Il est parti pour Québec avec sa famille, et il y a tout dépensé en quelques semaines. De belles robes pour sa femme et ses filles, des *radios* pour ses fils ! Il est revenu ici sans le sou pour racheter à crédit un petit coin...

Il paraît que le cas n'est pas rare, et que l'esprit d'économie ne s'inscrit pas parmi les fortes qualités du paysan canadien. Rude travailleur, bon époux, bon père de famille, il n'a point, comme son congénère du vieux pays, le culte du « bas de laine », et ne s'émeut guère à l'idée de contracter des dettes. Quand la récolte est bonne, il s'offrira un phonographe de la meilleure marque, ou le plus perfectionné des *radios*, voire un piano, si l'une de ses filles a appris à en jouer au « couvent » (école) des bonnes sœurs. Si la récolte est mauvaise, les banques du village, il en fonctionne dans les moindres agglomérations, se disputeront l'honneur de lui faire des avances sur celle de l'année prochaine, — à 9 ou 10 pour 100 d'intérêt. Et pourquoi diable se ferait-il de la bile ? L'étonnante survivance de sa race au milieu d'éléments hostiles a rendu ce grand enfant fataliste... et optimiste.

Le convoi d'automobiles a emporté les membres de la Liaison à travers une région lugubre : elle me rappelle nos champs de bataille, tels qu'ils étaient encore durant les deux ou trois années qui suivirent l'armistice. Les gaz délétères que déversent les cheminées des hauts fourneaux voisins ont dévoré tous signes de végétation sur une immense superficie. Les arbres eux-mêmes sont morts, et leurs troncs squelettiques rendent plus lamentable encore ce paysage de désolation. Seul, l'animal humain s'est adapté à cette atmosphère irrespirable que fuient toutes autres créatures : mes regards cherchent en

vain autour de moi le vol d'un papillon, la cabriole d'une sauterelle. Au loin, de belles forêts verdoient sous l'ardent soleil ; ici c'est la roche nue ou la terre calcinée, d'où le passage de l'automobile fait surgir des tourbillons de poussière... Pourtant il y a des signes de vie dans ce cadre infernal : les petites maisons des familles d'ouvriers groupées en villages, dans cette atmosphère d'émanations sulfureuses qui nous prennent à la gorge, aux yeux, au nez... L'homme, qui s'adapte à tous les climats, à tous les milieux, à tous les genres de vie, est, décidément, un merveilleux animal...

Coppercliffe (la Falaise de Cuivre). — Nous mettons pied à terre dans cette petite ville de 4 000 âmes, fondée depuis sept ans autour des hauts fourneaux. Nous sommes ici au centre du district qui produit, dans la proportion de 85 pour 100, presque tout le nickel dans le monde ; le surplus provient presque exclusivement de nos gisements de la Nouvelle-Calédonie. Nous visitons rapidement les usines et nous admirons les trains de centaines de wagons dont les uns apportent la houille de la lointaine Pensylvanie, tandis que les autres emportent les gros lingots de nickel qui luisent comme de l'argent gris.

Chelmsford. — Après une nouvelle course en automobile, nous atteignons ce gros village, ou, comme on le dit plus communément ici, cette « paroisse, » chef-lieu d'un district presque exclusivement peuplé de Canadiens-Français. Le curé, l'abbé Côté, et ses ouailles, nous ont préparé un « repas champêtre » que l'on nous sert... sous l'église ! C'est une institution canadienne : le *basement* (sous-sol) de l'édifice est généralement aménagé en salle paroissiale, et comporte invariablement une scène où les jeunes gens jouent à l'occasion la comédie.

Dans cette vaste salle, décorée de drapeaux français et de bannières fleurdelysées, plus de trois cents personnes ont pris place aux longues tables entre lesquelles circulent les jolies paroissiennes qui servent avec un charmant entrain les convives. Sur le théâtre, se sont rangées une quarantaine de délicieuses fillettes, qui nous chantent en chœur de vieilles chansons canadiennes, à l'accompagnement d'un piano tenu par une sœur grise d'un ordre canadien enseignant, qui a fini par se scinder en deux congrégations : celle des « Françaises », celle des « Irlandaises ». (Les deux races ne font plus bon ménage, et j'ai déjà recueilli de nombreux indices sur les différends qui

les séparent.) A leur tour, et tandis que le repas se poursuit, de jeunes garçons s'alignent sur la scène et nous font entendre des chœurs; l'un d'eux nous récite des vers de Pamphile Lemay, poète-paysan.

Que ne puis-je transcrire l'allocution de l'abbé Côté, que j'eus soin de sténographier sur mon carnet? Elle éclairerait mes lecteurs sur l'âpre lutte que poursuivent les Canadiens pour la défense de leurs droits. Ce curé d'un obscur village, que vous ne trouverez sur aucune carte, est l'un des hommes les plus remarquables que j'aie rencontrés des deux côtés de l'Atlantique. D'une voix mâle et bien timbrée, en une langue d'une perfection rare, il nous retrace l'histoire de sa paroisse qui est celle de tant d'autres villes ou villages de l'Ouest.

A mesure que s'avançaient vers l'occident les rubans d'acier du Canadian National Railway, les Canadiens-Français, race de pionniers, essaimaient hors de la province de Québec, à la recherche de bonnes terres vierges. Ils fondèrent, en 1884, cette paroisse de Chelmsford qui prit soudain, il y a quelques années, une grande importance, quand on découvrit dans son voisinage une mine de nickel et de cuivre qui se trouve être la plus riche du monde. Deux grosses banques « anglaises », qui voulaient y fonder des succursales, vinrent solliciter le patronage du curé, qui leur promit son assistance, mais à cette condition : elles auraient des employés français et rédigeraient leurs papiers et formules en notre langue, bien qu'elle fût mise à l'index dans cette province de l'Ontario. Et, aux applaudissements de l'assemblée, l'abbé Côté tire cette morale :

— Il faut parler poliment aux Anglais, mais fermement. Quand le Canadien lève la tête et regarde ses adversaires entre les yeux, la partie est gagnée...

Il résume la lutte scolaire qui se poursuit âprement dans la plus grande partie du Dominion, en comparant le libéralisme de la province française et catholique de Québec, où protestants et « Anglais » jouissent d'une liberté absolue, au fanatisme de l'Ontario où le catholicisme et la langue française sont persécutés, où les pères de famille n'ont pas le droit de faire enseigner à leurs enfants leur langue maternelle. En termes émus, il rend hommage aux pères jésuites, les évangélisateurs du pays, et rappelle que huit missionnaires venus de France furent massacrés jadis tout près d'ici par les Indiens.

Religieusement, tous les assistants se sont dressés en entonnant le bel hymne national (*O Canada, terre de nos aïeux...*), et nous reprenons place dans nos automobiles pour une nouvelle randonnée. Les distances, je le répète, ne comptent pas dans ces immenses régions où les « chars » vous font du quatre-vingts à l'heure, pendant des après-midis entiers, par des routes qui ne sauraient être comparées à des billards. Successivement, nous mettons pied à terre dans deux paroisses canadiennes-françaises : Blezard-Valley et Hammer. Nous avons peine à nous arracher aux démonstrations d'amitié des braves habitants, émus de rencontrer des frères de la province-mère, leur lointaine patrie. Mais le souper nous attend à Sudbury, où le maire, M. Joseph Samson, ouvrira dès le dessert la série des harangues.

C'est le type, qui devient heureusement de plus en plus commun, du Canadien énergique qui refuse de se laisser brimer plus longtemps, maintenant qu'il a pris conscience de sa force. De sa vibrante allocution, je ne puis retenir ici que les principales idées, dont l'une est matérialisée par cette magnifique expression : *le triomphe des berceaux*. C'est la mère canadienne qui prépare les victoires définitives et prochaines avec ses flancs fertiles. Douze à quinze maternités ne l'effraient pas, alors que les familles de langue anglaise ne se multiplient qu'au compte-gouttes : il n'est point de remparts qui puissent arrêter l'expansion d'une race aussi prolifique. Ainsi, pacifiquement, en évinçant les races stériles, elle reconquiert son patrimoine, ce vaste Canada qui fut découvert et exploré par ses ancêtres français. Et, faisant allusion aux noms de langue anglaise que portent actuellement ces villages de l'Ouest, le jeune maire affirme :

— Nous avons pris la chose : nous prendrons le nom !

Il n'est pas loin de dix heures du soir quand nous remontons dans notre train après une journée si bien remplie. Sous ces latitudes, la nuit est plus lente à tomber, et le paysage qui se déroule derrière nous conserve la netteté de ses lignes dans ses couleurs qui se fanent.

29 juin.

Je m'éveille vers sept heures, après avoir roulé sans arrêt pendant six ou sept cents kilomètres. Par la vitre de mon

« alcôve », je vois se dérouler un paysage de forêts et de lacs où mon regard cherche vainement une trace d'habitation : c'est un coin du domaine des trappeurs et des Peaux-rouges...

Pendant des heures, c'est une suite ininterrompue de forêts épaisses et de lacs bleus. De temps à autre, en bordure de la voie, des perches croisées en forme de cône qui furent des squelettes de *tépis* (tentes) marquent l'emplacement d'un vieux campement indien. Des troncs calcinés qui ont parfois des dimensions gigantesques conservent le souvenir d'un feu de forêt...

Immense lac aux eaux limpides... Un employé du train nous le nomme : le Nipigon. Le sifflet de la locomotive en fait surgir un nuage sombre : des centaines ou des milliers de canards sauvages... Une Terre promise pour le chasseur !... Un peu plus loin, j'ai le temps de distinguer un cerf de belle taille qui détale entre les arbres... Puis, sur un monticule qui se dresse près de la voie, c'est un campement habité : trois tentes devant lesquelles des Peaux-rouges en guenilles guettent les lanières de viande qui cuisent sur un feu de bois...

Forêts, lacs, forêts, lacs... C'est tout ce que je trouve encore à noter pendant d'autres heures : une immense région désertique dont l'homme, vraisemblablement, ne tirera jamais parti, car ses arbres rabougris ne pourraient tenter l'industrie forestière, et le sol, fait d'affleurements de masses rocheuses, ne saurait se prêter à la culture...

Une tache grise ourlée de rouge... C'est le Lac Supérieur, grand comme une mer, bordé de ses falaises couleur sang, qui s'indique à l'horizon. Nous pénétrons dans l'un des éphémères royaumes du papier à journaux : dans quelques années, quand elles auront fini de dévorer la forêt, les belles usines qui pétrissent la pulpe sous mes yeux ne vaudront même plus la peine qu'on les livre à la pioche du démolisseur. Des montagnes de grandes galettes grises (de la pâte à papier) bordent la voie. Nous longeons un moment une petite rivière littéralement comblée sur plusieurs kilomètres par des millions de rondins, billots longs d'un mètre qui alimenteront une de ces usines à l'automne ou au printemps prochain, quand une crue emportera leur masse...

De nouveau, le désert : vastes savanes dénudées, bosselées par des roches rondes et lisses ; les glaciers tertiaires ont passé

par là... Presque soudainement, changement de décor : des montagnes bordées de gigantesques falaises... Un train apparaît sur une voie parallèle à la nôtre : c'est celle de la compagnie rivale, la C. P. R. (*Canadian Pacific Railway*). Je remarque un garde-frein qui, comme au cinéma, court sur les toitures des wagons, bien que ceux-ci se déplacent à la vitesse de cent kilomètres à l'heure. Nous allons assister à un duel curieux, car les mécaniciens du train adverse exécutent à l'intention des nôtres une expressive pantomime qui se traduit clairement par cette interrogation : « Vous dormez donc ? »

Le défi est aussitôt relevé! Je doute que d'autres pays au monde puissent se prêter à de pareils tournois. Les deux réseaux, qui traversent l'Amérique de part en part, sont généralement séparés par une distance considérable. Ici, sur un parcours d'une lieue et demie, l'intervalle est réduit à une cinquantaine de mètres, et l'on pourrait imiter les héros d'Homère en s'invectivant d'un convoi à l'autre, si le grincement des roues n'étouffait les voix. Mais on échange gestes et rires entre passagers comme entre employés, par-dessus la bande de terrain que les deux express côtoient à une vitesse qui s'accélère de seconde en seconde. Les panaches de fumée prouvent par leur couleur et par leur épaisseur que les mécaniciens bourrent de combustible le ventre de leurs monstrueux coursiers. Des paris s'engagent déjà... Mais une butte de rochers, aussitôt gonflée en colline, dresse un écran entre les adversaires, qui se saluent gaiement d'un dernier coup de sifflet.

Du viaduc de la Baie du Tonnerre, que nous traversons alors que le repas de midi s'achève, nous surplombons une immense forêt au delà de laquelle réapparaît le Lac Supérieur, l'un des plus vastes du monde : on pourrait y plonger toute la Grande-Bretagne. Il est semé d'îles minuscules qu'habillent de jolis arbres, devant un horizon fait de montagnes aux silhouettes angulaires.

Port-Arthur, *Fort-William*, les « twin cities » (villes jumelles) étalées sur le rivage du grand lac. — Nous pénétrons ici dans l'Empire du blé où chiffres formidables et enregistrements de records menaceront d'encombrer mon carnet. Le Canada, grâce à la mise en culture des immenses prairies de son Far-West, est devenu depuis quelques années le plus grand producteur et exportateur de grain dans le monde, et les deux

villes, édifiées au terminus de la plus grande route de navigation fluviale (et lacustre) de la terre, drainent les formidables récoltes produites par ces prairies. Leurs 37 *elevators* (greniers plus vastes que des cathédrales) ont reçu l'an dernier 381 000 000 de boisseaux de blé, — de quoi nourrir toute la population de l'Europe!...

Le président de la Chambre de commerce, M. J.-M. Macdonald, et une notabilité canadienne, M. Léo Bolduc, accompagnés de nombreux négociants appartenant à l'une ou l'autre race, nous attendent à la gare de Port-Arthur.

Visions rapides : nous n'avons que deux heures à donner aux villes jumelles, à leurs greniers qui dressent dans le ciel leurs silhouettes cyclopéennes, à leurs gares où aboutissent des douzaines de voies encombrées par des milliers de wagons à blé. Un vapeur nous transporte de Port-Arthur à Fort-William en décrivant une grande courbe sur le lac dans la direction du Géant Endormi, une île dont la montagne présente réellement la forme d'un homme couché et qui, me dit-on, fut longtemps un lieu de rendez-vous pour les Peaux-rouges de la région qui venaient chaque année y célébrer des danses religieuses. Nous croisons de magnifiques steamers construits à Port-Arthur, qui transportent voyageurs et passagers jusque dans le Canada oriental par une admirable chaîne de lacs et de canaux...

Un des Anglais qui nous accompagnent sur le navire me fournit quelques renseignements intéressants. En 1912, une fièvre de spéculation sur les terrains, — le fameux *boom*, — s'abattit sur la région, et, si quelques personnes s'y enrichirent prodigieusement, la majorité des spéculateurs but le bouillon, si je puis parler aussi familièrement. Beaucoup de propriétaires furent hors d'état de payer les taxes, après la crise économique qui suivit l'après-guerre, et la municipalité se couvrit en confisquant leurs terrains. Un Américain les a rachetés en bloc avant-hier au prix de deux millions de dollars *cash* (payés au comptant).

Nous nous plaignons en France de l'invasion du capital américain. Mais le rôle qu'il joue au Canada est encore plus considérable. Forêts, chutes d'eau, mines, toutes les ressources naturelles de ce vaste pays sont visées par cette conquête pacifique. Le dollar-pieuvre étend partout ses suçoirs...

Depuis quatre heures de l'après-midi (nous avons retardé nos montres d'une heure à Fort-William, en pénétrant dans la zone du *méridien central*), le train a repris sa course; il ne s'arrêtera plus que demain matin, vers sept heures, à Letellier. Après le souper, M. Asselin, M. Melançon et moi sommes venus nous installer dans le fourgon, derrière la locomotive. Les deux larges portières à glissoire sont ouvertes; l'air tiède de la forêt s'engouffre par ces baies; et telle est la vitesse du train que j'éprouve une sensation assez voisine de la frayeur quand je me penche vers le paysage, ou quand je me transporte d'une portière à l'autre sur un plancher qui vibre dans la continuité de violentes saccades.

Les images qui se succèdent de chaque côté à la vitesse de cent kilomètres à l'heure sont vraiment féeriques. Le soleil qui descend sur l'horizon frange d'or pur des nuages translucides qui reflètent leurs éclats dans des lacs bleus cerclés par le vert sombre des ceintures d'arbres. A mesure que le jour pâlit, le heurt des couleurs s'efface, et l'harmonie des paysages vous prend plus profondément à l'âme. A part le rail, si ténu, si insignifiant dans cette immensité, la région a conservé toute sa beauté de terre vierge. Pas une habitation pendant des centaines de lieues : le désert d'eau, d'arbres et de rochers. D'adorables lacs dont la surface a la limpide stabilité d'un miroir. Un héron bleu s'élève de la branche grise d'un arbre mort qui se mire dans l'eau rosée par les reliefs du ciel; et ses grandes ailes lentes ont comme des gestes hiératiques...

Deux garde-freins, des hommes du peuple, qui se tiennent avec nous dans le fourgon, sont sensibles à ces beautés qui auraient dû leur devenir banales. Ils étouffent des cris d'admiration en nous désignant de la main, soudain tendue, la silhouette d'un arbre magnifique, ou les lignes pittoresques d'un rocher, ou la nouvelle coloration que prend le ciel au-dessus du soleil qui s'effondre dans un suprême éclat d'apothéose...

C'est maintenant l'heure crépusculaire où les animaux sauvages sortent de leurs cachettes pour reprendre de l'activité. Nous sommes las de suivre l'envolée des canards et des sarcelles dont les bandes épaisses surgissent des lacs, aux approches bruyantes du train; nos deux compagnons, pour qui le désert n'a plus de secrets, nous promettent mieux...

Un cri : *mouse!* Je m'élance à temps vers la portière indiquée

pour apercevoir la masse du gigantesque animal : l'*orignal* des Canadiens, le *moose* des Anglais, l'*alces* des zoologistes. C'est le plus grand des cervidés des temps modernes avec sa hauteur supérieure à celle d'un percheron et ses bois dont l'envergure atteint deux mètres. L'espace de dix ou quinze secondes, je le vois et l'entends clapoter sur le bord d'un lac avant que sa fuite affolée, secondée par la vitesse du train, l'ait plongé dans la nuit. Dix minutes plus tard, sur un nouveau cri d'un garde-frein, je cueille la tache sombre d'un ours, et, plus loin, la grotesque silhouette d'un second orignal, avec son énorme mufle si bizarrement tordu qu'on le croirait modelé par un caricaturiste...

Étrange, inoubliable randonnée que cette course nocturne à travers un désert dont nous mettons les secrets au pillage, par les portières d'un fourgon de train express...

AU MANITOBA : LA QUESTION DES ÉCOLES

30 juin.

Letellier. — Il est sept heures du matin; quittant l'immense province de l'Ontario, nous avons pénétré de nuit dans le Manitoba et dans le « méridien des montagnes » : il faut de nouveau retarder nos montres d'une heure. Et c'est, devant la petite gare flanquée d'énormes greniers, la scène à laquelle nous commençons à nous habituer, mais que nous revoyons avec la même émotion : une foule de braves paysans conduits par leurs prêtres et qui viennent souhaiter la bienvenue à leurs frères de l'Est.

Ces villages du Far-West sont taillés tous sur le même modèle : près de la petite gare, en bordure de la voie, deux ou trois *elevators* où les fermiers emmagasinent leur grain, d'où il est déversé dans les wagons, dès que la quantité est suffisante pour le chargement de plusieurs voitures; à une distance qui peut varier entre 500 et 1 000 mètres, l'église, construite de bois le plus souvent, mais remplacée çà et là par un édifice de pierre; une maison basse, dont la véranda est protégée des moustiques par des toiles métalliques, est le presbytère; assez près de l'église, une construction spacieuse, le « couvent » ou école des filles. Autour de ce centre religieux s'espacent une cinquantaine de maisons basses, faites généralement de planches que l'on ne

s'est pas donné la peine de peindre, car chacun a l'espoir de remplacer bientôt le bois par la pierre ; les neuf dixièmes de ces maisons sont occupées par des magasins où les fermiers de la région viennent se ravitailler ; si humble que puisse être un village, il possède invariablement deux succursales de banques, sinon trois.

Tandis que la Liaison française se distribue parmi les automobiles qui vont la conduire à l'église, je vais jeter un coup d'œil sur les trois tentes que des Indiens ont dressées à 50 mètres de la gare sur une pelouse qu'a détrempée l'orage de la dernière nuit. Tout d'abord, il m'est impossible d'*interviewer* ces anciens rois de la prairie, qui paraissent n'entendre ni le français ni l'anglais ; mais un gros cigare bagué que j'offre au plus vieux, qui semble être le chef, le décide à secouer son impassibilité et à appeler de la tente voisine sa fille, une jolie personne qui peut s'exprimer fort clairement en anglais. J'apprends d'elle que la bande est de la tribu des Chippeways, qui possède une « réserve » (domaine inaliénable) dans les environs.

Tristes échantillons d'une race qui fut jadis si fière, et d'allures si nobles! Les femmes comme les hommes sont habillées de défroques, et la bande est accroupie ou vautrée sur de vieilles nattes que le sol noir de la prairie a souillées de boue. Deux jeunes filles, cependant, sont vêtues à la mode : robes courtes, bas clairs, souliers découverts à hauts talons. Une aïeule, au visage minutieusement dentelé de rides, fume gravement un très vieux calumet taillé dans un bloc de pierre noire ; un vieillard joue affectueusement avec un nourrisson. Devant le camp, des lanières de venaison pendent d'un trépied de bois sur le feu de bivouac ; un chien sommeille, le museau dans les cendres. Près de ces débris du passé (ces Peaux-rouges qui poursuivaient naguère, au galop de leurs *mustangs*, les vastes troupeaux de bisons épars dans l'immense prairie) les greniers à blé, les automobiles, la voie ferrée proclament que ce passé s'est évanoui pour toujours...

La petite église, dont la façade blanche est décorée de drapeaux tricolores, est déjà remplie de fidèles. Le curé, M. l'abbé N. Jutras, me fait l'honneur de me conduire au premier rang : hommage à la France, berceau de la race, dont je suis ici le modeste représentant. Avant la messe dite par Mgr Béliveau, évêque du diocèse, le curé fait une allocution vibrante. Il

montre avec fierté qu'à Letellier comme dans tous les districts du Far-West colonisés par les Canadiens-Français, ils se sont rapidement multipliés du seul fait de leur natalité. Ici, en 40 ans, leur chiffre est passé de 9 000 à 43 000.

— Nous n'avons pas l'intention de mourir! s'écrie-t-il. Ni notre foi ni notre langue ne périra!

Dans ce vaste Manitoba qui fut découvert et exploré par d'héroïques Français, et principalement par l'intrépide Pierre Gaultier de Varennes, sieur de la Vérendrye, et par ses quatre fils, le fanatisme d'une poignée d'*orangistes* (descendants d'Irlandais protestants) a porté la législature provinciale à interdire l'enseignement du français même dans les écoles privées fondées par les catholiques et entretenues par eux. Cette persécution a secoué l'apathie des Canadiens-Français, les a amenés à s'unir étroitement sur le terrain de la politique, à devenir une puissance dans les luttes électorales. Et, déjà, ils enregistrent de nombreuses victoires partielles : malgré les cris des orangistes, les autorités ferment les oreilles et les yeux, et les écoles paroissiales ont repris l'enseignement du français sans être inquiétées :

— La loi est là... le fait est à côté! souligne malicieusement l'orateur.

Et il termine en proclamant :

— Nous assurerons la continuation en Amérique de la plus belle civilisation qui soit au monde : la civilisation française!

Réception au presbytère après la messe. Un cultivateur ouvre la série des harangues. Avec un pittoresque accent de terroir (la *parouesse*, nos *gensses*, nos *feurmes*), il exprime de fortes idées sur l'avenir de sa race. Et se tournant vers moi :

— Nous sommes vraiment flattés par la visite d'un représentant de la France. Dites à la mère-patrie que ses descendants de Letellier lui restent attachés par le cœur et par l'âme!

M. Beaubien, le seul député français que le Far-West ait envoyé jusqu'ici au Parlement Fédéral d'Ottawa, prend à son tour la parole : il exhorte la Liaison française à tout faire pour empêcher l'émigration canadienne de se diriger sur les États-Unis aux dépens de l'Ouest, qui réclame des colons « français ».

— Un Canadien, aux États-Unis, est perdu pour toujours. Au contraire, la survivance de la race est assurée dans l'Ouest. Ne vous gênez pas pour nous envoyer de vos gens!...

Maintenant, c'est un curé acadien, M. l'abbé Boucher, qui fait partie de notre délégation. Jamais je n'ai entendu choses aussi lamentables prononcées avec autant de tristesse. Pour partager ce sentiment, il faudrait connaître la tragique histoire de ces paysans français d'Acadie arrachés brutalement à leurs foyers et à leurs champs, empilés dans de vieux navires anglais, livrés comme esclaves aux colonies britanniques, et dont les descendants sont revenus au pays des ancêtres, parfois après deux ou trois générations.

Lui aussi, le vieux prêtre, il chante la *revanche des berceaux*, qui ont ressuscité la race acadienne. Et il dit à ces frères du Far-West :

— Quand on se rencontre entre frères après une longue séparation, on se demande : « Comment vas-tu? » Et moi, je réponds : « Ah! j'ai bien souffert! »

Il explique ainsi pourquoi, tandis que le Canadien est généralement gai, l'Acadien, lui, est toujours mélancolique et taciturne : il ne peut oublier les persécutions hideuses dont a souffert sa race. Et il termine :

— Frères de l'Ouest, je vous apporte le salut d'une sœur aînée, d'une sœur qui a bien souffert, mais qui veut vivre!...

Comment ne pas être ému aux larmes par ces lamentations de l'âme acadienne? Mais voici que l'on nous présente une délicieuse jeune fille de seize ans, Mlle Simonne Landry, devenue, depuis quelques semaines, l'idole de tous les Canadiens-Français. Le gouvernement fédéral avait organisé un concours d'éloquence inter-scolaire, à propos du 60e anniversaire de la Confédération (le 50e, tombant en pleine guerre, n'ayant pu être fêté), et c'est elle, la petite paysanne, élève des Filles de la Croix de Saint-André (ordre dont la maison-mère est à Lapuy, près Poitiers), qui a obtenu le 2e prix en prononçant devant le jury réuni à Ottawa un discours qu'elle nous redit, et qui est une belle page littéraire. On murmure que les jurés furent sur le point de lui décerner le premier prix, qu'ils accordèrent finalement à un concurrent de langue anglaise...

Winnipeg. — Deux heures de wagon et nous sommes à Winnipeg, belle ville de 300000 habitants; en 1870, ce n'était encore qu'un poste ayant une population de 215 âmes.

Les automobiles des notables nous font visiter les principaux

quartiers, avec leurs avenues spacieuses bordées de magnifiques villas et de jardins merveilleux. J'achète au *Post Office* quelques timbres qui viennent d'être émis à l'occasion du 60e anniversaire de la Confédération. Ces petits rectangles de papier matérialisent une victoire des Canadiens-Français, victoire qui se condense en *deux* petits mots : d'un côté, le mot POST; de l'autre, le mot POSTES. Ce sont les timbres bilingues réclamés depuis si longtemps par la province de Québec et qu'on lui refusait obstinément. Dès la fin du dernier siècle, des prêtres avaient ouvert une énergique campagne, et l'on vendit bientôt sur les rives du Saint-Laurent des vignettes qui, collées sur les lettres, demandaient : « Dans un pays bilingue, pourquoi pas un timbre bilingue? »

Comme toujours, les orangistes, ennemis déclarés des Canadiens-Français, se mirent en travers des bonnes dispositions du gouvernement, et il fallut l'arrivée au pouvoir de l'Hon. Mackenzie King, premier ministre du Dominion, et la présence à la direction des postes d'un descendant d'Acadiens, M. Veniot, pour que cette réforme fût enfin réalisée.

A six heures du soir, souper au Fort-Garry, le splendide hôtel du Canadian National Railway, élevé sur l'emplacement du fort de même nom où coureurs des bois et Peaux-rouges venaient encore, en 1870, vendre leurs pelleteries à l'agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Au dessert, les discours, où sans cesse est repris le thème essentiel : la lutte pour la défense de la langue maternelle. Puis, une charmante réception chez les sœurs, dans le beau jardin qui entoure leur école, à Saint-Boniface, ancien faubourg de Winnipeg devenu une ville et un diocèse séparés.

A TRAVERS LA PRAIRIE

1er juillet.

Nous nous réveillons en pleine Prairie : le nom fut donné, par les Français qui la parcoururent pour la première fois au XVIIIe siècle, à une immense région de plaines herbeuses qui s'étend sur une superficie de plusieurs milliers de kilomètres carrés, entre le lac Winnipeg et les abords des Montagnes rocheuses. Pendant des heures, le regard y cherche vainement un monticule, une ondulation de terrain, un arbre, un arbuste : c'est un océan figé, une mer de verdure.

Lebret. — Midi. Le paysage se transforme : une oasis de collines et de lacs surgit doucement à l'horizon. C'est Lebret, paroisse fondée par les Pères Oblats sur la rive du lac des Missions, déversoir de la rivière Qu'Appelle. Nous pénétrons là dans le secteur de « l'heure des montagnes », d'où un nouveau retard d'une heure imposé à nos montres. De nombreux Oblats et Canadiens-Français nous attendaient à la gare avec leurs automobiles décorées de drapeaux et de banderoles. Plusieurs compatriotes du vieux pays s'attendrissent, dès qu'ils m'ont découvert dans la foule. L'un deux est un Breton du Finistère, M. Dole, établi dans le pays depuis vingt et un ans ; sa vieille femme, que je vois près de lui, n'a pas voulu abandonner sa coiffe de paysanne bretonne. Il est le jardinier-chef du Collège indien, qu'il me montre à un kilomètre de la gare ; il a huit enfants, dont les aînés sont ingénieurs agricoles ou forestiers.

Nous grimpons au Sanctuaire du Sacré-Cœur, chapelle devenue un lieu de pèlerinage pour les milliers d'Indiens qui habitent la région. Du sommet de la colline, la vue s'étend sur un magnifique panorama de lacs, de rivières et de forêts. Je remarque dans l'assistance de nombreux Indiens des deux sexes, presque tous de belle taille.

Le déjeuner nous attend dans l'ancienne église, remplacée par un bel édifice de pierre. Je note sur la muraille de bois du temple désaffecté, qui sert maintenant de salle paroissiale, la fière devise canadienne : *Je me souviens*, qu'encadrent un drapeau tricolore et un drapeau fleurdelysé. Les allocutions du dessert nous retracent l'historique de la colonisation de cette partie du Far-West, que les Oblats commencèrent à évangéliser en 1868 ; l'ancienne église où nous venons de faire un délicieux repas date de 1884, ce qui fait d'elle le plus vieux monument de ce pays neuf ! Depuis une vingtaine d'années, toutes les nationalités de l'Europe ont envoyé ici des émigrants, et, comme nous l'apprend un orateur, les curés devraient parler couramment dix ou douze langues pour exercer comme ils le désireraient leur ministère.

Nous traversons en radeau le grand lac pour aller visiter la Scolastica, le séminaire des Oblats. Un canot automobile nous remorque, et la fanfare des séminaristes nous accueille. J'y fais tout de suite la connaissance d'un jeune Français, le P. Maurice de Bretagne. Il me promène dans ce spacieux édifice de quatre

étages, surmonté d'un élégant belvédère, et vaste comme une caserne, dont la construction ne fut mise en train qu'au printemps de 1926, et qui est déjà habitable et habité! Je mettrais en doute les dires de mon compatriote, si je ne connaissais pas l'étonnante activité des Oblats.

Nous revenons bientôt sur l'autre rive. Pour rien au monde je ne voudrais manquer de visiter le Collège Indien, qui fut fondé en 1884 par un missionnaire français, le P. Joseph Hugonard, l'intrépide évangélisateur des Peaux-rouges auxquels il consacra quarante années de sa vie, de 1874 à 1917. Une souscription publique qui a réuni les offrandes des protestants anglais comme celles des catholiques de langue française a couvert amplement le coût d'un monument à sa mémoire : on l'inaugurera dans quelques jours en présence des autorités provinciales et de M. Suzor, l'actif et sympathique consul de France à Vancouver... Mais de bienveillantes complicités font tomber à notre intention les voiles qui entourent la statue, placée dans les jardins de l'école sur un beau piédestal de pierre, afin que le photographe attaché par le Canadian National Railway à notre mission puisse en prendre quelques clichés : elle montre le vénérable apôtre serrant contre lui un jeune Indien et une jeune Indienne.

La région est fertile en légendes et souvenirs des anciens possesseurs du sol. Exemple : le lac Qu'Appelle doit son nom à un récit que les coureurs des bois, pionniers de la colonisation française, recueillirent au XVIIIe siècle de la bouche des Indiens. Je ne puis que résumer en quelques mots cette légende pathétique. Un jeune guerrier de la tribu des Saulteux voulut prouver son courage en passant la nuit sur la rive du lac, considéré comme le séjour des esprits. Tandis qu'il y montait la garde, il entendit une voix de jeune femme qui appelait au secours. De leur côté, ses parents poussaient de loin des cris pour l'engager à revenir auprès d'eux ; mais la voix mystérieuse l'emporta : il se jeta à l'eau, où il se noya. Depuis lors, on entend chaque nuit, d'après les Indiens, l'âme du jeune homme qui gémit et « qui appelle ».

C'est dans la région de Lebret que la confédération des Dakotahs (ou Sioux) tenait ses assises annuelles, après la chasse aux bisons dont les troupeaux, qui se chiffraient par millions de têtes, remontaient la vallée de la rivière qu'Appelle au cours de

leurs migrations ; et ce fut à Lebret que se réfugièrent les débris de la nation des Sioux, décimée par les Américains qui avaient à venger la défaite et le massacre d'une de leurs colonnes...

Trop rapidement à mon gré, je visite l'école, qui compte 250 élèves des deux sexes, séparés dans deux des trois grands bâtiments à quatre étages dressés sur la rive du Lac. La sœur supérieure veut bien répondre à mes questions en me guidant à travers l'établissement. Elle a douze sœurs sous ses ordres, toutes Canadiennes, et les élèves sont conservés jusqu'à dix-huit ans. Les Sioux se montrent très intelligents, beaucoup plus que les Saulteux et les Cris. Les élèves restent très attachés aux sœurs ; rentrés dans leurs tribus, ils leur enverront leurs enfants en pension. Quatre Indiennes sont devenues religieuses ; la race rouge compte aussi trois prêtres catholiques. J'apprends encore qu'une œuvre, fondée par le Père Hugonard, fonctionne en vue de provoquer des mariages entre Indiens convertis.

A la gare où la population est venue en foule nous faire ses adieux, je fais la connaissance de plusieurs compatriotes venus de Montmartre, un Montmartre créé au fond du Far-West par d'énergiques Parisiens qui ont lâché la vie citadine pour se mettre à la culture...

Nous roulons depuis plusieurs heures à travers la prairie sans fin... Brusquement surgissent, à l'horizon de la plaine herbeuse, les toitures de maisons géantes ; c'est Régina, la très jeune capitale de la Saskatchewan, fondée en 1882, promue au rang de bourg en 1903, et qui s'est développée avec une rapidité remarquable : 34 432 habitants, 28 églises, 12 lignes de chemin de fer, précise un guide édité par le Canadian National Railway.

Jamais je ne me suis aussi bien rendu compte de la naissance d'une « capitale » ; j'y assiste autant avec mon imagination qu'avec mes yeux. Tandis que le train s'approche de l'agglomération, je remarque un camp indien composé d'une vingtaine de tentes coniques dont la toile est parsemée de pictographes rouges ; les chalets épars dans la prairie se font plus nombreux ; j'aperçois une famille commençant à défricher le sol vierge autour de sa maisonnette de bois ; puis, ce sont des poteaux indiquant l'alignement de rues futures ; la vision suivante me montre des rues tracées, dont la chaussée est de terre végétale, et les trottoirs de planches. Les arbres des jardinets

entourant les maisons de bois n'ont que de quatre à cinq ans. Les *elevators* (greniers à blé) se multiplient des deux côtés de la voie. Enfin, le train pénètre dans une ville « finie », digne de son nom : Regina, reine de la Prairie. Les rues y sont des avenues larges de 25 à 30 mètres, admirablement entretenues, bordées de superbes édifices et de belles maisons.

A la gare, Mgr Mathieu, l'archevêque du diocèse, nous reçoit avec des membres de son clergé et de nombreux notables. L'illustre vieillard (il a soixante-quinze ans) me rappelle avec fierté en me serrant la main :

— Je suis chevalier de la Légion d'honneur.

Hommage qui lui était dû! Ce prélat, dont l'influence est considérable dans les milieux gouvernementaux et politiques, a remporté, par la douceur et la persuasion, de signalées victoires pour la défense de notre langue dans l'Ouest canadien.

Les véhicules se sont donné rendez-vous devant le Parlement de la province de Saskatchewan; sa façade principale donne sur un grand lac artificiel que sillonnent, dans la nuit qui tombe, de nombreuses pirogues éclairées par leurs lanternes. Et nous pénétrons dans le magnifique édifice où le premier ministre veut bien, sur l'intervention de Mgr Mathieu, recevoir la Liaison française. J'admire la salle des séances, d'une élégance austère, et m'en fais expliquer par M. Claude Melançon l'agencement. La majorité est toujours rangée à gauche; l'opposition, à droite. La première ayant cette fois 21 sièges, et la seconde 10, je compte en effet 21 pupitres d'un côté et 10 de l'autre. Si le parti actuellement au pouvoir est vaincu aux prochaines élections, il ne sera plus le « parti de gauche »! *Droitier, gaucher*, mots qui changent de signification d'un monde à l'autre!

L'archevêque prononce un beau discours en français; il déplore que des millions de Canadiens français aient émigré aux États-Unis :

— S'ils étaient venus prendre ces bonnes terres de notre immense province, au lieu d'aller se perdre dans les manufactures américaines, quelle influence n'aurions-nous pas acquise aujourd'hui! Nous serions plusieurs centaines de milliers à parler ici notre belle langue française!...

Et c'est un thème et une complainte que nous entendrons partout répéter.

2 juillet.

Les bons mulâtres qui veillent à notre confort (ils sont quatre : le père et ses fils, tous au service du Canadian National Railway comme *porters*) nous ont réveillés à 5 h. 30, car le programme annonce que nous arriverons de très bonne heure à Willowbunch, et il nous faudra déjeuner auparavant.

J'étudie sur la carte la situation de Willowbunch : il sert de terminus à une nouvelle ligne que le Canadian National Railway a construite, il y a quelques années, et qui facilitera la colonisation dans cette partie encore vierge de la Prairie.

Belle réception à la gare, où prêtres, notables et paroissiens nous ont attendus. Une trentaine de jeunes garçons, vêtus d'uniformes de toile bleue, font la haie en présentant les armes : de grands sabres de bois ! Ils forment, m'apprend-on, le corps des « Cadets de la paroisse », et leur instructeur militaire est... une dame d'âge mûr qui veille à ce qu'ils conservent devant nous une allure martiale.

Le maire, M. L'Espérance, nous souhaite la bienvenue en un français irréprochable ; quel plaisir pour moi d'entendre parler si purement notre langue dans ce coin reculé du Far-West ! Puis, comme de coutume, nous nous rendons à l'église : sur les marches, entouré de quatre gentils pages, un bambin aux boucles blondes, qui incarne saint Jean-Baptiste avec la peau de mouton qui le vêt, nous accueille de ses sourires.

Le curé, M. l'abbé Kugener, un vieil et robuste Alsacien, nous fait l'historique de sa paroisse, fondée en octobre 1882. Elle compte actuellement 1 300 âmes, dont 300 métis ou Indiens, tous de langue française, et possède un hôpital, un couvent pour jeunes filles, une école pour les garçons. Tandis qu'il poursuit son exposé, j'admire la décoration de cette église de bois. Derrière le maître-autel, se dresse une grande fresque sur toile représentant le Christ crucifié que soutiennent deux anges, et deux autres tableaux de quatre mètres sur deux, ornent les autels secondaires. Ces œuvres sont vigoureusement dessinées et sobrement peintes. J'apprends qu'elles sont dues au pinceau d'un peintre français, l'abbé Maillard, curé de Gravelbourg, paroisse voisine.

Promenade traditionnelle à travers « les terres ». Cette fois, c'est un Français de France, M. Gustave Bouffard, qui

m'emmène dans son automobile, — une belle occasion de voir comment nos compatriotes réussissent dans ces pays neufs où l'homme est en lutte constante avec une nature hostile, qu'il ne peut dompter qu'à force de courage.

En route vers sa « terre », distante de 150 à 160 kilomètres, M. Bouffard nous arrête près d'une mine de lignite. Le sol fertile s'étend ici sur d'inépuisables réserves de combustible : il suffit de creuser *n'importe où* un puits d'une dizaine de mètres pour rencontrer le charbon. Plusieurs compagnies se sont fondées depuis quatre à cinq ans pour exploiter la couche ; mais tous les habitants ont le droit de puiser le lignite pour leur propre consommation, sans payer ni redevance ni taxe. Heureux pays ! Dans ces régions où, durant cinq ou six mois d'hiver, le thermomètre descend jusqu'à — 35°, l'aubaine est appréciable.

M. Bouffard, originaire de Bretagne, est, m'a-t-il semblé, en train de se tailler une belle fortune ; et il est encore loin de la quarantaine. Sa « concession » est de près de 2 000 hectares, dont 350 sont déjà en pleine culture, alors que 1 500 autres sont consacrés à l'élevage : il possède plusieurs centaines de bœufs, et une centaine de chevaux qui errent en liberté dans la prairie. Le domaine est si vaste que l'on ne sait jamais au juste dans quel endroit se sont rassemblés les animaux.

Nous atteignons la ferme : une immense « grange » dont le rez-de-chaussée sert d'étable pour l'hiver, et, à cent mètres de là, une « cabine » construite de troncs non équarris, la maison-type que les colons édifient, dès qu'ils prennent possession d'une terre. Mme Bouffard nous fait les honneurs de son *home*, et son époux nous invite à vider quelques bouteilles de bière.

Nous revenons au village pour prendre place dans la salle du banquet, décorée de drapeaux tricolores.

Le repas, qui nous est offert par les paroissiens, est de plus de quatre cents couverts, car beaucoup de fermiers, avec leurs femmes et leurs enfants, y participent. Quant vient l'heure des allocutions, tous les convives saluent l'orateur de joyeux refrains. L'un d'eux est une adaptation de notre vieille « scie » des *Montagnards :*

Halte-là ! halte-là ! halte-là !
La Liaison, la Liaison,
Halte-là ! etc.
La Liaison est là !...

Les Canadiens, j'en-ai déjà fait la remarque, sont gais : c'est l'un des traits du caractère national. Le maire lui-même, M. L'Espérance, trouve le moyen de nous faire rire, tout en traitant de sujets sérieux relatifs à l'avenir de la paroisse. Il parle avec orgueil de l'étonnante fertilité du sol : 12000 acres (un acre valant 40 ares) ont rapporté l'an dernier 525000 *minots* de blé, soit près de 25000 hectolitres, sans parler de l'avoine, des produits de laiterie et de boucherie, du foin comprimé. Et il se montre si fier de l'hôpital du village, dirigé par le docteur Godin, qui a fait quatre années d'études en France, que je me promets de visiter l'établissement avant de reprendre le train...

Hélas! Ce jeune praticien est un séducteur! Je m'attarde, avec mon ami M. Olivar Asselin et M. Bouffard, à visiter ses laboratoires, pourvus d'instruments ultra-modernes. Je prends des notes. Et nous arrivons à la petite gare pour constater... que le train est parti sans nous!

Ne nous frappons pas! M. Bouffard lance son automobile à son maximum de vitesse. Nous rattrapons le convoi, nous le devançons bientôt sur la route qui côtoie la voie, nous signalons au mécanicien en brandissant nos mouchoirs et nos chapeaux qu'il veuille bien stopper au passage à niveau... Le train s'arrête. Nous sommes sauvés!...

Radville. — Vers cinq heures du soir, nous sommes à Radville, un autre groupement français isolé dans la fertile « terre à blé ». Joli bourg de 1500 âmes où j'ai tout juste le temps de remarquer de belles boutiques. Les paroissiens tiennent absolument (c'est leur orgueil) à nous faire admirer leurs champs, et leur brave curé me fait l'honneur de me prendre dans son automobile, qu'il conduit avec une réelle *maëstria*. Nous parcourons une quarantaine de kilomètres en négligeant souvent les mauvaises routes pour filer à travers les terres.

Au retour, charmant souper servi sur des tables dressées en plein air, près de l'église. C'est en 1907 que Radville naissait, au milieu de la prairie vierge. Ce n'était alors qu'une réunion de quelques tentes. Le curé de Radville, qui me l'apprend, ajoute que les Français de France réussissent fort bien dans la région, qu'ils s'entendent admirablement avec les Canadiens.

Au dessert, avec les allocutions d'usage, le jovial curé nous présente à haute voix les vieux colons, qui sourient de ses facéties:

— M. Saindon, secrétaire de la municipalité, un bon vieux papa!... M. Lafeuillée, qui est venu ici avec huit enfants et qui en a ajouté six à la collection!... M. Latour, un bon Français du vieux pays à la conduite irréprochable!... M. Charlot, un vieux de la vieille, solide comme un chêne!... M. Lecoq, à qui rien ne manque... qu'une femme!...

On rit, on applaudit... Mais la cloche et le sifflet du train nous pressent bientôt de mettre fin à ces joyeuses agapes.

3 juillet.

Rosetown. — Une foule de paroissiens, conduite par le curé, un prêtre français de la Lozère, M. l'abbé Dubois, nous attend à la gare. Je suis aussitôt accaparé par plusieurs colons français anxieux de causer avec un compatriote. L'un d'eux, M. Ernest Mourre, me conte brièvement son histoire. Originaire des Hautes-Alpes, il entendit pour la première fois parler du Canada par un article publié dans *la Croix* de son département, vint demander des renseignements au commissariat du Canada, à Paris, et, vendant sa petite ferme, se mit en route pour le Far-West avec sa famille. Il a sept enfants et cultive 3 *sections*, soit 768 hectares. Un autre colon, M. Dubois, neveu du curé, est venu de la Lozère à dix-huit ans; il en a maintenant vingt et un, et est déjà sur le chemin de la fortune, avec sa demi-section (128 hectares) qui lui fournit d'abondantes récoltes de blé.

Je glane quelques renseignements en causant avec ces braves gens. Un ouvrier agricole gagne 50 dollars par mois, plus son entretien; pendant le battage du blé, qui dure de sept à huit semaines, il reçoit 5 dollars par jour de travail, soit plus de cent vingt-cinq francs. Ces ouvriers (ou employés, comme on les appelle ici) ne tardent pas à acheter une fraction de section qu'ils agrandissent progressivement; ils le font presque toujours aux dépens des « Anglais » qui, moins travailleurs que les Français, se dégoûtent vite de leur voisinage, vendent leurs terres, émigrent vers d'autres parages.

Nous visitons l'église, construite en bois, et qui sera remplacée l'année prochaine par un édifice de pierre; abritée sous un hangar, la cloche, venue de France, est prête pour le futur clocher. C'est la première paroisse canadienne dédiée à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, ce dont les gens de Rosetown

se montrent fiers ; le culte de la jeune carmélite de Lisieux est, d'ailleurs, très répandu au Canada.

Je note la description de cette cité naissante, qui, pour 1 300 âmes, ne compte pas moins de *sept* églises ou temples. De nombreux *elevators* rappellent qu'elle vit exclusivement du commerce du blé. Je compte dans la rue principale, fort large : deux hôtels (dont l'un a deux étages), *quatre* banques, un photographe, une modiste, un tailleur, une pharmacie, un marchand de meubles, un magasin de nouveautés, un *ladies' rest room* (coiffeur), huit ou dix boutiques de crème à la glace. Les maisons de bois qui bordent cette rue (qui constitue à peu près tout le bourg) ont rarement un étage sur leur rez-de-chaussée ; mais une fausse façade de planches les prolonge en hauteur.

La large chaussée est littéralement encombrée d'automobiles : le moindre fermier possède la sienne. Ces véhicules sont indispensables dans ces immenses régions. Et M. Dubois, le jeune colon, exagère à peine, quand il me déclare :

— Lorsque l'on n'est pas séparé par plus de 100 milles (160 kilomètres), on se considère comme voisins.

Les paroissiens ont organisé le déjeuner traditionnel dans une salle de spectacle : celle de *Unique Théâtre*, que j'ai oublié de mentionner dans ma description de la rue de Rosetown. Tandis qu'un orchestre de quatre musiciens exécute de vieux airs canadiens, les convives, au nombre de plusieurs centaines, se régalent des mets servis par d'aimables jeunes filles.

C'est le curé qui ouvre la série des harangues, et pour nous apprendre, notamment, que la petite ville fut fondée en 1905, à 300 kilomètres de la gare la plus proche, et que le Canadian National Railway ne la rattacha à son réseau qu'en 1910. L'an dernier (1926), ses fermiers ont acheté pour un demi-million de dollars de machines agricoles, — un bel indice de prospérité !

VICTOR FORBIN.

(*A suivre.*)

MADAME DE POMPADOUR
ET LA POLITIQUE

V[1]

LA DISGRÂCE DE BERNIS

On dit volontiers que la France trouve toujours, aux instants difficiles de son histoire, les hommes supérieurs qui relèvent sa fortune. Le règne de Louis XV en a pourtant manqué aux heures du déclin. Une femme doit-elle porter seule la responsabilité de ce malheur? On lui reproche d'avoir découragé pour des motifs futiles les bons serviteurs de son roi et, ce qui est à peine moins grave, de s'être engouée de gens médiocres qu'elle fit arriver au pouvoir. En d'autres temps, le dommage eût été mince; mais jamais le royaume n'aurait eu plus grand besoin de chefs égaux à ceux du passé, en des années où ses armées avaient affaire au génie d'un Frédéric II, sa politique à la haine clairvoyante d'un William Pitt, où l'égoïsme de ses alliés se personnifiait dans Marie-Thérèse appuyée sur un Kaunitz. Louis XV n'avait à opposer à ces forces vivantes de l'Europe qu'un septuagénaire, qui se tuait à vouloir faire « tout à la fois le métier de général, de ministre et de premier commis », et, aux côtés de ce vieux Belle-Isle, un abbé de Bernis, plein d'honnêteté et de zèle, mais débordé bien vite par les difficultés grandissantes.

Au manque d'hommes s'ajoutait le désordre dans l'État, dont une partie de l'administration était livrée à la faveur. La plupart des affaires se trouvaient menées par les frères Pâris, à

Copyright by Pierre de Nolhac, 1927.

(1) Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre, 15 octobre, et 1er novembre.

petit bruit et sans responsabilité publique. Bien que Bernis, par ses fonctions même, ait été obligé de ménager beaucoup ces personnages et qu'il ait traité en ami Pâris du Verney, il ne les épargne guère dans sa correspondance avec Stainville : « Nous n'avons pas tout payé [des subsides à l'Autriche], écrit-il un jour, parce que l'argent nous manque. Un seul homme est chargé d'en fournir, et il ne veut employer que les moyens qu'il connaît et sur lesquels il gagne. Passez-vous de cet homme sans avoir pris de longue main des mesures, la banqueroute s'ensuivra ; ou il la rendra trop nécessaire. Il en est de même de son frère. Tous les sous-ordres des vivres dépendent de ces deux hommes ; choisissez qui vous voudrez, il sera à leurs ordres, et vos affaires seront gâtées parce que vous aurez voulu vous passer d'eux. J'ai trouvé en venant en place tous les vices d'un gouvernement accumulés. » Le ministre commence à voir que Mme de Pompadour, ayant partie liée avec ces gens, est indulgente à cet état des choses.

Cent fois, au cours de son ministère, l'abbé confie à l'ambassadeur à Vienne ses pronostics funestes. Il lui prédit même « la culbute générale, et peut-être le malheur de notre amie, que le public, si les malheurs continuent, prendra en horreur ». Armées et gouvernement lui inspirent des sentiments pareils : « Mon Dieu, que nous avons de plats généraux ! Mon Dieu, que notre nation est aplatie ! Et qu'on fait peu d'attention à la décadence du courage, de l'honneur en France ! » Il sait les insuffisances du commandement : « Les généraux sont divisés ; c'est une pétaudière. Vous verrez qu'on se déterminera à faire revenir M. le comte de Clermont, quand tout sera perdu... Notre système se découd par tous les bouts. » La prépondérance anglaise sur les mers s'accentue : « La marine est en décadence, tous les arrangements sont mal pris, nullement concertés. Tout est tardif, et les plus grandes dépenses deviennent inutiles, faute d'être faites à propos. Voilà le tableau au naturel. Le remède sera saisi trop tard. On est mal gouverné ; on cherchera partout un moyen de se tirer d'affaire ; ce moyen n'existe que dans un meilleur gouvernement. Tous les jours mes prophéties s'accomplissent ; mais je ne puis acquérir pour cela le droit de faire remédier sur-le-champ au mal. Si j'avais pu mourir ou devenir fol, cela serait déjà arrivé. Nous avions besoin de succès continuels pour nous soutenir, mais

devait-on s'y attendre? Un seul revers nous a culbutés, parce que la machine ne se soutenait que par les faveurs de la fortune. »

La santé de Bernis, qui commence à fléchir, explique en partie le ton désespéré de cette correspondance. Elle échappe aux regards de la marquise; mais elle en entend parfois, dans son cabinet, les portes closes, l'écho déplaisant: « Nous n'avons point de gouvernement. Mes représentations sont inutiles; elles ne font qu'une impression passagère. Le public abhorre le système [autrichien], parce qu'il abhorre la guerre. Le militaire pense de même... On me menace par des lettres anonymes d'être bientôt déchiré par le peuple... Notre amie court pour le moins autant de risque. J'ai vu tout cela, mon cher comte, dès le mois de novembre; j'ai vu le peu de fonds qu'on peut faire sur le militaire; j'ai vu une conjuration sourde se former dans tous les ordres de l'État contre la nouvelle alliance et ses auteurs. Nous avons été trahis de partout. » « Mon cher comte, cette lettre-ci est bien pour vous seul et vous devez la brûler. Nous touchons au dernier période de la décadence. La tête tourne à Montmartel et à Boullongne; ils ne trouvent plus un écu... »

« Le pays, » d'après ce ministre affolé, « est dans un état violent ». Il en fait le tableau tragique à celui qui sera son successeur : « Plus de commerce, par conséquent plus d'argent, plus de circulation. Plus de marine, par conséquent plus de ressources pour résister à l'Angleterre. La marine n'a plus de matelots, et l'argent qui manque lui a ôté l'espoir de s'en procurer. Quelle doit être la suite de cet état? La perte totale pour jamais de nos colonies; nos forces de terre ne nous servent pas même à défendre nos côtes; le royaume est dévasté par une escadre qui fera le tour de la Normandie et qui ne lâchera sa proie que lorsque la mauvaise saison l'y forcera. Quand nous sauverions Louisbourg, quels secours porterons-nous à nos colonies sans argent et sans vaisseaux? C'est donc de l'argent qu'il nous faut; mais où en trouver, quand il n'y a plus de crédit, quand il en sort beaucoup du royaume et qu'il n'en entre plus? Il faudrait trouver en soi-même des ressources par l'économie, mais on craint de faire les plus petits sacrifices. On craint de faire crier des particuliers, des gens en charge, et l'on ne craint pas de voir périr le royaume! D'ailleurs, on

examine lentement les états de dépense, tandis qu'il faudrait prendre brusquement le parti des retranchements et de l'ordre le plus sévère dans les dépenses. Mais qui est assez puissant ici pour faire de pareilles opérations ? Je vous le prédis, mon cher comte, quand le roi de Prusse serait écrasé, nous n'en serions pas moins ruinés. »

Parmi tant d'exagérations, Bernis distinguait du moins avec netteté que le péril naissait de la guerre maritime et que les ressources du royaume s'y épuisaient, en attendant qu'on vît tarir, par la perte totale de ses possessions d'outre-mer, des sources de richesses futures. D'accord avec lui sur ce point, Mme de Pompadour montrait pour les colonies un intérêt presque passionné. En cela, Versailles voyait plus clair que Paris, où dominait le point de vue léger que Voltaire n'a fait qu'interpréter. En Angleterre même, régnait semblable ignorance : un officier anglais écrit à Bougainville, son ami, alors aide de camp de Montcalm : « La paix me serait aussi agréable qu'à vous, et le plus tôt le meilleur. Je suis du même opinion (*sic*) que Voltaire dans *Candide*, que nous faisons la guerre pour quelques arpents de neige dans ce pays. » La marquise, mieux inspirée que la noblesse du Royaume-Uni, allait prouver, l'année suivante, qu'elle ne dédaignait pas ces « arpents de neige », en souscrivant un million sur sa fortune privée pour la défense du Canada.

I

Cependant le blocus de la flotte à Toulon, le ravage méthodique de nos côtes de l'Atlantique marquaient l'audace de l'Angleterre. Une vraie victoire sauva le sol breton de l'invasion. Les forces locales, rassemblées en armée par le duc d'Aiguillon, commandant de la province, battirent les Britanniques à Saint-Cast, leur tuèrent trois mille hommes et firent cinq cents prisonniers. Un mois auparavant, Mme de Pompadour, très attachée à M. d'Aiguillon et à sa mère, avait été pour lui de fort bon conseil en le dissuadant de demander son rappel. Il lui avait fallu lutter contre une décision prématurée, imposer son avis, gourmander le jeune commandant de Bretagne pour le retenir à son poste. Ainsi l'occasion de servir le Roi avec gloire avait surgi, et elle prenait sa part de l'heureuse

aventure : « Nous avons chanté aujourd'hui votre *Te Deum* et je vous assure que ç'a été avec la plus grande satisfaction. J'avais prédit vos succès, et en effet comment était-il possible qu'avec autant de zèle, d'intelligence, une tête aussi froide et des troupes qui brûlaient, ainsi que leur chef, de venger le Roi, vous ne fussiez pas vainqueur? Dites-moi, je vous prie, actuellement, si vous êtes bien fâché contre moi de n'avoir pas cédé à vos instances et aux belles raisons que vous m'avez contées. Elles ne valaient rien dans ce temps et je les trouverais encore plus détestables aujourd'hui. Un autre n'aurait pas fait aussi bien que vous, je serais dans la douleur au lieu d'être dans la joie; vous vous seriez pendu, et il y aurait bien de quoi. Osez dire maintenant que ma tête ne vaut pas mieux que la vôtre, je vous en défie. »

Quelques jours après, c'est d'un autre succès qu'on le félicite : « Assurément, monsieur, vos lieutenants sont dignes de leur chef et, pour qu'ils le soient toujours, il faut qu'il leur reste jusqu'à la paix. Je suis têtue pour le service du Roi, et je n'en rabattrai rien, vous le savez. N'en parlons plus, parlons du vainqueur de Saint-Cast, de la façon brillante dont M. de Sainte-Croix l'a imité et dont il l'imitera encore, car on dit que ces messieurs les mylords en veulent retâter. Je désire de toute mon âme que ce soit au même prix; j'aurais un nouveau compliment à vous faire et un à recevoir de vous, l'un et l'autre me plairaient infiniment. » Désormais, le duc d'Aiguillon s'appellera dans les lettres « M. Cavendish »; et ce surnom, pris au vaincu, sera la flatterie perpétuelle de sa victoire.

De tels billets, familiers et vifs, vont réchauffer le zèle et portent avec eux un commencement de récompense. La marquise, en ne laissant jamais passer l'occasion de féliciter un chef militaire de son succès, l'encourage à en remporter d'autres. « Têtue pour le service du Roi », elle sait glisser des vérités dans ses louanges. Sa correspondance avec le maréchal de Contades, qui a succédé au comte de Clermont à la tête des armées d'Allemagne, est remplie de petites semonces qui ne semblent pas étonner ses correspondants. On la tient, en effet, pour le porte-parole d'un maître qui trop souvent se tait et n'aime point exprimer lui-même l'éloge ou le blâme.

Quelle ardeur particulière d'amitié ne trouverions-nous pas, si on les avait conservées, dans les lettres au prince de

Soubise! De tous les généraux, c'est celui qu'elle juge du génie le plus haut, parce qu'il est l'ami le plus aimable. La victoire, qui l'a fui, doit lui appartenir un jour. Elle supplie que tous les services des armées soient à ses ordres, et qu'aucune aide ne lui soit marchandée. Bernis transmet à Du Verney des instructions qui semblent écrites sous sa dictée : « Le Roi aime M. de Soubise; il voudrait le mettre à portée d'avoir sa revanche du 5 novembre. Voilà la vérité. Il ne faut pas contrarier son maître et le servir dans son goût, surtout lorsque les circonstances rendent tout autre parti impossible ou dangereux. » « Au reste, ajoute-t-il, M. de Soubise est ferme et courageux, aidons-le parce que c'est aider le Roi et lui plaire. »

Soubise obtint enfin sa revanche de Rosbach, qui permit de lui donner le bâton de maréchal. Le militaire, comme on disait, n'ignora point que son succès de Lutterberg revenait en partie au lieutenant général Chevert, un officier de fortune à qui sa roture interdisait les grades suprêmes. Mais l'essentiel était que le Roi fût bien servi et qu'en ces interminables campagnes où alternaient victoires et revers et où se dépensait tant de vaillance française, la médiocrité du commandement ne fût pas trop apparente aux yeux de l'Europe.

II

Les succès partiels en Allemagne, la ferme attitude de Contades, un retour de fortune pour l'armée autrichienne, entretiennent les illusions de Mme de Pompadour. Bernis, mieux éclairé qu'elle et décidé à finir la guerre, remet notamment sous ses yeux le tableau des réalités menaçantes : le Canada perdu, Louisbourg aux mains des Anglais, et surtout le trésor vide, plus un écu à tirer de Montmartel, point d'habits pour les troupes, point de bottes pour la cavalerie, une marine sans matelots, et, tandis que Vienne insatiable rappelle des engagements qu'on ne peut plus tenir, l'anarchie installée au Conseil, où chaque ministre tire de son côté sans s'occuper du bien général.

Des espérances créées par les traités de Versailles, rien n'est plus réalisable aujourd'hui. L'abbé, dont la santé s'altère, commence à perdre le contrôle sur ses nerfs surmenés. Il se

livre sans réticence à Stainville, qu'il croit à lui ; il le supplie de préparer l'Autriche à l'inévitable. L'image de leur amie passe sans cesse entre le ministre et l'ambassadeur : « Mme de Pompadour, mon cher comte, est incommodée d'une petite fièvre ; elle a du chagrin et a bien raison d'en avoir... » « J'ai dit à notre amie des vérités qui l'ont affligée et rendue même malade, mais cela ne remédiera à rien... » « Notre amie dit que ma tête s'échauffe, quand je lui représente la nécessité de prendre un parti sur tous les points ou de faire la paix à quelque prix que ce soit. Son sort est affreux ; Paris la déteste et l'accuse de tout... »

Ce sont de telles conversations qui rendent malade la marquise. Comment n'en voudrait-elle pas à qui l'en accable ? Elle goûte moins une amitié qui a cessé de penser comme elle. Elle commence à écouter, sans les croire encore, les jaloux qui accusent Bernis de vouloir substituer son crédit au sien. « Je souffre, écrit-il un jour, de voir qu'on me représente perpétuellement comme un homme qui tend à détruire ma bienfaitrice et mon amie. D'un autre côté, je serais le dernier des hommes, si je lui dissimulais de certaines vérités. » Cette franchise, digne d'un bon citoyen, est d'un courtisan fort médiocre. Mme de Pompadour ne voudrait pas encourager les gens qui cherchent leur brouille ; mais elle est irritée de voir ses idées les plus chères contrecarrées, ses sympathies discutées, ses illusions combattues. Le Roi lui-même se dégoûte d'un ministre qui n'a que des mauvaises nouvelles à lui annoncer et dont le pessimisme l'importune.

Tout aux périls du royaume, Bernis ne voit pas qu'on se détache de lui parce qu'il est le prophète de malheur. Il sait que le Roi a demandé pour lui un chapeau de cardinal, et, sans qu'il soit très ambitieux, cette espérance prochaine rassérène un peu son humeur.

Cependant ses honnêtes maladresses se multiplient. Lorsque le pitoyable Moras abandonne la Marine, il a cru l'occasion bonne de fortifier le Conseil de quelques lumières. Mais quels noms ont traversé sa pensée ? Ceux de Chauvelin, l'ancien garde des sceaux, et du comte de Maurepas. Le premier est rejeté par le Roi, qui ne supporte pas de revoir des figures disgraciées ; quant au comte, Mme de Pompadour n'a point oublié les couplets injurieux qu'il a payés de l'exil. Si l'on exclut le duc

de Nivernais lui-même, c'est parce qu'il est parent et ami de Maurepas. La marquise préfère appeler un Berryer, lieutenant de police, en qui elle aura la créature à sa discrétion, qu'un grand seigneur comme Bernis n'a jamais su être. Celui-ci a montré quelque candeur en annonçant à Stainville la nomination de ce Berryer : « Il a de la tête pour les affaires intérieures et nous fournira des moyens d'avoir de l'argent. Il faut du moins avoir un homme de bon sens. Il aime notre amie, il est aimé à Paris ; il sait mener les affaires du Parlement et du Clergé. » Le portrait du personnage sera tout autre dans les *Mémoires* du cardinal : « Cet homme m'a plus nui que toute la Cour ensemble : il espionnait ma maison, ma personne et mes amis, et faisait un très mauvais usage auprès de la marquise des propos, souvent indifférents, quelquefois imprudents, des gens qui se piquaient d'avoir de l'amitié pour moi. Mme de Pompadour était persuadée que la vigilance de Berryer l'avait sauvée mille fois du fer et du poison : elle n'avait aucun goût pour cet homme grossier et bourgeois, mais elle le croyait nécessaire à sa sûreté. Elle le fit bientôt après ministre de la Marine et garde des sceaux ; une mort prématurée en délivra la France. »

Une autre erreur de Bernis est de répéter sans cesse que le Roi a besoin d'un premier ministre. Outre que Louis XV répugne à cette pensée, Mme de Pompadour croit fort bien suffire à rendre superflu ce grand rôle. Les gens leur persuadent que le ministre des Affaires étrangères aspire à la « dictature ». De fait, la réminiscence classique est fréquente sous la plume de celui-ci : « Quand la République romaine était dans l'embarras, elle nommait un dictateur. Nous ne sommes pas la République romaine, mon cher comte, et nous aurions grand besoin de l'être. » C'est pour le maréchal de Belle-Isle qu'il souhaite de tels pouvoirs ; mais la médisance publique lui en retourne l'ambition, et il est possible, en effet, que le rôle d'un cardinal Dubois ou d'un cardinal de Fleury ait passé par instants « dans sa tête enivrée ».

Chez le Roi, comme chez la marquise, aucune supposition ne peut lui nuire davantage. D'imprudents amis l'ont mal appuyé en l'occurrence. Est-ce un service qu'a voulu lui rendre M. de Stainville, alors qu'il croyait l'abbé dans tout son crédit, ou n'est-ce qu'une première perfidie pour mieux

préparer sa perte? Les *Mémoires* de Bernis le laissent incertain : « Le duc de Choiseul (Stainville), n'étant pas encore instruit du refroidissement de la marquise à mon égard et voyant que les affaires de l'alliance se décousaient, hasarda, comme l'unique remède, de proposer à Mme de Pompadour d'engager le Roi à me faire premier ministre. Je blâmai fort cette démarche et je pouvais même la regarder plutôt comme une méchanceté que comme un service. La marquise me montra la lettre de son ami, qui était des plus fortes, et m'assura qu'elle se garderait bien de la montrer au Roi, de peur qu'il ne prît le duc de Choiseul en aversion; qu'elle convenait que ce parti serait peut-être le meilleur, mais que le Roi avait une répugnance invincible à faire un premier ministre. Il est certain que ses maîtresses avaient un grand intérêt à lui persuader que ce serait se mettre en tutelle et se choisir un maître que de confier son autorité à un de ses sujets. »

Faite ou non à l'insu de Bernis, cette démarche a alarmé la protectrice. Elle sent que tout ce qui vient le grandir l'émancipe progressivement de celle qui l'a créé. Bernis n'est plus un instrument docile; ses responsabilités de ministre, en s'aggravant, ont fait de lui un homme nouveau; il a la fidélité du cœur, mais son jugement reste indépendant. La pourpre qui s'apprête pour lui achèverait sans doute de l'affranchir. M. de Stainville, resté influent en cour de Rome, a eu l'idée de le faire proposer au Pape par les « couronnes »; Madrid et Vienne se sont mis d'accord, et le chapeau, que Benoît XIV n'eût pas refusé à un ministre de Louis XV, c'est Clément XIV qui le promet dès son avènement. Certaines conséquences en résulteront dans le profane; devenu « cousin du Roi », Bernis sera dans le Conseil le membre le plus élevé en dignité; c'est chez lui, ce n'est plus chez Mme de Pompadour, que se réuniront les ministres, dont il sera nécessairement le chef. Le futur cardinal ne se doute pas du péril à l'heure où il reçoit de la Cour les félicitations qui seront les dernières satisfactions de son amour-propre.

Derrière le brillant rideau s'annonce la tragédie de sa disgrâce. Préparée par tant de faux pas, il la facilite encore en désignant lui-même celui qui va le supplanter. Le Roi vient de créer M. de Stainville duc héréditaire, le 25 août 1758, et le

duc de Choiseul semble à Bernis fait pour partager avec lui le fardeau trop lourd. Il lui offre sa succession avec une bonne grâce ingénue, mêlant au bien de l'État les avantages qu'en doit retirer une amie également chère à tous deux : « Mme de Pompadour n'a pas encore assez réfléchi sur la bonté du projet que je vous ai proposé. Le Roi a besoin de meubler son ministère de gens nerveux et bien intentionnés. Notre amie a besoin à son tour d'y avoir des gens qui s'intéressent réellement à elle... Votre retour ici doit être marqué ou pour conclure cette paix, ou pour venir nous aider pour soutenir une guerre malheureuse. Vous avez du courage et les événements ne vous font pas tant d'impression qu'à moi... Les affaires de Rome seront encore très bien entre vos mains. Nous agirons dans le plus grand concert et, Dieu merci, sans jalousie de métier. Nous assurerons le sort de notre amie; son bonheur et sa santé dépendent de l'état des affaires... Je vous embrasse comme le meilleur ami que j'aie au monde, et comme le serviteur qui peut être le plus utile au Roi. » Bernis avoue que sa propre situation s'en trouvera consolidée : « On ne craindra plus ici que je veuille être le premier ministre par ambition. Vous aurez deux amis unis auprès de vous, et l'ami intime de M. de Soubise. Vous ferez le bonheur des trois et le Roi en sera mieux servi. » L'idée nourrit sa correspondance : « Vous seriez plus propre que moi aux Affaires étrangères, en les considérant sous le point de vue de l'alliance. Vous auriez plus de moyens que moi de frapper de grands coups sur notre amie. D'un autre côté, unis comme nous sommes, nous deviendrions les plus forts, et mon chapeau rouge séparé du département ne ferait plus peur à personne... Si cela vous convient et vous paraît bon, il faudrait y travailler promptement. »

Choiseul, de qui l'ambition sait se contenir dans le silence, laisse agir cet ami naïf et impatient. Son panégyrique va remplir un long mémoire que Bernis rédige pour le Roi, et le voici déjà dans une lettre où le ministre désemparé, au plus vif de son désespoir, supplie la marquise de lui faire ôter les Affaires étrangères pour épargner ses forces défaillantes : « Je vous avertis, madame, et je vous prie d'avertir le Roi, que je ne puis plus lui répondre de mon travail. J'ai la tête perpétuellement ébranlée ou obscurcie. Il y a un an que je souffre le martyre. Si le Roi veut me conserver, il faut qu'il

me soulage... Je ne veux pas proposer une chose qui ne vous plaît pas. Je vous défie cependant de faire occuper ma place dans les circonstances où nous sommes par un autre que par lui [Choiseul]. Il est le seul instruit de la totalité du système et il a la confiance de la cour de Vienne. Cette cour-là et celle de Rome sont les seules aujourd'hui, où nous ayons des affaires épineuses. Ainsi, supposez que je sois mort, et il ne s'en faut guère, je vous défie de me trouver un autre successeur... Voilà mon sentiment; si ce n'est pas celui du Roi, il faut chercher promptement un autre sujet avec qui je puisse me concerter. Si je puis respirer quelque temps, ma santé se rétablira, mais elle est affreuse aujourd'hui. J'ai passé la nuit à me trouver mal. Je ne dors plus. J'ai l'esprit trop juste, madame, et j'ai l'âme trop sensible pour résister à l'idée de notre situation présente et à venir. Il est vrai que l'état de mes nerfs ajoute beaucoup à ma sensibilité naturelle... Je dois trop au Roi pour ne pas lui sacrifier ma vie; mais je ne sacrifierai pas ses affaires. » « Soyez bien sûre que je ne perdrai jamais le souvenir ni de votre amitié, ni de mes obligations. Je vous demande pardon de tous les tourments que je vous donne pour le bien de l'État. Il est temps encore de remédier au mal... Personne n'y est, après le Roi, plus intéressé que vous, et personne, par son caractère et ses sentiments, n'est plus fait pour concourir à un si grand bien. La confiance du Roi vous en donne les moyens. »

Mme de Pompadour a-t-elle besoin d'être tant prêchée? Choiseul n'est-il pas l'homme qu'elle souhaite le plus rappeler auprès d'elle? Elle est excédée de l'ami morose qui ne lui confie plus que des alarmes et ne met sur sa table du matin que des billets gémissants : « On ne peut pas vivre sans manger ni dormir. Ma tête est mêlée avec mon sang, lequel se porte à la tête. Je ne vois devant moi qu'un avenir affreux, parce qu'il faudra rompre les traités que j'ai faits... » Ce malade, que l'approche même du chapeau cardinalice n'a pas guéri, est décidément impossible à supporter. Elle lui reproche de « faire du noir », s'exaspère de ses litanies d'insomnies, d'étourdissements, de coliques d'estomac, des doléances de son « cœur flétri » et de son découragement sans remède. Le retour de Choiseul, gai, galant, plein d'optimisme et toujours muni de nouvelles réconfortantes, voilà la délivrance qu'elle attend et le secret très simple de ce qui va suivre.

III

Que de fois revenaient dans les entretiens du Roi et de la marquise ces « jérémiades » de l'abbé! Louis XV lui gardait sa confiance pour les affaires du Parlement et du Clergé, et pensait comme lui sur un point essentiel, qui était de réformer les abus de la guerre. Mais il s'irritait qu'on lui proposât de changer l'attelage au milieu du gué ; il voyait en cette idée chimérique et périlleuse, la débilité d'un esprit incapable de conduire ses affaires jusqu'au bout. Mme de Pompadour l'entretenait à plaisir en ces sentiments, en y mêlant l'accusation d'ingratitude. Ce gros Bernis tiré du rang des gens de lettres par les ambassades, comblé des faveurs de Sa Majesté, élevé par sa seule bonté, décoré de ses ordres et soutenu dans ses prétentions au chapeau, ne devrait-il pas à son maître un dévouement sans murmure? En s'abandonnant à des faiblesses fâcheuses pour l'État, ne manque-t-il pas au Roi lui-même? L'insinuation chemine dans la pensée du souverain; dès qu'elle s'y fixe, le ministre est condamné. Mais c'est en deux poussées qu'il sera mis hors de Versailles; la première ne lui révélera rien des intentions royales, et jamais Louis XV, habitué à dissimuler jusqu'à l'heure où il frappe, n'aura mieux trompé le serviteur près d'être brisé.

Le 9 octobre, Bernis reçoit une lettre du Roi, qui paraît exaucer ses vœux. Sa démission est acceptée, ainsi que la nomination du duc de Choiseul : « Je suis fâché, monsieur l'Abbé-Comte, que les affaires dont je vous charge affectent votre santé au point de ne pouvoir plus soutenir le poids du travail. Certainement, personne ne désire plus la paix que moi, mais je veux ma part solide et point déshonorante. J'y sacrifie de bon cœur tous mes intérêts, mais non ceux de mes amis. Travaillez en conséquence de ce que je vous dis, mais ne précipitons rien... Contentons-nous de diminuer les abus et d'empêcher les trop grandes dépenses sans aller tout bouleverser, comme cela sera indispensable à la paix. Je consens à regret que vous remettiez les Affaires étrangères entre les mains du duc de Choiseul, que je pense être le seul en ce moment-ci qui y soit propre, ne voulant absolument pas changer le système que j'ai adopté, ni même qu'on m'en parle.

Écrivez-lui que j'ai accepté votre proposition, qu'il en prévienne l'Impératrice... »

Bernis put croire à la vérité du proverbe qu'un bonheur ne vient jamais seul. Il avait à peine eu le temps d'aller remercier la marquise que, la nuit suivante, à trois heures du matin, on le réveillait pour lui remettre la lettre du Pape et sa calotte de cardinal. Les premières lignes du jour sont pour son amie et révèlent toute sa bonne âme, si injustement accusée être d'ingrate : « Ce 10 octobre 1758. Le courrier de Rome m'a apporté cette nuit la calotte rouge. Je vous la dois, puisque je vous dois tout. » Le lendemain, le billet est plus familier : « Je me suis couché, hier, à onze heures précises, parce que ma calotte rouge ne m'a pas empêché d'avoir mal au foie toute la journée. Mon Éminence a beaucoup sué cette nuit. Elle avait grand besoin que le Roi eût la bonté de lui donner le temps de se remettre et de faire des remèdes suivis. »

L'anxiété maladive dont souffrait Bernis, après ces trois années de surmenage, était de celles que guérit presque instantanément la décharge du fardeau trop lourd. Du jour au lendemain, il retrouva le bel équilibre de sa nature. Les difficultés n'ont pas changé, mais il n'a plus la responsabilité de les résoudre. Il pourra se soigner, respirer, revivre. Assuré de l'avenir dans sa pourpre romaine, il suivra les affaires du Roi auprès de Choiseul, et sans doute les verra-t-il s'améliorer sous une impulsion plus confiante et plus vigoureuse que la sienne. Sa correspondance, plus abondante que jamais, déborde de bienveillance et d'une allégresse dont il avait perdu le secret.

C'est d'abord à l'ami rappelé, au successeur prochain, qu'il ouvre son cœur : « Votre affaire et la mienne sont finies. Je ne puis mieux faire que vous envoyer la copie, mot à mot, de la lettre que le Roi m'écrivit avant-hier en réponse au mémoire très fort et très détaillé que Mme de Pompadour lui avait remis de ma part. J'ai expliqué nettement toutes vos conditions ; elles ont été bien reçues. Au reste, Mme de Pompadour vous en dira sur cela plus que je ne puis vous en dire moi-même. Le grand point est que vous êtes agréable au Roi. Dans vos premiers six mois, vous pouvez faire prendre tous les partis que vous jugerez convenables. C'est le droit du nouveau venu, et il faut en user. Quant à moi, je suis à vous, corps et âme. Il n'y aura

pas de jalousie entre nous, car vous sentez bien que je n'aurais pas quitté ma place, si j'avais conservé le penchant de courir après... Je crois que notre amitié sera utile au Roi et à l'État et que l'esprit de domination ne l'altérera pas... Nous ne sommes que deux têtes sous un bonnet. »

Il suggère les arrangements à prendre pour informer les cours étrangères du changement décidé par le Roi; puis ce sont des recommandations au nouveau chef en faveur des meilleurs agents du service, les derniers conseils à l'ambassadeur qui doit préparer l'avenir avant de quitter Vienne. « Vous voyez, monsieur le duc, que le Roi voudrait pouvoir faire la paix sans rompre son alliance et sans perdre l'idée d'établir l'Infante. Il consulte sur cela son cœur, sans faire peut-être d'asez sérieuses réflexions sur l'état de son royaume. En général, le Roi ne voit point noir. Il a été accoutumé à se tirer du bourbier sans s'y être donné beaucoup de peine; il croit qu'il en sera de même toujours. Mais les progrès du mal ont énervé les forces intérieures de son État; le désordre des finances occasionné par le désordre des parties prenantes a affaibli les reins de cette monarchie; l'autorité éparpillée partout n'est réunie nulle part... » C'est toujours à la marquise qu'on devra revenir pour gouverner : « Il est certain qu'il faut à Mme de Pompadour un ami en qui elle prenne une entière confiance, et cet ami ne peut être que vous. Il n'est pas vraisemblable qu'on réussisse à mettre entre elle et vous les petites entraves qu'on a mises entre elle et moi. Nous ne sommes pas gouvernés et nous ne pouvons l'être que par son influence. Je vous le répète, vous seul pouvez, en conduisant Mme de Pompadour, conduire le Roi. »

Avec la marquise, il y a déjà quelque fraîcheur. Ni elle, ni le Roi n'ont dit expressément au cardinal qu'il conserverait sa place dans le Conseil. Elle a même répondu à ses effusions qu'une retraite sollicitée est diversement jugée et qu'il doit s'attendre « à la surprise générale, étant comblé des bienfaits du Roi ». Cette phrase inquiète Bernis. Ses ennemis l'accusent d'ingratitude parce qu'il a remis sa place de secrétaire d'État; le Roi, qui sait ses raisons, a-t-il pu en avoir la pensée? Si le public et l'Europe s'avisaient de croire à « un commencement de disgrâce », cette opinion fausse ne serait pas sans nuire aux affaires dont on pourrait le charger dans l'avenir : « Il

faut ôter l'idée, écrit-il, que j'ai perdu la confiance de mon maître, sans quoi il vaudrait mieux que je me retirasse à Vic-sur-Aisne ou dans ma famille. J'ai la confiance du Parlement et déjà celle de la moitié du clergé, je puis donc tenir le royaume en paix; mais, si l'on veut me charger de cette besogne, il faut soutenir mon crédit et me mettre en état de vivre décemment à la Cour. » En remettant les Affaires étrangères et sa place de conseiller d'État, le cardinal quitte cent treize mille livres de rente; il a trois abbayes, mais la meilleure ne rapportera rien avant un an, et, s'il n'en obtient pas une plus honnête, il va manquer de cinquante mille livres au moins pour soutenir la dignité de son nouvel état. Ce n'est pas tout : il a dépensé largement à la Cour, tenu une maison honorable pour le Roi, meublé le Palais-Bourbon et des appartements à Versailles, Compiègne et Fontainebleau ; il doit deux cent mille francs à M. de Montmartel, qui a fait ses avances, et il va lui en devoir cent mille autres pour ses dépenses de cardinal. Il faut bien qu'il supplie le Roi de payer les dettes faites pour son service, car sa famille est pauvre et c'est lui qui la soutient; les diverses grâces qu'il a reçues étaient justifiées par les circonstances, par les charges immenses de ces trois années. Ce « tableau » mis sous les yeux de son amie, et qu'elle eût compris à merveille en d'autres temps, a peu de chances aujourd'hui de la trouver bienveillante.

Il en sera de même des mémoires que Bernis adresse au Roi, et dont le franc langage mériterait plus d'audience : « La France risque de perdre toutes ses colonies pour venger la querelle particulière de l'Impératrice. Je persiste à croire, Sire, que le plus grand coup d'État serait de faire la paix cet hiver et d'y faire consentir nos alliés. Où trouvera-t-on les hommes et l'argent nécessaires pour continuer la guerre?... La marine est un corps sans âme. Sans tout culbuter, on peut rendre le mouvement à cette machine engourdie, et j'ose dire que Votre Majesté n'a pas un seul moment à perdre... » Il demande qu'on entoure M. de Massiac, le ministre, « qui est bon homme, mais sans idée, ni imagination » (à Choiseul il a dit : « une grosse bête »), et si on le remplace, ce qui vaudrait mieux, il indique au Roi les mérites divers des hommes qu'on pourrait choisir et la façon d'améliorer les services. M. de Choiseul arrangera tout; mais il faut aller vite : « la chandelle brûle par tous les bouts ».

IV

L'intrigue continuait à ravager la Cour. Avant même d'entrer en fonctions, le nouveau ministre était diffamé et on imputait ces noirceurs à Bernis. Le maréchal de Belle-Isle lui-même ne savait qu'en penser. On prétendait que le cardinal s'en allait parce qu'il conseillait la paix, tandis que la marquise voulait la guerre. Des femmes cherchaient à les brouiller et colportaient les méchants propos. Le cardinal était obligé de défendre celles qu'il croyait innocentes : « Je ne vois à Paris que deux seules femmes de mon ancienne connaissance; l'une est Mme de Chabannes, qui a de l'esprit et qui m'a bien juré qu'elle n'avait jamais tenu un propos qui pût faire tort à mes sentiments pour vous... Pour Mme de Forcalquier, je ne la vois qu'au milieu de cinq ou six ministres étrangers; je lui ai recommandé la même chose. » Tout ce bruit ne lui annonçait rien de bon, bien que la marquise consentît à déclarer qu'elle « n'avait jamais douté de son cœur ».

Il écrivait encore, mais non plus « dans le style de leur ancienne amitié » : « J'ai appelé au Conseil tous vos amis. On m'accusait d'ambition et d'ingratitude envers vous; je me suis dépouillé en faveur de vos amis, mais j'ai épuisé ma santé. J'ai empoisonné ma vie par des chagrins qui intéressent mon cœur. Rappelez-vous l'époque où vous avez cessé de me montrer les lettres de M. de Stainville; je vous ai toujours communiqué les siennes; de ce moment, j'ai cru avoir perdu votre confiance : soyez juste, n'ai-je pas dû le croire? » Elle était bien perdue en effet, et Choiseul, dès qu'il avait pu le deviner, avait abandonné Bernis à son sort. La marquise envoyait de bonnes paroles, promettait l'arrangement des dettes, un logement au Château; ces démonstrations, qui devaient être les dernières, dupaient le pauvre homme. Le Roi avait encore besoin de le tenir en haleine pour quelques jours, le temps d'obtenir un don gratuit de l'Assemblée du Clergé et d'achever l'accord avec le Parlement pour enregistrer la création de trois millions six cent mille livres de rentes viagères.

Le duc de Choiseul arrive le 28 novembre, et le cardinal se met aussitôt à sa disposition : « Mme de Pompadour me dit hier que vous resteriez à Paris jusqu'à samedi ou dimanche.

Jeudi, j'ai ma fonction pour la barrette et ensuite Conseil d'État. Samedi, comité le matin, conseil de dépêches le soir; dimanche, Conseil d'État. Vous voyez que je ne puis vous donner que le vendredi : si vous avez besoin de moi, je pourrai vous aller joindre ce jour-là à Paris, à l'heure que vous m'indiquerez, et j'irai chez vous. Je n'ai que depuis hier mon logement au Château, j'y mets du monde pour m'y établir au plus tôt; je compte y coucher samedi... Je ne vous parle point d'affaires, nous en aurons assez le temps... » Entre temps, la *Gazette de France* annonçait cette nouvelle : « La santé du cardinal de Bernis, dérangée depuis longtemps, ne lui permet plus de continuer les fonctions pénibles du département des Affaires étrangères. Le Roi a agréé sa démission et a nommé à sa place le duc de Choiseul, ambassadeur à Vienne (sous le nom de comte de Stainville). Le Roi conserve au cardinal de Bernis sa place dans ses conseils et l'intention de Sa Majesté est que le cardinal assiste dans le plus grand concert avec le duc de Choiseul pour tout ce qui aura rapport aux Affaires étrangères. » Cette rédaction, qui vient du principal intéressé, a fait sourire les initiés et sans doute le Roi lui-même.

Le 30 novembre, c'est à Versailles la remise du bonnet. M. de la Live, introducteur des ambassadeurs, vient prendre dans les carrosses le nouveau cardinal en son hôtel au Palais-Bourbon, ainsi que le camérier du Pape, l'abbé Archinto, qui a apporté la barrette. Après l'audience du camérier, le Roi est descendu à la Chapelle déjà pleine de monde et a occcupé sa place, près de l'autel, du côté de l'Évangile. A la fin de la messe, le cardinal est entré et s'est agenouillé auprès du prie-Dieu de Sa Majesté. Le bonnet était sur une crédence, du côté de l'Épître ; l'abbé Archinto, en chasuble de dentelles, est allé le prendre et Louis XV, l'ayant reçu dans un bassin de vermeil, l'a posé sur la tête de son ministre. Il est de fort bonne humeur et on lui entend dire : « Je n'ai jamais fait un si beau cardinal. » Après la cérémonie, Son Éminence, ayant été habillée de rouge à la sacristie par le clergé de la Chapelle, monte au cabinet du Roi pour faire son remerciement. Sa personne a fort grand air, et sa harangue toute l'éloquence qu'on peut attendre d'un membre de l'Académie. Chez la Reine, où le tabouret lui est apporté, un bref du Pape est remis à Sa Majesté. Puis c'est, à travers le Château, toujours précédé

de l'introducteur des Ambassadeurs, l'interminable défilé des audiences, chez Mgr le Dauphin et chez Mme la Dauphine, tous deux fort amis du cardinal, chez Mgr le Duc de Bourgogne, Mgr le Duc de Berry, Mgr le Comte de Provence, Mgr le Comte d'Artois, lequel est encore en son berceau, puis chez Madame Infante et chez ses sœurs, Mesdames Sophie, Victoire et Louise. La duchesse de Parme montre sa joie sincère, Mesdames leur déférence envers l'Église, et tout Versailles, qui s'est rangé le long du cortège dans les escaliers et les galeries, regarde repartir dans les carrosses le nouveau « cousin du Roi ».

« Monsieur le cardinal, voilà un beau jour ! » a dit quelqu'un à son passage : mais celui-ci a répondu à mi-voix : « Dites plutôt un bon parapluie. » La bourrasque est proche et Bernis, qui la sent venir, compte trouver un abri dans sa dignité nouvelle. Treize jours encore, et il en connaîtra l'insuffisance. Le Parlement a enregistré, le 12 décembre, l'édit des rentes; dès le lendemain matin, on apporte au cardinal une lettre du Roi. C'est l'heure de ses audiences, et il a dans son cabinet M. de Stahrenberg. Il ouvre le pli, achève la conversation avec l'ambassadeur, qui sort sans se douter de rien, et fait dire aux ministres étrangers qu'il s'excuse de ne pas les recevoir. Puis, ayant trié quelques portefeuilles pour y chercher les lettres du Roi et pris le temps de peser les mots que doit employer un bon sujet, il écrit :

« Sire, je vais exécuter avec le plus grand respect et la plus grande soumission les ordres de Votre Majesté et me rendre dans le terme prescrit à Vic-sur-Aisne, près de Soissons, où je suis logé. Je n'ai demandé à me démettre de mes Affaires étrangères que parce que je n'ai pas cru pouvoir en supporter le fardeau, que ma santé était altérée et que je n'osais pas répondre à Sa Majesté de mon travail... Dieu a vu le fond de mon cœur ; Votre Majesté le verra un jour. Ma seule peine est de lui avoir déplu. Mais ma consolation sera toujours de n'avoir manqué à aucun de mes devoirs envers Elle que par erreur... » Une prière au Roi de « regarder favorablement » ceux des siens qui le servent bien, une autre de permettre à ses neveux et à son frère de le visiter à son abbaye de Vic. Tout est dit ; le pli se cachette aux armes de la vieille maison vivaroise que somme à présent le chapeau romain ; c'est le dernier

acte d'un ministre; le cardinal de Bernis a cessé de compter dans l'État.

Sans voir personne que des secrétaires, il quitte son beau Palais-Bourbon pour ce petit château de Vic, où il va vivre dans la solitude. Toutes ses affaires ne sont pas réglées par ce départ brusque, bien au contraire. Il est forcé de s'adresser à Mme de Pompadour et à Choiseul, pour régler maint détail de sa nouvelle existence, le sort de ses neveux, de ses excellents secrétaires, les frais de sa maison, ses obligations envers le camérier du Pape; il espère que plus tard il sera autorisé à recevoir des visites, à écrire quelquefois à Madame Infante. Le traitement qu'il a subi est très dur ; il supplie sa Majesté « de retrancher de sa pénitence tout ce qui pourrait le présenter aux yeux du public comme un criminel d'État ». Qu'on ne craigne de lui aucune démarche : il n'écrira qu'à ses parents, à quelques amis à qui il doit cette honnêteté et aux gens chargés de ses affaires. Ses ennemis, ses faux amis n'auront aucune occasion de lui nuire encore; son désir unique, qui est aussi un devoir, est « d'être justifié dans l'esprit du Roi ». Tout cela est d'un ton fort digne, d'une insistance fière, et d'une telle candeur que la marquise doit se sentir parfois un peu gênée pour répondre à l'honnête ami qu'elle a abusé. Elle le fait pourtant, retrouvant quelque chose de sa bonne grâce, mêlant à des offres de service des assurances de fidélité. Elle tient par-dessus tout à ôter de l'âme de Bernis toute pensée défavorable à Choiseul : non, le duc n'est pour rien dans cette disgrâce; c'est l' « aveuglement » de la victime qui a tout fait et le mécontentement du Roi n'a pas d'autre source. L'exilé s'en explique une fois pour toutes avec son successeur : « Je serais mille fois plus malheureux, si je soupçonnais les personnes en qui j'ai eu le plus de confiance; aussi j'ai écarté, dès le premier instant, de pareilles idées, et je ne permets pas qu'on les présente. »

Plus tard, lorsqu'il repassera sa vie, il ne pourra pas échapper à certaines coïncidences. Il saura quand Mme de Pompadour a commencé à « le prendre en aversion »; sans doute elle n'a pas cru sérieusement qu'il voulût le pouvoir à ses dépens, mais il n'y avait pas de place pour deux hommes à ses côtés. Ayant décidé que Choiseul serait maître absolu au Conseil, il fallait que Bernis le quittât; pour que sa disparition fût complète et définitive, il fallait que le Roi l'exilât, le mal-

traitât et fût assez dur pour se couper à lui-même les voies du retour. Tel a été le calcul féminin. Choiseul, de son côté, a redouté une influence sur Louis XV, plus ancienne, plus visiblement désintéressée que la sienne. Il représentait le parti de la guerre, qui subordonnait la France aux vues de l'Autriche; ses engagements avec Marie-Thérèse étaient formels et la marquise n'écoutait que lui. Ne fallait-il pas que l'obstacle principal à leur politique commune fût écarté? N'est-il pas évident que Choiseul s'est fait l'avocat de Vienne dans les lettres que Bernis a cessé de voir, et qu'il a eu part dans l'intrigue de sa chute?

Devenu tout-puissant, le duc aura quelques remords envers celui qui fut si confiant, si sincère. Après avoir pallié la disgrâce auprès de la Cour de Rome, il continuera à lui écrire en ami; il fera de son mieux pour adoucir l'exil; il aidera le cardinal, quand il sera devenu prêtre, à obtenir un évêché, toutefois aussi éloigné que possible de Versailles; il le proposera au Roi en 1769 pour être ambassadeur à Rome. Ce jour-là, de la main qui signa la lettre de cachet de 1758, Louis XV demandera à l'archevêque d'Albi d'accepter cette charge : « Mon cousin, celle-ci sera bien différente de la dernière que je vous ai écrite... Je vous permets aussi de m'écrire et je serai très aise d'avoir un commerce de lettres direct avec vous... Je vous ai rendu toutes mes bontés. Comptez sur moi. » Tel est le ton de cette correspondance royale, qui reprend après dix années. Le cardinal était vengé, et Mme de Pompadour bien oubliée.

C'est auprès du Saint-Siège que Bernis passe les dernières années d'une longue vie, ayant appris à ses dépens à se méfier des hommes, mais toujours sensible à l'amitié des femmes, se reprenant à tenir grand état de maison pour l'honneur de la France, fidèle avant tout, comme jadis, à bien servir le Roi. Son ami Choiseul, quand la disgrâce l'aura frappé à son tour, ne finira pas avec autant de sérénité.

PIERRE DE NOLHAC.

A PROPOS DE GLOZEL

RÉFLEXIONS
SUR LES FAUX EN ART
1495-1927

« Si tu lui donnais une apparence de vétusté en l'enterrant, tu l'enverrais à Rome, où il passerait sûrement pour antique et tu le vendrais beaucoup plus cher qu'ici, » disait, un jour, Lorenzo de Médicis à Michel-Ange, s'il faut en croire Vasari, devant un *Cupidon endormi* que le jeune statuaire venait de terminer.

C'est ce qui advint, en tout cas, l'année suivante. Car ce marbre, apporté de Florence à Rome par un marchand et dûment patiné, fut vendu pour antique au cardinal Riario. Mais la réputation du jeune Buonarotti était déjà grande, et bien connue aussi dans les ateliers son adresse à pasticher les Maîtres. Le cardinal Riario le sut, se fâcha, renvoya le faux marbre grec au marchand, un certain Baldassare de Milan, et lui réclama son argent. Mais il fit venir le faussaire à sa cour. Le bruit fait autour de la supercherie servit à accroître sa vogue. On lui commanda un autre *Cupidon*, puis un *Bacchus*, puis la *Pieta* : c'était la gloire. Quant au faux antique, il ne fut pas non plus méprisé, si ce n'est par son premier acheteur. Le marchand le revendit à César Borgia, lequel l'offrit en cadeau à Guidobaldo, duc d'Urbino, dont il voulait se faire bien venir. D'ailleurs, quelques années après, il le lui reprit avec tout ce que l'autre

possédait, en confisquant son duché. Mais alors Isabelle d'Este accourut, toute frémissante de désir, pour enrichir de ce *Cupidon* sa collection célèbre et finit, grâce à son frère le cardinal Hippolyte d'Este, par l'arracher au farouche et galant Valentinois. Une fois dans sa *Grotta*, le faux antique n'en bougea plus, admiré de tout ce qui aimait la belle plastique en Italie.

Cette histoire montre trois choses. D'abord, que le préjugé en faveur de l'art ancien au détriment du moderne est moins récent qu'on ne le pense, puisqu'au xve siècle on l'avait. Et il ne serait sans doute pas difficile d'en découvrir des exemples plus lointains encore. Ensuite, qu'il est parfois aisé de s'y tromper puisque les Mécènes de la Renaissance, qu'on nous donne sans cesse en modèles, l'ont fait. Enfin, que l'authenticité d'une œuvre d'art n'en est pas l'unique vertu, puisque, sans être l'ouvrage de celui qu'on croit ni du temps qu'on imagine, elle peut être un chef-d'œuvre et d'un grand maître et ainsi jouer son rôle d'animateur dans la vie admirative de l'humanité. Le temps, qui consacre tout, ne crée rien et comme il a bien fallu qu'un « antique » fût « moderne » et, partant, méprisé par les archéologues du temps où il l'était, avant d'être considéré par ceux du temps où il ne l'est plus, une belle forme et un savoureux métier ne doivent pas cesser de plaire parce qu'ils ne sont point de l'époque ou de la main conjecturée. Sur tous ces points, les grands amateurs du xve et du xvie siècle nous ont donné des leçons dont nous pourrions profiter.

Et, d'abord, s'ils se sont trompés comme on se trompe de nos jours, ils l'ont reconnu de bien meilleure grâce. Ils n'avaient aucune prétention à l'infaillibilité que donnent les méthodes prétendument scientifiques. En effet, rien n'est moins sûr que ces méthodes, ni plus abusif que ce mot de « science » appliqué à ce qui n'est que de l'érudition. C'est une science si l'on veut, mais qui ne peut à aucun degré fournir des preuves expérimentales et, par là, entraîner des certitudes. Tout au plus des adhésions. Ce qu'on appelle « établi » en archéologie est simplement ce qui est accepté. Le chimiste démontre la vérité de sa découverte en la reproduisant autant de fois qu'il le faut pour convaincre, et le plus souvent en l'appliquant à la vie courante, le physicien en se mettant en présence du phénomène qui se répète identique, le naturaliste en faisant assister au développement de la vie, l'astronome en donnant rendez-vous,

en un lieu et à une heure précise, à l'étoile disparue. Mais l'archéologue... Quelle preuve expérimentale peut-il apporter d'un fait qui n'est pas reproduisible et dont les témoins, eux-mêmes susceptibles d'erreurs, ne sont plus ? Il ne peut rappeler à travers le temps, comme l'astronome à travers l'espace, le témoin que ses calculs sont justes et que l'objet est bien à la distance où il le situe.

Il en est réduit à invoquer des analogies toujours contestables et à invoquer l'autorité que donne un long commerce avec la matière de sa science. Or le raisonnement par analogie, c'est-à-dire le raisonnement qui, de la ressemblance de deux choses en un point en déduit l'identité dans tous, est le plus grossier qui soit. Et la fréquentation des œuvres d'art, qui ne peut les décomposer en leurs éléments, n'est pas comparable à l'expérience du chimiste qui modifie le corps qu'il étudie, ni de la même sorte que celle d'un artisan rompu aux secrets du métier. Elle ne confère aucune sûreté dans le diagnostic. Nous l'allons montrer tout à l'heure.

***

En 1866, les amateurs et les lettrés qui se pressaient dans les salons de M. de Nieuwerkerke admiraient, entre autres pièces rares de sa collection, un buste de terre cuite qu'il venait d'acquérir à la vente Nolivos pour 13 600 francs, somme considérable à cette époque, après des enchères fiévreuses qui avaient fort ému le monde des Arts. C'était le portrait de Girolamo Benivieni, l'humaniste florentin, frère du défenseur de Savonarole et ami de Pic de la Mirandole, né au xve siècle, mort au xvie. Son nom était inscrit dans la terre même et d'ailleurs on retrouvait dans la figure quelque ressemblance avec un portrait de lui au crayon par quelqu'un qui l'avait bien connu : Lorenzo di Credi. Quant à l'artiste, on ne savait que dire : Lorenzo di Credi lui-même peut-être, car il avait dû faire de la sculpture, ou l'un des élèves de Verrocchio qu'il aurait inspiré, ou Benedetto da Majano?.. En tout cas, un maître de la plus belle époque : la fin du xve siècle ou le premier tiers du xvie. L'œuvre criait d'elle-même son origine et était un chef-d'œuvre. Tous les grands amateurs et collectionneurs de cette époque faisaient chorus : le baron Triquetti, qui avait poussé aux enchères le *Benivieni* pour le compte d'un prince en exil,

Eugène Piot, His de la Salle, Timbal, Davillier, Carrand, ces derniers spécialisés dans l'art florentin, d'autres encore... L'enthousiasme était tel qu'on en vint à regretter que ce trésor demeurât la propriété personnelle du directeur général et surintendant des Beaux-Arts de la maison de l'Empereur, quelles que fussent l'aménité de son accueil et l'hospitalité de sa collection. M. de Nieuwerkerke comprit à demi-mot : au prix coûtant, ce que n'avait fait aucun des précédents propriétaires du buste, il le céda au Louvre où le monde entier vint admirer la facture inimitable du *quattrocento* et se pénétrer de l'expression d'un poète florentin à l'âge d'or de la Renaissance.

« On sent, disait un critique, que le personnage a vieilli dans l'étude et dans la douce confidence de la Muse ; il penche la tête comme pour écouter l'écho d'une chanson intérieure. Toute la finesse italienne respire dans sa physionomie expressive, la bonhomie se mêle sur ses traits à la plus subtile expérience... Tout, dans ce buste, porte le sceau d'une personnalité frappante. Nous n'avons pas connu Benivieni : nous jurons qu'il est ressemblant. »

On ne se trompait pas. Ce buste était ressemblant, et l'on pouvait en juger sans avoir connu le modèle, car il offrait au plus haut degré de ces traits de « dissemblance » d'avec l'Espèce qui décèlent l'individu. Seulement, ce n'est pas à Benivieni qu'il ressemblait, mais à un vieil ouvrier de la manufacture de tabacs, à Florence, un certain Giuseppe Bonaiuti, surnommé par ses camarades *Il Priore*. Et ce n'était point un élève de Verrocchio, conseillé par Lorenzo di Credi, qui l'avait fait, mais un statuaire bien vivant, Giovanni Bastianini, de Fiesole, très connu de ses compatriotes, auteur de fort beaux bustes en marbre, de cheminées à la manière du xve siècle en brocatelle d'Espagne et de terres cuites évidemment inspirées du *quattrocento*. Il travaillait à Florence. Un antiquaire, nommé Frappa, l'aidait de ses subsides et de ses conseils. Il lui avait pris la fantaisie de faire un buste de Benivieni, l'auteur des pieux cantiques chantés par les enfants iconoclastes aux beaux jours de Savonarole. Pour cela, il ne s'était pas mis en grands frais de sources iconographiques. Tout au plus avait-il vu le dessin de Lorenzo di Credi. Il avait pris tout bonnement un passant dont la tête lui revenait et qui sans doute reflétait quelque chose de fin et de supérieur à sa condition, puisque ses camarades l'avaient surnommé *Il Priore*.

En cela, l'artiste ne faisait que suivre la tradition des maîtres. Entrons au Louvre, dans l'ancienne salle des Primitifs, et regardons les portraits de Virgile, de Ptolémée, de saint Thomas d'Aquin ou de saint Augustin attribués à Juste de Gand : ils ont été imaginés d'après des contemporains de l'artiste, comme le *Benivieni*. Et pourquoi pas? Quand nous longeons les bords de l'Arno en sortant de l'église du *Carmine*, après une heure passée en compagnie des Florentins visibles dans les fresques de Masaccio, ou quand nous cheminons dans Bruges en quittant le petit musée de l'hôpital Saint-Jean, nous croisons à chaque pas les modèles des portraits anciens que nous venons d'interroger. Ce bourgeois est un donateur, cette béguine est une bourgeoise de Memling, ce sacristain est un Saint Joseph ou un Saint Jean. En si peu de temps, — quatre ou cinq siècles, — la race a si peu changé, les données physiologiques sont si semblables! Quiconque en exprimera la vie aura chance de reproduire un être vivant au xve siècle. Ainsi fit Giovanni Bastianini.

Sa récompense dut être surtout la joie de la réalisation esthétique, car le profit matériel fut mince. 350 lires, tel est le prix que la lui paya son Mécène ordinaire, le signor Frappa. C'était vers la fin de l'année 1863 et, même pour cette époque, la somme pouvait sembler misérable. Mais savait-on quand l'acheteur pourrait jamais en tirer parti? La fortune sourit pourtant assez vite à cet antiquaire. En novembre 1864, passait à Florence un connaisseur et agent des grands collectionneurs de Paris, en train de chiner par toute l'Italie, M. de Nolivos. Il vit Frappa, il vit chez lui le *Benivieni*. Ni l'un ni l'autre ne s'expliquèrent très clairement sur ce qu'ils y voyaient. Frappa n'assura nullement que ce fût une œuvre ancienne, Nolivos ne parut pas s'en apercevoir. Il en offrit seulement 700 francs, l'antiquaire le céda pour ce prix; mais, pensant bien que son acquéreur en tirerait un meilleur parti, il stipula une prime sur les majorations à venir. Et de ce double silence naquit une présomption d'authenticité.

Ce ne fut plus une présomption, mais une déclaration officielle qui salua le buste à Paris, en 1865, lors de l'Exposition rétrospective organisée par l'Union centrale des Arts appliqués à l'industrie, où il fut exposé. Et lorsque, par M. de Nieuwerkerke, il fut entré au Louvre, la consécration réunit si bien

l'unanimité des suffrages, que si l'auteur ou son modèle était mort à ce moment, et si nul n'avait voulu après lui ou pu administrer la preuve du faux, le buste de Benivieni continuerait à être exposé dans nos salles de la sculpture italienne de la Renaissance et donné, encore aujourd'hui, par les professeurs d'Histoire de l'Art comme un des prototypes du faire inimitable et du sentiment disparu chez les successeurs de Verrocchio.

On le vit bien quand vint, de Florence, le bruit que le buste était faux. Devant le triomphe de leur œuvre au Louvre, suivi d'ailleurs de plusieurs autres dans divers grands musées d'Europe, les Florentins n'avaient pu rester plus longtemps *acqua in bocca*. Le secret avait filtré, se répandait peu à peu, submergeait le monde des critiques. C'est alors que commença, en faveur de l'authenticité, une campagne désespérée. Il ne fallut pas moins de trois ans aux directeurs des Beaux-Arts, conservateurs du Louvre et grands collectionneurs, pour se rendre à l'évidence. Non seulement l'artiste et le marchand florentins ne furent pas loués de leur franchise, mais une bordée d'injures accueillit leur *meâ culpâ*.

Il leur fallut prouver cette culpabilité. Un critique écrivait : « Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'auteur prétendu du *Benivieni* ne s'est pas encore prononcé, si séduisant qu'il soit de passer pour l'auteur d'un chef-d'œuvre, mais s'il l'ose un jour, on lui répondra : Non ! vos ouvrages sont trop connus. Quand les amateurs veulent juger vos terres cuites mignardes, ils le font en trois mots : c'est du Bastianini ! » Un autre déclarait que « ce buste porte en lui un caractère de liberté et de spontanéité qui ne pourra être imité par un copiste de nos jours. Il fait et fera toujours l'honneur de notre galerie nationale. » Et comme ce critique était aussi un sculpteur, il ajoutait quelque chose comme ceci : « Je consens à être votre gâcheur toute votre vie, si vous me prouvez que vous êtes l'auteur de cette œuvre exquise. » Un troisième publiait un pamphlet intitulé : « *l'Ane qui prend la peau du lion, fourberie florentine à quatre personnages, histoire véridique dont la moralité est que les personnages susdits en sont complètement dépourvus.* » Vainement, le vendeur attestait-il l'origine récente du buste qu'il avait vendu, disait-il, *non gia come opera antica o moderna ma bonariamente tal quale esso la vidde e la esaminò*. Vainement, deux artistes estimés de Florence, le chevalier Bianchi et Cavalenzi, certi-

fiaient qu'ils avaient vu Bastianini à l'œuvre. Vainement, enfin, tous les ouvriers de la manufacture de Tabacs signaient cette déclaration, que *la terra cotta rappresentante Girolamo Benivieni è il proprio ritratto di Giuseppe Bonaiuti, detto il Priore, nostro compagno di mestiere, essendo lavorante di sigari*; les savants ne voulurent rien entendre. Quelle cause sacrée défendaient-ils donc? Ce n'était pas la beauté de l'œuvre : elle n'était contestée par personne et moins encore par son auteur que par nul autre. Ce n'était pas la gloire d'un tel artiste du xve siècle, puisqu'on ne savait pas son nom et que le patrimoine collectif des maîtres de cette époque, les Mino da Fiesole, les Desiderio da Settignano, est assez riche pour se passer de cette apostume. Ne cherchons pas : ce qu'ils défendaient, c'était leur propre infaillibilité. Voilà ce qui donnait à leurs protestations ce caractère d'âpreté qui surprend fort si la seule recherche de la vérité est le mobile, et si le seul mérite d'une œuvre d'art est sa beauté.

Cette beauté, en effet, disparut aux yeux des savants, en même temps que l'authenticité de l'œuvre. Ils la reléguèrent dans les ténèbres extérieures où l'on met quelques faux pour faire croire que toutes les autres œuvres exposées au Musée ne le sont pas, si l'on peut parodier ainsi une formule célèbre. En un instant, le *Benivieni* perdit sa fraîcheur, sa « finesse italienne », sa « physionomie expressive », sa « bonhomie », sa subtile expérience. Il n'écoutait plus « l'écho d'une chanson intérieure ». Comme si l'âge d'une femme subitement révélé la privait de tous les charmes qu'on lui trouve, il suffit que ce pauvre buste fût convaincu d'avoir quatre ans au lieu de quatre cents pour que son prestige fût perdu. Les Anglais, qui n'avaient pas été moins naïfs que nous, eurent plus de fierté. Ils avaient mis dans leur musée de South Kensington, dit *Victoria and Albert museum*, une autre terre cuite du même Bastianini, un buste de Savonarole, fait d'après des médailles, très ressemblant par conséquent. Ils ont bien plus aisément que nous abandonné l'idée que ce fût chose du xve siècle, mais ils n'ont pas abandonné du tout l'idée que ce fût une chose agréable à voir. Et ils l'ont acheminé des salles de la Renaissance dans un vestibule plein d'œuvres intéressantes, la plupart modernes, près du *Grill room*, c'est-à-dire en un lieu où l'on ne peut manquer de passer.

*
* *

Il semble qu'une erreur aussi retentissante ait dû enseigner la prudence aux « autorités » qui présidèrent depuis aux destinées du Louvre. Il n'en fut rien. Quelque trente ans après la chute de M. de Nieuwerkerke, — lequel spontanément tint à rembourser le prix qu'avait coûté le *Benivieni*, — on voyait exposé, dans la salle des bijoux, au Louvre, près d'une fenêtre, sur une stèle et dans une petite vitrine carrée, un objet d'orfèvrerie, nouvellement acquis pour la bagatelle de 200 000 francs, et que le monde savant célébrait comme « un antique d'une inestimable valeur », une pièce « sans rivale ». C'était une tiare et bien que cette coiffure soit d'un usage peu courant, les archéologues décrivaient avec assurance la fonction qu'elle avait remplie, ou plutôt les fonctions, car elle en avait eu de multiples, son origine, sa date et tout le symbolisme et les intentions qu'elle recélait. Nulle hésitation, pas de doute.

Toutes les « autorités » chargées d'authentiquer les chefs-d'œuvre du Louvre le déclarèrent hautement : cette tiare était l'œuvre d'un artiste grec du milieu de l'an II avant Jésus-Christ, un artiste établi à Olbia, et « héritier des traditions d'art qui ont fait la gloire de l'orfèvrerie bosphorane ». Les citoyens de cette ville d'art fameuse l'avaient commandée pour l'offrir en présent au roi scythe Saïtapharnès, comme le prouvait l'inscription qui tournait autour d'elle, et pour amadouer cet irascible suzerain. Voilà pourquoi les murailles de la ville étaient figurées ceignant le couvre-chef comme un bandeau. Étant grec, l'artiste avait figuré au centre des scènes homériques : la réconciliation d'Achille et d'Agamemnon, la restitution de Briséis, les funérailles de Patrocle avec maint accessoire épique; s'adressant à un roi indigène, il avait rappelé, dans la frise qui courait plus bas, des scènes de la vie scythe : chasses, domptage de chevaux, une faune et une flore admirables. Et quelle exécution! « Une finesse étourdissante que les plus habiles artistes modernes se déclarent incapables d'égaler. C'est vraiment le *nec plus ultra* du rendu... », s'écriait un des plus savants historiens d'art.

Pour l'ignorant qui s'arrêtait devant ce bonnet pointu en or, il y voyait, en effet, certaines qualités de richesse ornementale, une heureuse répartition des pleins et des vides, d'amusants épisodes de la vie animale, spirituellement traités,

bref, un juste sentiment décoratif. Quant aux têtes de héros et d'héroïnes joufflues, épaisses, écarquillées, aux commères mafflues qui jouaient les Briséis, aux grotesques bonshommes qui gambadaient avec des chevaux, si c'était là vraiment de l'art grec, tant pis pour l'art grec! Il avait bien dégénéré dans la ville d'Olbia et les types de l'Iliade qu'on donnait en offrande à un roi barbare, s'ils étaient bien bons pour lui, ne valaient point du tout l'admiration qu'on leur prodiguait chez nous. Mais fallait-il vraiment en accuser les Grecs?

Aussi, nul ne fut étonné, en dehors du monde savant, lorsqu'on entendit courir cette rumeur : la tiare, la tiare d'Olbia, la tiare de Saïtapharnès est fausse! Mais ce qui surprit les profanes au plus haut point, c'est que, depuis longtemps, ce faux eût été dénoncé et non seulement le faux, mais le faussaire, le lieu où il fabriquait ses « antiques », les éléments dont il les composait, le poids de la plaque d'or employée. Dans une conférence faite au mois d'août 1896 au congrès archéologique de Riga, le directeur du musée d'Odessa, M. von Stern, avait donné toutes les précisions possibles. Et c'est en 1903 seulement que le gouvernement français, sous la pression de l'opinion publique, ouvrit une enquête. Les conservateurs du Louvre ignoraient-ils ces faits et comment, s'ils les connaissaient, n'avaient-ils pas, dès la première alerte, reconnu leur erreur?

Mais c'est qu'il n'y a aucune erreur! répondirent-ils, à la presque unanimité. Il n'y a, dans cette campagne de presse, que la malignité de l'ignorance publique d'une part, et de l'autre la jalousie de l'étranger. « C'est le sort naturel de la beauté d'exciter la médisance », s'écriaient-ils et comme un de ces « médisants », M. Furtwaengler, l'avait définie « un salmigondis confus de motifs empruntés aux œuvres et aux époques les plus diverses du ve au i^er^ siècle avant Jésus-Christ, entrelardé de quelques méprisables inventions originales », il fut vivement rabroué. Il le fut, comme, trente ans auparavant, l'avait été Bastianini. Non, non, ce ne pouvait être un faussaire, qui avait exécuté ce chef-d'œuvre! « Ce faussaire né dans l'imagination de M. Furtwaengler, disait-on, est un être des plus singuliers, à la fois étonnamment « roublard » et prodigieusement stupide, très érudit et très ignare, plagiaire servile et inventeur téméraire, bref, un amas de qualités et de défauts contradictoires, qui doit

représenter non un individu, mais toute une association de professeurs et d'artistes, d'imbéciles et d'escrocs où les décisions, sans doute, étaient prises à la majorité des voix. »

Ce diagnostic n'était point tout à fait erroné et le savant défenseur de la tiare avait vu juste en définissant ainsi ce que devait être l'auteur d'un tel faux. L'erreur était de nier qu'il pût exister ailleurs que dans l'imagination de M. Furtwaengler. Car M. Furtwaengler n'avait pas d'imagination. Il avait pris le type de son faussaire dans la plus vulgaire réalité. Et, un beau jour du printemps de 1903, on vit venir à Paris un petit juif à lunettes, qui dit tout doucement : « C'est moi. »

Il s'appelait Israël Roukhomovski et exerçait, dans un faubourg d'Odessa, la profession de ciseleur. Huit ans en deçà, on l'avait chargé de fabriquer un objet en or, de style antique, destiné, disait-on, à être offert à un professeur d'archéologie de Kharkow à l'occasion de son jubilé : une tiare. Il s'était mis à l'ouvrage. Pour le guider dans sa besogne, on lui avait tracé tout le programme des scènes à figurer, tirées de l'Iliade et aussi de la vie scythe et, pour l'aider, on lui avait remis quatre petits fragments d'or repoussé et ciselé, contenant une inscription et des motifs ornementaux et deux ouvrages d'archéologie figurée, afin qu'il y puisât les modèles à reproduire. Certes, ces documents étaient fort imparfaits, quasi primaires. Un archéologue aurait eu besoin de références plus sérieuses, non de mauvaises gravures, mais des originaux. Il se serait livré à de longues études comparatives, à des discussions sans fin, — et n'aurait pas fait la tiare. Mais un pauvre artisan, habile en son art, n'en avait pas demandé davantage. Il y avait travaillé six mois, reçu 1 800 roubles pour cela. Après quoi, on lui avait repris trois des quatre fragments d'or prêtés, et les livres d'images communiqués, afin qu'il ne restât rien chez lui pouvant mettre sur la piste du faux.

Telle est l'histoire qu'il raconta en toute simplicité. Mais les « autorités » archéologiques la trouvèrent invraisemblable. On le soumit à un interrogatoire fort serré et à de sévères épreuves, qui durèrent plusieurs semaines. Roukhomovski répondit à tout. « De quels morceaux d'or, trouvés où, achetés où, avait été faite la tiare? — De tels et tels. — Avec quels outils? Ceux-ci. — Soudés comment? — De cette sorte. — Et les figures, les avait-il copiées et d'après quel modèle? » Il

désigna, de mémoire et sans pouvoir très bien les définir, — telle était grande son ignorance livresque! — les deux ouvrages qu'on lui avait prêtés et montra les calques au pointillé qu'il en avait tirés. Quoi! il n'avait pas vu les monuments eux-mêmes et d'après ces calques grossiers, sans ombres, il avait pu repousser et ciseler ces hauts reliefs! « Je le ferais encore. — Est-ce possible? » Il le refit d'après des calques nouveaux qu'on lui imposa, sous les yeux des experts et le refit dans la perfection. Enfin, il exécuta une tranche entière de la tiare. M. Clermont-Ganneau, qui, d'ailleurs, n'avait jamais commis une seule erreur de diagnostic dès le début de l'enquête, déclara hautement: « C'est bien la même main qui a exécuté la tiare » et avec un poinçon fabriqué par elle-même. « A défaut de la signature du ciseleur, nous avons là, en quelque sorte, la signature de l'outil. »

A ce coup, il fallut se rendre. Mais le monde savant ne le fit point sans avoir copieusement injurié celui qui avait eu le tort d'avoir raison contre lui. Non seulement la tiare n'était plus un exemple de ce « sentiment si net et si affiné de l'union intime et nécessaire entre la destination de l'œuvre et sa décoration, qui fait le charme des productions de la Grèce »; mais c'était « un pot-pourri d'images pillées au petit bonheur par un faussaire souvent maladroit ». Le rapport officiel au ministre des Beaux-Arts le disait sans ménagement : « Ces procédés, ces *trucs*, pour les appeler par leur nom, n'avaient, d'ailleurs, rien de bien nouveau et personne n'ignorait qu'on les pratiquait couramment dans plus d'un atelier de peinture et de sculpture. » Cette façon de sauvegarder le prestige de l'Archéologie parut au public bien extraordinaire. Puisque le procédé était si « connu » et le faussaire si « maladroit », comment tout le corps savant, sauf M. Clermont-Ganneau, et peut-être deux ou trois autres, s'y était-il laissé prendre? Qu'est-ce qu'une science qui, sept ans durant, ne fournit des arguments qu'à l'erreur? Comment, par exemple, les archéologues n'avaient-ils pas reconnu les figures ou les détails décoratifs copiés sur d'autres monuments antiques? Ils les avaient fort bien reconnus, répondirent-ils, mais ce n'était point là un indice probant de leur modernité, les artistes anciens puisant sans scrupule dans l'immense répertoire de motifs et de types créés par leurs prédécesseurs. Soit... Mais voici mieux : on remarquait dans la tiare

certains détails tirés d'un antique conservé au cabinet des médailles. Et ces détails contenaient des variantes qui ne se trouvent pas dans cet antique, mais qui se trouvent, par une singulière erreur du graveur, dans l'ouvrage consulté par Roukhomovski. Il était bien surprenant que le « toreute » du IIe siècle se fût rencontré si souvent avec le compilateur de l'album du XIXe siècle, jusqu'à partager ses erreurs de gravure! Et si c'était bien, en effet, dans ce recueil que l'auteur de la tiare avait puisé ses groupements et ses erreurs, comment les érudits ne les avaient-ils pas reconnus? Était-ce donc quelque chose d'ésotérique, un livre si rare qu'il ait pu échapper à toutes leurs recherches?

***

Point du tout et voilà bien le malheur! Si ç'avait été un document rare, les savants l'auraient étudié. C'était tout bonnement le *Bilder-Altas zur Weltgeschichte*, de Weisser, quelque chose comme ces recueils populaires d'encyclopédie lancés par nos grandes maisons d'édition pour l'instruction en famille, publication si banale que jamais ils n'avaient daigné y jeter les yeux. Car il est de « bonnes méthodes », d'après lesquelles il ne faut point s'attarder aux ouvrages de seconde et de troisième main. Si, ce jour-là, les érudits avaient oublié les bonnes méthodes et feuilleté cette compilation vulgaire, ils auraient trouvé la vérité, tandis que leur méthode les a laissés sept ans patauger dans l'erreur!

Ils s'y trouvaient si bien qu'ils n'en voulaient plus sortir. Roukhomovski ayant utilisé dans l'ensemble de son œuvre un des fragments d'or qu'on lui avait remis, — une zone circulaire où étaient tracées une muraille et une inscription, — les « tiaristes » se jetèrent sur ce lambeau d'inconnu pour en soutenir encore l'authenticité. Ce fragment, du moins, était antique : de là, venait l'erreur sur le reste; et comme, justement, il contenait l'inscription, la chose capitale en érudition, qu'importait que le reste ne le fût pas? Malheureusement, cette dernière consolation leur fut dérobée. Il apparut que, pour n'être point de Roukhomovski, ce fragment n'était point nécessairement antique, mais peut-être tout simplement d'un premier faussaire maladroit, auquel on l'avait donné à exécuter, puis retiré, après un

essai demi infructueux. Au total, rien de tout ce bonnet n'avait dû coiffer le chef de Saïtapharnès.

Loyalement, il est vrai, les plus enragés « tiaristes » convinrent de leur erreur et ce furent les plus compromis qui en convinrent le mieux. Mais si leur bonne foi ne fut jamais en cause, que devient leur « autorité », — cette « autorité » qu'on invoque encore à propos de Glozel? Et que vaut une « méthode » qui a conduit non pas une des autorités de cette époque, mais à peu près toutes, et pendant sept ans, à un résultat si dérisoire? Il faut bien qu'elle soit insuffisante ou viciée par quelque erreur foncière. L'enseigner, c'est proprement enseigner à ne pas voir clair.

Une de ces erreurs est de raisonner comme si un artisan maître de son métier avait besoin de procéder à la manière d'un archéologue pour se documenter, s'assimiler et, partant, de ne pas croire cette assimilation possible, si les conditions nécessaires à l'archéologue ne sont pas remplies. Or, il n'en est rien. L'expérience, maintes fois renouvelée, prouve qu'un simple artisan, prompt de l'œil et de la main, n'a pas besoin de tant savoir pour comprendre, ni de tant voir d'un maître, d'un procédé, d'un style pour se les approprier. Bien plus lent que l'intellectuel dans l'aperception des idées, il est bien plus rapide à se saisir des moindres modalités d'une forme. Et ce n'est pas d' « esprit de finesse » qu'on a besoin dans ces choses, mais de sensibilité tactile, et lorsque celui-ci a épuisé ses ressources, l'objet de l'analyse est encore justiciable de celle-là.

Une autre erreur de méthode est de vouloir que, pour produire un admirable faux, il faille posséder un tempérament créateur, et d'en déduire que l'artiste incapable de produire une belle œuvre originale n'a pas été capable d'imiter celle d'autrui. Ce fut un des arguments du docteur Bode pour dénier à feu Richard Cockle Lucas la paternité de la *Flora*, des critiques de Bastianini pour lui contester celle du *Benivieni*, des défenseurs de la tiare pour traiter Roukhomovski d'imposteur. Et il est vrai que les autres œuvres du sculpteur anglais ne valaient pas la *Flora*, que les bustes en marbre de Bastianini étaient moins vivants et émouvants que son *Benivieni* et son *Savonarole*, et que le petit sarcophage, que voulut nous faire admirer Roukhomovski au printemps de 1903, décelait une absence totale d'imagination chez le compilateur de la tiare. Mais

quel pauvre argument! Si les auteurs de pastiches étaient capables de puissantes œuvres originales, ils ne feraient pas de pastiches! Leur adresse en ce genre est presque une contre-indication. D'abord, il leur faut une patience et une minutie dont le tempérament créateur est rarement capable, ensuite le pasticheur est foncièrement celui qui regarde l'œuvre déjà sortie de la main de l'homme. Le créateur est foncièrement celui qui regarde la Nature non interprétée. Il est bien arrivé que, dans ses études de jeunesse, un futur créateur, enthousiaste du passé, s'attachât d'assez près à l'œuvre des maîtres pour en donner l'illusion. Michel-Ange en est le plus célèbre exemple. On en pourrait citer d'autres. Mais ce n'était là qu'un jeu, un exercice pour perfectionner son mécanisme, les gammes du sculpteur ou du peintre. Ce ne fut jamais une vocation ou un métier, tandis que, chez les assimilateurs, c'est l'un et l'autre, par quoi ils acquièrent la maestria qui manquera toujours à leur interprétation personnelle de la Nature. Les pasticheurs de génie ont le génie du pastiche et n'en ont point d'autre.

C'est ce qui apparut quelques années après la tiare, dans le débat quasi mondial que souleva la *Flora*. Cette fois, l'aventure se produisit à Berlin, au *Kaiser Friedrich Museum*, sous la dictature du savant archéologue qu'on a appelé « le Moltke des Musées », le docteur Bode. Un beau jour de 1909, le monde étonné apprit qu'il possédait un buste de cire polychrome modelé par Léonard de Vinci : la moitié supérieure d'une statue, une figure de femme couronnée de fleurs, penchant la tête, souriant comme la Joconde, les seins découverts, et commençant un geste, tronqué par la cassure du bras, qui eût peut-être rappelé celui de l'ange dans *la Vierge aux rochers*. La tête du musée Wicar avait donc une rivale et quelle rivale! Un grand remous de surprise agita le peuple des musées, du Vatican jusqu'à l'Ermitage. Non pas qu'on doutât que le Vinci eût fait de la sculpture. Il en a fait vraiment, mais qu'est-ce qu'il en reste? Où en voir un vestige? Et voici que le docteur Bode, « autorité » vénérée en tout ce qui touche la sculpture de la Renaissance, en avait trouvé un! Et le monde n'en avait jamais rien su!

« Oh! pardon, fit une voix d'outre-Manche et presque d'outre-tombe, la voix d'un vieillard. Je le sais bien, moi, car c'est mon père qui l'a faite, cette cire, avec de vieux bouts de bougie achetés aux valets des grandes maisons du West-End. Il l'a faite,

vers 1847, sur la commande d'un antiquaire d'après la copie peinte que j'avais faite moi-même d'un tableau, une *Flora* attribuée tantôt au Vinci, tantôt à Perdrini. Le tableau fut repris par l'antiquaire et le buste fut refusé. Voici la photographie qui en fut prise alors. On ne put le vendre, on finit par le mettre dans la cour de la maison, exposé à l'air, ce qui le patina. On s'en est défait enfin pour peu d'argent, tout patiné, mutilé, sali... » L'homme qui parlait ainsi avait plus de quatre-vingts ans. C'était le fils du statuaire anglais Richard Cockle Lucas, artiste fort adroit qui s'était spécialisé, en son temps, dans les réparations et reconstitutions antiques.

Quelqu'un qui l'avait connu, un commissaire-priseur de Southampton, M. Charles F. Cooksey, vint confirmer ce témoignage. Mais le docteur Bode n'en fut nullement ébranlé. Il plaida que Lucas avait seulement eu le buste en sa possession et en avait tenté une copie, laissée inachevée. Puis il tenta d'expliquer comment le chef-d'œuvre du Vinci, quoique appartenant à Lord Palmerston, qualifié grand amateur d'art, était venu échouer dans d'obscures boutiques, menacé d'être mis en pièces pour utiliser la cire qu'il contenait, enfin acquis pour une somme dérisoire. On se perdit dans un labyrinthe d'hypothèses. S'il n'apparut pas clairement que la photographie produite par le fils de Lucas fût bien celle de la *Flora*, il n'apparut pas du tout que la *Flora* pût remonter jusqu'à Léonard. Sans doute, l'Empereur allemand avait jeté dans la balance le poids de son autorité. Il était venu en personne, avait considéré l'énigmatique sourire du sphinx et prononcé un verdict lapidaire que la malignité publique avait traduit : *Veni, vidi... Vinci*. A cela que répondre ? Richard Cockle Lucas, n'étant plus là, ne pouvait refaire sous les yeux des professionnels l'œuvre attribuée à l'ami de Ludovic le More, ni donner des précisions sur la manière dont elle avait été faite. Et dès qu'une telle preuve ne peut être administrée, tous les faux du monde, s'ils sont tenus pour vrais par les conservateurs d'un musée, profitent d'une présomption d'authenticité.

A quel point cette présomption nous égare, on l'a vu par les exemples que je viens de rappeler. Autant il est facile de faire entrer un faux dans un Musée, autant il est difficile de l'en faire sortir. Il faut pour cela une telle conjoncture de chances favorables ! Il faut que l'auteur soit encore de ce monde ; donc, au

bout de quelques lustres, le Musée est à l'abri de son intervention. Il faut qu'il ose se déclarer, ce qui ne va pas sans risques, car en se déclarant il perd sa clientèle d'antiquaires et n'est pas sûr d'en trouver une d'amateurs de moderne. Il faut qu'il soit en état de venir administrer la preuve de son adresse à feindre et qu'on veuille bien le lui permettre officiellement, — ce que le gouvernement français a fait très loyalement et généreusement, en 1903, pour l'auteur de la *Tiare*. Supposons Bastianini et Roukhomovski morts avant la révélation de leur existence, ou simplement intéressés à ne la révéler point. Supposons que le modèle de l'un ait disparu, sans laisser une photographie qui fût une preuve, ou que l'autre n'ait pas conservé les calques de ses figures, ni la mémoire des gravures où il les avait prises : le *Benivieni* et la *Tiare* seraient encore au Louvre, à des places d'honneur et, dans les cours d'Histoire de l'Art, on enseignerait aux auditeurs dociles les caractéristiques de l'art du xve siècle, ou du iie siècle avant notre ère, d'après les ouvrages d'un contemporain d'Offenbach et d'un sujet de S. M. le tsar Nicolas II.

Ainsi, que les croyants se rassurent : les grands musées d'Europe peuvent continuer à offrir à notre admiration et à proposer à notre étude bien des œuvres dont l'authenticité est fort douteuse sans craindre d'entendre le cri redoutable : *Me, me, adsum qui feci!* Et que les ignorants prennent confiance. S'ils aiment une chose d'art, si leur sensibilité est touchée par un bel équilibre de lignes ou une riche harmonie de tons, ou un savoureux métier, leur plaisir est légitime et rien ne les oblige à le justifier par des dates et des signatures. Leur goût instinctif vaut tout autant pour éprouver le charme d'une œuvre, même ancienne, que la compilation d'innombrables exemples mal compris et mal digérés. Ils ne sont pas plus que les savants exposés à se perdre dans le dédale des « attributions » et des « influences », ni à prendre pour la création d'un génie original des siècles passés, ce qui est peut-être dû à un obscur émule de Bastianini et de Roukhomovski.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

L'ALTANA
OU LA VIE VÉNITIENNE
1899-1924

VII [1]

VENISE RETROUVÉE

Venise, octobre 1924.

J'ai dîné seul chez Cova, après une journée passée à parcourir Milan. C'est toujours le Milan de jadis avec son activité bruyante et sympathique, son aspect de prospérité et de vie affairée. Les petits tramways jaunes circulent rapidement en ses rues populeuses, prévenant de leur approche, à coups de timbres péremptoires, les passants qui les évitent sans hâte. Par ce bel après-midi d'octobre commençant, les Milanais sont dehors. A l'heure du déjeuner, j'ai eu peine à trouver une place libre chez Biffi sous les Galeries, dans la rumeur des conversations et la fumée des cigares et des cigarettes. Il y avait à une table voisine de la mienne une grande femme qui parlait haut à plusieurs hommes assis non loin d'elle. Elle avait un visage commun et régulier, mais bien vivant et expressif et je songeais, par contraste, en la regardant, aux doux et tendres visages des Vierges de Luini et de Crivelli que je venais de revoir à l'Ambroisienne et au Brera, un Brera dont le reclassement d'après-guerre n'est pas terminé et dont quelques salles seulement sont visibles.

Copyright by Henri de Régnier, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet, 1er et 15 août, 15 septembre, 1er octobre et 1er novembre.

La dame milanaise s'apprête maintenant à partir. Elle se poudre, met du rouge à ses lèvres, se gante, promène sur la salle moins pleine un regard impérieux et mécontent. Il semble que sa journée s'annonce mal. Ses adorateurs ont disparu et aucun n'a fait mine de lui régler son addition. Milan est une ville pratique où chacun pense à soi. J'en vois la preuve sous mes yeux, mais je n'ai nulle envie de m'attarder à des réflexions morales et à des considérations ethniques ou sociales. Il fait beau. Le soleil brille au doux ciel d'Italie et m'appelle au dehors. Sur la vaste place, le Dôme hérisse ses clochetons de marbre ajouré et dresse sa masse irrégulière aux mille anfractuosités d'ombre bleuâtre. J'éprouve un vif besoin de marche et de mouvement sans savoir où j'ai envie d'aller. A Santa-Maria delle Grazie revoir le fantôme, à demi effacé, de la Cène de Vinci, à Sant' Ambrogio dont l'antique campanile porte incrustées des plaques de faïence, à Santa Maria della Passione pour relire l'inscription qui la consacre à l'amour et à la douleur : *Amori et dolori sacrum* ? Mais non, j'errerai au hasard des rues. On y rencontre des portails d'églises et des façades de palais où parfois, à travers une grille de ferronnerie, on aperçoit la verdure intérieure de quelque jardin. Que m'importe ? Ce que je veux des choses et de moi-même, c'est ce sentiment d'être là où je suis, de respirer cet air, de fouler ce sol, d'entendre autour de moi résonner des voix italiennes, qui bientôt, ailleurs qu'à Milan, prononceront un mot, un nom, celui que j'ai répété si souvent depuis des années de regret et de souvenir.

La journée s'avançait quand je me suis trouvé devant le Castello. J'ai pénétré dans la vaste avant-cour. A gauche, s'élève la Rochetta, et à droite, dans la Cour ducale, le palais des Sforza. Ces fortes constructions en brique rouge, quoique trop restaurées, ont grand air guerrier et féodal. La sortie donne sur le parc. On a placé là un gros canon, trophée de la Grande Guerre. Sur l'affût, des enfants sont grimpés qui rient et interpellent le photographe en train de démonter l'appareil devant lequel les mamans milanaises font poser leur progéniture juchée sur l'énorme obusier autrichien. Comme le jour baisse, l'opérateur s'apprête au départ. En effet, le crépuscule vient doucement. Les promeneurs se font plus rares. De temps en temps passe un bicycliste rapide. L'air fraîchit. Une vapeur légère estompe les massifs et monte des pelouses. Je quitte le banc où je m'étais

assis. Au loin, à la Porta Sempione, l'Arco della Pace dresse son marbre napoléonien.

J'ai dîné seul chez Cova. La salle, éclairée par des ampoules voilées de soie rouge, est à peu près vide. Rien de l'animation des restaurants des Galeries. Maison de bonne tenue et de bon renom, service discret et silencieux, cuisine appréciable. Addition respectable. Ce n'est plus l'Italie « bon marché » de jadis, mais c'est l'Italie...

Demain je serai à Vérone.

J'ai failli manquer Vérone. C'est à la Porta Nuova, et non à la Porta Vescovo que s'arrête l'express. L'ancienne gare principale est devenue la secondaire, celle de la Porta Nuova ayant été rebâtie. J'ai eu juste le temps de sauter du train avec mes valises, et, cahoté sur le dur pavé des rues véronaises, l'auto m'a arrêté à la porte de l'hôtel San Lorenzo. On m'a donné une très grande chambre dont les fenêtres ouvrent sur le riva San Lorenzo et l'Adige. J'entends la rumeur de ses eaux rapides et je me répète ce vers de Gérard d'Houville :

L'Adige rouge et jaune où pleura Juliette.

Demain, j'irai le voir, cet Adige, rouler son onde pourprée et fielleuse sous les arches crénelées du Ponte del Castel Vecchio et heurter de son flot brusque les vieilles piles romaines du Ponte Pietra; mais, ce soir, je ne me coucherai pas sans être allé, sur la Place aux Herbes, saluer le Lion de Venise au haut de sa colonne. Auparavant, il faut dîner, et la salle à manger de l'hôtel San Lorenzo n'est pas d'une grande gaieté. Sitôt achevé mon repas solitaire, je suis sorti. Il faisait doux sous un ciel sans étoiles. Par la Porta Borsari, j'ai gagné la Place aux Herbes. Les hauts lampadaires électriques y répandent une clarté crue qui rend durement visible la décrépitude des façades. Sur sa colonne, auprès du baroque Palais Maffei, le Lion de Saint Marc veille. A Santa Maria Anticha, au pinacle de leurs singuliers tombeaux engrillés de fer, veillent aussi, équestres, en leurs armures et la lance haute, les Scaliger. J'ai retraversé la Piazza dei Signori et, au bout de la Place aux Herbes, j'ai pris la Via Nuova, qu'anime la vie nocturne de Vérone. Dans cet étroit promenoir, les voitures ne circulent pas. La dalle est réservée aux flâneurs qui s'arrêtent aux

devantures encore éclairées... Quelques cafés, un cinéma, puis on arrive à la place Vittorio-Emmanuele, où les Arènes dressent leur mur tournant percé d'arcades. Quelques gouttes de pluie se mettent à tomber.

Je suis retourné à l'hôtel par un lacis de petites rues sombres et suis monté à ma chambre. Aucun bruit. J'entends siffler le vol grésillant d'un moustique. Sa présence me dit que l'automne commence à peine et que je connaîtrai encore de lumineuses et chaudes journées. Elle me dit aussi que la moustiquaire ne sera pas inutile. Me voici enfermé sous son voile protecteur. La lampe éteinte, il n'y a plus en cette chambre sombre que moi et le silence, le silence et tous ses souvenirs.

Des voix d'enfants montent de la riva San Lorenzo, aiguës et joyeuses. Les Juliettes en herbe de Vérone et leurs jeunes Roméos sont levés de bonne heure, à l'heure de l'alouette. Ils m'ont tiré d'un sommeil plein de rêves où je revoyais des Vérones de jadis, celle que j'ai vue pour la première fois en une chaude journée de septembre d'il y a bien des années, d'autres encore, où, à l'aller ou au retour de Venise, je me suis arrêté bien souvent, seul ou avec des amis. Toutes ces Vérones, je les retrouvais dans mon rêve et chacune me charmait différemment selon la saison ou les circonstances qu'elles me rappelaient. Au moment où je me suis réveillé, je me croyais dans cette même salle à manger de l'hôtel San Lorenzo et devant notre table s'empressait un bizarre personnage. C'était un grand gaillard moustachu, vêtu d'une espèce d'habit noir, le col entouré d'une cravate à bouts flottants. L'escogriffe vendait des pâtes de fruits et les vendait avec force gestes et simagrées et nous riions gaiement de ses mines. C'est à ce moment que les rires des enfants de la riva ont pris part à mon rêve et l'ont interrompu.

Ils ont bien fait, car ce n'est pas trop d'une journée à errer dans Vérone. En effet, elle a passé bien vite, cette journée, et cependant je ne suis allé ni au lointain San Zeno, ni au Musée revoir la curieuse Vierge avec des anges de Crivelli, mais je suis entré au Dôme et à Sant' Anastasia où, dans la fresque presque effacée de Pisanello, saint Georges tue le dragon en présence d'une étrange princesse de Trébizonde. Paresseusement j'ai rôdé par les rues. Çà et là, je me suis arrêté devant une façade de Palais. Vérone en possède quelques-uns de belle structure.

J'aime le Bevilacqua, le Canossa, le Portalupi, bien d'autres et celui de la via San Cosimo que des Maures à turbans, sculptés dans la pierre, font imaginer comme la demeure de quelque Othello véronais ; mais Vérone ne semble pas compter beaucoup plus d'Othellos que de Roméos et de Juliettes. Vérone paraît moins occupée de passion que des menus soins de sa vie bourgeoise et populaire. Elle sommeille, pacifique et calme, en son beau passé médiéval et romain.

Par maints détours ma flânerie m'a mené au Ponte di Pietra. De ses puissantes arches romaines en briques rougeâtres, il domine le fleuve rapide de sa courbe bombée. Sa solide structure a résisté à l'usure des siècles. Je suis resté longtemps accoudé au parapet de pierre à regarder couler l'eau. Une fraîcheur mouvante en montait. Quand je levais les yeux, j'apercevais sur la hauteur le castello San Pietro avec sa garde de cyprès qui se détachaient sur un ciel gris et menaçant. Un vieux fiacre passait à vide. A peine y étais-je assis sur les coussins que l'averse ruissela et que je dus me blottir sous la capote relevée de la guimbarde et je suis allé attendre la fin de l'averse à Santa Maria in Organo.

Elle avait cessé à peu près quand j'ai sonné à la porte du Palais Giusti. La gardienne, après m'avoir fait entrer dans le jardin, a refermé la grille qui le sépare de la cour. Je suis le seul visiteur et il est à moi tout entier. La seule voix que j'entendrai est celle de la fontaine moussue qui, au milieu de la pelouse, superpose ses vasques qui s'épanchent. Si j'interroge les statues qui s'effritent sur leurs socles ébréchés, elles ne me répondront pas. La solitude ne converse qu'avec elle-même et les grands cyprès qui bordent l'allée centrale sont plus taciturnes que le silence. Énormes, séculaires, ils alignent leurs troncs grisâtres qui ressemblent à de la pierre. Quelques-uns sont presque morts de vieillesse, d'autres montent d'un jet vigoureux et portent haut leur sombre feuillage dont le sommet s'aiguise en pointe. Ils ont quelque chose de monacal et de guerrier. Ils sont roidis en une sorte de discipline végétale, immuables en leur verdure sans saison. Je pense à leurs frères de la villa d'Este, à leurs frères des grands cimetières de Scutari et d'Eyoub. Il s'exhale d'eux une odeur amère.

J'ai gravi lentement les sentiers en pente et en lacets qui conduisent de terrasse en terrasse au haut du rocher qui ferme

le fond du jardin, sentiers caillouteux, joints les uns aux autres par des raccourcis en escaliers. On parvient ainsi au belvédère d'où l'on domine Vérone, ses toits pressés, ses campaniles. De longues nuées grisâtres occupent le ciel. En bas, le jardin apparaît comme effondré en ses verdures luisantes, que l'automne n'a pas encore touchées, et soudain, penché sur la balustrade de pierre, je me sens envahi d'une joie obscure et profonde, d'une sorte de bonheur fait de ce ciel et de ces arbres, de la faible plainte des fontaines, d'un frisson du feuillage, du goût humide de l'air respiré, fait de cette solitude et de ce silence, et d'être là...

Je ne m'arrêterai pas à Padoue.

Il ne fait pas assez beau pour aller jusqu'à la Villa Valmarana et jusqu'à la Rotonda, quoique le ciel gris qui pesait sur Vérone se soit éclairci. D'ailleurs Vicence suffit aux heures que j'ai à y passer. Je flânerai dans son Corso et sur sa Piazza dei Signori, devant sa Basilique Palladienne; j'irai revoir quelques-uns de ses beaux palais et j'entrerai un instant dans son Théâtre Olympique. Puis je reviendrai sur la Piazza lire l'heure aux aiguilles dorées qui parcourent le cadran azuré de l'horloge du campanile. Le temps passera. Je lui donnerai à dévorer mille souvenirs. Dès mon arrivée à l'hôtel Roma, je me suis enquis des trains pour Venise... Mais je ne veux pas passer cette journée seul à Vicence; je demanderai à l'illustre Tito Bassi dont j'ai conté jadis « l'illusion héroïque » de m'y servir de compagnon.

J'ai rêvé, cette nuit, qu'elle n'était plus là... A sa place, il n'y avait plus que l'immense, monotone et solitaire étendue de la Lagune qui étalait sous un ciel désert la surface nue de ses eaux. Rien n'en émergeait plus, ni une île, ni une trace quelconque qui marquât le lieu où reposait dans son linceul liquide, dans sa tombe secrète, la Disparue!

Le train entre en gare de Padoue... Il fait chaud; j'ai soif, je me sens la gorge serrée; je pense à ce café Pedrocchi d'où le neveu du chanoine fit venir un excellent *zabaione* que Stendhal dégustait tandis qu'on lui contait l'histoire de la duchesse Sanseverina et ses intrigues à la Cour de Parme. Je

assis. Au loin, à la Porta Sempione, l'Arco della Pace dresse son marbre napoléonien.

J'ai dîné seul chez Cova. La salle, éclairée par des ampoules voilées de soie rouge, est à peu près vide. Rien de l'animation des restaurants des Galeries. Maison de bonne tenue et de bon renom, service discret et silencieux, cuisine appréciable. Addition respectable. Ce n'est plus l'Italie « bon marché » de jadis, mais c'est l'Italie...

Demain je serai à Vérone.

J'ai failli manquer Vérone. C'est à la Porta Nuova, et non à la Porta Vescovo que s'arrête l'express. L'ancienne gare principale est devenue la secondaire, celle de la Porta Nuova ayant été rebâtie. J'ai eu juste le temps de sauter du train avec mes valises, et, cahoté sur le dur pavé des rues véronaises, l'auto m'a arrêté à la porte de l'hôtel San Lorenzo. On m'a donné une très grande chambre dont les fenêtres ouvrent sur le riva San Lorenzo et l'Adige. J'entends la rumeur de ses eaux rapides et je me répète ce vers de Gérard d'Houville :

L'Adige rouge et jaune où pleura Juliette.

Demain, j'irai le voir, cet Adige, rouler son onde pourprée et fielleuse sous les arches crénelées du Ponte del Castel Vecchio et heurter de son flot brusque les vieilles piles romaines du Ponte Pietra; mais, ce soir, je ne me coucherai pas sans être allé, sur la Place aux Herbes, saluer le Lion de Venise au haut de sa colonne. Auparavant, il faut dîner, et la salle à manger de l'hôtel San Lorenzo n'est pas d'une grande gaieté. Sitôt achevé mon repas solitaire, je suis sorti. Il faisait doux sous un ciel sans étoiles. Par la Porta Borsari, j'ai gagné la Place aux Herbes. Les hauts lampadaires électriques y répandent une clarté crue qui rend durement visible la décrépitude des façades. Sur sa colonne, auprès du baroque Palais Maffei, le Lion de Saint Marc veille. A Santa Maria Anticha, au pinacle de leurs singuliers tombeaux engrillés de fer, veillent aussi, équestres, en leurs armures et la lance haute, les Scaliger. J'ai retraversé la Piazza dei Signori et, au bout de la Place aux Herbes, j'ai pris la Via Nuova, qu'anime la vie nocturne de Vérone. Dans cet étroit promenoir, les voitures ne circulent pas. La dalle est réservée aux flâneurs qui s'arrêtent aux

devantures encore éclairées... Quelques cafés, un cinéma, puis on arrive à la place Vittorio-Emmanuele, où les Arènes dressent leur mur tournant percé d'arcades. Quelques gouttes de pluie se mettent à tomber.

Je suis retourné à l'hôtel par un lacis de petites rues sombres et suis monté à ma chambre. Aucun bruit. J'entends siffler le vol grésillant d'un moustique. Sa présence me dit que l'automne commence à peine et que je connaîtrai encore de lumineuses et chaudes journées. Elle me dit aussi que la moustiquaire ne sera pas inutile. Me voici enfermé sous son voile protecteur. La lampe éteinte, il n'y a plus en cette chambre sombre que moi et le silence, le silence et tous ses souvenirs.

Des voix d'enfants montent de la riva San Lorenzo, aiguës et joyeuses. Les Juliettes en herbe de Vérone et leurs jeunes Roméos sont levés de bonne heure, à l'heure de l'alouette. Ils m'ont tiré d'un sommeil plein de rêves où je revoyais des Vérones de jadis, celle que j'ai vue pour la première fois en une chaude journée de septembre d'il y a bien des années, d'autres encore, où, à l'aller ou au retour de Venise, je me suis arrêté bien souvent, seul ou avec des amis. Toutes ces Vérones, je les retrouvais dans mon rêve et chacune me charmait différemment selon la saison ou les circonstances qu'elles me rappelaient. Au moment où je me suis réveillé, je me croyais dans cette même salle à manger de l'hôtel San Lorenzo et devant notre table s'empressait un bizarre personnage. C'était un grand gaillard moustachu, vêtu d'une espèce d'habit noir, le col entouré d'une cravate à bouts flottants. L'escogriffe vendait des pâtes de fruits et les vendait avec force gestes et simagrées et nous riions gaiement de ses mines. C'est à ce moment que les rires des enfants de la riva ont pris part à mon rêve et l'ont interrompu.

Ils ont bien fait, car ce n'est pas trop d'une journée à errer dans Vérone. En effet, elle a passé bien vite, cette journée, et cependant je ne suis allé ni au lointain San Zeno, ni au Musée revoir la curieuse Vierge avec des anges de Crivelli, mais je suis entré au Dôme et à Sant' Anastasia où, dans la fresque presque effacée de Pisanello, saint Georges tue le dragon en présence d'une étrange princesse de Trébizonde. Paresseusement j'ai rôdé par les rues. Çà et là, je me suis arrêté devant une façade de Palais. Vérone en possède quelques-uns de belle structure.

J'aime le Bevilacqua, le Canossa, le Portalupi, bien d'autres et celui de la via San Cosimo que des Maures à turbans, sculptés dans la pierre, font imaginer comme la demeure de quelque Othello véronais ; mais Vérone ne semble pas compter beaucoup plus d'Othellos que de Roméos et de Juliettes. Vérone paraît moins occupée de passion que des menus soins de sa vie bourgeoise et populaire. Elle sommeille, pacifique et calme, en son beau passé médiéval et romain.

Par maints détours ma flânerie m'a mené au Ponte di Pietra. De ses puissantes arches romaines en briques rougeâtres, il domine le fleuve rapide de sa courbe bombée. Sa solide structure a résisté à l'usure des siècles. Je suis resté longtemps accoudé au parapet de pierre à regarder couler l'eau. Une fraîcheur mouvante en montait. Quand je levais les yeux, j'apercevais sur la hauteur le castello San Pietro avec sa garde de cyprès qui se détachaient sur un ciel gris et menaçant. Un vieux fiacre passait à vide. A peine y étais-je assis sur les coussins que l'averse ruissela et que je dus me blottir sous la capote relevée de la guimbarde et je suis allé attendre la fin de l'averse à Santa Maria in Organo.

Elle avait cessé à peu près quand j'ai sonné à la porte du Palais Giusti. La gardienne, après m'avoir fait entrer dans le jardin, a refermé la grille qui le sépare de la cour. Je suis le seul visiteur et il est à moi tout entier. La seule voix que j'entendrai est celle de la fontaine moussue qui, au milieu de la pelouse, superpose ses vasques qui s'épanchent. Si j'interroge les statues qui s'effritent sur leurs socles ébréchés, elles ne me répondront pas. La solitude ne converse qu'avec elle-même et les grands cyprès qui bordent l'allée centrale sont plus taciturnes que le silence. Énormes, séculaires, ils alignent leurs troncs grisâtres qui ressemblent à de la pierre. Quelques-uns sont presque morts de vieillesse, d'autres montent d'un jet vigoureux et portent haut leur sombre feuillage dont le sommet s'aiguise en pointe. Ils ont quelque chose de monacal et de guerrier. Ils sont roidis en une sorte de discipline végétale, immuables en leur verdure sans saison. Je pense à leurs frères de la villa d'Este, à leurs frères des grands cimetières de Scutari et d'Eyoub. Il s'exhale d'eux une odeur amère.

J'ai gravi lentement les sentiers en pente et en lacets qui conduisent de terrasse en terrasse au haut du rocher qui ferme

le fond du jardin, sentiers caillouteux, joints les uns aux autres par des raccourcis en escaliers. On parvient ainsi au belvédère d'où l'on domine Vérone, ses toits pressés, ses campaniles. De longues nuées grisâtres occupent le ciel. En bas, le jardin apparaît comme effondré en ses verdures luisantes, que l'automne n'a pas encore touchées, et soudain, penché sur la balustrade de pierre, je me sens envahi d'une joie obscure et profonde, d'une sorte de bonheur fait de ce ciel et de ces arbres, de la faible plainte des fontaines, d'un frisson du feuillage, du goût humide de l'air respiré, fait de cette solitude et de ce silence, et d'être là...

Je ne m'arrêterai pas à Padoue.

Il ne fait pas assez beau pour aller jusqu'à la Villa Valmarana et jusqu'à la Rotonda, quoique le ciel gris qui pesait sur Vérone se soit éclairci. D'ailleurs Vicence suffit aux heures que j'ai à y passer. Je flânerai dans son Corso et sur sa Piazza dei Signori, devant sa Basilique Palladienne; j'irai revoir quelques-uns de ses beaux palais et j'entrerai un instant dans son Théâtre Olympique. Puis je reviendrai sur la Piazza lire l'heure aux aiguilles dorées qui parcourent le cadran azuré de l'horloge du campanile. Le temps passera. Je lui donnerai à dévorer mille souvenirs. Dès mon arrivée à l'hôtel Roma, je me suis enquis des trains pour Venise... Mais je ne veux pas passer cette journée seul à Vicence; je demanderai à l'illustre Tito Bassi dont j'ai conté jadis « l'illusion héroïque » de m'y servir de compagnon.

J'ai rêvé, cette nuit, qu'elle n'était plus là... A sa place, il n'y avait plus que l'immense, monotone et solitaire étendue de la Lagune qui étalait sous un ciel désert la surface nue de ses eaux. Rien n'en émergeait plus, ni une île, ni une trace quelconque qui marquât le lieu où reposait dans son linceul liquide, dans sa tombe secrète, la Disparue!

Le train entre en gare de Padoue... Il fait chaud; j'ai soif, je me sens la gorge serrée; je pense à ce café Pedrocchi d'où le neveu du chanoine fit venir un excellent *zabaione* que Stendhal dégustait tandis qu'on lui contait l'histoire de la duchesse Sanseverina et ses intrigues à la Cour de Parme. Je

pense à Stendhal, parce que je ne veux pas penser; je pense à Stendhal comme ces gens qui chantent, la nuit, pour se rassurer; je pense à Stendhal, parce que j'ai peur, mais peur d'une peur délicieuse, et que j'ai voulue.

Mestre! Il vient de monter dans mon compartiment deux messieurs dont l'un a déposé sur la banquette un exemplaire de la *Gazzetta di Venezia*. Je ne la quitte pas des yeux. Le train a ralenti et soudain, tiède et subtile, s'est insinuée dans le wagon cette odeur que l'on n'oublie plus, cette odeur où revit pour moi tout un passé, cette odeur à la fois herbeuse, marécageuse et marine, l'odeur de la Lagune, l'odeur de Venise.

J'occupe, à l'hôtel Regina, la chambre n° 8 du premier étage. Elle est étroite et longue et donne sur le Grand Canal, presque en face de l'église de la Salute. Quand j'y suis entré, le soleil l'éclairait et, sur la commode, s'épanouissait, de tout son lourd et blanc parfum, un gros bouquet de tubéreuses placé là pour me souhaiter la bienvenue et m'annoncer un aimable voisinage. Un billet m'engageait à une prochaine visite, dès que je serais reposé de la fatigue du voyage et des premiers soins de l'arrivée. Ainsi j'aurai donc à Venise, non loin de moi, une présence amie qui m'empêchera d'y vivre trop dans le passé et mêlera à mes souvenirs, ravivés en toute la mélancolie du temps enfui, une gracieuse diversion. Il allait sans dire qu'on me laissait ce qu'il me faudrait de solitude pour relier le passé au présent, la Venise, si longuement, si minutieusement souvenue, à la Venise aujourd'hui retrouvée.

Lorsque j'ai eu défait mes valises et respiré l'odeur douce et forte des tubéreuses, je suis sorti. C'était la fin d'une belle journée, en sa lumière adoucie d'octobre commençant, encore somptueuse, la fin d'une belle journée qui m'avait accueilli, à l'issue de la gare avec les jeux de son soleil sur l'eau du canal et sur la pierre des façades, avec ses scintillements sur le fer dentelé des gondoles, avec tout ce qu'a de charme, de mélancolie et de beauté l'immuable et vivant visage de Venise. Ah! comme, au premier regard, j'avais reconnu ses traits! Et elle, avait-elle senti battre mon cœur, non plus de peur, mais de tendresse pour tout ce qu'elle m'avait donné? M'avait-elle pardonné ma longue absence et mes timides appréhensions, ma

crainte qu'elle ne fût plus ce qu'elle avait été? Oui, car voici qu'elle m'ouvrait ses avenues d'eau et de pierre et qu'une de ses noires gondoles m'avait conduit, comme jadis, par le dédale des canaux, jusqu'à cette chambre d'où je venais de sortir et qui serait la mienne pendant des jours et des jours, cette chambre d'où l'on apercevait par la fenêtre la Salute debout sur ses escaliers de marbre, et où s'épanouissait, en son parfum suave et pesant, la cire odorante des tubéreuses!

Je suis arrivé, en rêvant ainsi, par la calle San Moïse, jusqu'à la place Saint-Marc. Comme à Vérone, j'éprouvais la même impression indéfinissable, le sourd, le secret bonheur d'être là. Mes yeux, tout mon corps reprenaient avec les choses leur ancienne intimité. Cette dalle de marbre était familière à mon pied, cet air à mon visage. Il me semblait vivre dans je ne sais quoi de continu et qui n'avait jamais été interrompu. Je n'étais pas plus le promeneur d'aujourd'hui que celui de telle ou telle année. Toute ma vie vénitienne ne formait plus qu'un seul temps et je la revivais tout entière à chaque instant. Elle n'était plus faite de souvenirs successifs et juxtaposés; elle existait en elle-même et je la portais toute en moi, intacte, fidèle, secrète et vivante...

J'ai ainsi marché longtemps, puis, après le crépuscule, le soir est venu. Je me suis trouvé devant le *Vapore* et j'y suis entré pour dîner. Ensuite, j'ai marché longtemps encore avant de regagner l'hôtel. L'odeur des tubéreuses avait tellement rempli ma chambre que j'ai été obligé d'ouvrir la fenêtre. Longtemps encore, je suis resté là à regarder la nuit, jusqu'à ce que les cloches de la Salute se fussent mises à sonner leur branle de minuit. O belles cloches nocturnes, ne m'annoncez-vous pas Venise accueillante et qui s'offre encore une fois à moi, pour que s'y confondent en un même enchantement le présent et le passé? Salut à toi, en hier, en aujourd'hui et en toujours, Venise, Venise retrouvée!

De sa radieuse matinée à son soir magnifique, j'ai passé ce premier jour à parcourir Venise. A mesure se renouaient mieux autour de moi les humides lanières de ses canaux, les liens terrestres de ses calli. Venise me regardait de toutes ses façades attentives. Elle me parlait par toutes ses cloches. Les arcs courbes de ses ponts me perçaient de toutes les flèches du

plaisir. J'ai repris possession d'elle jusqu'aux limites de sa Lagune. Je me suis senti riche de toutes les splendeurs de Saint-Marc, de ses antiques ors, de ses marbres qui m'offraient, comme des écorces de fruits impérissables, la maturité éternelle de leurs automnes, riche de souvenirs si vivants que le passé et le présent ne formaient plus, dans le tissu du temps, que la même figure du bonheur.

Les fenêtres du Palais Dario sont ouvertes. C'est l'heure encore matinale où le soleil caresse les marbres lumineux de sa façade. Les beaux disques de porphyre et de serpentin y incrustent leurs cercles lombardesques. Au haut du toit, l'altana dresse son léger édifice aérien ; sur les marches de la porte marine, un homme est accroupi qui plonge un linge dans le canal. Je reconnais Carlo. Il m'a reconnu aussi, sans plus de surprise que je n'en ai éprouvé à le revoir, et la gondole a passé ; elle longe maintenant la double terrasse en corbeille du Palais Venier. Par la grille j'aperçois le jardin. Les glycines et les vignes vierges emmantèlent le vieux Palais à jamais inachevé et qui semble inhabité. J'ai croisé une grosse barque chargée de raisins. Les grappes s'entassent dans des paniers grossièrement tressés. C'est la *bell'uva* que criait en tournant l'angle du rio della Torresella *il povero Marco*, mais aujourd'hui je n'ai plus la fièvre et je respire avec délices l'air vénitien, cet air qui a le goût du bonheur.

Je suis assis sur la petite terrasse de l'hôtel Regina, dont la balustrade de marbre luit au soleil, auprès de Mme T... Elle est coiffée d'un chapeau de paille bise et s'abrite sous une ombrelle. Elle est vêtue « en été », car c'est l'été encore en ce commencement d'un bel octobre, l'été, en cet après-midi lumineux où la douceur de l'air est faite d'une chaleur à la fois brûlante et douce. On est bien sur cette terrasse où rôde une odeur de café, de cigarettes, d'étoffes tiédies, traversée de senteurs marines. Parfois, dans un remous du canal, un luisant fer de gondole dépasse la balustrade avec un léger clapotis d'eau où se mêle le bruit d'une tasse heurtée ou le craquement d'une allumette. D'un fauteuil à l'autre, des paroles s'échangent. La plupart des pensionnaires de l'hôtel Regina sont anglais ou américains. Puis, peu à peu, la petite esplanade de marbre se dégarnit. Ladies et gentlemen vont se disperser à travers Venise. C'est

l'heure de la promenade, mais il est bien agréable aussi de rester là à échanger des propos amicaux et à regarder un agréable visage sous un chapeau de fine paille bise, un visage souriant et légèrement hâlé.

C'est ainsi que m'apparaît celui de Mme T..., moins hâlé pourtant que ses mains dont la peau brunie continue l'ambre des bras nus. Il n'en saurait être autrement, quand on vient de passer au Lido le temps d'une cure de soleil. C'est le cas de Mme T... Sa cure terminée et la « saison » du Lido finie, elle se repose à Venise et elle me fait une amusante et pittoresque description de la plage à la mode où tout un peuple de baigneurs, plus qu'à demi nus sur le sable, s'occupe à se rôtir les membres et le corps et à acquérir toutes les teintes de la cuisson par l'eau salée et le soleil. Les deux sexes et tous les âges visent à ce résultat avec une émulation qui ne craint pas l'impudeur. On y pratique toutes les audaces du traitement qui, peu à peu, transforme les nouveaux venus et leur procure la couleur requise, si bien que cette plage adriatique semble être devenue le lieu de campement d'une tribu sauvage composée d'individus offrant toutes les nuances du brun, de sa teinte la plus claire à sa plus sombre, les patines de tous les bronzes, les dégradations de tous les ocres, un échantillonnage de tous les tons que peut revêtir la peau d'un ancien blanc et d'une ex-blanche, sous l'action des chimies solaires, de telle sorte que le Lido présente le spectacle d'un carnaval auprès duquel celui de Venise n'était qu'un jeu, un carnaval dont le déguisement consiste à se vêtir au naturel d'un épiderme de mulâtre ou quarteronne.

De juin à octobre, on peut voir s'ébattre sur le sable cette mascarade où les peaux cosmopolites se prélassent en plein air, selon le rite de la tribu. Mais, octobre venu, la horde se disperse. On abat les tentes, on rentre les fauteuils et le Lido redevient, non pas « l'affreux Lido » chanté par Musset, mais un long rivage sur lequel subsistent les grands hôtels qu'y a fait construire cette étrange mode balnéaire et dans la solitude desquels, la saison finie, il n'est guère agréable de s'attarder, tandis que Venise, toute proche, vous offre ses lumineux plaisirs d'automne.

Aussi est-ce au désir de les goûter que je dois la présence à l'hôtel Régina de la charmante jeune femme auprès de laquelle je suis assis sur cette terrasse ensoleillée et dont le visage bruni sourit sous un grand chapeau de paille bise.

J'ai ici deux visites à rendre et auxquelles je ne veux pas manquer, car je ne serai tout à fait à Venise que lorsque je serai allé saluer aux Carmini le Palais Vendramin et à San Boldo le Palais Carminati. Et vous oublierai-je, vous, humble Casa Zuliani? Qui sait si les choses n'ont pas une mémoire et si elles ne sont pas sensibles au souvenir qu'on a gardé d'elles?

C'est par hasard que je me suis trouvé auprès du Palais Carminati. En allant de San Staè au campo di San Giacomo dall'Orio, par le ponte Colombo, je l'ai reconnu, massif, grisâtre et toujours avec son même air d'abandon, mirant sa façade dans son rio désert et, tout seul, je me suis mis à rire en songeant aux folles journées que nous avions passées là, en ce lointain printemps de l'année 1912. Et, à songer à ces heures passées, je n'éprouvais aucune tristesse ; je me sentais reconnaissant qu'elles eussent été, mais l'heure présente était si belle, le ciel vénitien était si pur et j'éprouvais de tout ce qui m'entourait un si doux bonheur, le bonheur si profond de Venise revue et retrouvée! Ce même sentiment, je l'ai eu devant le Palais Vendramin. Une grosse barque chargée de fiasques vides glissait sur le rio di Santa Margherita. Les fenêtres du mezzanino étaient fermées, mais les volets ouverts montraient qu'il était habité. Cette pensée ne m'était nullement désagréable. N'était-ce pas juste que quelqu'un, après moi, eût à son tour la jouissance de la « chambre dorée », de ses faïences, de ses stucs? Pourquoi lui envierais-je ce plaisir qui fut le mien? Pourquoi gâter par des souvenirs et des comparaisons mon plaisir d'aujourd'hui? De nouveau j'ai regardé les fenêtres du mezzanino. C'était l'heure où le soleil les atteint et où, à travers les vitres, il fait luire doucement les fragments de nacre incrustés dans le pavimento, et où, sur les blancs panneaux de faïence, il avive, un instant, les vieux ors usés.

J'ai sonné ; la porte s'est ouverte. J'ai monté l'escalier. La signora Z... m'a reconnu. Elle a vieilli, elle aussi, et la Casa a vieilli. Elle ne compte que peu de pensionnaires, car les portes de plusieurs des chambres sont ouvertes, les lits non garnis et montrant, sur leurs matelas à découvert, leurs couvertures soigneusement pliées. La signora Z... m'a fait entrer dans son *salotto* et, tout en causant avec elle, je regarde à travers les

vitres de la fenêtre les verdures du jardin Venier. Avant de prendre congé de la signora, je m'excuse de n'être pas descendu chez elle. Elle m'a reconduit avec d'aimables politesses italiennes. En retraversant le vestibule, je jette un coup d'œil dans la chambre que j'ai occupée plusieurs fois. Une servante est en train de la « faire », comme si l'on y attendait le voyageur que je fus jadis, et je me sens un peu honteux d'avoir été infidèle à la vieille Casa Zuliani et de lui avoir préféré les aises de l'hôtel Regina...

Les jours passent. Comme on est vite repris par le charme de cette douce et lente vie vénitienne ! Qu'y a-t-il donc dans cet air, dans cette lumière qui vous pénètre de leur secrète influence, qui vous impose certaines habitudes auxquelles on se conforme docilement? Pourquoi ici n'est-on pas le même qu'ailleurs? A quelle puissance mystérieuse obéit-on, à quelle persuasion des choses, à quelles instances invisibles? Ah ! comme l'on se refait vite « bon Vénitien » ! Visiter quelque palais ou quelque église, rôder indéfiniment sur la place Saint-Marc ou sous les arcades des Procuraties, entrer au café Florian et s'y asseoir « sous le Chinois », flâner dans la Merceria, aller voir finir le jour au jardin Eden, errer de calli en calli, parcourir les Fondamente Nuove ou les Zattere, errer en gondole sur la Lagune, pourquoi ces actes si simples, si coutumiers, accomplis mille fois, font-ils de vous un autre et constituent-ils une sorte de bonheur singulier, vous plongent-ils dans une sorte de silence heureux où tout se tait en vous, où tout prend une valeur inexplicable? Que de fois je me suis appliqué à définir cet enchantement, mais je n'ai jamais pu parvenir à isoler les éléments de son sortilège. Venise a gardé son secret. Cette fois encore, il m'échappe et je me contente de goûter avec délice, heure par heure, minute par minute, ces belles journées qui sont dans la vie, comme une sorte d'au-delà vivant.

Je craignais, après ces dix années d'absence, de retrouver une Venise autre que celle que j'avais connue et aimée et je m'aperçois qu'il n'en est rien. Son aspect est toujours le même. Les quelques dégâts qu'y a faits la guerre ont été réparés. Les œuvres d'art enlevées aux dangers qu'elles couraient ont repris leur place. L'Accademia, remaniée par un classement nouveau,

offre ses chefs-d'œuvre en meilleure présentation. La salle des Carpaccio est heureusement disposée. On a commencé à installer les collections du Museo Civico dans la partie des Procuratie Nuove cédée pour cet usage par la couronne. Elles y seront plus à l'aise qu'au Fondaco dei Turchi. Les gondoles circulent toujours sur le Grand Canal. Quelques-unes sont pourvues d'un moteur, mais cette innovation ne semble avoir été qu'assez rarement adoptée. En revanche, le nombre des canots à essence a augmenté, mais ces canots, la plupart de bois clair, et élégants, n'ont rien de disgracieux. Çà et là, quelques constructions nouvelles, mais d'un style qui n'a rien de trop disparate, même celles qui s'élèvent sur l'emplacement des jardins Pappadopoli, près de la gare, et qui forment une assez vaste cité ouvrière et bourgeoise. Grâce au ciel, Venise ne possède encore ni tramways, ni métropolitain et, dans son noble silence, on entend toujours sonner les cloches de ses campaniles qui n'annoncent pas encore l'heure de sa modernisation.

C'était moins des changements matériels que je redoutais de trouver à Venise, que de m'y trouver par trop sous la domination des souvenirs d'un passé où j'avais vécu quelques-unes des plus chères et des plus douces heures de ma vie. Je craignais de ne plus voir Venise qu'à travers la mémoire d'un temps dont je serais à moi-même le mélancolique fantôme et qui m'y escorterait de ses ombres trop présentes et trop despotiques. Certes, je ne songeais pas à m'y montrer ingrat envers ses joies de jadis, mais je souhaitais d'ajouter à tous ses dons ce qu'elle me donnerait encore. J'étais avide d'elle et je craignais qu'elle se refusât à moi. Cette appréhension me causait une peur bizarre et presque douloureuse qui se mêlait à mon désir. Ah! comme j'avais tort de craindre l'accueil de la belle et tendre délaissée et comme j'ai vite senti qu'elle s'offrait de nouveau à moi en sa libérale beauté!

Je l'ai retrouvée toute, ma Venise de jadis, et, de celle d'aujourd'hui, j'ai appris déjà plus d'une chose qu'il me semble voir pour la première fois. Telle nuance du ciel, tel reflet de l'eau me sont une découverte. Et ce rayon de soleil sur ce vieux mur, et cette courbure de balcon, et ce geste de rameur et l'ondulation de cette algue et l'écho de cette voix et de ce pas, ne sont-ce pas autant de dons nouveaux que fait à ma mémoire

de demain la Venise d'aujourd'hui? Cette heure ne s'ajoute-t-elle pas au précieux trésor des heures enfuies? Oh! Venise l'inépuisable, merci.

J'aime ces lourdes tubéreuses dont le parfum intermittent, tantôt s'apaise en une odorante langueur, tantôt s'exaspère en un odorant paroxysme. Ce soir, leur senteur nocturne est si forte qu'elle comble de sa plénitude tout le silence de la chambre. Il est tard, minuit est proche. C'est l'instant où les cloches de la Salute épanouissent leur bouquet sonore. Cela commence par un tintement qui se ralentit et s'espace peu à peu. Puis une voix plus grave s'élève, à laquelle se mêlent d'autres voix aériennes. Leur colloque mystérieux semble échanger des secrets. Leurs vibrations inégales s'accordent un moment, puis, une à une, les voix adjointes faiblissent; l'une après l'autre, elles se taisent. Seule la dominante continue sa sonnerie lente et grave qui, peu à peu, s'assourdit. Maintenant, le silence veille seul sur Venise endormie, à qui la Salute vient d'offrir son sonore bouquet de minuit.

Je les ai bien souvent entendues, ces cloches nocturnes de la Salute, mais jamais si proches et dans une pareille intimité. Elles sont comme le chant fleuri d'une Venise nouvelle, son appel et son salut...

Je vais souvent prendre mes repas dans l'un ou l'autre des deux petits restaurants que je ne fréquentais pas lors de mes précédents séjours. En ce temps-là, c'était au Vapore que nous nous rendions le plus souvent, mais, cette année, je le délaisse un peu pour l'Antico Pizzo et pour la Vida. L'Antico Pizzo est situé près du Rialto, mais je lui préfère la Vida. C'est une trattoria. Elle a un sympathique aspect d'auberge de campagne et elle est plaisante à voir sur le campo di San Giacomo dall'Orio où elle occupe un bâtiment isolé dont la porte s'enguirlande d'une glycine. Quand il fait beau, on peut déjeuner dehors, mais je préfère prendre place à l'intérieur dans une des deux salles que l'on atteint en traversant la cuisine. De là, un garçon empressé et joyeux, à mine de valet de comédie, vous apporte les *spaghetti al burro* ou la *Scalapina speziale*. Les habitués de la Vida sont des petits bourgeois ou des commerçants. On y parle haut et on y fume

beaucoup, mais il y règne une sorte de bonne humeur et de sans façon populaire. Une hôtesse maigre, brune et sévère préside au service.

J'aime cette Vida. Quand on en sort, le beau et doux soleil d'octobre tiédit les dalles du campo. Des maisons à façades bien patinées l'encadrent. Elles ne sont pas d'une bien riche architecture, mais elles ont cet air vénitien, si plaisant. Dans l'une d'elles, un locataire a placé, derrière les vitres d'une fenêtre, des plantes en pots et a ménagé des ouvertures par lesquelles ces plantes poussent à l'extérieur leurs tiges grimpantes. Au milieu du campo, des enfants jouent et se battent autour d'un puits et, dès qu'on apparaît, on est harcelé par leur horde mendiante, dépenaillée et familière. Une de ces fillettes à figure de femme a des yeux d'une beauté bien inquiétante. Elle surveille un petit monstre scrofuleux et galeux, à demi idiot. On les laisse se disputer âprement quelques monnaies et l'on part pour une longue flânerie à pied à travers Venise, une de ces flâneries sans but qui sont le délice de ces journées de doux loisir et de lente paresse.

Toujours cette même beauté du ciel, cette même douceur de la lumière, cette même chaleur. A midi, sur la blanche petite terrasse de l'hôtel, toujours cet été qui se prolonge et qui m'a permis aujourd'hui une longue promenade en Lagune. J'ai suivi tout son contour nord, de l'Arsenal à la Sacca della Misericordia, et je l'ai vue s'assoupir dans le plus beau des crépuscules, comme si elle devait ne jamais se réveiller de tant de mélancolie et de tant de silence... Dans la soirée, une barque de musique est venue se ranger le long de la terrasse de l'hôtel et ce concert banal de voix et d'instruments n'avait rien de ridicule, sauvé par ce je ne sais quoi de tendre, d'ironique, d'indolent, d'un peu fou qu'est le charme vénitien.

On ne connaît jamais tout à fait Venise. Aujourd'hui, j'ai découvert un jardin. Il est sur la riva di Biasio, une petite fondamenta du Grand Canal, presque en face de San Geremia et de l'entrée du Cannareggio. Il y a là un magasin de faïences où j'avais à faire emplette et à ce magasin est attenant un bout de jardin et qui n'a rien de bien remarquable que d'être si vénitien. Il se compose de quelques plates-bandes, ombragées

d'arbres maigres. Le long de l'allée, des pots de terre cuite. A une branche de l'un de ces arbres est suspendu, souvenir de guerre, un casque de tranchée, à l'intérieur duquel, en guise de jardinière, on a fait pousser des plantes vertes...

Je m'étais juré de ne plus me laisser aller à ma manie de bric à brac, mais, dès le lendemain de mon arrivée sur le ponte San Moïse, je me suis trouvé face à face avec il signor L..., marchand d'antiquités. Reconnaissance, paroles de bienvenue, et, quelques heures après, j'étais dans la petite boutique du signor L..., Piazza Leoni. A peine y étais-je entré que j'étais acquéreur d'un plateau peint de fleurs et d'oiseaux, et revenu à mes anciennes habitudes. En quelques jours, j'avais rendu visite à tous les antiquaires que je connais et même à quelques autres. J'ai du plaisir, je l'avoue, à revoir tous ces témoins de ma vieille passion bric à bracante. D'ailleurs, mes visites n'ont pas été perdues ; me voici dès maintenant possesseur de divers objets, dont deux curieuses petites consoles rococo en bois, dont la tablette agréablement contournée repose sur un seul pied et qui, sur cet appui, se tiennent fort bien en équilibre. De plus, il signor B... m'a offert de me faire visiter le palais Van Axel qu'il a acheté et où il a réuni les plus précieuses pièces de sa collection et il signor L... m'a indiqué le moyen de pénétrer dans le mystérieux « casino », maintenant accessible, de la Procuratoresse Venier au ponte dei Barattieri.

Mme T... est une promeneuse intrépide ; souvent je l'entraîne en ces longues flâneries vénitiennes qui ont tant de charme et d'imprévu. Pour les goûter, il ne faut craindre ni les détours, ni les retours sur ses pas, ni la surprise de se trouver où l'on ne se croyait pas. La promenade dans Venise demande de la patience et des jarrets résistants et il faut la considérer comme une espèce de jeu topographique où le hasard est de moitié.

En ces dispositions, c'est un charmant plaisir. Certains quartiers s'y prêtent mieux que d'autres, par exemple cette région de Venise qui s'étend entre le Cannareggio et le rio dei Mendicanti, avec ses calli populeuses, ses rii peu fréquentés, sa mélancolie, sa misère. Hier, comme nous revenions d'une visite pédestre à Sant'Alvise et à la Madonna dell'Orto et

que nous nous dirigions vers les Fondamente Nuove, nous nous sommes trouvés devant les Gesuiti. La riche et baroque église avoisine un campiello. Il y a là une ancienne caserne et un vieux puits autour duquel jouait et grouillait une bande d'enfants déguenillés. L'enfance vénitienne, soit à cause du climat, de la nourriture médiocre ou de l'épuisement de la race, est souvent malingre et chétive, mais les enfants réunis autour de ce puits dépassaient en misère physiologique tout ce que l'on peut imaginer. Ils étaient là une vingtaine, se traînant sur la dalle ou tendant la main, montrant leurs pauvres petits visages terreux et leurs membres rachitiques, une vingtaine, vêtus de crasse et de loques. Leur groupe sordide donnait des idées de siège et de famine et ils étalaient lamentablement leur misère de rescapés, leur aspect de détritus humains.

Comme nous les considérions avec pitié, une femme du peuple vint à nous. Ces enfants étaient des *abbandonati*, des enfants de pères tués à la guerre, de familles détruites ou dispersées, une sorte de sinistre « laissé pour compte » des sombres jours où Venise menacée écoutait se rapprocher le grondement du canon dont on distinguait, des Fondamente Nuove, les lueurs tragiques. Après leur avoir distribué quelques monnaies, nous avons continué notre promenade. Le soir, à l'Antico Cavalletto, une bande de touristes allemands, assis à une table voisine de la nôtre, s'empiffrait goulument, après une journée sans doute de goinfrerie artistique. Peut-être avaient-ils rencontré sur leur route les misérables petits *abbandonati* du campiello dei Gesuiti, mais ils n'en dînaient pas de moins bon appétit. Ce n'avait été pour eux qu'une « curiosité » de plus!

Il pleut. Du ciel gris la pluie tombe dans le canal verdâtre: elle lave les dalles luisantes, ruisselle aux façades attristées Après ces deux semaines d'été, c'est un premier jour d'automne et qui m'annonce que le temps passe. Les gondoliers ont endossé leur toile cirée; les gondoles font le gros dos et balancent la bosse noire de leur felze. Celles du traghetto montrent le bois de leurs bancs sans coussins ; des gouttelettes se suspendent aux dentelures des fers de proue. Je suis néanmoins sorti pour aller porter une lettre à la grande Poste du Rialto. Comme il y manque un cachet, l'employé m'indique gracieusement une boutique voisine où je trouverai de la cire.

En effet, on me loue l'usage d'un bâton de cire et d'une bougie. Voilà un ingénieux commerce. Du haut du pont du Rialto, j'ai vu s'avancer une grande barque chargée d'Indiens. Ils sont coiffés de turbans entourés de voiles verts et vont, graves, sous la pluie.

Aujourd'hui, il fait beau et le soleil brille, mais c'est un beau temps et un beau soleil d'automne. La glycine de la Vida commence à jaunir et la belle vigne vierge que l'on voit du ponte Colombo rougit.

J'avais remarqué souvent, en passant sur le ponte dei Barattieri, cette maison qui fait l'angle du rio et de la Merceria... Les fenêtres de son étage étaient toujours strictement closes de leurs volets et, dans cette calle si fréquentée, cela lui donnait un air de mystère. On m'avait dit qu'elle était cependant habitée, mais que son propriétaire n'y laissait guère pénétrer et n'en sortait que rarement. Il y vivait, m'avait-on dit encore, dans un décor du XVIIIe siècle très intact, mais inaccessible aux curieux. Durant les années qui me tinrent éloigné de Venise, je songeai plus d'une fois à la petite maison du ponte dei Barattieri et, un jour, je lus dans *le Temps* un article de mon ami Émile Henriot où il racontait une visite faite à la maison longtemps mystérieuse dont le propriétaire avait fini par mourir. Or, cette casa avait une histoire, et elle n'était rien d'autre que le « casino » de la Procuratoresse Venier. L'intérieur en avait été conservé en son ancien état avec ses plafonds peints et ses décorations de stuc. C'était une curieuse relique du vieux passé vénitien.

Il y eut, en effet, à Venise, beaucoup de ces « casini » situés à Venise même, à Murano ou à la Giudecca. C'étaient des logis discrets que les nobles aménageaient hors de leur palais et qui leur servaient de lieux de réunion ou de rendez-vous. On s'y assemblait pour faire collation et pour s'y livrer aux jeux, tant du hasard que de l'amour. La plus grande liberté régnait en ces réduits galants où le secret favorisait les plaisirs. Nous en savons quelque chose par les *Mémoires* de Casanova. C'est dans un de ces « casini » que la belle religieuse de Murano venait rejoindre le gentil abbé de Bernis et où l'aventureux Giacomo montrait son savoir-faire amoureux. Comme leurs maris, les

nobles dames vénitiennes ne dédaignaient pas ces agréables facilités et se plaisaient en ces secrets asiles à offrir l'hospitalité à leurs sigisbées. La Procuratoresse Venier avait été de celles-là et, par chance, bien qu'il eût changé de destination, son « casino » avait conservé jusqu'à nous son aspect. L'article d'Émile Henriot m'avait donné grande envie de voir de mes yeux ce témoignage des galanteries patriciennes de jadis. Aussi, dès mon arrivée à Venise, me suis-je enquis des moyens de satisfaire ma curiosité. C'est pourquoi aujourd'hui, vers trois heures, je sonnais à la porte du « casino » du ponte dei Barattieri.

La porte franchie, on est dans un vestibule assez obscur d'où part un escalier de pierre étroit et raide qui aboutit à une porte. Elle est fermée, et, quand elle finit par s'ouvrir aux coups frappés, on se trouve en face d'un ecclésiastique, ce qui n'est pas sans causer une certaine surprise. C'est un jeune prêtre de fort bonne mine, mais que fait-il en ces lieux? Sa présence ne tarde pas à s'expliquer. L'ancien casino de la Procuratoresse est le siège d'une œuvre religieuse qui s'occupe de la reconstruction des églises détruites par la guerre. L'œuvre a ses bureaux dans les trois pièces qui composaient le casino. Elles sont basses et assez obscures, mais on distingue néanmoins leurs plafonds peints et les décorations de stuc qui ornent les murs. Assez délabrées en leurs couleurs éteintes et leurs ors dédorés, elles me rappellent avec moins de richesse celles du mezzanino du Palais Vendramin ai Carmini. Les fenêtres de la plus grande de ces trois pièces donnent sur la Merceria. Aucune d'elles n'a plus son mobilier primitif, il a été remplacé par de bons meubles d'acajou et il n'en subsiste que deux encoignures en bois de violette. Sur les tables, sur les chaises, un peu partout, s'accumulent des liasses de dossiers. Cela sent le papier, l'encre, l'humidité. Il est quelque peu mélancolique, le galant « casino » de la Procuratoresse Venier, mais il y faut imaginer l'éclat des bougies, les reflets des miroirs, la tendre courbe des sophas et des ottomanes, les étoffes fleuries aux vives couleurs, les verreries d'un souper, le tintement des sequins, le bruit des conversations, les rires et aussi de voluptueux soupirs et le jeu des éventails et toute la joie de vivre que connut la Venise des baüte et des maschere, la Venise des passions secrètes et des amours masquées.

Le jeune prêtre qui m'a accompagné dans ma visite me ramène dans l'antichambre par où je suis entré. Au moment où je vais partir, je le vois se baisser et soulever en souriant un des carreaux du pavage, mettant à découvert une sorte de trappe ou plutôt une manière de judas donnant vue sur le vestibule du rez-de-chaussée. Par là, on pouvait surveiller les nouveaux arrivants. Décidément, la Procuratoresse Venier était femme de précaution et savait se garer des importuns et des fâcheux !

* * *

Il y a via Mandola une pauvre boutique de fripier. Elle a pour enseigne : « *Alla nuova Babilona* ».

Le restaurant Centa à San Maurizio n'existe plus, mais il s'en est ouvert un nouveau, près de la Fenice où l'on mange de remarquables crabes et où l'on fait admirablement le poulet grillé. Toutes les victuailles de mer sont exposées sur un buffet. On est servi par des femmes qui, les cheveux coupés et en robes courtes, circulent prestement entre les tables serrées. Il est très vivant, très animé, très moderne, ce petit restaurant.

Je suis depuis hier possesseur d'une encoignure de laque rouge. Sur la porte bombée se prélasse, sous un parasol, un délicieux seigneur turc en robe dorée et en turban, à qui un esclave également enturbané présente à boire sur un plateau. En me le vendant, il signor B... m'offre de visiter le palais Van Axel qu'il a acheté et meublé.

Nous avions pris rendez-vous avec il signor B... chez Florian et, en sa compagnie, nous nous dirigeons vers Santa Maria Formosa pour gagner de là les Miracoli dont le Palais Van Axel est voisin. Il est très beau, très vieux. C'est un ancien Palais Sanudo. Nous pénétrons dans sa cour. A droite s'élève avec des arcades un très ancien bâtiment byzantin qui servait autrefois de magasins et d'écuries. Au fond de la cour, un grand escalier extérieur monte droit avec ses marches inégales et sa rampe de marbre où sont sculptées des têtes. C'est l'escalier le plus haut de Venise, la *Scala del Paradiso*, comme on l'appelle, par lequel on accède à l'étage noble du Palais, qui communique

avec un Palais Soranzo dont la façade donne sur les Miracoli. La porte ouverte, nous voici dans une suite de vastes pièces et de longues galeries, d'une solennité grave et d'une opulente sévérité. Il signor B... y a rassemblé maints objets curieux et précieux : des étoffes, des coffres gothiques, des armes, des modèles de navires, jusqu'à un jeu de bagues pour enfants. Nous arrivons ainsi à une chambre. Elle est garnie de ses meubles. Le lit, dans l'alcôve, repose sous ses courtines. Dans la muraille sont pratiquées des ouvertures grillées par où les servantes qui logeaient au-dessus pouvaient voir ce qui se passait en bas, mais il n'y a plus ni maîtresses ni servantes dans cette demeure immense et compliquée. Il n'y a plus ni marchandises dans les magasins, ni chevaux dans les écuries. On ne monte plus guère les marches de la *Scala del Paradiso*. Les seuls hôtes de l'antique Palais sont la fille et le gendre du signor B... Ils y habitent un appartement situé tout au haut et qui y fut surajouté au XVIIIe siècle, un appartement tout décoré de stucs, en plein ciel et au niveau des cloches de l'église des Miracoli, le plus aérien, le plus céleste des logis de Venise et que supporte la masse gothique qu'édifia, aux temps lointains de la Sérénissime République, l'orgueilleuse famille des Sanudo.

Toujours ce beau temps vénitien, mais on sent néanmoins qu'il est le masque lumineux et fragile de l'automne qui vient et qui s'approche dans la fraîcheur aiguë des matins, dans l'humidité des soirs. Quelque chose change peu à peu. Les premiers chrysanthèmes apparaissent aux devantures des fleuristes à côté des dernières tubéreuses dont les tiges sont moins chargées et dont les pétales sont moins charnus, mais leur odeur ne s'en mêle pas moins, le soir, au sonore bouquet nocturne des cloches de la Salute qui sonnent la fin de la belle journée vénitienne.

Cela passe vite un mois à Venise, mais je n'en partirai pas sans avoir tenté de visiter le jardin du Palais Contarini, près de la Madonna dell' Orto. J'en ai jadis rencontré le propriétaire, M. J..., dans l'atelier de Whistler.

Voici les premières journées grises. Venise s'embrume. Les derniers touristes s'en vont. Quand je vais dîner à l'Antico

Cavalletto, je constate la diminution du nombre des tables occupées. Au Florian, la banquette placée « sous le Chinois » est presque toujours vide. Le temps est moins propice aux longues promenades en gondole, mais il est toujours délicieux d'errer à travers les calli, et puis il y a encore des heures de soleil et de clairs après-midi où l'été réapparaît un instant, fait oublier que la saison s'avance et qu'il faudra bientôt songer au retour. Hier, il y a eu quelques-unes de ces heures qui sont des heures de grâce. Le soleil tiédissait la vieille façade de San Giovanni e Paolo. La brique s'y creuse en alvéoles où nichent des pigeons. J'ai profité de la lumière favorable pour revoir les tombeaux des Doges, qui font de l'antique église un lieu commémoratif des gloires vénitiennes. Là reposent des Mocenigo et des Morosini, des Loredan et des Vendramin, des Marcello, des Steno. Bertuccio et Silvestre Valier y ont leur colossal tombeau de style baroque, dont l'emphase funéraire rappelle celle du mausolée du Doge Pesaro, aux Frari, où des atlantes nègres prêtent leurs épaules robustes au faste mortuaire des marbres redondants. Je l'ai revu aussi, l'autre jour, ce monument du Doge Pesaro, mais j'ai cherché en vain auprès de lui les sépultures qu'y signale en ces termes le vieux guide publié à Venise en 1771 par Jean Albrizzi : « On lit encore, nous dit le bon Albrizzi en nous promenant dans l'église des Frari, on lit encore les inscriptions de Benoît Brugnolo, Véronais, homme de lettres célèbre, de Modeste du Puits appelée Moderata Fonte qui passait pour une femme savante de son temps et de François Bernard, jeune homme d'une vivacité d'esprit extraordinaire. »

Le célèbre Benoît Brugnolo et la savante Moderata Fonte sont bien oubliés aujourd'hui, et qui se souvient de « l'extraordinaire vivacité d'esprit » de ce jeune Bernard? Je pense avec une lointaine amitié à son ombre inconnue, à son ombre fragile et transparente comme du verre, à sa légère ombre vénitienne.

***

Que de fois, de la Lagune, je l'ai regardée, cette grande bâtisse carrée aux murs jaunes qui se dresse non loin de la Madonna dell'Orto et que l'on disait hantée, ce qui lui valait d'être appelée la Casa degli Spiriti! Jadis elle était inhabitée, à cause sans doute de son mauvais renom, qui n'empêcha pas cependant M. J... de l'acquérir en même temps que le Palais

Contarini dal Zoffo, dont elle est séparée par un assez vaste jardin. Le jardin rétabli dans son ancien aspect, la Casa degli Spiriti restaurée et transformée en atelier et en salon d'été, M. J... possède avec le Palais Contarini une des plus curieuses et des plus pittoresques demeures de Venise, une des plus retirées et des plus silencieuses.

L'entrée du Palais Contarini dal Zoffo est à l'angle du rio della Madonna dell'Orto et de la Sacca della Misericordia qui était autrefois le port où l'on débarquait les trains de bois venus du Frioul. Maintenant la Sacca étale son carré d'eau déserte et rien ne trouble plus la paix du vieux palais dont la haute porte s'est ouverte gracieusement devant moi et où je trouvai un abri contre la fine pluie qui commençait à tomber et qui rendait presque froid cet après-midi d'automne. Ma carte remise au gondolier, j'ai été introduit dans un vaste et tiède salon plein de belles vieilles choses vénitiennes. Cependant, malgré l'agrément d'un accueil aimablement courtois et le plaisir d'une causerie où revenaient maints souvenirs de Whistler, dont le maître de la maison avait été l'ami et le disciple, je ne renonçais pas au désir de parcourir le jardin dont j'avais plus d'une fois aperçu, de la Lagune, les ombrages mystérieux. Certes, à cette promenade manqueraient le soleil et la lumière d'un beau jour, mais la Venise pluvieuse elle-même n'est pas sans charme, car il s'exhale des allées humides et des feuillages mouillés de bien subtils et de bien mélancoliques parfums et il ne me déplaisait pas d'adoucir mon départ proche des tristesses d'adieu de l'octobre finissant.

Il ne pleut pas, mais l'air est comme cristallisé d'une pluie dissoute en bruine et pénétré d'une sorte de poussière d'eau. Nous marchons sur un sol pavé de briques moussues. Devant nous s'étend une longue allée. Elle aboutit au mur qui sépare le jardin de la Lagune et qui est percé d'une ouverture grillée, par laquelle on aperçoit l'étendue de l'eau lointaine. Deux autres allées partent en éventail du point où nous sommes. Ces trois allées s'enfoncent dans du silence, reliées entre elles par des sentiers tournants. On est là à l'extrême pointe nord de Venise, dans la plus morte région de la Lagune morte. Aucun bruit ne trouble la paix de ce jardin que domine la bâtisse aux murs jaunes et aux tuiles rousses de la Casa degli Spiriti. Elle ne doit pas d'ailleurs son nom, cette Casa, aux gnomes, larves,

fantômes, mais aux « beaux esprits » qui s'y réunissaient en doctes et galantes assemblées aux temps de la Sérénissime République. Elle ne devint maison hantée que par superstition populaire. Tout en causant de cette curieuse déviation, nous sommes revenus sur nos pas et nous avons pris une petite allée qui conduit à une porte donnant sur la Sacca della Misericordia. La pluie s'est mise à tomber ; la surface de la Sacca est criblée de gouttelettes et tout le silence du grand jardin frémit d'un imperceptible murmure, d'un mystérieux chuchotement de feuilles trempées.

Aujourd'hui, vingt-huit octobre, je suis allé assister à la commémoration fasciste de la marche sur Rome. La cérémonie a lieu sur la place Saint-Marc et les spectateurs sont maintenus sous les galeries des Procuraties. Au pied du Campanile est dressée une tribune décorée de plantes vertes et de drapeaux. Tour à tour retentissent la marche royale et la marche fasciste. Discours. La voix des orateurs m'arrive par éclats. Puis le défilé commence. Rangs serrés des chemises noires, soldats, marins. Un porte-drapeau élève l'étendard de Saint-Marc. Le canon des salves tonne. Les vols des pigeons affolés tourbillonnent. C'est fini. La foule se disperse. Je suis entré dans Saint-Marc. Je n'y entrerai plus souvent. Que tu fus court, bel Octobre !

*
* *

C'est aujourd'hui la Toussaint. Venise va visiter ses morts dans l'île des Sépultures qui dresse parmi le silence de la Lagune son mur rouge et ses cyprès. De tous les points de la ville une foule incessante s'achemine vers les Fondamente Nuove et l'île San Michele. Les calli sonores retentissent de ces pas pressés et lents. On respire un air humide et froid, car le brouillard est épais, si épais que les vivants y semblent des ombres. Parfois l'éclat d'une voix plus haute, une odeur de fleurs. Nous atteignons ainsi les Fondamente Nuove. Un véritable marché y installe ses étalages de bouquets, ses bottes de chrysanthèmes. Devant nous, la Lagune n'est qu'un espace de vapeur grise, une ouate aérienne, à la fois molle et compacte, un voile de brume derrière lequel se dissimule l'île invisible. Au bord du quai, les vaporetti surchargés sifflent, puis démar-

rent et se perdent vite dans cette opacité inconsistante. Des gondoles s'offrent pour le passage, de grosses barques garnies de chaises où les gens s'entassent; elles s'éloignent vite, absorbées par le brouillard, tandis que celles qui reviennent de l'île reparaissent, indécises d'abord comme des fantômes, et peu à peu, plus distinctes, s'approchent du quai pour débarquer leurs passagers et recommencer leur monotone va-et-vient ..

Il fait froid sur ce quai de marbre, devant cette lagune enlinceulée, en face de cette île invisible. Jadis je l'ai vue, en un pareil jour, reliée à la terre par un long pont, dont le plancher de bois reposait sur de grosses barques noires placées côte à côte. C'était aussi un brumeux après-midi de novembre et, de l'île à la terre, c'était un sourd et continu piétinement humain, le bruit de ces « pas sur la mer » qu'a évoqués Gérard d'Houville dans une page magnifique. Mais maintenant, ce sonore pont de bateaux est remplacé par les vaporetti, les gondoles et les péottes qui mènent à leur pèlerinage de piété et de souvenir les Vénitiens d'aujourd'hui. Je les regarde, du petit café où je suis entré pour me réchauffer, accomplir leur rite traditionnel, tandis que, par une éclaircie, j'aperçois l'île rouge dresser, dans le tissu déchiré du brouillard, les fuseaux de Parques de ses cyprès.

***

Pour l'anniversaire de l'armistice qui se célèbre aujourd'hui, 4 novembre, on a décoré la place Saint-Marc de lés d'étoffe rouge ou jaune qui pendent aux fenêtres des Procuraties et de grands cierges de cire. Jour heureux celui de cet armistice, commémoration de Venise sauvée! Pourquoi faut-il qu'il soit attristé pour moi par l'imminence d'un départ proche?

Je n'irai dire adieu ni au Palais Vendramin ai Carmini, ni au Palais Venier, ni à l'humble Casa Zuliani, ni au beau Palais Dario. Il y a des lieux que l'on ne quitte pas, même lorsque l'on s'en éloigne, de même que l'amour ne dépend ni du temps, ni de l'espace.

C'est un beau vieux coffret. Son laque blanc a pris un ton jauni d'ivoire ancien. Sur les côtés, il est décoré de délicats

feuillages noirs et de fines fleurs dorées. Le dessus porte en relief trois personnages qu'abrite un arbre dont les fruits sont rouges. De ces trois personnages, l'un est vêtu de pourpre sombre et les deux autres sont habillés d'or. Ils sont rassemblés autour de jarres posées sur le sol. Celui qui porte un chapeau pointu est un Chinois, un de ces Chinois de Venise que j'aime tant, et je l'emmène retrouver ses congénères de Paris qui l'attendent, dans ma « Venise chez soi », sur les plateaux et sur les boîtes où ils sont peints, car je pars demain et c'est mon dernier soir de Venise. J'ai refermé le couvercle de mon beau coffret de laque ivoirine, après y avoir glissé les fleurs d'une tige de tubéreuse dont l'odeur me rappelle tant de jours heureux. Tout à l'heure, les cloches de la Salute sonneront dans le ciel de minuit et je recueillerai le dernier pétale de leur bouquet nocturne.

LA MAISON DU SOUVENIR

Lorsque j'étais petit garçon, ma mère me conduisait souvent au jardin du Palais Royal. En ce temps-là, c'est-à-dire dans les premières années qui suivirent la guerre de 1870, le Palais Royal n'était pas dans l'état d'abandon où il est parvenu depuis. Sans être à la mode, ses restaurants étaient encore fréquentés. Véfour conservait bon renom et la devanture de Chevet exposait de séduisantes victuailles. Poissons et primeurs y voisinaient. Sous les galeries, les joailliers et les maroquiniers offraient aux yeux de brillantes vitrines. Les diamants des Boucheron et des Fontana y étincelaient. On trouvait aussi là des marchands de décorations et des graveurs héraldistes. Quant au jardin, il n'était pas encore encombré de monuments disproportionnés et n'avait pour ornements que ses charmilles, ses parterres fleuris, quelques statues et son bassin.

Ce bassin en constituait pour moi le principal attrait. J'y faisais voguer mon bateau, car, en ce temps, rien ne me semblait plus beau que la destinée des navigateurs. Le Musée de Marine, au Louvre, me ravissait, avec ses modèles de vaisseaux, ses plans de villes maritimes, ses instruments de mer. Grand lecteur de *Robinson Crusoé* et de *Robinson Suisse*, je ne rêvais que de traversées, de tempêtes, de récifs de corail, d'îles désertes, de sauvages. Les récits de voyages me passionnaient, mais je n'imaginais pas le voyage autrement que sur quelque voilier

aux mâts élancés et aux vergues chargées de toile. Le navire me semblait le seul moyen de transport enviable et la mer la seule route qui valût la peine d'être parcourue. Tout cela m'était représenté par ce mince bateau que je lançais sur le bassin et où je m'embarquais en pensée pour de magnifiques aventures marines. Je passais des heures à ce jeu nautique auquel je me livrais surtout dans la matinée jusqu'à ce que le canon solaire tonnât midi, faisant s'envoler les pigeons perchés sur l'épaule docile des statues ou picorant dans le gazon des parterres.

Ce coup de canon méridien, ces pigeons, ce vaste espace rectangulaire entouré d'architectures régulières et de galeries uniformes, je devais les retrouver plus tard dans ma chère Venise qui devint le but aimé de mes voyages et où me ramena tant de fois une passion qui ne s'est jamais lassée. Bien souvent, entre deux séjours vénitiens, je suis revenu chercher sur l'esplanade architecturale du Palais Royal la ressemblance de la place Saint-Marc. Un lien de parenté les unit dans mon esprit. Bien souvent je suis venu rêver à Venise dans ce promenoir parisien. Bien souvent j'ai foulé le sable de ce jardin et le pavage de ces galeries du Palais Royal, en pensant aux arcades des Procuraties et aux dalles de la place Saint-Marc. Bien souvent aussi je suis venu évoquer les beaux souvenirs de Venise chez mes amis Jean-Louis Vaudoyer et Edmond Jaloux qui, tous deux, occupaient des appartements donnant sur le jardin.

On accédait au logis d'Edmond Jaloux par la rue de Valois et on l'y trouvait parmi ses livres, ses meubles de laque, maints objets de là-bas. Nous y revivions maintes heures proches ou déjà lointaines, les folles heures du palais Carminati, les longues heures passées « sous le Chinois » du Florian. Presque en face, de l'autre côté du jardin, on apercevait les fenêtres de l'appartement de Jean-Louis Vaudoyer qui, lui, habite encore son charmant « casino » de la rue Montpensier, tandis que Jaloux a émigré vers la rive gauche et a traversé la Seine comme il aurait traversé le Grand Canal, mais la Seine n'est pas le Léthé et on n'oublie plus Venise quand on a bu le philtre de sa beauté.

Ah! qu'elle est présente, notre Venise, dans l'aimable salon de la rue de Montpensier! J'y suis monté, l'autre jour, pour parler de l'absente en fumant un de ces longs « virginia »

dont la fumée a un arome de souvenir. Nous étions accoudés à la balustrade du balcon qui, de ses deux beaux vases de pierre sculptée, domine le rectangle Saint-Marcien du jardin. En bas, le bassin luisait au soleil et étalait sous nos yeux sa minuscule imitation de lagune. Au ciel se gonflait çà et là, avec une douce mollesse, un nuage argenté qui semblait peint par Véronèse ou par Tiepolo. D'un vol lourd et paresseux, un pigeon a passé. Nos cigares fumés, Venise était toujours là !...

Elle était là, dans nos paroles et dans nos pensées; elle était là dans maints objets qui nous la rappelaient et que Jean-Louis Vaudoyer a rapportés de ses nombreux séjours vénitiens. C'est de Venise que vient cette commode peinte, de Venise aussi ces chaises, ce miroir, ce coffret, ces dessins, ces gravures. Je sais chez quel antiquaire ils ont été achetés, et, dans notre amicale causerie, tout ce charmant passé renaissait en ses moindres circonstances et en ses moindres détails, dans une constante communauté de souvenirs. Nous parlions comme dans une fable. « Nous fûmes là, telle chose nous advint. » Et c'est tel aspect de Venise que nous évoquions, telle flânerie à travers les calli, telle promenade en Lagune, telle visite de palais ou d'église, tel tableau de musée, telle fresque de coupole... Et des noms se mêlaient à cet échange d'impressions. Nous revoyions des visages, certains visages que nous ne reverrons plus que dans notre fidèle mémoire. Les heures ont passé ainsi, puis le soir est venu. Les nuages de Tiepolo et de Véronèse se sont effacés au ciel assombri. Les pigeons du jardin ont regagné leurs nids des corniches. Les lumières se sont allumées et nous sommes sortis pour aller dans quelque restaurant italien nous attabler devant un plat de *spaghetti* et une fiasque de Chianti, à moins que nous ne nous fassions servir de ces truffes blanches du Piémont que l'on nomme « tartuffe » avec une bouteille de Barbera stravecchio ou de Valpolicella.

Du Palais Royal ma pensée se reporte souvent vers un autre quartier de Paris où m'attirent aussi des souvenirs vénitiens. Je les trouve rue Jouffroy où la comtesse de la Baume, lorsqu'elle n'était ni dans son châlet du Burgenstock près de Lucerne, ni dans son palais du Grand Canal, habitait un petit hôtel dont elle avait aménagé le premier étage en une très vaste pièce, à la fois parloir, bibliothèque et salle de travail et qui la mettait à

proximité de la demeure qu'occupait, avenue de Wagram, son amie Mme Bulteau. Mme Bulteau tenait un salon justement réputé. On y causait en toute liberté d'esprit et de parole. Écrivains, artistes, hommes de science et de politique s'y rencontraient à des réceptions familières, où se fondaient dans une entente momentanée les disparates les plus tranchées, sous l'intelligente autorité de la maîtresse de la maison à qui tous témoignaient une unanime confiance et une unanime affection.

Ces réunions ont tenu une grande place dans ma vie. J'ai passé de bien douces heures dans le rez-de-chaussée de cet hôtel de l'avenue de Wagram. Il se composait d'un vaste salon au plafond en treillage doré et dont les murs étaient ornés d'une collection d'instruments de musique. Plus d'un objet vénitien s'y mêlait aux meubles anciens et aux bibelots rares ou curieux. Communiquant avec le salon et le prolongeant, la salle à manger accueillait les visiteurs et les convives autour d'un goûter délicat ou d'un dîner raffiné, mais le grand, le vrai plaisir du lieu était la conversation. J'y ai assisté à d'éloquentes, à de brillantes joutes de paroles. Parfois aussi, quand on souhaitait quelque entretien plus intime, Mme Bulteau vous recevait dans l'atelier situé au second étage de la maison. Là, elle était toute à vous, amicalement et savamment attentive aux confidences en sa vigilance d'amie, en sa perspicacité de conseillère, jusqu'au moment où apparaissaient les familiers de chaque jour, les visiteurs privilégiés liés de plus près à sa vie : la digne et bonne Mme W..., amie maternelle de sa jeunesse, la princesse de C.-C..., Mme de la Baume, le peintre Maxime Dethomas, Henri Gonse, que lui avait fait connaître, à Rome, l'ami cher et vénéré que fut pour elle Mgr Duchesne.

Après la mort de Mme Bulteau, Henri Gonse, dépositaire de ses manuscrits, de ses lettres, de maints objets lui ayant appartenu, a fait construire, à Jouy-en-Josas, pour conserver ces reliques d'amitié et ces témoignages d'un précieux passé, une maison à l'italienne ou plutôt à la vénitienne, comme on en voit sur les bords de la Brenta, et toute consacrée à la mémoire de l'amie disparue. Cette maison, je la nomme « la Maison du Souvenir ». La voici telle qu'elle m'apparut, le jour où j'y suis allé pour la première fois.

L'auto roule sur la route de Versailles. Dans la chaude

lumière d'un après-midi d'été le Château apparaît un instant et bientôt ce sont les premières maisons de Jouy, mais il nous faut, de la vallée, remonter vers la crête des Mets. C'est aux Mets que se trouve la maison où Victor Hugo, en villégiature chez les Bertin, allait visiter la belle Juliette Drouet. C'est aussi aux Mets qu'est située la « maison du Souvenir ». L'auto s'arrête devant un jardin. Une allée tournante bordée de buis mène à la maison. Elle montre son toit de tuiles rousses, son mur couvert d'un crépi rose et délicatement fané, sa porte que surmonte un buste au visage mythologique, usé par le temps...

Avant d'entrer, nous sommes allés nous accouder au petit mur de pierre qui borne le jardin en terrasse. De là, on domine sa partie inférieure et la vue s'étend sur un horrizon borné, mais charmant. De ce versant de la colline, on n'aperçoit que des arbres. Rien ne rompt l'unité de la verdure vivante qui protège la solitude de cette retraite. Des arbres, le ciel et du silence. D'en bas, monte la faible plainte d'un jet d'eau, qui, dans un bassin, retombe sur les épaules d'un Triton en brocatelle de Vérone, ruisselantes sous cette charge humide. Autour du bassin, des allées entre des plates-bandes fleuries. Au bout de cette esplanade se creuse un ravin profond dans une ombre sylvestre. Deux hautes statues de pierre semblent faire signe de venir à elles. Obéissons-leur. De la terrasse où nous sommes, un escalier permet de descendre parmi les fleurs et près de l'eau. Le long du mur qui soutient cette terrasse sont placés des bustes anciens, l'un représentant la Vieillesse, l'autre la Jeunesse. Entre eux une vasque de pierre symbolise la Fontaine de la Vie. A l'angle de la terrasse, se dresse la maison. En son crépi rose, elle tiédit dans une chaleur tout italienne et elle semble chanter dans la lumière l'élégie du Souvenir.

Elle nous a accueillis en ses pièces fraîches, en son vestibule où des fragments de miroirs et des nacres de coquillages s'incrustent dans les enroulements contournés de son stuc, en ses chambres faites pour des sommeils pleins de rêves du passé, d'un passé que rappellent maints objets où s'évoquent les longs séjours vénitiens de jadis, les longues heures de vie heureuse. C'est à ces heures que nous pensons en un silence réciproque. Des ombres amies nous accompagnent. Elles sont chez elles dans la « maison du Souvenir » et nous savons si bien leurs noms que nous ne les prononçons pas et nous continuons à nous

laire, une fois redescendus dans la vaste bibliothèque. Sur des rayons je vois des livres que signa du pseudonyme de Jacques Vontade et de Famina l'auteur de *la Lueur sur la Cime* et de *l'Ame des Anglais*, mais son œuvre n'est pas toute là... Il s'y joindra un jour le recueil des nombreux articles où Mme Bulteau consigna le fruit de son expérience de femme et d'écrivain, de ses recherches dans le domaine du sentiment, de l'art et de la littérature, de ses impressions de voyage et de société, de tout ce qui fut l'occupation de son cœur et de son esprit. Un jour viendra où s'ouvriront les archives de la Maison du Souvenir. Des mains vigilantes et respectueuses en tiennent les clés.

Les heures passent. La lumière se fait plus douce, et le crépuscule approche. L'odeur des fleurs et la plainte de l'eau entrent par les fenêtres ouvertes. Le ciel s'assombrit sur les verdures immobiles. Lentement dans ma pensée la maison couleur de rose séchée se confond avec le blanc palais de marbre qui mire dans le Grand Canal sa façade de tubéreuse. L'enchantement de Venise m'environne de son sortilège et soudain m'apparaissent, en un raccourci mystérieux, les jours et les heures de ma vie vénitienne, et tous les visages aimés ou amis qui en furent la joie ou le plaisir. Je revois mon étroite chambre de l'hôtel Regina qu'emplissaient à minuit les cloches de la Salute; je revois le mezzanino aux beaux stucs du Palais Vendramin ai Carmini; je revois toute Venise, ses églises, ses palais ses jardins, sa Lagune; je revois l'humble Casa Zuliani et le Palais Venier et la chambre des fièvres heureuses au cher Palais Dario, et ce clair de lune où, pour la première fois, je suis monté sur l'altana, toutes les heures et tous les jours d'où sont nés ces feuillets où j'ai tenté, en souvenir de ceux et celles dont la présence me rendit chers ces temps heureux, en l'honneur de Venise et en mémoire de moi-même, de fixer, comme dans un miroir, les reflets de ce passé dont les images vivantes survivent à la cendre des années mortes.

HENRI DE RÉGNIER.

LA
GENÈSE DE *LORENZACCIO*

UN *LORENZACCIO* DE GEORGE SAND VERS 1831

A mesure que la critique se fait plus précise et plus documentaire, on imagine de moins en moins qu'un chef-d'œuvre ait pu sortir d'une traite de la plume d'un écrivain, sans essais préalables ni tâtonnements. Si prime-sautier que soit le génie d'Alfred de Musset, son *Lorenzaccio* n'échappe pas à la règle. Il y a plus. Une de ces ébauches, la première de toutes, a été esquissée avant lui et sans lui. Il l'a faite sienne, usant du privilège que lui conféra sans doute celle qui lui accordait, un jour, « droit de vie et de mort » sur tous ses « manuscrits passés, présents et futurs ».

Depuis de longues années, ce n'est un mystère pour personne que le drame trouve son origine dans une petite pièce de George Sand, *Une Conspiration en 1537*. Nous l'indiquions, avec maint détail précis, en un livre déjà ancien (1). Depuis, la « scène historique » a été imprimée par les soins de M. Dimoff (2), et chacun peut se rendre compte des emprunts de Musset. Il n'est cependant pas inutile de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'évolution générale d'une œuvre à laquelle la Comédie-Française vient de donner une inoubliable consécration, et le souvenir de ce spectacle magnifique permettra au lecteur de nous suivre. Nous lui demanderons de vouloir bien reprendre avec nous le projet de *Lorenzaccio* à la source initiale, au premier contact de George Sand avec les *Chroniques* de Varchi,

(1) *Le Théâtre d'Alfred de Musset*, Hachette, 1901, in-8.
(2) *Revue de Paris*, 15 décembre 1921.

et nous accompagner, à travers dates et documents, jusqu'à la publication du *Spectacle dans un fauteuil* (*Prose*). Peut-être, chemin faisant, rencontrera-t-il quelque aperçu nouveau ou quelque menue précision.

Comment George Sand fut-elle amenée à feuilleter le vénérable in-folio : j'entends le Varchi, édition de Leyde de 1723, car plusieurs de ses personnages ne peuvent émaner que de celle-là : le spadassin avec son nom gracieux de Favolaccino; Giulio Capponi né d'une faute d'impression ; Malatesta Baglione, ressuscité grâce à la magie d'un portrait hors texte ; Giomo et le Hongrois, soudés ensemble par le charme d'une virgule sautée. Dès son arrivée à Paris, au début de 1831, elle était à l'affût des sujets littéraires qui pouvaient lui permettre de gagner sa vie et d'illustrer un nom qui ne fût pas celui des Dudevant. Lorsque le « pèlerin à la chevelure brune et bouclée » vint heurter à la porte de celui qui devait bientôt se confiner dans l'ermitage de la Vallée aux loups, il trouva en Delatouche « un homme de quarante-cinq ans, d'une figure pétillante d'esprit, de manières exquises... à la voix douce et pénétrante », mais qui ne montrait aucune sympathie pour des essais de pensionnaire. Il préférait les « monstres », en préparait un qui serait espagnol, en avait enfanté un autre, — bien hybride celui-là, — qui était demi français et demi italien. La cloche d'un couvent de Camaldules allait tinter dans sa *Reine d'Espagne*, et sa *Fragoletta* avait été enterrée dans un couvent de Naples. Lui-même, à l'écouter, avait visité les clairières de l'Abruzze et les coins cénobitiques de la Vallombreuse, parcouru sur la mule au pied sûr les Apennins chargés d'orages, et, tout au fond d'un vallon où serpente le ruban argenté d'un fleuve, il avait découvert une ville où les dômes sont d'or, où les oliviers montent entre les fleurs... Il conseilla à George Sand des lectures en rapport avec ses propres aspirations. Pour les italianisants d'alors, à côté de Sismondi, lu de tous, un recueil imposant se présentait : le *Thesaurus antiquitatum Italiæ* de Grævius, continué par Burmann.

J'engage le sandiste à compulser cette série d'in-folios que leur reliure en veau et la poussière des années ne parviennent pas à rendre rébarbatifs : il y retrouvera la multiplicité des émotions qui firent battre le cœur de la jeune femme. Ici une

carte de Toscane, là un vieux plan de Florence, ailleurs Venise avec ses palais et ses églises, ses joûtes et ses processions, son Grand Conseil, son Bucentaure. Il lira cette inscription d'une coupole de Saint-Marc où sont nommés les Zuccati, thème d'un roman sans amour écrit pour Maurice Sand. Il verra la description du monastère de Camaldoli. Une planche gravée lui offrira, surmontées d'une ceinture de sapins, ces mêmes dunes mouvantes où se dénoue *Lélia*, la première *Lélia*, remaniée et gâtée par la suite. Dans un latin que l'élève maussade de Deschartres pouvait comprendre à demi, il reconnaîtra les fontaines jaillissantes, les parterres odoriférants parmi lesquels rêve Sténio, tout enivré des parfums suaves, charmé par la vue et le chant des oiseaux, bercé par des cantiques dans lesquels, à des voix graves et pleines, répondent d'autres voix pénétrantes et argentines. C'est au voisinage d'une étude sur le couvent des Camaldules que George Sand put remarquer, — seul ouvrage italien au milieu d'élucubrations latines, — l'édition de Varchi attrayante et fautive, et de tout cet ensemble devaient naître, avant les *Maîtres mosaïstes*, un premier *Lorenzaccio* et une première *Lélia*.

Lorsque de graves Hollandais entassèrent en cette lourde collection ouvrages sur ouvrages, se doutaient-ils qu'un siècle après, dans une bibliothèque de Paris, — la Mazarine peut-être, — une femme menue, chaussée de souliers trop minces, coiffée d'une toque de velours fragile, viendrait toute grelottante la consulter en face de quelque vieillard au nez rougi par le froid et que, de cette lecture, naîtraient le plus étrange des romans et le plus troublant des drames? Qui sait? Le souvenir de cette pile cyclopéenne d'in-folios fut peut-être le poids infinitésimal qui fit pencher la balance en faveur du voyage d'Italie.

Le départ devait se faire attendre deux ou trois ans : il fallait que Musset parût. *Une Conspiration* fut écrite d'abord : ce *Lorenzaccio*-là n'avait pas besoin de Musset pour exister.

La petite pièce est attachante, mais l'on est gêné pour en dégager l'intérêt propre. Il y a là à la fois trop et trop peu : trop de ce que Musset a repris pour le resserrer et le dire mieux que sa devancière, trop peu de ce qu'il a développé et dont on soupçonne l'amorce. Essayons d'oublier le vrai *Lorenzaccio*; ne songeons plus à ce dialogue si aiguisé, à ces tirades d'une

forme si brillante et si arrêtée; effaçons de notre mémoire la complexité plus synthétique du héros, la vraisemblance plus massive de la victime; ne demandons ni les machinations d'un Cibo, ni les élans de quarante Strozzi; ne cherchons pas de ces tableaux qui traduiraient en larges « imageries » l'impuissance finale de tout le grouillement d'un peuple. Il reste une intrigue qui, lente au début, s'anime, se colore vers la fin. On s'intéresse à ce Lorenzo qui simule la lâcheté comme Brutus simulait la folie, qui prépare son meurtre avec toutes les fièvres de la vengeance, attire sa victime dans un piège infernal et l'immole avec la brutalité et les raffinements d'un ennemi qui, grisé par l'idée de la revanche, trouve en elle une indicible volupté. Le dénouement du mélodrame est rehaussé par la fantasmagorie du décor imaginaire; le foyer a jeté quelques lueurs, il s'allume et répand une vive clarté dans la chambre : « Maintenant, s'écrie Lorenzo, en soulevant la tête du duc pour la regarder, Grand-Duc de Florence, bâtard du pape, gendre de Charles V, tyran, despote, infâme, fanfaron, impudique Alexandre de Médicis, bonsoir pour la dernière fois. Lorenzo ne te ramènera plus de l'orgie et ne te mettra plus au lit accablé de débauches et de crimes. Dors bien! »

N'insistons pas sur des maladresses d'une candeur plus charmante que ridicule. L'étourderie commise sur Giomo et le Hongrois confondus en un seul personnage, prolonge toute une série d'anachronismes. George Sand appelle Alexandre Grand-Duc, titre qu'il n'a jamais porté. Les bénédictions de Clément VII mettent plus de deux ans à venir de Rome à Florence : depuis 1534, le siège pontifical est occupé par Paul III. En janvier 1537, Malatesta Baglione est mort depuis cinq ans. Mais George Sand a été frappée par les illustrations du Varchi de Burmann. Une virgule lui échappait, des gravures hors texte ne restaient pas inaperçues. Que ce fût la figure de Malatesta ou celle de Clément VII, les portraits l'arrêtaient plus que les dates.

En revanche, elle développe le rôle de l'héroïne, insignifiant chez Varchi. Dans l'original, Catherine Ginori est campée en deux lignes. Musset lui donnera de la grâce et du charme. La « Catterina » de George Sand, devenue la sœur de Lorenzo, alors que, dans l'histoire, elle était sa tante, se dresse, plus théâtrale. Elle prend des leçons de latin avec un vieux moine qui cherche la pierre philosophale, — on pense naturellement à Deschartres,

— et elle comprend l'histoire de Virginia dans le texte de « Titus Livius ». Elle vient trouver le héros dans sa chambre, tout juste après la « scène hideuse » du meurtre : « L'as-tu bien tué? Ne respire-t-il pas encore? dit-elle. Écarte cette couverture et donne-moi le flambeau, que je le regarde en face! » Elle crache au visage du tyran, et se tournant vers Scoronconcolo : « Toi, coupe cette tête, et porte-la au peuple. » La chronique vantait l'esprit, la vertu et la merveilleuse beauté de Catherine Ginori. De cette femme instruite, de cette épouse modèle George Sand a fait une fillette de quinze ans, « un enfant », mais quel enfant! Elle a beau s'évanouir au cours de la scène, c'est déjà une « vierge forte ».

Voilà qui vaut une signature. D'autres traits sont une date. La petite pièce s'ouvre par une émeute. Ces jeunes gens exaltés qui tiennent à montrer dans la rue leurs moustaches hérissées et leurs fraises tachées d'encre, conspirateurs à la tête vide et à la mine affamée, ces factieux dispersés et injuriés par la foule que contient la force militaire, ces républicains qui se reconnaissent à la couleur de leur pourpoint et au peu d'ampleur de leur manteau, tout cela rappelle le saint-simonisme, les barricades, la révolution de juillet et ses lendemains. En juin 1832, George Sand assistera de ses fenêtres au défilé des cadavres vers la Morgue, des blessés vers les hôpitaux, et elle verra la Seine couler rouge de sang. D'autres émeutes avaient précédé.

Autre indication de date, moins objective. Après l'assassinat, le cœur de Lorenzo se dilate, devient tout miséricorde. Désormais, l'existence sera douce au héros et il veut vivre longtemps. Il y a là un demi-optimisme qui n'annonce que de très loin l'impassibilité hautaine de Lélia. George Sand ne manie pas encore avec maîtrise les états d'âme byroniens. Son Lorenzo va sans grande raison de l'ardeur à la lassitude, de la lassitude au scepticisme et à la résignation. Lorsqu'il aura reconquis sa propre estime, il prendra encore plaisir à vivre, quand ce ne serait que par souvenir d'héroïsme et par enfantillage de gloriole. Il semble que si George Sand avait écrit cette pièce après *Lélia*, elle aurait donné plus de profondeur et plus de précision aux sentiments de son héros désenchanté.

Indiquerai-je enfin quelques particularités de forme? Le dialogue est émaillé de traits énergiques, d'images poétiques; il manque trop souvent de vivacité. Il est pourtant des tirades que

soutiennent la couleur et l'harmonie, témoin les jolies phrases dans lesquelles le duc, — d'autres fois si mesquin et si bilieux, — donne libre cours à toute son exubérance de « connaisseur » :

Oh ! depuis plusieurs jours, je m'enivre à la contempler, tantôt là, penchée vers cette fenêtre et livrant à la brise ses longs cheveux noirs, tantôt à l'église, les yeux baissés sous son voile entr'ouvert, plus belle, plus naïve que les Vierges que notre vieux Michel-Ange rêvait aux beaux jours de sa jeunesse... Dis-lui que le duc de Florence se meurt d'amour pour elle. Dis-lui qu'il couvrira de perles et de pierreries sa noire chevelure et son sein naissant et ses bras moelleux. Dis-lui qu'il lui donnera le plus beau cheval que Naples ait jamais fait courir dans ses fêtes, la plus belle haquenée de toutes les Espagnes, des étoffes d'or et des voiles brodés de Constantinople.

C'est déjà la prose séduisante des premiers romans de George Sand. Plus loin, le meurtre accompli, Lorenzo se mettra à la fenêtre pour « savourer cet ineffable instant... Que le ciel est pur ! soupire-t-il... Ah ! je me sens bien, maintenant, ma poitrine s'élargit, mon âme se dilate ! » Cela ne sonne plus comme *Rose et Blanche*, mais comme une bluette à peine antérieure ; le geste, le mouvement, les expressions se retrouvent dans *la Fille d'Albano*, nouvelle publiée sous la signature de J. S. (Jules Sand) dans *la Mode* du 15 mai 1831. Et c'est là une raison encore pour rapporter la *Scène historique* de George Sand aux premiers mois de sa vie littéraire.

Nous épargnerons au lecteur une étude technique qui aboutirait aux mêmes conclusions. Au moins devons-nous lui dire dans quelles conditions Musset a hérité de ce premier essai.

Il a existé deux exemplaires manuscrits de la pièce de George Sand.

L'un nous a été conservé ; c'est le brouillon autographe ; il fait partie de la collection splendide léguée à l'Institut par M. de Spoelberch de Lovenjoul. Retrouvé dans des papiers qui provenaient de Sandeau, il a dû quitter le domicile de George Sand avant que Musset y fût admis. L'auteur de *Lorenzaccio* n'a pu l'utiliser.

Est-ce hasard ou intention ? Le manuscrit porte une signature qui constitue une sorte d'endossement. Le prénom de Jules y reparaît à quatre reprises. A supposer que ce ne fût pas une première destination, c'est tout au moins une date. Si, comme

on l'a cru, l'œuvre avait été écrite sur la table commune de George Sand et de Musset à Paris, à Florence ou à Venise, on s'expliquerait le nom d'Alfred. Mais Jules! Et, selon M. de Lovenjoul, ce nom est écrit de la main de Jules Sandeau. Il faut absolument rattacher le manuscrit à ce que M. Pierre Gauthiez appelle spirituellement la période *julienne*.

Signalons accessoirement les mentions : « 3 pantalons... 3 chemises... 2 foul (foulards?) 2 p.. de bas ». On le voit, si George Sand confondait ses livres avec les mémoires de boulanger, elle ne distinguait pas ses essais littéraires de ses comptes de linge. Par une étrange fatalité, il fallait que le prénom de Sandeau voisinât avec des articles de blanchisseuse.

Une copie existait : il en reste un feuillet, — le premier, — dans l'album rouge de George Sand, à la suite du morceau intitulé Jehan Cauvin (1). Les traces des feuillets qui manquent correspondent bien comme nombre à ce que pouvait être *Une Conspiration*. La page qui subsiste est une liste de personnages identique à l'autre. Elle paraît être de l'écriture de Boucoiran, le précepteur de Maurice, et tout cela se rapporte à l'année 1831. Cette liste et ces feuillets enlevés, Musset a pu les connaître deux ans après. S'il n'a pas lu le manuscrit primitif, la cahier rouge resté entre les mains de George Sand lui fut largement ouvert. Que l'album ait été ou non emporté en Italie, c'est chose indifférente. Le temps n'avait pas manqué avant le départ; les pages arrachées trouvaient place dans une malle, entre quelques mains de papier, — blanc ou noirci, — et un exemplaire de Varchi moins encombrant que l'édition de Leyde. Là sans doute commençait à poindre un nouveau *Lorenzaccio*.

UN *LORENZINO* INTERMÉDIAIRE — 1832

L'idée de *Lorenzaccio* a-t-elle vraiment reposé dans des tiroirs pendant deux ans avant que Musset pût y songer, tandis que George Sand l'oubliait et que Sandeau ne s'en souciait point? La donnée, en tout cas, fermentait ailleurs. Lisez plutôt cette page qui fut imprimée durant l'hiver 1832-1833.

Le duc Alexandre assassiné! hier durant la nuit, renversé sur le

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1924, p. 579, n. 1.

lit, frappé, étranglé!... — Le duc assassiné! s'écria Catherina; comment, par qui? — On nomme le duc Lorenzino; il a soudain disparu seul. Il avait attiré le duc Alexandre dans son palais pour une intrigue amoureuse, selon leurs habitudes; le duc y a passé la nuit; ce matin il n'a pas paru, on a commencé à s'inquiéter; on a su qu'il avait été chez le duc Lorenzino; le cherchant là, on l'a trouvé étranglé, meurtri comme s'il avait supporté un combat. — Le duc Lorenzino a disparu?... — On dit qu'il est parti blessé, et que le duc Alexandre, en se défendant, l'a mordu à la main. — Le duc a donc tué Alexandre lui-même? — Lui-même avec deux assassins. — Cette histoire est atroce. — Vive Lorenzino! — A bas l'assassin! — Vive Lorenzino!

C'est le sujet de *Lorenzaccio*! J'entends le sujet mélodramatique, un peu même de l'étude historique. Car, pour la psychologie du personnage principal, elle est assez rudimentaire. Le passage est tiré d'une nouvelle signée Madame de ****. Il eût été plaisant que ce fût George Sand. Il faudrait supposer une Aurore Dupin diablement jeune d'esprit et de théories. Il y a là une histoire romanesque gentiment contée et quelques aspirations louables vers la liberté. Mais Lorenzino est appelé duc! C'est pis que de faire d'Alexandre un Grand-Duc! Le tyran est étranglé et non saigné. Surtout, je trouve ces lignes que George Sand ne pouvait imprimer à cette date : « Que l'amour est redoutable! qu'il est cruel, quand il est contrarié, quand il ne vous donne pas aussitôt une même maison, une même couche, des habitudes intimes, le mariage, né de la religion et de la nature. » Voilà qui est bien bourgeois pour notre baronne émancipée! L'auteur ne serait-il pas une de ces muses romantiques dont M. Marcel Bouteron nous signale avec tant d'esprit la multiplicité et que M. Edmond Pilon se représente coiffées d'un chapeau de paille à rubans, avec un grand châle à fleurs, les cheveux en bandeaux, portant sur le cou nu une petite croix, et un petit bouquet de réséda sur le cœur ? Littérature de journal de modes. Évidemment! George Sand a bien écrit dans *la Mode*.

Lorenzino de Médicis, nouvelle florentine, fait partie du tome III du *Salmigondis* ou *Contes de toutes les couleurs* (1832), collection très bariolée. Dans ce même tome on trouve *l'Anneau* de Félix Pyat, l'un des premiers amis littéraires de George Sand, *le Petit Zacharie* de cet Hoffmann qu'elle étudiera bientôt.

Le tome Ier contenait l'*Ile des fleurs* par Sand, nouvelle qui, dans des splendeurs de style, drape des connaissances en histoire naturelle que n'eût pas désavouées Deschartres et une onction digne de l'ancienne pensionnaire des Religieuses anglaises. Le tome V présentera *Cora* par « l'auteur d'Indiana », *Cyprien* par Jules Sand. Dumas père, qui écrira plus tard un *Lorenzino*, et Paul de Musset lui-même figurent dans la collection. On avouera qu'au moment de trinquer au champagne chez les *Frères provençaux* ou chez Lointier, et avant d'aller vider à Venise quelques verres de vin de Chypre ou d'autres coupes plus amères, George Sand et Musset avaient pu apprécier la délicatesse variée de ce *Salmigondis*.

La possibilité une fois admise, lisons d'autres passages :

Elle (Catherina) a su l'histoire qui occupe Florence; elle a rougi plusieurs fois en entendant ce récit, mais elle n'a rien dit; elle est rentrée chez elle avec sa mère, sans ouvrir la bouche; toutes deux sont affligées et ne se parlent pas... Sa mère l'appelle; elles sortent, s'avançant dans les champs où elles vont rarement;... le soleil s'abaisse sur l'horizon, mais il est encore chaud; la nature est tranquille, tout respire le calme d'une soirée d'été. — Ma fille, dit Clementina, vous avez entendu l'histoire de ce matin...

C'est là tout justement le thème d'une scène de *Lorenzaccio* : il ne manque que le bord de l'Arno : « Le soleil commence à baisser, écrira Musset... Que le ciel est beau ! que tout cela est vaste et tranquille ! » Puis, la phrase de Marie Soderini à la jeune fille : « N'as-tu pas entendu répéter cette fatale histoire de Lorenzo? Le voilà la fable de Florence. »

A vrai dire, l'histoire n'est pas la même. Dans le récit du *Salmigondis*, c'est une aventure de chasse : « Le duc Alexandre, dans une chasse, était devenu épris d'une villageoise; il lui avait fait des propositions qu'elle avait refusées; mais le duc Lorenzino s'était chargé de lui faire voir cette fille. » Vous devinez le reste. Ce n'est ni l'enlèvement de Gabrielle ni la scène de l'épée : mais il y aura aussi une chasse dans le *Lorenzaccio* de Musset.

Et les bannis, si déclamatoires et si émouvants, ils sont là, déjà. Seulement, pour les trouver, il faut sauter par-dessus la *Rose rouge* de Dumas.

Des hommes qui jouissaient, la veille, de tous les avantages de la richesse, de la considération, sortaient des portes de leur cité natale,

pour aller végéter dans l'exil et la pauvreté. On voyait ces malheureux bannis s'éloigner à pas lents de leurs foyers ravagés, regarder en arrière... Alors, se dirigeant vers l'asile le plus proche, ils se préparaient à commencer une carrière de dépendance et de pénurie, en attendant qu'un changement de fortune les mît à la place de leurs oppresseurs.

La page cette fois est de mistress Shelley. Il serait curieux que Musset eût lu à la même heure les deux morceaux, et que le double souvenir s'en fût agglutiné dans son esprit. Au surplus, tout cela est antérieur d'un an au moins à son drame.

Que de coïncidences! Ici, pas de démonstration technique, point de preuves palpables : des présomptions seulement, mais combien troublantes! Et nous conclurons de cette courte digression que vers 1832, malgré l'insouciance, — ou le désintéressement, — de George Sand, l'incurie de Sandeau, et l'abstention forcée de Musset, la sève du tronc italien d'où était sortie *Une Conspiration* a continué à bourgeonner dans des rameaux voisins, et pas bien loin de la branche où s'épanouira le *Lorenzaccio* en cinq actes.

LES ÉTAPES DU *LORENZACCIO* DE MUSSET — 1833-34

Musset a repris la pièce de George Sand : ses tendances personnelles, une étude approfondie des *Chroniques*, les fièvres du moment l'ont conduit au plus admirable des développements. Il a sextuplé le nombre des tableaux; d'un Brutus sans cohésion il a fait une manière d'Hamlet. L'œuvre n'est pas sans défauts : il est trop facile de le prouver; mais il y a là une poussée de sève jeune et ardente, une luxuriance de génie qui expliquent certaines spontanéités d'enthousiasme.

Créant à nouveau, Musset n'a pas songé à dissimuler des emprunts qui, dans la pensée de tous deux, échapperaient à jamais au lecteur. Telle l'apparition de Lorenzo. Lisez George Sand : « *Lorenzo paraît au fond de la galerie; il s'avance lentement et comme plongé dans un affaissement mélancolique.* Voyez-le, abattu, terne, usé; voyez ses traits amaigris et plombés, son corps débile, que ronge incessamment la fièvre de l'orgie, son regard éteint et stupide! » Lisez Musset : « *Lorenzo paraît au fond d'une galerie basse.* Regardez-moi ce petit corps maigre, ce lendemain d'orgie ambulant. Regardez-moi ces yeux plom-

bés... ce visage morne, qui sourit quelquefois, mais qui n'a pas la force de rire. » Suit, des deux côtés, toute la scène de l'épée : effroi simulé ou à demi sincère de Lorenzo, son évanouissement, sa chute, soulignés par l'ironie méprisante d'Alexandre. Relevons aussi la scène des deux républicains et la volte-face amusante avec laquelle ils acceptent les faveurs de leur ennemi. Ailleurs, que d'expressions communes! D'un côté, les murailles sont accoutumées à soutenir Lorenzo, de l'autre, les palais n'ont jamais mieux prouvé leur solidité qu'en soutenant les seigneurs florentins quand ils ont trop pris de leur vin. « Votre cœur est bien malade », dit chez George Sand Madonna Maria à son fils; « O Lorenzo! Lorenzo! ton cœur est très malade », dira, chez Musset, Philippe; « cet infernal Strozzi », écrira l'une; « tous ces Strozzi de l'enfer », imprimera l'autre. « Amen », conclura des deux côtés le spadassin. « Mon âme se dilate », soupirera le premier Lorenzo; « son âme se dilate singulièrement », pensera le Scoronconcolo du *Spectacle dans un fauteuil*.

Autre évidence : Musset étudie de nouveau le texte italien, et dans une autre édition : Milan, 1803-1804; cela ressort de l'extrait qui fut annexé au *Lorenzaccio* de 1834. Il en tire la reconstitution historique dont tous s'accordent à admirer la vie et la précision. Les anachronismes sont supprimés : Malatesta Baglione disparaît; Paul III remplace Clément VII; Catherine redevient la tante de Lorenzo et reprend dans l'action une place plus discrète; Alexandre redescend de la qualité de Grand-Duc au simple titre de duc; à Capponi, représentant d'une famille illustre, est substitué un nom obscur trouvé dans Varchi : il est dès lors possible de faire de Venturi un type analogue à M. Jourdain, ou plutôt au père de M. Jourdain vu à travers les lunettes de ce dernier, une personne de qualité qui fabrique de la soie, mais qui n'en vend point.

Musset a-t-il écrit *Lorenzaccio* avant ou pendant ou après le voyage d'Italie ?

Première hypothèse : *Lorenzaccio* antérieur au départ (décembre 1833). M. Jean Pommier, dans une leçon magistrale (1), semble pencher pour celle-ci. Elle m'a jadis tenté. Un fait surtout est intéressant. Il n'était pas nécessaire d'aller

(1) *A propos de Lorenzaccio*, *Revue des Cours et Conférences*, 15 décembre 1924.

à Florence pour étudier le texte de Varchi. Les éditions étaient à la portée de tous : Leyde, Milan, Cologne. On a vu cette dernière dans une vitrine de l'exposition organisée avec autant de compétence que de goût par M. Couet, l'archiviste distingué de la Comédie-Française.

Autre supposition : *Lorenzaccio* rédigé en Italie. Paul de Musset sans doute s'est trompé, ou nous a trompés, en affirmant que le sujet avait été découvert à Florence. Est-ce une raison pour rejeter tout son témoignage ? Ces mélodies inspirées au héros de *Lui et Elle* par l'aventure de Luisa Strozzi, cette scène où, durant le voyage, l'amant soumet à sa maîtresse les fragments d'une œuvre en préparation, émanent peut-être de confidences. Musset a travaillé en Italie : c'est prouvé par une lettre de George Sand à Buloz, datée du 4 février, et publiée par Mme Marie-Louise Pailleron (1) : « Depuis quinze jours j'étais bien et je travaillais, Alfred travaillait aussi, quoiqu'il fût un peu souffrant, et qu'il eût de temps en temps des accès de fièvre. » Et puis, le drame ne reflète-t-il pas le voyage? Très ingénieusement, M. Henry Bidou retrouve George Sand dans la marquise Cibo : il ne nous dit pas si c'est la George Sand du quai Malaquais ou celle de l'hôtel Danieli. La Mazzafirra qui hanta longtemps l'âme du poète suppose une visite des musées de Florence. Et ces lanternes des palais, cette tristesse des rues sombres, — Musset y reviendra dans la *Confession d'un enfant du siècle*, — et ce Campo-Santo peint par Freccia et dont Mme Piérat, — je veux dire Lorenzo, — se demande avec tant d'ironie dans le geste si c'est un portrait ou un paysage, s'il faut le regarder en long ou en large ?... Ce même Freccia, s'il voulait faire une vue de Florence, se placerait sur la rive gauche de l'Arno du côté de l'orient. Musset, à coup sûr, avait contemplé la ville, des hauteurs de San Miniato.

Dernière hypothèse : *Lorenzaccio* aurait été fait à Paris, après le retour. Paul de Musset va jusqu'à fixer un intervalle de huit mois entre la conception « en cinq actes », et la rédaction. A vrai dire, on ne voit pas quand Alfred s'en serait sérieusement occupé, entre avril et août 1834. Le 19 avril, il est encore incapable d'écrire une malheureuse comédie promise à Buloz; on sait laquelle : ce n'est pas *Lorenzaccio*, qui est un drame. Le 30 avril : « Je m'en vais faire un roman... » On connaît ce

(1) *François Buloz et ses amis. La Vie littéraire sous Louis-Philippe*, p. 406.

roman. Dix jours après : «... Je ne puis rien faire de bon. » Et soudain à brûle-pourpoint : « Je vais publier ces deux volumes de prose de *Lorenzaccio*. » Seraient-ils donc prêts ? Le grand argument ici est la trace d'un sentiment de vide, d'un désespoir sans nom causés par la maladie et la rupture. Les lettres adressées à George Sand, de Genève et de Paris, représentent une sorte d'écroulement, un froid qui descend lentement, une mort qui tombe goutte à goutte comme la neige. Ou bien c'est le souvenir de la pureté première, la rancœur des souillures irréparables, le sentiment d'une renaissance à la vie après horreurs et secousses, la poussée enfin d'un fatalisme où la volonté chavire parmi des visions hallucinantes et fantastiques. Si l'on étudie cette correspondance en regard de *Lorenzaccio*, l'on dégage aisément tout un ensemble de notations voisines, de thèmes apparentés, de résonnances complexes, sans qu'on puisse « situer » le point d'origine des premières sonorités.

Que d'incertitudes, dira-t-on ! Des documents, des témoignages nouveaux peuvent les lever. De la contradiction même des faits jaillit une évidence : la pièce n'a pas été écrite en une fois. La preuve est fournie par les plans inédits et les scènes non imprimées.

Les plans sont de ces « préparations », de ces « épluchures » que Paul de Musset a signalées et que l'auteur jetait d'ordinaire au feu avant de se mettre au travail. Ils sont écrits à la diable sous forme de notes, les abréviations parfois peu lisibles y sont nombreuses. Des chiffres, des noms, des indications sommaires montrent les personnages à leur place dans les scènes et les actes, comme des pièces d'échiquier. Deux projets sur trois comprennent les cinq actes. On y devine, entre autres thèmes, Cibo et la confession, l'apparition de Lorenzo et la scène de l'épée, le dialogue qui le met aux prises avec les deux républicains, la préparation et l'exécution du meurtre, le mouvement des Florentins aux abords ou à l'intérieur du palais, le couronnement de Côme. Dans l'un se surajoute l'intrigue secondaire qui aboutit à la mort de Louise Strozzi. Mais des personnages sont là qui ont été rayés par la suite, Benvenuto, Capponi, et des scènes aussi qui n'ont pas été conservées, un sermon dans une église, un carrefour au cours d'une chasse. De cette chasse un souvenir subsistera dans la scène de la cotte de mailles.

Que signifiait-elle dans la pensée première? Cadre pour tentative de meurtre? Décor pour aventure d'amour? Varchi et le *Salmigondis* ne nous donnent ici que des lueurs.

Deux scènes sont traitées, rédigées ; dans l'une, Lorenzo promet à Benvenuto de faire à une médaille un revers « tel que le monde n'en a point encore vu ». Le célèbre orfèvre prend congé du duc pour gagner Rome. « Il me faut ta tante ou je te coupe les oreilles », dit Alexandre resté seul avec Lorenzo. — N'y comptez pas, répond en résumé Lorenzo. Cependant il y a « des braillards » à punir : « En vérité, s'écrie le duc, il faut que j'écume ma chaudière à chaque cuillerée de soupe que je veux avaler. » L'autre scène met un Lorenzo ironique et glissant en face d'un Freccia pur et naïf. A ce jeune homme aux rêves d'enfant, aux rêves délicieux, Lorenzo propose, on devine avec quelles insinuations, de faire le portrait d'une vieille dame; il passe à la Mazzafirra : « Tu peigneras ces grands cheveux, auparavant, et sur ma parole, il ne t'en coûtera pas un denier. » Autres offres plus honnêtes : une armoire où brillent les volumes à tranches dorées, un orgue dont, complaisant, Lorenzo tient lui-même le soufflet, un atelier et un chevalet au service du Médicis : « Jésus! quel bonheur! — C'est bon, c'est bon, tu me remercieras une autre fois. » C'est déjà, dans sa tendance générale, la scène bien connue du manuscrit définitif.

Celui-ci est la propriété de la Comédie-Française. Les variantes, intéressantes en soi, jettent un jour un peu changeant sur les phases de la rédaction. Retenons surtout que ce beau manuscrit suppose tout un agencement de parties d'abord indépendantes, et ce fut là sans doute le plus clair du travail qui précéda immédiatement la publication (1er août 1834).

De cette revue sommaire des documents relatifs à la genèse de *Lorenzaccio* peut-on tirer une conclusion ?

D'abord, il est possible que Musset ait connu un volume du *Salmigondis* paru un an avant le voyage d'Italie. Il s'en fût souvenu avec l'épisode de la chasse, d'ailleurs abandonné, avec le thème du bord de l'Arno, conservé celui-là et délicatement harmonisé, avec les bannis dont l'adieu à Florence est dans toutes les mémoires.

D'autre part, il est probable que les préoccupations relatives à *Lorenzaccio* se sont éparpillées sur de longs mois : première

étude du sujet à Paris, durant l'automne de 1833 ; à Florence, vision rétrospective, évocation féconde ; à Venise, travail intermittent et vite interrompu ; pendant ce temps-là, des notes, des plans, des scènes. A Paris, après le retour, agencement d'ensemble, dernières soudures, retouches suprêmes. Il reste d'ailleurs admissible que le travail essentiel de rédaction se soit, sinon confiné, du moins précipité durant l'une de ces périodes.

Surtout, il faut accepter une certitude capitale. Le sujet n'a pas été trouvé à Florence dans quelque fouillis de manuscrit ou dans une édition rare. Si Musset l'a découvert alors, ce ne pouvait être que dans la malle de sa maîtresse. *Une Conspiration en 1537* avait précédé d'au moins deux ans le voyage. Sur cette conception du drame à Florence, un mot de Paul de Musset pourrait bien laisser percer la vérité. Le héros de *Lui et Elle* « voulut relire » les *Chroniques* sur place : ainsi il les avait déjà lues. En fait, Musset les connaissait par George Sand dont il reprenait et développait la pièce.

Félicitons au moins ce frère d'avoir, dès 1865, dans l'édition des *Œuvres complètes*, affirmé tout l'intérêt d'un drame que nulle constatation de sources, nulle vérification d'emprunts ne saurait diminuer. Il appréciait le relief puissant qui détache, anime, parmi les indications très sobres d'un décor resté longtemps imaginaire, tous ces personnages qui semblent emportés dans une poussée de vie florentine. Il voyait déjà dans Lorenzo mieux qu'un tyrannicide de mélodrame, plus qu'un Brutus héroïque. Il mettait le personnage « au niveau des plus belles créations de Shakspeare ». Aberration fraternelle, vertige familial, diront ceux que le drame n'a pas le don d'émouvoir ! Bien plutôt intelligence de tout ce qu'il y a d'humanité exceptionnelle dans un caractère empreint « de passion et de violence », — nous dirions aujourd'hui : de psychologie vibrante et exaspérée. Confident de l'auteur, il comprenait mieux que nul autre ce mélange de pessimisme écœuré et d'obsession hallucinée, ces alternatives de déchéance voulue et de régénérescence vaine, qui, parmi d'autres tendances obscures, donnent à l'âme du héros sa troublante complexité.

LÉON LAFOSCADE.

DANS LA
SUÈDE D'AUJOURD'HUI

On ne saurait parler de la Suède, ou de la vie en Suède, de nos jours, sans avoir à remonter d'abord un peu en arrière. Il en est de même pour les nations que pour les individus : leur caractère ne sera pleinement compréhensible que si l'on remonte aux origines.

L'histoire de la Suède, qui est l'un des plus anciens États homogènes de l'Europe, est faite de phases guerrières et conquérantes, d'un côté : telle l'époque des fameux Vikings, telle encore plus, l'ère inaugurée par Gustave Wasa (1523), vrai fondateur de la Suède moderne, continuée par son petit-fils Gustave-Adolphe, et qui devait finir avec la mort de Charles XII, en 1718. De l'autre côté, cette histoire connaît des siècles de ruine, de corruption, d'asservissement, et de vaines tentatives de retour à ce premier rang, une fois tenu, entre les peuples d'Europe. Notre dernière guerre avec la Russie, en 1809, met irrémédiablement fin aux derniers rêves de grandeur. Nous perdons là l'important territoire de la Finlande, après nous être vu dérober déjà, successivement, les provinces baltiques et certaines contrées du nord de l'Allemagne.

Le début du XIXe siècle nous trouva donc terriblement humiliés, et foncièrement appauvris. A ce siècle, certes le plus intéressant de toute l'histoire de la Suède, fut donné de remettre encore une fois d'aplomb ce pays, aux destins jusqu'alors si fortement mouvementés. Il montrera combien notre peuple avait en lui de réserves de santé réellement admirables. Ce sera

une période de rééducation, d'assainissement et d'ascension graduelle jusqu'à la position solide et travailleuse d'aujourd'hui. De nos jours, la nation suédoise présente le tableau d'une nation mettant surtout son point d'honneur à être à la hauteur de la meilleure culture mondiale.

***

Ce XIXe siècle n'eut point la tâche aisée, et il est permis de dire que le Suédois n'a jamais rien obtenu pour rien.

Voyons d'abord quelles sont les difficultés.

On prétend que lorsque les délégués suédois allèrent trouver le maréchal Bernadotte, pour lui demander de venir régner sur le peuple suédois, celui-ci leur fit d'abord cette question un peu hautaine : « Et combien sont-ils donc? » La Suède ne comptait alors que 2 millions 1/2 d'habitants. Elle a sensiblement augmenté depuis ; sans arriver pourtant à faire un peuple bien nombreux : sur une superficie de très peu moins vaste que celle de la France, elle compte aujourd'hui environ 6 millions d'habitants.

Les grandes distances ont toujours été chez nous l'une des difficultés capitales à surmonter. Dans quelques contrées, il est vrai, notamment dans le sud, ces distances sont comblées par une densité de population à peu près normale, d'après la moyenne européenne. Mais plus on monte vers le nord, plus la nature devient primitive et l'homme rare, jusqu'à ne présenter qu'un individu par kilomètre carré. Le problème des routes a donc toujours été chez nous vital.

Au moyen âge, en Suède, très peu de chemins étaient praticables, même en voiture. Il fallait aller à cheval ou à pied. Nous possédons la relation d'un voyage en Suède en 1586, où il est dit que les voies d'eau, en hiver sur la glace, en été par bateau, sont les seules à recommander, tant les routes sont exécrables et les marécages abondants. Peu à peu, la route est devenue un intérêt de premier ordre et, de nos jours, avec les progrès rapides de l'automobilisme, cet intérêt devient encore plus aigu. Aussi l'inauguration d'un chemin de fer à travers les contrées éloignées des centres, ou d'un nouveau grand pont au-dessus de l'un ou l'autre de nos torrents qu'on ne passe jamais à gué, devient une sorte d'événement national. Le Roi se dérangera en personne, pour aller prononcer le

discours d'inauguration et présider le banquet qui suivra.

Le nord de la Suède, longtemps négligé, est en train de devenir notre plus riche trésor. Les matières premières, le fer qui, en Suède, est de la plus belle qualité, et la forêt qu'on soigne maintenant avec une méthode scientifique, y attirent des colonies de travailleurs. La houille blanche, c'est-à-dire l'exploitation de l'eau courante comme force motrice, y est une ressource tout indiquée. Et l'on projette actuellement un immense câble électrique, qui devra traverser en longueur tout le pays, alimenté par nos bouillantes chutes d'eau, et qui électrifierait, à assez peu de frais, le pays entier.

Des entreprises de ce genre, — tout le grand réseau des fabriques de cellulose ou de pâte à papier, des aciéries, des usines pour la fabrication de turbines, — grand article d'exportation, — ou de machines agricoles, qui se vendent beaucoup en Russie, — tout cela contribue et contribuera à transformer les contrées arctiques, autrefois presque désertes, en domaines civilisés, sillonnés de routes.

Outre le désavantage imposé par les grandes distances dans un pays relativement peu habité, la Suède connaît encore les désavantages d'un climat rude et d'un sol plutôt ingrat. La température moyenne à Stockholm, prise sur une période de cinquante ans, est de 5 à 6 degrés centigrades; dans l'extrême-nord, cette température moyenne ne s'élève pas à plus de 3 degrés au-dessous de zéro. Par comparaison avec la France, prenons le mois de mars : en France, ce mois-là, la température moyenne se trouve environ à 6 degrés au-dessus; en Suède, à 2 degrés au-dessous de zéro. Et certains hivers chez nous sont très longs et très rigoureux. On cite la question d'un voyageur, grelottant et découragé, qui demande à un habitant du pays :

— Quand diable est donc l'été en Suède?

La réponse ne manque pas d'humour :

— Cela varie beaucoup, monsieur. Ainsi, l'année passée, nous avons eu l'été un jeudi.

C'est tout de même exagéré... Nous connaissons aussi des étés charmants et chauds, quoique la vraie chaleur ne dure habituellement que de trois à six semaines.

Ce qui ajoute à la rigueur du climat, ce sont les longues nuits noires. A la fin de décembre, à Stockholm, il faut tenir sa lampe allumée depuis trois heures de l'après-midi, jusqu'au

lendemain matin neuf heures. Dans le nord, le jour est encore bien plus court, et cette obscurité perpétuelle est très pénible. Il existe, chez nous, une certaine forme de spleen, que nous appelons *le mal lapon* : c'est une dépression psychique terrible, qui ne se guérit qu'en changeant de milieu.

Pour être juste toutefois, il faut mentionner la compensation à la longue obscurité que présentent les belles nuits claires du mois de juin, un émerveillement pour les étrangers. A Stockholm, on lit son journal à dix heures du soir, sans allumer; dans l'extrême-nord, le soleil ne disparaît même pas du tout de l'horizon, pendant la nuit de la Saint-Jean, le 24 juin. Mais cet étrange été, quasi fabuleux, ne dure pas longtemps, tandis que l'hiver a une moyenne de quatre et jusqu'à sept mois. La Suède est un pays d'hiver, il n'y a pas à le nier; et d'ailleurs, bien des touristes, qui savent s'équiper comme il faut, lui trouvent justement, pendant la saison des neiges, un très grand charme.

La neige, qui tombe en plus ou moins grande quantité dans tout le pays, joue à plusieurs points de vue un rôle considérable. Dans les régions forestières, elle facilite le transport des arbres coupés que l'on évacue facilement en les traînant à même les chemins sur la neige. Un hiver sans neige, — car cela aussi arrive, — est une vraie calamité, pour l'industrie du bois, comme aussi pour la question du chauffage. Le manque de neige peut être fatal également aux contrées cultivées, car la lourde nappe blanche empêche le froid de geler à fond la terre et de détruire les graines que celle-ci porte en elle. Le cultivateur suédois dépend, en une mesure que ne connaissent pas les pays plus tempérés, de tous les caprices du climat.

En venant en France, de la fenêtre du wagon, j'ai souvent admiré les grandes plaines cultivées, au limon si gras, noir et riche. Une fois, il me souvient d'avoir observé ainsi, en passant, un vieux paysan qui marchait sur un terrain superbe, nouvellement labouré. Il se penchait de temps en temps et ramassait quelque infime caillou qu'il mettait dans sa poche pour en délivrer son bien. Cela me fit rêver aux champs de mon pays où l'on voit si souvent surgir, par-ci, par-là, de grosses pierres, trop grosses, trop lourdes, pour qu'on ait songé à les enlever. Le squelette même de la Suède, pour ainsi dire, c'est le roc, le granit, et on le retrouve partout.

Partout et toujours, le Suédois a donc vécu dans la lutte : intempéries du climat, tristesse des longues nuits, efforts pour arracher à la forêt ou au marécage du terrain cultivable. Cette dureté de l'existence même a dû produire une race assez résistante, une race d'assez forte santé naturelle. Et là sans doute réside le secret même de la ténacité avec laquelle le peuple suédois a su se reprendre, *toujours*, après des périodes pénibles, et se redresser au lendemain des pires malheurs.

Pour en revenir à notre XIXe siècle, et à son œuvre salutaire, citons quelques faits. En 1805, la statistique révélait en Suède un total d'environ 3 pour 100 des habitants possédant un revenu plus élevé que le nécessaire. Je vous prie de retenir ce chiffre assez pathétique de 3 pour 100 ! Un quart de la population soit 25 pour 100, possédait de quoi se suffire, simplement. Venaient ensuite 55 pour 100, c'est-à-dire plus de la moitié de la nation, n'ayant *qu'en partie* de quoi se suffire, c'est à dire, *au-dessous* du nécessaire. Finalement, 16 pour 100 devaient être entièrement soutenus par l'État. Cinquante ans plus tard, en 1855, nous atteignons un total de 14 pour 100 ayant plus que le nécessaire, tandis que les gens absolument sans ressources sont réduits à 3 ou 4 pour cent. Depuis lors, ce mouvement de progression s'est encore accentué.

***

Pendant tout ce dix-neuvième siècle, trois facteurs ont contribué à rendre à la Suède sa confiance en elle-même, et aidé à son progrès.

D'abord, la lutte contre l'alcoolisme.

Pour relever les finances du royaume, le roi Gustave III avait, entre autres moyens, imaginé d'établir partout des distilleries, monopole de l'État. Qui consommait copieusement de cette liqueur de pomme de terre ou de seigle, par ce seul fait, témoignait d'esprit civique !... Le désordre en Suède était si grand que, lorsqu'on ramena, en 1810, les soldats qui avaient, malgré beaucoup de bravoure, été perdre la Finlande, ces malheureux, en haillons et presque pas ou point du tout ravitaillés, moururent en quantité sur les bateaux, de faim, de froid et de maladie, et cela en rade même de Stockholm.

La campagne anti-alcoolique débuta par une véritable croisade de persuasion, par un mouvement purement idéaliste.

Quelques hommes de cœur avaient compris la nécessité de réagir. Certains côtés de cette campagne ont eu un caractère quasi religieux. Puis peu à peu, les esprits se sont formés, la législation est entrée en jeu. Nous possédons aujourd'hui un système, dit système *Bratt* (du nom de son inventeur et organisateur), dont le principe est celui du *rationnement*. De partout où le problème de l'alcool est à l'ordre du jour, on vient actuellement l'étudier chez nous.

Tout citoyen suédois, ayant payé ses impôts et se trouvant en règle avec la justice, a droit à tant de litres d'alcool par mois. Le chiffre varie, selon les individus, homme ou femme, et par commune ou par cité. Ainsi certaines villes ou communes, du fait de l'administration communale, sont, comme on dit en Amérique, absolument « sèches ». A Stockholm, on obtient quatre litres d'alcool par mois, pour un ménage.

Nulle part, la vente de l'alcool, — eau-de-vie, whisky, fine, liqueurs, — n'est libre. Partout l'alcool est débité sous contrôle et contre présentation du papier (un petit cahier) qui y donne droit. Ce système a eu les meilleurs résultats : beaucoup de ruines ont été évitées, les mœurs en ont bénéficié ; criminalité et mortalité ont diminué. Ce sont là des faits.

Comme avec l'anti-alcoolisme, nous devons compter sur notre gymnastique pour la rééducation physique incontestable de notre race. Cette gymnastique, — le système dit « suédois », — a eu pour auteur, un poète. N'est-ce pas là quelque chose d'assez joli ? Ce poète, Henrik Ling, appartenait à une école romantique (c'était le temps du romantisme !) et nettement tendancieuse, qui se proposait l'exaltation des sentiments patriotiques ; Ling voulait nous voir revenir à des temps héroïques, choisissant les sujets de ses poèmes dans la mythologie scandinave et prêchant un idéal d'endurance. Cet idéal, il en trouva une réalisation pratique dans le développement de la force physique. Il se plongea dans l'étude de l'anatomie et réussit à faire accepter ses idées et son programme, que ses successeurs ont depuis perfectionné et parachevé.

Comme poète, Ling est aujourd'hui bien oublié ; personne ne lit plus ses vers, écrits dans un élan d'enthousiasme tellement emporté que, quand sa feuille de papier était remplie, le poète se jetait par terre et continuait de composer à même son plancher de sapin blanc. Mais si on ne lit plus cette poésie,

le nom du poète reste pourtant chéri et honoré. Ceux qui auront visité les écoles, les gymnases, les casernes, etc., en Suède, auront pu se rendre compte à quel point la salle de gymnastique y est toujours et partout bien installée, spacieuse.

Aussi la statistique nous montre que, depuis cent ans, la taille moyenne du Suédois a augmenté de quatre à cinq centimètres : le chiffre des hommes inaptes au service militaire pour cause d'infériorité physique a, depuis 1830, évolué de 35 pour 100 à moins de 20 pour 100, et est, de nos jours, l'un des moindres en Europe.

Enfin, il faut mentionner, parmi nos fiertés, l'instruction populaire, dont on avait eu déjà depuis assez longtemps le souci.

Dès l'an 1686, un décret royal recommande que l'on enseigne bien leur catéchisme aux enfants. Il s'ensuivit, à ce moment, que pas mal de gens apprirent à lire. Le piétisme, qu'on vit débuter au XVIIIe siècle, inspira à tous ceux qui prirent part à ce mouvement le désir de pouvoir étudier la Bible. De cette époque date aussi l'appellation usitée de *liseur* (*läsare*) que l'on donne encore chez nous aux sectaires piétistes. La loi actuelle de l'instruction obligatoire, ne date toutefois que de 1842.

Elle a été énergiquement appliquée depuis, et, d'une manière générale, on peut dire que, depuis trois ou quatre générations, le peuple suédois sait lire et cela jusque dans les campagnes les plus perdues; on ne compte plus chez nous d'illettrés. Même parmi les Lapons, Mongoles, peuplade nomade qui suit les migrations de pâturage en pâturage de ses troupeaux de rennes, l'école est obligatoire. Elle se déplace, voilà tout, et devient, elle aussi, ambulante. Inutile d'insister ici sur le trésor national de ces réserves de connaissances accumulées de père en fils. Dans les campagnes isolées, pendant les longs hivers, la lecture devient une ressource appréciable.

***

Lors d'un tout récent mariage dans la famille royale de Suède, mariage qui fournit l'occasion d'une série de fêtes et où l'on ne manqua pas de déployer quelque luxe, nombre de journalistes étrangers vinrent à Stockholm. Les journaux suédois s'empressèrent d'aller cueillir les impressions de ces visiteurs,

et il y eut une série de déclarations flatteuses, comme il est d'usage. Ce qui nous frappa toutefois, ce fut l'unanimité de certaines observations : sans exception et presque avec un peu d'étonnement, les étrangers constataient que notre pays et notre capitale, situés pourtant assez près du cercle polaire, présentaient un aspect d'ordre et d'organisation excellents, de très grand confort et de bien-être général. Nos chemins de fer, réellement très propres, étaient cités en exemple, avec leurs wagons-lits à prix très abordables jusqu'en troisième classe; nos bâtiments avaient semblé imposants, nos intérieurs paraissaient l'objet de soucis d'esthétique bien entendue; la salle de bains y était chose ordinaire, la radiographie était à la portée de tous; quant au téléphone, fonctionnant sans trop d'accrocs, — ce qui semble toujours émerveiller les Français! — on le voyait installé chez le petit bourgeois, chez l'artisan, et jusque dans la moindre boutique.

Un caricaturiste suédois eut alors l'idée d'un dessin où l'on voit un touriste en conversation avec un habitant du pays et sous lequel se lit cette légende :

— Mais dites donc, mon ami, il n'y a pas de *pauvres* chez vous?

Et le Suédois de répondre, avec le plus grand naturel :

— Au contraire, nous sommes tous pauvres. Seulement, ici, c'est l'habitude : on n'y fait pas attention.

La pauvreté chez nous est passée à l'état d'axiome. Un traité de 1670 affirme déjà : « Le manque d'argent est un mal commun à tous les Suédois. » Notre caricaturiste est donc tout à fait dans la tradition. Cependant le voyageur qui s'étonne de ne pas apercevoir de pauvres en Suède a raison, lui aussi. Impossible de nier, non seulement l'apparence, mais aussi la réalité d'un bien-être croissant.

Cette apparente contradiction est un vestige de notre passé historique, qui a si fort influé sur la formation de notre caractère. Le Suédois, — aujourd'hui nouveau-riche ou en train de le devenir, — n'a rien du parvenu, car nous portons en nous l'intime conscience d'être d'ancienne et bonne souche, descendants d'ancêtres de noble allure. Toutefois, nous avons aussi, et nous ne saurions le renier, le souvenir bien réel de la grande pauvreté, parfois de la misère, toujours de la lutte. Si le Suédois est généreux, hospitalier et aime à « faire grand »,

c'est que la générosité est souvent, — si paradoxal que cela paraisse, — plutôt qualité de pauvre que de riche. L'insouciance, avec son allure un peu bohème, est apanage de pauvre : qui ne possède que peu de chose, n'a pas grand chose à perdre.

Ainsi la vie, en Suède, porte bien la marque des courants différents qui se retrouvent dans son histoire. De guerrière et pauvre, la Suède est devenue pacifique et économiquement aisée : elle a bénéficié largement d'une paix ininterrompue depuis plus de cent ans. Mais l'existence quotidienne garde toujours son caractère de simplicité. La course à la dot n'ayant jamais été connue chez nous, — où aurait-on trouvé des dots? — on se marie souvent petitement, laissant venir l'aisance avec le succès dans sa carrière, ou le salaire croissant de l'époux. En peuple qui n'est pas blasé, on se contente de peu, tout en ayant un penchant prononcé pour les réjouissances et les fêtes, qui tranchent avec éclat sur l'ordinaire de la vie.

Parmi ces fêtes, celle de Noël est la plus importante. On ne saurait parler de la Suède sans la mentionner. Les préparatifs absorbent déjà tout le mois de décembre. Dans les cuisines, c'est toute une affaire : certains mets sont de rigueur, dont la tradition certes doit remonter jusqu'aux temps païens. En Angleterre, on sert, pour Noël, le dindon et un gâteau aux fruits; chez nous, ce sont le jambon, les galantines, les saucissons, des gâteaux mille-feuilles, un riz au lait, certain poisson, etc..., sans compter nombre de friandises, noix et noisettes, massepains, raisins, figues et pommes. Il faut que les tables débordent. La veille de Noël, dans chaque foyer, riche ou pauvre, un arbre de Noël, un sapin, est préparé, paré d'ornements multicolores, de petites bougies, de poudre argentée imitant le givre sur les branches du sapin, lequel, de préférence, devra avoir toute la hauteur de la chambre où on l'aura dressé. Près de l'arbre, parfois sous l'arbre même, des cadeaux sont placés en un grand tas ou dans un grand panier, — cadeaux qu'on a mis beaucoup de temps et d'ardeur à imaginer et à réaliser, soit par achat tout simplement, soit en y travaillant de ses mains. Et chaque objet devra être enveloppé de papier, bien cacheté à la cire et finalement muni de quelques vers du cru du donateur : le ton en sera plaisant ou un peu taquin, mais ils pourront aussi avoir un tour gentil et sentimental.

D'ailleurs, on les accueillera avec joie, même s'ils sont parfaitement idiots.

Pendant les fêtes du Noël, — elles durent jusqu'à la mi-janvier, — les familles se réunissent, chez les uns et chez les autres, jeunes et vieux. Les plus heureux sont ceux qui peuvent s'en aller à la campagne dans quelque maison parente ou amie. Durant toute cette période se succèdent réunions et soirées, repas copieux, et bals d'où on n'a garde d'exclure les vieilles danses chantées, les rondes antiques, les colin-maillard et autres amusements naïfs, qu'on dédaigne tout le reste de l'année.

Au printemps, ce sont les fêtes de Pâques, précédées d'un carême très gai, — on sait que les Luthériens n'observent pas de carême à proprement dire, — un carême qui, dans les villes, est l'époque de la vraie saison mondaine. La veille de Pâques, l'ancien usage veut de nouveau que l'on soit en famille et l'amusement des petits vers reprend. On en compose, entre autres, pour les tracer à l'encre sur les œufs mêmes, avant de faire cuire ceux-ci : ce sont de petites rimes drôles, à l'adresse de l'un ou de l'autre des assistants, ou bien quelque sentence cocasse. Toute cette « poésie » est lue en commun, à haute voix, au moment du souper, quand paraît le grand plat d'œufs à la coque, dont les plus jeunes de la famille se feront un honneur de dévorer le plus grand nombre possible.

L'été, c'est la fête de la Saint-Jean ou, comme nous disons, assez improprement d'ailleurs, fête de la mi-été. C'est une fête champêtre, avec danses autour d'un grand mât qu'on dresse exprès sur le gazon, et qu'on fleurit et pavoise. Jour de chômage général et de liesse. Le soir, ou dans la nuit claire, les jeunes filles vont cueillir sept herbes ou fleurs différentes, pour les placer sous leur oreiller. Les rêves qu'elles feront ensuite ne pourront manquer de leur révéler leur futur fiancé.

***

Le Suédois aime beaucoup la nature : c'est un sens poétique particulier, je crois, à tous les nordiques. Aux alentours de toutes nos villes, ce sont des banlieues fleuries, où tous les citadins qui le peuvent réalisent leur rêve : vivre à la campagne ! On a sa maison à soi, petite ou grande, et son jardin. Et cela ne suffit pas : en été, on va à la « vraie » campagne,

souvent dans des conditions très primitives. On excursionne, on baigne son âme dans la vue des beautés du paysage, on se débarrasse de tout souci de toilette, de mondanité, d'élégance, — et on se sent parfaitement heureux. Je sais bien qu'il y a des amateurs de ce genre de vie partout; toutefois, le pourcentage doit en être en Suède particulièrement élevé.

Un certain lyrisme alors emplit nos âmes, et loin de notre pays, la pensée des spectacles de sa nature nous remplit d'amoureuse nostalgie. Intimement, nous aimons notre Suède pardessus tout pour ce que que sa nature nous inspire de rêves doux et forts. Ah! les belles journées d'hiver ensoleillé, quelle joie intense elles savent faire naître, dans leur apparition soudaine après des semaines de pluie et de brume. Nos courts étés lumineux, comme ils ressemblent au diamant d'eau pure posé sur l'anneau de l'année ronde! Un de nos grands classiques à écrit : « Soudain les arbres se couvrent de feuilles, parmi lesquelles les oiseaux migrateurs, revenus au nord, et comme enivrés de joie, remplissent de leur chant toute l'atmosphère, rosée et légère, et le ciel se transforme en un océan de lumière tellement intense qu'on ne connaît plus la nuit. »

Art et littérature, en Suède, portent l'empreinte de ces états d'âme. Souvent aussi un trait farouche, une pudeur qui retient l'expansion plus vivace, chère au méridional, donnent ici à l'œuvre un caractère d'un charme spécial. Le sentiment lui-même, nous semble souvent plus précieux que l'objet du sentiment. Le Français s'étonne de trouver que l'amour, par exemple, ne joue pas un rôle extrêmement marqué, dans notre littérature. De notre côté, il nous arrive de penser qu'en France, on s'occupe trop de l'amour. Le soupirant muet et figé, dont on se moquera en France, n'a chez nous rien de risible : tout au plus est-il l'objet d'une légère plaisanterie. Ainsi fera-t-on répondre bien naïvement à tel jeune homme ayant beaucoup tourné autour de quelque délicieuse personne, et à qui, finalement un de ses amis demande : « Est-ce que vous êtes fiancés? — Oui, mais, c'est un secret. Elle n'en sait rien. »

Bien sûr, les coups de tête, les mariages déraisonnables, les passions coupables ont leur place dans les mœurs, en Suède comme ailleurs. Mais on en parle moins qu'en France, on en disserte moins, et peut-être écarte-t-on par là la part de suggestion qui se dégage nécessairement d'une habitude de l'esprit.

Souvent, vous entendrez affirmer que le Suédois n'est pas bon psychologue. En effet, s'il est lyrique, — il l'est en réalité et nous avons une riche et belle poésie, — il est assez peu observateur. Notre littérature en porterait foi. Pourtant, un mouvement s'est dessiné depuis une ou deux générations, qui tenderait à démentir l'axiome établi, comme tant d'autres. Nous comptons aujourd'hui plusieurs très bons romanciers.

Un Français ayant vécu en Suède et ne s'y plaisant guère, me disait : « Vos compatriotes ne savent penser que la plume à la main. Par écrit, ils vous diront des choses très sensées, mais verbalement, hélas ! » Mais n'est-ce point là un trait commun à toutes les races nordiques, y compris celle des Anglais, par comparaison avec les races méridionales et latines ? Le travail de la pensée s'y fait plus lentement. Certes, chez le commun des Suédois, la répartie rapide, petite flèche ailée et allant droit au but, est chose rare. Les gens d'esprit que je connais ont presque tous quelque mélange de sang : le Suédois moyen a plutôt une sorte d'humour assez simpliste.

Mais nous avons deux grandes qualités : l'honnêteté et le sens de l'équité. Et nous avons un grand défaut, — que nous nous reprochons d'ailleurs constamment, — l'envie.

Pour l'envie, je croirais volontiers qu'elle est l'apanage tout indiqué d'un petit peuple, et d'un peuple relativement isolé et placé à l'écart. Si vous vivez en province, dans n'importe quel grand pays, vous y verrez le défaut de l'envie s'étaler bien plus généralement que dans les milieux des villes où l'existence offre à chacun bien plus de chances de succès. Par quelques côtés mesquins de son caractère, le Suédois est donc encore « un provincial ». Vous rencontrerez certes des Suédois à larges vues acquises, ayant voyagé et lu, et qui seront bien ce que j'appellerai des citoyens du monde, du vaste monde ; mais vous n'en rencontrerez pas beaucoup qui vous fassent tout de suite l'effet de citoyens d'un pays de premier rang. Encore une fois, l'honnêteté et le sens de l'équité, voilà notre noblesse, celle à laquelle nous tenons. Notre vie politique, est exempte de corruption. Et gardez-vous bien de laisser entendre à qui que ce soit, — à votre domestique, par exemple, — que vous le soupçonnez d'être un voleur (c'est d'ailleurs rare !). Aucune injure n'ira plus vivement au cœur même du Suédois.

L'émancipation de la femme, qui, en Suède, est de beaucoup

antérieure à celle des autres pays, est certainement le fruit d'un sens de la justice et de l'égalité très sincère. Chez nous, la femme, en travaillant, ne se déclasse pas, pas plus qu'un homme, sorti de certain rang, ne se déclassera en choisissant une carrière qui peut-être, ailleurs, passerait pour être de rang inférieur. Nous n'avons jamais connu de caste exclusivement riche et oisive. Les mariages entre classes ou milieux différents se font, par comparaison avec la France, bien plus aisément chez nous, et sans trop de heurts. On se connaît, on sait à quoi s'en tenir les uns sur les autres. Et voilà au moins un des avantages de n'être pas trop nombreux.

C'est au fond le goût de l'équité envers tous qui a fait adopter par les Suédois, peuple aristocratique, un régime démocratique très sûrement établi. Nous sommes fiers de savoir que le régime du libéralisme chez nous n'a d'égal, en ancienneté, que celui de l'Angleterre. Depuis 1865, la Suède est représentée politiquement par deux assemblées, Chambre et Sénat, qui ont succédé aux quatre états, noblesse, clergé, bourgeoisie et paysans; car, en Suède, le paysan a toujours eu droit à son franc-parler. La noblesse, aujourd'hui, ne joue plus aucun rôle et représente simplement une moyenne de bonnes familles. Il ne reste plus à ses membres qu'un privilège : celui d'être mis à mort par l'épée, en cas de condamnation à mort! Mais ce privilège même perd beaucoup de son prix dans un pays où la peine de mort est abolie...

L'unité relative de l'existence, de classe en classe, est certainement un bonheur pour une nation. Nous devons nous en féliciter. Nous pouvons encore nous féliciter de n'avoir aucune cause de profonds conflits chroniques, telles les luttes de langues, de race ou de religion, qui empoisonnent tant d'autres pays. Et la Suède, royaume, ne connaît pas, parmi ses partis politiques, de parti républicain. On m'a souvent, en France, demandé pourquoi. D'abord, la dynastie des Bernadotte, sans être aucunement l'objet d'un culte, s'est fait estimer et aimer par ses qualités de simplicité et de loyauté; et puis, les Suédois, qui n'ont jamais supporté longtemps de souverain absolu, sont parfaitement servis par un roi constitutionnel. La présidence que le roi exerce à vie, se transmet de père en fils, et ne donne lieu à aucun des tracas d'une élection périodique.

La Suède moderne a traversé une forte épreuve, en 1905,

lors de la rupture avec la Norvège, rupture provoquée par un coup d'État norvégien. A ce moment, certainement, le vieux sang guerrier s'est réveillé dans beaucoup de cœurs suédois.

Nous avions le choix entre deux voies : celle de la guerre, avec une armée certainement supérieure, et celle de la conférence. Nous avons choisi la seconde. Le vieux roi, Oscar II, qui n'avait plus que peu à vivre, mit le poids de sa persuasion et de sa noble autorité personnelle dans la balance, afin d'éviter que les deux peuples frères en vinssent aux mains. La Suède se montra à la hauteur d'une expérience d'un siècle de paix infiniment profitable : la guerre eût, de toute façon, troublé pour des temps incalculables, les rapports entre les deux nations.

Toutefois, une forte vague de nationalisme secoua le pays, et elle dure encore. Il y eut là un réveil, un examen de conscience. Les descendants des Vikings et des soldats de Charles XII avaient-ils dégénéré ? Ou leurs instincts primitifs avaient-ils été transformés, portés vers un idéal nouveau ?

Nous pensons qu'on peut répondre à cette seconde question par l'affirmative. Le Suédois a pris, depuis vingt ans, une vive conscience de lui-même et de sa patrie. Dans les campagnes, le dimanche, sur les maisons les plus modestes, on verra partout, au haut d'un mât blanc, flotter le pavillon suédois, notre « croix d'or » sur fond bleu : c'est un symbole de l'attachement, pas toujours habile à s'exprimer en paroles, mais solide et ferme, que nous portons à notre Suède. Il fut de mode, jadis, de la dénigrer. Cette mode est passée, — vous vous en êtes peut-être aperçus, au cours de cet article ! Nous l'avouons aujourd'hui bien ouvertement : notre patrie, avec ses bons et ses mauvais côtés, nous est infiniment chère.

Nous tenons certes à cœur de garder l'héritage de notre passé, avec ses exemples d'efforts généreux, comme aussi avec ses leçons parfois rudes. Mais surtout, nous souhaitons progresser, aller en avant, acquérir et garder à cette petite partie de la terre, qui est la nôtre, un rang honorable et honoré.

MARIKA STIERNSTEDT.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

M. VIRGILIO BROCCHI [1]

Il était une fois à Padoue deux jumeaux qui faisaient leur droit, ou plutôt il en était un qui le faisait pour deux, car ils se ressemblaient au point que chacun les confondait, et que Virgile passait les examens de Valère. Cette ressemblance prêtait à de plaisantes comédies. Un jour, Virgile fait prix pour un écu chez un pâtissier de la ville, mange comme un ogre, sort et paraît rentrer au bout d'une minute, achevant de dévorer et de mettre à sac toute la boutique, à l'épouvante du patron, effrayé d'un tel appétit, et qui ne s'était pas aperçu du changement de consommateur.

Ce Virgile était le grand père de M. Virgilio Brocchi. C'était un garçon délicieux, mais têtu « comme tout Brocchi qui se respecte ». Il s'amouracha de la fille d'un fermier de son père. Celui-ci lui en fit sagement ses représentations.

— Une paysanne! C'est bien la peine d'être docteur en droit. Et passe encore de faire la cour, mais est-ce qu'on épouse, imbécile?

Le jeune homme se mit en colère.

— Ta ta ta, reprit l'autre, voyez-vous ce garnement qui fait la leçon à son père! Tu n'as pas le sou, tout ce que tu as sur le dos m'appartient...

Là-dessus le galant ne fait ni une ni deux : il fit, ma foi!

(1) Virgilio Brocchi : *Le Aquile*, 1905; *La Gironda*, 1909; *Il Labirinto*, 1914; *Miti*, 1917; *Secondo il cuor mio*, 1918; *Netty*, 1924. Le cycle du *Fils de l'homme : Il posto nel mondo*, 1921, *Destino in pugno*, 1923, la *Rocca sull'onda*, 1926. Mondadori édit., Milan, Rome. — *Miti*, trad. française de Mme H. Caraccio, Flammarion, édit., 1925.

comme jadis avait fait saint François d'Assise. En un clin d'œil, veste, culotte, chaussures, chapeau de voltiger par la chambre, et voilà le docteur en chemise qui se sauve à travers champs et court épouser sa Christine. Il ouvrit une étude à Venise et en moins de rien eut clientèle, affaires et une demi-douzaine d'enfants. Jamais il ne revit son père.

Celui-ci lui avait dit un jour : « Tu n'auras jamais que vingt ans. » Le fait est que le cher garçon était ce qui s'appelle une tête brûlée. Il conspirait contre l'Autriche, fut condamné à mort, commué, enfermé sous les Plombs et y demeura assez longtemps pour mériter une place au *martyrologe italien* de Vanucci.

Il sortit de prison vieilli, le foie en ruines, la santé délabrée, mais le cœur indomptable. C'était le moment où Garibaldi, aux frontières de la Lombardie, levait une armée de volontaires. Le malade ne pouvait partir. Des sentinelles gardaient la porte de sa maison. Une nuit, aidé de ses filles, il fit descendre par la fenêtre du canal, avec des draps noués bout à bout, ses fils Hippolyte et Virgile : l'ainé n'avait pas dix-neuf ans.

Sous des habits de maraîchers à travers les îles de la lagune, les jeunes gens gagnèrent le Pô et le traversèrent; ils prirent part aux combats de Bezzecca et de Condino, l'un des frères emporta sur son dos son frère traversé d'une balle ; tous deux reçurent pour leur belle conduite la médaille de bronze. Hippolyte épousa plus tard une jeune fille de Vérone. Ce furent les parents de Virgilio Brocchi.

C'est l'écrivain lui-même qui nous donne ces détails dans le meilleur de ses livres, et que l'on voudrait bien voir traduit en français : *Netty* retrouverait l'accueil que le public a fait à l'aimable *Miti*. Tout en se montrant détaché de ces « vieilleries héraldiques », l'auteur ne laisse pas de nous rappeler qu'un Brocchi, au temps de la ligue de Cambrai, vint de Bassano à Venise à la tête de trois cents piques, et fut inscrit pour ce service au Livre d'or de la République. Un autre de ses aïeux, Jean-Baptiste Brocchi, l'un des fondateurs de la paléontologie, mourut à Khartoum en recherchant les sources du Nil, après avoir décrit les premières cataractes.

Ces souvenirs aident à comprendre la physionomie littéraire de M. Virgilio Brocchi. Jeune encore, il a derrière lui un

bagage considérable : à cinquante ans, il est l'auteur d'une vingtaine de volumes, dont la réputation a commencé de passer les Alpes. Dans la nouvelle génération, ce probe et sérieux écrivain semble occuper la place d'Antonio Fogazzaro. On lui voit la même indépendance, la même hauteur de vues, le même goût de la vie morale et des choses religieuses (encore que conçues en dehors de tout dogme). Au physique, une figure délicate et un peu féminine, le front rêveur, le regard myope et velouté, attentif, caressant et parfois rieur, avec un éclair doré sous le lorgnon; beaucoup de réserve, la parole rare, des mains de femme, du raffinement et de l'aristocratie. Une existence assez solitaire, le goût de la nature et de la vie intérieure, une retraite cachée dans les fleurs aux environs de Nervi, au bord de la délicieuse Riviera ligure, entre la montagne et la mer; rien de mondain, nulle ambition, peu de contact avec la foule, un certain éloignement qui le tient à l'écart, sans manifestations déplacées, mais sans un geste de concession et de démenti à ses idées. Tout cela fait de lui une figure à part, celle d'un artiste qui ne trouve pas le monde absolument à son gré et qui, sans le haïr, s'en construit (c'est le titre d'un de ses livres) un autre « selon son cœur ».

Au moral, lui-même a tracé de lui ce portrait :

Je suis mécontent de moi, je me rends compte confusément des complications sentimentales et des contradictions qui me rendent odieux à moi-même. J'éprouve par accès des mouvements de dédain et d'excessive humilité, tantôt présomptueux, tantôt accablé de mon néant, altéré d'affection, honteux de le montrer, et crispé de la peur de paraître insensible; scrupuleux et quasi maniaque de vérité, et incapable de ce courage qui se laisse voir tel qu'on est; malade de chimères et de songes et passionnément curieux de la réalité; et dans tout ce chaos, une seule vertu, le désir ardent et la volonté vacillante de devenir meilleur, plus pur, intellectuellement plus honnête, de ressembler davantage à l'idée que se font de moi ceux qui m'aiment. Vain effort, mais qui a duré et, je crois, durera toute ma vie.

Cette sorte d'anxiété, cette aspiration à la vie spirituelle, ce désir généreux et un peu tendu de noblesse, forment le fond commun de presque tous les livres de M. Virgilio Brocchi et leur donnent leur aspect particulier. M. Maurice Muret appelle l'auteur un romancier de la tendresse humaine. Je dirais plutôt un romancier de la pitié et de la mort, — et aussi de cette nos-

talgie qui prête une valeur morale aux misérables efforts que les mortels et les pauvres pécheurs que nous sommes accomplissent vers le bien.

Je ne voudrais pas abuser des citations, mais il faut pourtant faire comprendre l'attitude un peu singulière qui est celle de M. Brocchi dans l'Italie contemporaine. Depuis une vingtaine d'années, il se passe un peu partout une réaction intellectuelle contre ce qu'on appelle le romantisme. Ou plutôt, il arrive qu'au bout d'un siècle de déboires, une école s'est trouvée pour s'inscrire en faux contre les excès de la sensibilité, et pour prêcher le retour à des formules positives. Ce grand mouvement de critique, cette revision des valeurs s'est produite à peu près simultanément dans tous les pays de l'Europe ; par suite des circonstances, cette restauration a triomphé plus tôt qu'ailleurs en Italie. Nulle part le romantisme n'a plus mauvaise presse ; nulle part on ne tient moins de compte des sentiments individuels, nulle part la discipline civique n'a remporté une victoire plus éclatante. La seule raison de tout est la raison d'État. Il est impossible de méconnaître la grandeur des résultats obtenus par ce système ; impossible également de prédire leur durée. Ce qui est sûr, c'est que, dans ces conditions, il y a un certain courage à ne pas abdiquer et à écrire, comme fait M. Virgilio Brocchi, la déclaration suivante :

On croit trop souvent que le romantisme n'a été qu'une mode littéraire, un brouillard qui a envahi toute l'Europe et l'Italie elle-même, nonobstant le besoin que nous avons, nous autres Latins, dans l'art et dans la vie, de vérité concrète, de précision et de clarté. J'en conviens, il en est ainsi. Mais ce qui est plus vrai encore, c'est que, pour l'Italie et l'Europe, le romantisme a été une manière d'être, une chose profondément vécue, et que la poésie de cette époque réfléchit cette aspiration à l'idéal, cet élan frémissant vers des formes du réel qui dépassent la réalité sensible, cet élan grâce auquel l'amour s'exalte par le besoin de l'héroïsme.

Il y a là, je le répète, une déclaration assez fière. Dans ce grand débat qui divise le monde intellectuel, et où le romantisme semble momentanément le vaincu, l'auteur refuse de répudier son drapeau. Il demeure fidèle à sa tradition. Il ne va pas grossir les troupes du vainqueur. C'est que le romantisme, comme il est dit dans cette page lumineuse, est tout autre chose qu'une vapeur, un vent de malaria : ce fut une révolte,

un mouvement sacré. En Italie surtout, ce grand mouvement fut fécond.

Cette émotion généreuse, ce grand amour des opprimés, cette soif des libertés et de l'honneur national, sont liés au berceau de la patrie italienne. Avoir eu, comme M. Brocchi, un grand père sous les Plombs, un père et un oncle blessés dans les troupes garibaldiennes, ce sont des titres de noblesse. Son enfance a été bercée par cette légende. Il place souvent dans un coin de ses livres la figure d'un de ces vétérans, une de ces antiques chemises rouges, revenants de l'épopée des Mille, de ces vieux de la vieille qui vivaient étroitement, avec leur barbe blanche et leur feutre à grands bords, des mille francs de pension que leur accordait le budget. Elle commence à se faire rare, cette race stoïque des champions de la liberté. Au milieu d'une génération de profiteurs, tandis que les malins confisquaient leur ouvrage et se partageaient les places, ces vieillards d'autrefois maintenaient au fond des provinces la figure de l'honneur. Tandis que d'autres souillaient et dépeçaient le pays, ces braves ingénus cultivaient l'étincelle, entretenaient la flamme.

J'en ai connu encore, de ces garibaldiens obscurs, qui semblaient faire partie d'une chevalerie, d'une sorte d'ordre du Temple. J'ai souvent vu à Rome, non loin du Colisée, dans la solitaire rue de la Poudrière, l'amie de Hertzen et de Mazzini, la vestale de la solfatare, Malvida de Meysenbug. Il m'est doux aujourd'hui d'avoir approché cette relique. Il y avait plus de christianisme dans cette vieille Sibylle, que dans toute une Faculté de théologie. On voyait vivre en elle, cette mystique, ce puissant amour des humbles qui fut la religion des Hugo et des Michelet; on touchait du doigt ce sentiment qui prête à certaines pages de la vie de Garibalbi la valeur d'une vie de saint, et qui fait ressembler la nuit de Caprera à l'évangile du Bon Pasteur.

A la fin du siècle dernier, quand l'auteur avait vingt-cinq ans, cette tradition s'incarnait surtout dans le socialisme. C'est là que se réfugiait ce goût de l'absolu et de la pureté, ce besoin de rigueur, noble passion de la jeunesse. La jeunesse est volontiers puritaine et intransigeante. De mon temps, presque toute l'École normale était socialiste, et M. Virgilio Brocchi est universitaire. Comme M. Pirandello, il a débuté par le professorat. Il est resté dans l'enseignement une douzaine d'années,

de Macerata à Modica, de Bologne à Milan, et c'est à quoi il doit de connaître si bien son Italie. Il est le moins local des romanciers de son pays. Ses livres nous transportent de la Sicile aux Marches, des Marches dans l'Émilie, la Lombardie, à Rome, à Naples, dans le Latium. Dans plusieurs de ces provinces, notamment en Romagne et dans les campagnes de Sicile, les troubles agraires subsistaient à l'état endémique, et le jeune professeur ne manqua pas d'y assister avec une curiosité passionnée. L'activité politique, de Dante à Machiavel et de Pétrarque à Manzoni, est une tradition des lettres italiennes : cette poésie est nourrie des disputes du forum. Les premiers livres de M. Brocchi peignent ces épisodes turbulents des factions et de la place publique. On y apprend que, dès 1905, les troupes socialistes étaient déjà organisées et mobilisées par « faisceaux ». Seulement, le fascisme était alors un organe révolutionnaire.

Étrange révolution, d'ailleurs, de style troubadour. Je ne saurais dire quelle part M. Brocchi a prise dans les mouvements qu'il décrit, et je serais étonné que tout s'y fût passé aussi doucement qu'il le dit. Mais s'il y a eu déjà quelques cas de brutalité et de sauvagerie, M. Brocchi n'en a rien su. C'était le temps heureux de la démocratie chrétienne; et, bien qu'incroyant lui-même, l'auteur ne le cède en rien au spiritualisme de ces apôtres. « Une fois de plus, écrit-il, la lutte électorale ne fut qu'un prétexte à l'évangélisation : la doctrine politique, pour le tribun lui-même et pour une foule ardente, était religion, saint désir, effort, aspiration haletante vers le bien. » Et le peuple attentif écoute sur le parvis, au son des cloches de l'angélus.

Comme tout cela paraît gentiment rococo! Mais cette nuance un peu fanée, qui aujourd'hui nous fait sourire, est fort probablement exacte : ce sentiment qui baigne des foules, attendries de catholicisme, à la voix de l'orateur qui parle de bonté, de bonheur, n'est pas éloigné de celui qui fait dire à l'amoureuse Nérine des paroles doucement sacrilèges et mêle sur ses lèvres pécheresses l'amour et la prière : « Ah! *Madonna mia*, fais qu'il m'aime. *Gesù*, fais-moi souffrir, punis-moi, tout ce que tu voudras, pourvu que tu ne me l'ôtes pas! » Et ce sont, à travers ces histoires sociales, de tendres histoires d'amour, dont on ne voit pas très bien le lien avec le reste, sinon que

l'auteur était jeune et que tout cela se mêlait en effet dans son cœur : histoires du jeune bourgeois passé à la révolution, et dont la foi socialiste devient un obstacle à son bonheur, parce qu'il aime, bien entendu, une fille de son monde ; histoires où l'on voit que le seul péché est l'égoïsme, l'esprit de caste, le défaut d'amour et de générosité ; où le héros, repoussé par la demoiselle bien élevée, se jette dans la débauche et finit par mourir de la typhoïde entre les bras d'une petite grue qui avait été sa maîtresse et que cet amour sauve, comme une autre Dame aux Camélias, parce que, sans quitter son métier, la pauvre fille a été du moins capable de tendresse et de dévouement, comme une sœur de charité, une bonne sœur qui serait « bonne fille ».

Romantisme, romantisme !... Religion de Manon Roland et du banquet des Girondins ! Il est bien significatif que l'un des principaux romans de l'écrivain porte précisément ce titre de *la Gironde*. Mais peut-être que le meilleur Brocchi, sous sa première forme, se rencontre dans le roman qu'il écrivit pendant la guerre, ce beau conte intitulé *Secondo il cuor mio*. C'est dans cette fable touchante qu'il a mis tout ce qui lui est cher, un vieux Garibaldien dont la flamme se rallume aux premières menaces de la guerre, une douce cantatrice, une Duse lyrique et anarchiste qui consacre sa fortune à faire en Australie un Eldorado socialiste, et qui revient pourtant se faire infirmière à Vicence et soigner les blessés lorsque l'Italie entre en guerre ; un jeune héros pacifiste, qui se fait tuer comme brancardier aux tranchées des Sette Communi. L'auteur a mis sa foi, il a mis toute son âme dans la peinture de ce Paraclet, de ce petit royaume de Dieu, de cette colonie chrétienne primitive, où vivent côte à côte toutes les nuances de l'arc-en-ciel religieux : doukhobors, salutistes, tempérants, buveurs de lait, tolstoïens, communauté spirituelle qui s'élève là-bas, loin des conventions de la vie civilisée, à la voix de l'amour et de la musique. Et tout cela avait l'air d'un conte, l'accent d'une fable un peu puérile, et la morale, c'était que ce qui divise compte peu, que les formules ne sont rien, qu'il y a dans tous les camps une même race de saints et que les âmes du même métal rendent le même son et louent le même Dieu.

C'était une parabole, une touchante églogue, mais le moment était mal choisi, en 1918, pour faire de la pastorale : on le fit

bien voir à l'auteur. Il n'était cependant coupable que de poésie. Tout son crime était d'avoir rêvé, en un temps où le rêve n'était pas permis. Le procès qui lui fut intenté avec plus de zèle que de raison, et où du reste il n'eut pas de peine à se faire acquitter, marquait cependant l'écart qui s'était fait entre lui et une grande portion du sentiment public.

Au milieu de ses songes d'union, M. Brocchi commençait à se trouver un isolé. En même temps, ce dur échec l'invitait à la méditation et au recueillement. Peut-être s'aperçut-il qu'il avait un peu trop accordé à la chimère. Il se trouvait alors, à quarante ans, au milieu du chemin de la vie. Il se prit à réfléchir dans sa solitude, et c'est de là que sortit le grand ouvrage, encore inachevé (aux dernières nouvelles, l'auteur m'écrit qu'il le termine), où l'écrivain mûri se résume et recueille son expérience de la vie.

L'idée en remontait à quelques années avant la guerre. Déjà, dans un de ses livres, le romancier en avait exposé le thème, par la bouche du joyeux défroqué Tommasone :

« La grande merveille de tout ce travail de la nature, c'est que tout y est extrêmement simple. Pour nous mener par le bout du nez, la bonne nature se sert toujours du même moyen ; il lui suffit de nous mettre au ventre un irrésistible besoin de nous acoquiner avec la vie, et elle le camoufle, ce besoin, sous cent déguisements, cent poésies diverses. Pour commencer, elle fait jouer une frénésie de devenir grands et de nous faire une place au soleil. Ensuite, à chaque pas, elle te jette dans les jambes une petite femme : « hein ! te dit-elle, cette frimousse ! hein, ces hanches, ce regard, qu'en dis-tu ? Que dis-tu de ce bel anneau avec lequel je vais t'attacher à la vie ? » Tu dis oui, ou alors la nature recommence et pendant des années se met en frais de ruses et d'avances pour en arriver à ses fins. Et quand, sur le coup de la quarantaine, tu commençais à te croire hors de danger, la voilà qui te met au cœur comme un aiguillon de tendresse, une manie d'avoir un enfant de ton sang, et tu vas obsédé en songe par les yeux, le gazouillis d'un petit être qui demande son tour et qui veut te prendre le cœur dans ses menottes et t'obliger à vivre pour lui.

Il y avait dans mon enfance une lithographie en couleur, qu'on rencontrait souvent dans les auberges du village. On voyait un pont en dos d'âne et coupé de gradins, comme ceux des *rii* de Venise, en forme d'escalier montant et descendant ;

sur chaque degré se tenait une figure, d'abord celle d'un enfant, puis de l'écolier, puis de l'adolescent; plus haut, le jeune homme se doublait d'une figure féminime et c'était l'âge des amours; au sommet, sur la plate-forme, triomphait, en redingote et chapeau haut de forme, le monsieur à favoris donnant le bras à sa dame qui souriait sous une ombrelle; c'était le midi de l'existence, le zénith de la journée; mais ce moment de gloire durait peu. Aussitôt après l'ascension, commençait la descente; c'était une dégringolade, le déclin, la vieillesse, la décrépitude, une chute au bout de laquelle il ne restait plus qu'une pauvre loque de mendiant, un squelette que le fossoyeur balayait au tombeau.

Ce calendrier moral, cette échelle de la vie, que représente la vieille image de mes jeunes années, voilà tout le sujet de ce grand roman du *Fils de l'homme*, qui est jusqu'à présent l'œuvre principale de M. Brocchi. C'est un trait curieux de la littérature moderne, que ce retour aux romans cycliques, aux romans en plusieurs volumes, du type de *Paméla* et de *Clarisse Harlowe* : cette mode, depuis vingt ans, s'est répandue dans toute l'Europe, depuis les *Buddenbrooks* de M. Thomas Mann, jusqu'aux *Cinq villes* de M. Bennett et à la *Forsyte-Saga* de M. Galsworthy; M. Guglielmo Ferrero vient de publier le deuxième épisode de la *Terza Roma*. Ce genre semi épique ne laisse pas d'avoir ses périls : il n'est pas donné à tout le monde de créer un monde romanesque, une comédie psychologique aussi puissamment organisée que l'immense chef-d'œuvre de *A la recherche du temps perdu*.

Il s'agissait de raconter une existence d'homme, suivant le vieux cadre poétique des quatre âges de la vie : l'enfant, le jeune homme, l'homme mûr, — *Une place au soleil*, *le Maître de son destin* et *le Château sur la mer*, sont, à cette heure, les parties publiées de cette tétralogie. Ces titres montrent assez qu'il s'agit d'un roman de l'énergie.

Je ne vais pas raconter l'histoire du petit Pietro Barra, le fils du forgeron, et comment cet enfant, instruit précocement par l'exemple des désordres paternels, se jure d'être un homme et de ne jamais coûter de larmes à sa mère; comment il se fait ouvrier dans une filature, et devient par son mérite le bras droit du patron, le commandeur Varzi. Le second épisode nous le montre assailli par les tempêtes de l'existence : il résiste cou-

rageusement à sa passion pour la femme de son bienfaiteur, dont il finit par épouser la fille, la charmante Françoise. Celle-ci meurt au bout de quelques années de mariage, et le malheureux Pietruccio, comme un vaisseau désemparé, se trouve, au milieu de la vie, emporté par une nouvelle rafale, une dernière flambée de sensualité, qui le jette dans les bras d'une Slave énigmatique, sorte de Circé tenant de l'artiste et de la demi-mondaine, la princesse Valedin ; il est guéri de ce dernier caprice par la satiété, le remords et la tendresse de sa fille, la petite Juliette. La scène se passe tour à tour à Rome, à Milan, à Naples et dans les Alpes, que l'auteur, alpiniste consommé, connaît du côté italien presque aussi bien que M. Henry Bordeaux du côté de la Savoie. Il adore cette neige, cette blancheur, ces cimes, ces fiertés vierges, ces châteaux de glace qui s'élèvent au-dessus des plaines de la vie, comme un réservoir éternel de sensations nobles : il y goûte à la fois le plaisir de l'effort, la joie de la pureté et de la solitude, et quelque chose qui ressemble au coup d'aile de la prière et de l'extase.

Je sens ce qu'un dessin si sec retire au roman dont j'essaie de donner une idée. L'auteur s'est fait une habitude d'un ordre de réalités moyennes, de la peinture de ces conditions médiocres qui sont le lot ordinaire de la plupart des existences, et qui tranchaient, il y a vingt ans, avec les héros décadents, les miraculeux Sperelli, les surnaturels Aurispa où se complaisait l'égotisme de M. d'Annunzio : tout le roman du *Fils de l'homme* est fait de cette étoffe commune, de cette bure un peu rude qui est l'uniforme des humains plutôt que la pourpre et la soie. Où l'écrivain excelle, c'est à rendre ce terre-à-terre, le goût de ce pain quotidien, affections de famille, piété filiale, amitié fraternelle, douceur conjugale, détresse devant des douleurs simples comme le mystère de la mort : il y a dans ces trois volumes cinq ou six de ces peintures funèbres, la mort d'une aïeule, le suicide du mari, la mort de la mère, celle du père ; la vie à chaque pas secoue une de ses feuilles, laisse tomber une branche de l'arbre de la famille. Chacune de ces morts a sa couleur particulière, sa teinte propre de deuil, ses larmes, son déchirement.

L'écueil est ici la sensiblerie, et je ne jurerais pas que l'auteur y échappe toujours. Un autre inconvénient est le ton édifiant : rien de plus difficile à peindre que la vertu. On éprouve déjà

beaucoup de peine si c'est une héroïne. Un homme vertueux exige un beau courage. Sans doute, Dieu merci ! M. Brocchi n'épargne pas les chutes à son héros. Je ne sais pourquoi ces aventures, dont on sait à l'avance qu'il sortira vainqueur, ne nous passionnent pas : elles ont l'air décidément trop arrangé. Cette histoire du maître de forges ou du filateur parti de rien et qui s'élève à la force du poignet, sans rencontrer d'autres obstacles qu'un tas de femmes charmantes, a quelque chose qui sent son image d'Épinal et qui nous fatigue à la longue. Est-ce que vraiment les amourettes occupent tant de place dans l'existence d'un homme d'affaires ? L'intérêt essentiel, n'est-ce pas, pour un industriel, l'ambition, la volonté, le pouvoir, le succès, l'argent ?

Ce roman de l'industrie est un peu sacrifié dans le livre de M. Brocchi, et c'est dommage, car c'est une des parties les plus solides. Le morceau le plus remarquable est le récit de la tentative bolchéviste de 1922, et le tableau de l'occupation des usines par les soviets. Rien de plus curieux que cet essai de révolution avortée. Les ouvriers faisaient le coup par ordre, la mort dans l'âme, convaincus d'avance de leur insuccès : ils se sentaient si incapables de mener leurs affaires, qu'ils suppliaient les ingénieurs de rester à leur poste ; on en vit ramener leurs directeurs à leur bureau sous la menace des revolvers, dans la terreur d'être abandonnés de leurs états-majors. Ce fut plutôt, en quelque sorte, une grève des patrons, une démonstration par l'absurde : on livrait les usines, les coffres-forts sans argent, sans livres, sans matières premières, en disant au malheureux troupeau : « Débrouillez-vous. » Au bout de quinze jours, les ouvriers capitulaient.

Quelle sera la conclusion de l'ouvrage ? Qu'est-ce que l'auteur a conservé de son socialisme ? Croit-il toujours aux formules magiques de sa jeunesse, à ces illusions d'un avenir meilleur, d'une fraternelle Église, du bonheur sur la terre ? Il semble peu à peu revenu de ses rêves : la morale du *Fils de l'homme*, c'est la lutte intérieure, la victoire sur soi-même. C'est déjà beaucoup de tenir, de se relever si l'on tombe, de s'accrocher dans la bourrasque aux plantes du rocher, aux touffes de bonheur et d'amour que la vie offre çà et là, de se perfectionner lentement, sans perdre courage, en s'efforçant chaque jour vers un peu plus de justice, de douceur et de bonté.

Au fond, M. Brocchi est le moins politique, le moins systématique des hommes, et c'est bien ce que je trouve en lui de plus aimable. Son secret, il nous l'a livré dans sa *Netty*, peut-être le plus joli livre qui ait paru depuis vingt ans en Italie. La vie de cette pauvre fille, qui fut la bonne fée de son enfance, est une des fleurs exquises du *Risorgimento*. Fille d'un officier hongrois au service de l'Autriche, recueillie à Vérone chez celle qui devait être la mère de l'écrivain, c'est une histoire toute en grisaille, l'histoire d'une orpheline, épave de l'occupation étrangère, n'ayant plus d'autre famille que sa famille adoptive, et devenant peu à peu le génie domestique, l'ange de ce foyer qui n'était pas le sien. Toute petite, à demi sourde, parlant un inintelligible patois, fait de magyar et de milanais, la pauvre Cendrillon débordait de générosité, de dévouement et d'amour. Cette figure si humble était un pur miracle de spiritualité. Sur les maigres douze lires de sa pension mensuelle, elle réussissait à faire des largesses. Elle mettait la paix entre le chien et le chat, qui la suivaient jusqu'à l'église, et s'asseyaient gravement, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, comme aux côtés d'une sainte de la *Légende dorée*.

Il y a dans ce récit une grâce attendrie, une égalité suave, une légèreté de touche qui sont le dernier mot du bien dire. On sent ce qu'un tel exemple a appris à M. Brocchi : son idée que les langues, les cultes, les patries ne sont entre les âmes que des frontières insignifiantes, qu'il existe au delà de ces choses des réalités plus profondes, c'est de la pauvre Netty qu'il la tient. Pour une fois, en écrivant simplement une anecdote de son enfance, en évoquant une ombre légère, l'auteur a écrit un chef-d'œuvre. Il a trouvé sa muse. C'est elle, nous dit-il, qui, le jour de son examen, lui remit une plume, en lui recommandant de n'écrire que des choses pures. M. Virgilio Brocchi lui a tenu parole. Il est, en poésie, des arbres de délices, qui répandent des parfums et parfois des poisons : l'œuvre de M. Brocchi n'est pas de celles-là, mais elle n'a que de bons fruits. Tout compte fait, il y a quelque chose qui vaut mieux même qu'un grand artiste : un honnête homme.

LOUIS GILLET.

REVUE MUSICALE

SALLE GAVEAU : *Snegourotchka* (*La fille de neige*), de Rimsky-Korsakow. — Une nouvelle salle de concerts. — Le centenaire prochain de la mort de Schubert.

Nous avons raison de rester fidèles à la musique de Russie, de la Russie d'autrefois, celle qui nous aimait, celle qui ne nous a ni trahis ni volés. Au cours de la saison dernière, l'*Opéra russe de Paris* nous a donné, en concert et en russe, *le Prince Igor* de Borodine et *Sadko*, de Rimsky-Korsakow. Cette excellente compagnie vient de nous rendre, dans les mêmes conditions, la *Snegourotchka* de Rimsky-Korsakow, représentée et méconnue à l'Opéra-Comique, il y a quelque vingt ou vingt-cinq ans.

Après la première représentation de *Boris Godounow* à Pétrograd (nous ne saurions écrire Leningrad), on vit tomber sur la scène une couronne qui portait ces mots : « La force s'est révélée. » C'est à la grâce et à la poésie qu'il faudrait ici jeter la couronne. L'œuvre de Rimsky-Korsakow est bien jolie. Nationale, populaire, elle est aussi, plus encore peut-être, inspirée par le sentiment et l'amour de la nature.

Nationale, elle ne l'est pas à la manière historique et farouche de *Boris*. L'imagination et la légende ont fourni le sujet de ce conte. Un tsar y figure aussi, mais combien différent de son terrible confrère ! « Quel État et quel État » ils gouvernent tous deux ! Là tout est haine et fureur. Ici rien, ou presque rien d'autre, sauf un accès de jalousie féminine, que l'innocence et l'amour ; de la mélancolie, une tristesse attirante, mais nulle part le crime, le remords ou le désespoir.

Le souverain imaginaire du fabuleux pays des Bérendès, le vieil

empereur à la barbe fleurie, est assis sur un trône d'or. Auguste, mais familier, on l'aborde aisément et sans crainte. Introduite en sa présence, Snegourotchka le salue en ces termes gentiment dépourvus de cérémonie : « Bonjour, tsar. » Paroles et musique, deux mots et trois notes, ont même grâce et même simplicité. Ce tsar est vraiment le père, le « petit père ». Et sa réponse à l'enfant ingénue est admirable de bienveillance, de bonté paternelle en effet et même patriarcale. Sur un chant de violoncelles au courant large et doux la voix se penche et pose de place en place quelques notes, pénétrées elles-mêmes d'une grave douceur. L'orchestre colore d'harmonies changeantes le thème qui varie à peine. Le tsar est vieux. On le sent à la fragilité de sa voix et à la majesté de son langage. Ébloui par l'enfant de neige, il regarde, il admire, on dirait presque il adore. Sérieuse, pure, sa cantilène éveille en nous de littéraires et poétiques souvenirs. Elle nous fait penser aux dernières pages d'un récit romain de Paul Bourget (1), où l'on voit, dans les jardins vaticans, le vieux pape Léon XIII respirer, sans la cueillir, une jeune rose. Et notre mémoire peu à peu remonte plus loin, plus haut. Elle va de la cantilène rêveuse du tsar au songe du patriarche, de Booz endormi. La musique russe évoque la poésie française. Elle en a la mystérieuse, presque religieuse mélancolie. L'hommage respectueux, ému, de l'empereur aux cheveux blancs à la jeune fille aux blonds cheveux, le salut de ce déclin à cette aurore, tout cela rend infiniment touchante la rencontre de l'extrême vieillesse et de l'exquise beauté.

Délicieux, idéal, est le gouvernement de cette Russie légendaire. Sans doute il n'a rien de commun avec le tsarisme, mais le régime soviétique lui ressemble encore moins. Autant qu'une immense bonté, tout ici respire une grandeur sans mesure. Un hymne chanté par des rapsodes aveugles est d'une souveraine majesté. Du faîte des hautes tours, des crieurs publics jettent, à la façon des muezzins, d'étranges appels, de longues et traînantes clameurs, qui d'abord se répondent, puis s'unissent et s'étendent, comme la plaine russe, à l'infini.

Nationale avec ferveur, la musique de *la Fille de neige* est populaire avec une égale complaisance. Les personnages de *Snegourotchka* sont pour la plupart de petites gens, et des gens de la campagne. Aussi bien nous avons vu quel accueil affable ils trouvent à la Cour

(1) *Cosmopolis.*

impériale, et que ami, plutôt qu'un maître, est pour eux l'empereur. « Passant en revue cette musique, a raconté le compositeur lui-même, je dois ajouter que je me suis beaucoup servi de chants populaires, en les empruntant à mon recueil. » Rimsky avoue même que le motif de certaine chanson « rappelle d'une façon sacrilège le *Requiem* orthodoxe. Mais les vieilles mélodies des chants orthodoxes ne sont-elles pas d'origine païenne ?... La cantilène de l'appel des hérauts m'est restée dans la mémoire depuis mon enfance, quand j'ai vu chevaucher, le long de la rivière Tikhvine, un envoyé d'un monastère voisin, qui criait d'une voix tonitruante : « P'tites tantes, p'tites mères, belles filles, apportez du foin pour la sainte Vierge. » L'image miraculeuse de la vierge de Tikhvine se trouvait dans l'église du grand monastère de moines qui possédait de grandes prairies le long des rives de Tikhvine. »

Enfin la musique de *la Fille de neige* est aussi, peut-être surtout descriptive et pittoresque. Elle fait à la nature une large part. Ainsi, contre l'amoureux qui l'a trahie, une jeune paysanne appelle à son secours, autant que ses compagnes, les choses mêmes, les choses familières, chéries, témoins, et, s'il se peut, vengeresses de la trahison : « O mes abeilles, s'écrie-t-elle, mes abeilles ailées, formez-vous en essaims, laissez vos rayons de miel et ruez-vous sur les yeux de l'infâme. O mon cher houblon, svelte et flexible, je t'en supplie, houblon frisé, quand les buveurs deviseront autour des longues tables de chêne, enivre le parjure ; que son ivresse soit grossière et honteuse, et quand il regagnera sa maison, qu'il ensanglante sa tête aux épines de la haie. »

Aussi bien c'est en pleine nature, sous sa pure et libre influence, que fut composée pendant la belle saison de l'année 1880 la partition de *Snegourotchka*. « J'eus alors la chance de passer l'été dans une vraie campagne russe. Tout m'y plaisait, tout m'y enthousiasmait. Belle situation, une immense forêt, surnommée « Voltchinetz », des champs d'orge, de sarrazin, d'avoine, de lin et même de froment ; quantité de petits villages, une petite rivière où nous nous baignions, un grand lac, point de routes, nature vierge, de vieux noms de villages russes, tout cela me ravissait. Le jardin de la propriété contenait des cerisiers, des pommiers, des groseilliers, beaucoup de fraises et de framboises, des lilas en fleurs ; profusion de fleurs des champs, gazouillement continu des oiseaux, tout cela s'harmonisait particulièrement avec mon état d'esprit panthéistique d'alors et ma toquade pour le sujet de *Snegourotchka*. Quelques troncs d'arbres, gros et tordus, ou

couverts de mousse, m'apparaissaient comme des esprits des bois ; la forêt Voltchinetz devenait une forêt vierge ; la colline de Kopytets se transformait en montagne de « Yarila » ; le triple écho que nous entendions de notre balcon semblait être les voix de quelques puissances infernales. »

Mais les puissances amies, les voix de la terre et du ciel, même les plus humbles, étaient les mieux écoutées par l'auditeur attentif et charmé. « Certains chants d'oiseaux sont entrés dans la composition de la Danse des oiseaux. Dans l'introduction, le chant du coq est également authentique. Il m'a été communiqué par ma femme.

« L'un des motifs du Printemps, (dans le prologue et au quatrième acte), est la reproduction absolument exacte du chant d'un serin qui vécut longtemps en cage chez nous. La seule différence est que notre serin le chantait en *fa dièze* majeur, tandis que je le pris d'un ton plus bas (1). »

Dans *Snegourotchka*, des personnages comme le bonhomme Hiver, la fée Printemps, le père le Gel et la Fille de neige elle-même, ont sans doute leur vie propre, leur existence personnelle. Ils sont. Mais ils représentent, ils signifient encore davantage, et la musique s'attache à leur signification, plus vaste et plus intéressante que leur être. Ainsi, l'œuvre du musicien devient un poème de la nature, de tous ses éléments, de ses puissances et de ses beautés : le soleil, la plaine et les bois, la neige et les eaux, les oiseaux et les fleurs. Nature et nature du nord, de Russie, non d'ailleurs, et par là musique non seulement nationale, mais en quelque sorte natale, comme la terre et le ciel de la patrie.

Un chef d'orchestre, des chœurs et des solistes russes, un orchestre français, ont été les interprètes excellents de *Snegourotchka*.

Le savant et l'artiste qui dirige la maison Pleyel, M. Gustave Lyon, vient de présenter au public parisien l'œuvre insigne à laquelle il a voué depuis longtemps et son art et sa science. Une salle, que dis-je, trois, l'une immense, les deux autres moindres, composent l'édifice de beaucoup le plus considérable et le plus digne de ce haut emploi qu'on ait jamais consacré chez nous à la musique de concert. Dès le premier soir, il lui parut favorable et M. Lyon peut se flatter d'avoir rempli son dessein et notre espoir. Qui sait même s'il ne l'a pas en quelque façon dépassé? Dans l'énorme vaisseau, la musique s'entendit

(1) Voir sur tout cela : *Ma Vie musicale*, de Rimsky-Korsakow. Adaptation par E. Halpérine-Kaminsky. (Pierre Laffitte et Cie.)

si bien, qu'on avait quelquefois la sensation de la trop entendre. Sous la haute voûte d'or mat, entre les murs élevés et dorés aussi, dont tous les plans s'inclinent et convergent vers le centre sonore comme autant de réflecteurs sonores eux-mêmes, pas une seule note, fût-ce la plus discrète, d'orchestre ou de piano, pas une nuance, fût-ce la plus délicate, ne se perdit.

La finesse est ici merveilleusement sensible. A certains moments, il a paru que la force y prenait un éclat excessif et non sans quelque dureté. Celle-ci pourra s'amortir et l'ensemble se fondra davantage. Alors, tout sera pour le mieux. Mais déjà tout est bien, très bien. Quant au style architectural et décoratif, il n'a pas laissé de surprendre un peu des regards habitués à d'autres ordonnances, plus classiques. Mais que les lois acoustiques aient ici primé, commandé les formes visibles, c'était assurément leur droit, et même leur devoir.

Montrons-nous reconnaissants, mais d'autre part gardons-nous d'être oublieux. Le neuf mars de l'année prochaine il y aura tout juste un siècle que la *Société des concerts* tint sa première séance dans la salle du Conservatoire. Un chroniqueur du *Journal des Débats* écrivait à cette occasion dans le style d'alors : « Après un trop long interrègne, Euterpe a ressaisi le sceptre de l'harmonie. Sa maison de plaisance est toujours dans la rue Bergère. » Elle pourra s'y plaire encore. Nous conseillons à l'orchestre du Conservatoire d'y regarder, ou d'y écouter à deux fois avant d'abandonner à jamais, fût-ce pour un vaste et magnifique palais, son humble et vieille maison. Il n'est pas encore certain qu'en aucune autre des plaisirs aussi parfaits nous soient par lui donnés.

Une Américaine, amie et protectrice de la musique, était récemment de passage à Paris. Elle y a fait exécuter un soir quelques œuvres écrites pour elle par des compositeurs modernes et divers, dont la diversité même atteste un libéral, un éclectique patronage. Rien ne ressemble moins qu'un quatuor de M. Franck Bridge, une sonate de M. Alfredo Casella, un thème varié de M. Berezowski, à la mélodieuse, harmonieuse *sonata di camera*, pour flûte, violoncelle et piano, de M. Gabriel Pierné. Elle porte en épigraphe quelques vers d'une églogue de Virgile, et par la grâce, l'élégance, la limpidité, cette musique est sœur ou fille de cette poésie. Du musicien de *Cydalise* et de *Sophie Arnould* (pour ne rappeler que ses œuvres légères) rien ne saurait être indifférent. L'esprit de finesse partout et toujours

l'accompagne. En vérité, le Mécène féminin d'outre-mer à qui nous devons cette charmante petite chose mérite nos remerciements.

Il y aura l'année prochaine un siècle que Schubert est mort. Pour honorer « d'une façon originale en même temps que digne de son génie », — ce sont les termes du programme, recommandé par nos meilleurs musiciens, ceux de l'Institut compris, — pour honorer ainsi la mémoire du maître, une compagnie américaine de gramophone a mis au concours, — un concours international, s'il vous plaît, avec vingt mille dollars de prix, — l'achèvement de l'exquise et célèbre symphonie que Schubert ne put terminer lui-même. Quand viendra le prochain millénaire de la Vénus de Milo, nous ne doutons pas qu'une société de cinématographe, américaine aussi, n'invite la sculpture, également internationale, à refaire les deux bras et le pied qu'a perdus la déesse.

Il ne serait pas malaisé d'offrir à la gloire de Schubert des hommages moins impertinents. On nous permettra d'en indiquer un seul. Il consisterait simplement en quelques exécutions, les meilleures possible, non pas de l'œuvre immense et d'ailleurs inégal de Schubert, mais d'un certain nombre de ses chefs-d'œuvre en tout genre, y compris les inconnus et les oubliés, qui sont légion. Nous soumettons cette idée et ce désir à MM. les chefs d'orchestre Gaubert, Pierné, Paray, Rhené Baton et Wolff; aux quatuors Caplet et Poulet; à MM. Édouard Risler, Alfred Cortot et Robert Casadesus; à Mmes Ninon Vallin, Balguerie, Croiza et Ritter-Ciampi; à MM. Vanni Marcoux, Panzéra et Roger Bourdin. Que d'autres nous pardonnent de ne les point nommer. Les concerts symphoniques auraient lieu dans la grande salle Pleyel; dans les deux petites on entendrait la musique de chambre et les mélodies. Nous aurions ainsi grâce à vous, « Messieurs et Dames », de ces fêtes que Schubert aimait à se donner avec ses amis, qu'il appelait de son nom, (des *Schubertiades*), et qui furent la meilleure, sinon l'unique joie de sa brève et triste vie.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. Kœhler, ministre des Finances d'Allemagne, a prononcé le 9 octobre, à Carlsruhe, un discours où il a déclaré : « le gouvernement allemand fera tout ce qui est en son pouvoir pour assurer les revenus nécessaires à l'exécution du plan Dawes. Le projet de budget pour 1928 en fournira la preuve. Il ne faut pas que le monde soit déçu dans sa confiance en la parole de l'Allemagne. » Un tel langage, s'il est suivi d'effet, est plus utile à l'amélioration des relations franco-allemandes que les habiletés de M. Stresemann ou les résolutions du congrès radical-socialiste. C'est sur le terrain des intérêts seulement que les deux peuples peuvent se rencontrer ; et le chemin qui y mène, c'est l'exécution régulière du plan Dawes et l'acquittement des annuités de réparations. Mais voici, précisément, que l'agent général des paiements de réparations manifeste, pour l'avenir, certaines inquiétudes. Il a adressé, le 20 octobre, au ministre des Finances, un mémoire où il attire son attention sur les inconvénients que présente, pour l'exécution du plan Dawes, la politique financière du Reich. L'intervention de M. Parker Gilbert constitue un fait de première importance dans l'histoire si mouvementée des réparations. L'agent général des paiements, institué par le plan Dawes et résidant à Berlin, est le régulateur souverain des réparations ; il a une double mission : il veille à ce que les revenus du Reich, affectés aux réparations, ne soient pas dilapidés ou détournés de leur destination et rentrent régulièrement dans sa caisse; il prend soin, d'autre part, que les finances allemandes et le cours du mark ne soient pas dangereusement affectés par le fait de paiements importants à l'étranger; il a le pouvoir d'ouvrir et fermer le robinet régulateur des transferts, car la grande difficulté pour les réparations est moins la capacité de paiement de l'Allemagne, que la possibilité de transférer à l'étranger

les sommes destinées aux réparations, sans compromettre la stabilité du budget et de la monnaie du Reich.

Les Allemands ont naturellement considéré surtout, dans le plan Dawes, les clauses qui ont pour objet d'assurer l'équilibre de leurs finances. La prospérité de leur économie nationale étant la condition première des paiements, ils se sont imaginé que tout ce qui favorise chez eux le mouvement des affaires, et même tout ce qui donne l'illusion d'une prospérité factice, est conforme à l'esprit du plan Dawes et ne peut qu'être vu d'un bon œil par l'agent des paiements. L'Allemagne s'est donc lancée dans une politique d'emprunts : le Reich, les « pays », les villes, les entreprises privées ont contracté, aux États-Unis d'abord, puis en Angleterre, en Hollande, en Suisse, une série d'emprunts dont le montant total dépasse un milliard de dollars. Les banques américaines, en quête d'emplois avantageux pour leurs capitaux surabondants, ont en quelque sorte entrepris la reconstitution de l'économie allemande.

Tant que ces emprunts gardèrent un caractère indispensable ou nettement productif, l'agent général des paiements estimait ne pas avoir à intervenir. Mais, depuis deux ans, le rythme des appels au crédit s'est accéléré et l'on a pu se demander si le Reich qui, en 1923, par une politique d'inflation monétaire, a esquivé l'état des paiements de Londres, remboursé avec du papier déprécié toute sa dette intérieure et remis en marche son économie nationale, n'allait pas, maintenant, s'arranger pour éluder le plan Dawes par un gonflement artificiel des budgets du Reich, des « pays », des communes, et de la dette commerciale extérieure. Les Allemands se trouvent partagés entre leur désir de voir renaître chez eux une prospérité comparable à celle d'avant la guerre, et la crainte que leurs créanciers au titre des réparations n'infèrent de cette prospérité que les annuités prévues par le plan Dawes n'excèdent pas les capacités du Reich. Ils ont tourné la difficulté en se lançant dans une politique de dépenses qui, sans doute, ne sont pas inutiles, mais qui dépassent les possibilités actuelles du budget et pourraient compromettre les paiements de réparations. Le budget, en deux ans, s'est enflé de 1700 millions. La dette dépasse déjà 12 milliards de marks. L'État prussien est en négociations pour un emprunt de 30 millions de dollars ; les lois en préparation pour la réorganisation scolaire, à laquelle le Centre attache tant d'importance, et pour l'augmentation des traitements des fonctionnaires, entraîneraient un accroissement formidable des dépenses de l'État.

Cette politique d'emprunts à jet continu et de dépenses somptuaires inquiète depuis longtemps ceux qui estiment que la régulière exécution du plan Dawes est la sauvegarde de la paix européenne. Nous avons ici, notamment dans la *Chronique* du 15 janvier 1927, attiré l'attention sur le danger de ces emprunts, dont les arrérages finiraient par absorber le plus clair du budget du Reich, et, sans mettre en cause la parfaite loyauté et la haute impartialité de M. Parker Gilbert, nous nous demandions pourquoi l'agent général des paiements ne croyait pas le moment venu d'intervenir. D'autre part, les articles de M. Lewandowski jetaient sur la question beaucoup de lumière. Mais déjà, dans son rapport du 10 juin sur le fonctionnement du plan Dawes pendant les huit premiers mois de la troisième annuité, M. Parker Gilbert faisait entendre au ministre allemand des Finances un avertissement que vient de renouveler d'une manière plus directe et plus pressante le mémoire du 20 octobre dont le texte intégral n'a été publié que le 6 novembre.

Dans son rapport du 10 juin, M. Parker Gilbert établit d'abord le droit et le devoir, qu'il tient de ses fonctions, d'intervenir chaque fois que la situation budgétaire du Reich menace le fonctionnement du plan Dawes ; il ne s'agit pas là expressément d'un contrôle des Finances allemandes, ni d'une ingérence dans la politique intérieure, mais de la sauvegarde des intérêts supérieurs confiés à la vigilance de l'agent des paiements. « Le plan s'intéresse au budget allemand pour la raison générale que l'équilibre budgétaire est essentiel à l'assainissement économique de l'Allemagne et à sa capacité d'effectuer les paiements de réparations requis par le plan. » Le Comité d'experts qui a élaboré le plan « n'a jamais perdu de vue que l'équilibre du budget et la stabilisation monétaire sont des moyens destinés à satisfaire à la fois aux besoins essentiels de l'Allemagne et aux obligations que lui impose le traité, obligations dont l'exécution est indispensable pour la reconstruction de l'Europe occidentale ». L'agent des paiements a donc, comme le gouvernement allemand lui-même, le devoir « de prévenir, de toutes les manières possibles, les tendances qui pourraient provoquer un déséquilibre budgétaire ». En outre, le plan s'intéresse au budget parce qu'il fournit les crédits pour les contributions budgétaires que le Reich verse annuellement à la Caisse des réparations. Ces contributions sont très fortement garanties, mais il n'en est pas moins nécessaire que l'agent général des paiements s'intéresse au budget qui est « la clef de voûte » du plan et de la reconstruction de l'Allemagne. Enfin, le plan s'intéresse encore

au budget allemand « à cause du rapport entre l'équilibre budgétaire et le transfert des paiements de réparations ». Ayant ainsi fortement défini le droit et le rôle de l'agent des paiements, le rapport du 10 juin étudie dans le détail tous les budgets de l'État, des pays et des communes; il remarque que, pour la première fois depuis la mise en vigueur du plan des experts, le budget n'a pu être équilibré que par un recours à l'emprunt. L'État allemand s'engage donc sur une pente dangereuse; de là, pour lui, la nécessité d'économiser et d'améliorer le rendement des impôts. Cependant l'équilibre pourra être maintenu, « si le gouvernement allemand prend les précautions normales qui sont indispensables dans son propre intérêt ».

Il est juste de remercier M. Parker Gilbert de la netteté avec laquelle il établit son droit d'intervention; si le gouvernement allemand passe outre, s'il néglige ses avis, il prend à ses risques et périls une lourde responsabilité. Dans l'exercice de ses hautes fonctions, l'agent général apparaît comme le protecteur du peuple allemand contre les aberrations éventuelles de ses gouvernants, et, en même temps, comme le génie tutélaire des peuples qui ont si durement souffert de la dévastation de leur territoire par l'invasion allemande. Sans doute M. Parker Gilbert a-t-il estimé que, malgré l'avertissement indirect du rapport de juin, les « précautions normales » n'avaient pas été suffisantes, puisqu'il vient de le renouveler. Le 21 octobre, on apprenait à Berlin, par un télégramme de New-York, que M. Parker Gilbert avait fait connaître par une longue note au gouvernement allemand que l'adoption des projets en cours de discussion au Reichstag lui paraissait de nature à compromettre l'équilibre du budget et le bon fonctionnement du plan Dawes.

La divulgation de la démarche de l'agent général des paiements de réparations a soulevé dans les milieux politiques allemands et dans l'opinion publique une rumeur d'étonnement et de scandale. Avec les réserves qui conviennent envers les États-Unis, la presse nationaliste s'indigne de ce qu'elle appelle une intervention de l'étranger dans les affaires allemandes : à quoi M. Georg Bernhardt répond : « Quand on veut emprunter à l'étranger, il faut souffrir les critiques de l'étranger. » Quant à la presse d'opposition, elle s'en prend au ministre des Finances et à la coalition au pouvoir. La solidité même de la coalition gouvernementale actuelle, où le Centre collabore avec les partis de droite, est ébranlée puisque le vote de la loi scolaire, qui a été la condition de l'adhésion du Centre à la combinaison ministérielle, se trouve compromis. Par un curieux

phénomène de ricochet, c'est moins à M. Parker Gilbert, couvert par sa nationalité et ses hautes fonctions, qu'à l'éminent financier allemand qui fut toujours, lui aussi, un adversaire clairvoyant de l'inflation, des emprunts et des dépenses excessives, M. Schacht, président de la Reichsbank, que s'attaquent la presse socialiste et les journaux qui représentent l'opinion, ou plutôt les intérêts, des gens d'affaires. Les socialistes approuvent une politique financière qui, en multipliant le numéraire et en favorisant l'essor de l'économie nationale, élève les salaires et le niveau général de la vie ouvrière et diminue le nombre des chômeurs; ils ne veulent pas se demander si ces avantages passagers et illusoires ne seront pas achetés au prix d'une crise nouvelle et des pires inconvénients, et si ce qu'ils appellent « le programme de misère du docteur Schacht » ne serait pas tout simplement un programme de prudence et de sagesse.

Quant aux gens d'affaires qui vivent de la circulation de l'argent, on ne saurait s'étonner qu'ils se montrent favorables à des emprunts multipliés qui alimentent leurs spéculations et sont l'occasion de fructueux courtages. Ce n'est pas la première fois, ni le seul pays, où l'on constate l'accord des politiciens socialistes avec les milieux financiers. A beaucoup d'industriels aussi, les idées de M. Schacht paraissent étroites et bornées; parce qu'il préfère un progrès organique et stable de la production allemande à une croissance trop rapide, on l'accuse de vouloir recroqueviller l'industrie allemande derrière des murailles douanières et l'obliger à mener une existence mesquine et timide. On raconte qu'un grand projet de crédit germano-américain pour la construction de vastes établissements industriels en Russie était sur le point d'aboutir, quand une indiscrétion volontaire, que l'on attribue à M. Schacht, remit tout en question. Surtout, on reproche amèrement au président de la Reichsbank l'honnêteté, — qui est en même temps conforme au véritable intérêt de l'Allemagne, — avec laquelle il veille à ce que le Reich fasse honneur à ses engagements et notamment aux paiements de réparations dont il se réserve d'ailleurs de réclamer la revision. L'opération frauduleuse par laquelle certains Allemands seraient fort aises de se libérer des annuités du plan Dawes, on ne pardonne pas à M. Schacht de la faire échouer. Il semble probable que M. Parker Gilbert agit en parfait accord avec le président de la Reichsbank; en tout cas il est évident que l'action de l'un et de l'autre s'exerce dans le même sens. Ils ont pour adversaires, en Allemagne, tous ceux qui ont intérêt à ce que le Reich emprunte indéfiniment à l'étranger, sans se préoccuper des

conséquences futures d'une telle politique; ils doivent aussi compter, aux États-Unis et dans les pays dont les financiers se font volontiers les bailleurs de fonds de l'Allemagne, avec une opposition résolue et amplement munie du nerf de la guerre. On a le droit de présumer, en revanche, que le gouvernement des États-Unis suit d'un œil favorable l'intervention de M. Parker Gilbert pour le bon fonctionnement de ce plan Dawes qui est une œuvre américaine, dont les États-Unis sont justement fiers, par lequel ils espèrent rétablir en Europe une paix stable et une prospérité qui soit, pour eux-mêmes, un avantage, et dont ils comprennent enfin que dépend le règlement des dettes interalliées.

En Allemagne, les réactions produites par l'intervention de M. Parker Gilbert ont été très diverses. Le premier mouvement fut de maudire le mentor américain qui se permet de rappeler le Reich à ses devoirs et de démasquer ses manœuvres. Le président du Conseil bavarois, M. Held, a eu le mauvais goût de se plaindre de ce qu'il appelle une ingérence étrangère dans les affaires du Reich : il oublie avec ingénuité les engagements contractuels de l'Allemagne. Plus équitable et plus prudent s'est montré le chancelier, M. Marx, dans le discours, intéressant à plus d'un titre, qu'il a prononcé à Essen le 30 octobre. Il reconnait que c'est dans la plénitude de son droit que l'agent général des paiements a exprimé les appréhensions que lui inspire la situation financière de l'Allemagne; « il l'a fait de la façon la plus prudente et il a déclaré expressément qu'il n'entendait pas intervenir dans les affaires intérieures de l'Allemagne »; le chancelier n'abandonne ni le projet scolaire ni l'augmentation des traitements des fonctionnaires et il accuse l'opposition d'avoir, en dénaturant les projets du gouvernement, éveillé les alarmes de M. Parker Gilbert. En fait, des négociations sont entamées entre le ministre des Finances, M. Kœhler, et l'agent général des paiements, afin de mettre d'accord les projets du gouvernement avec les susceptibilités légitimes de M. Parker Gilbert.

La note de M. Parker Gilbert a eu la vertu de remettre au point les interprétations tendancieuses que les Allemands, avec la complicité de leurs amis, se flattaient d'accréditer. Une circulaire récente de la banque Henri Schrœder et Cie, de Londres, qui s'occupe activement des émissions du Reich à l'étranger, énumère dans l'ordre suivant les obligations auxquelles l'Allemagne doit faire face : d'abord, l'emprunt 7 pour 100 du plan Dawes; en second lieu, les emprunts de l'État, des municipalités et des entreprises privées allemandes; enfin les

annuités de réparations. Ainsi disparaîtrait le privilège général que l'article 248 du traité de Versailles accorde aux Alliés pour les réparations. Les Allemands se plaisent à augmenter le nombre de leurs créanciers; « quand le moment des comptes sera venu, écrit un organe américain, le *Journal of commerce*, ces créanciers seront aux côtés de l'Allemagne pour exiger que les réclamations des gouvernements alliés reçoivent la moins bonne part dans la distribution des faveurs ». Le tour est assez subtil et aurait pu réussir. Il se heurtait à la lettre et à l'esprit du rapport des experts d'où le plan Dawes est sorti ; « nous répudions l'idée, disent les experts, que la satisfaction intégrale des besoins intérieurs de l'Allemagne jouisse d'une priorité sur ses ressources et que la quotité disponible pour faire face aux obligations du traité soit simplement l'excédent de recettes qu'elle pourra consentir à réaliser ».

Tels sont les textes, telles sont les raisons péremptoires dont s'inspire le mémoire de l'agent général des paiements de réparations. Il perce à jour le système allemand d'emprunts et de dépenses destiné à aboutir à la revision du plan Dawes. Il signifie que l'agent général des paiements, investi de la confiance des créanciers de l'Allemagne au titre des réparations, ne laissera pas péricliter entre ses mains les intérêts dont il a la garde, ni tomber en désuétude le privilège que les Alliés tiennent de l'article 248. Le rapport des experts, au moins implicitement, organise le contrôle des finances allemandes. Juridiquement, l'Allemagne peut éviter d'obtempérer aux observations de l'agent général; pratiquement, elle ne peut manquer d'en tenir compte. Théoriquement, l'agent général ne se mêle pas des affaires intérieures du Reich; en fait, il dispose d'un pouvoir d'autant plus illimité qu'il est exercé par un citoyen des États-Unis. Ainsi, grâce à la loyauté et à l'énergie de M. Parker Gilbert, le plan Dawes, fondé lui-même sur le traité dont il règle les modalités d'application, reprend sa véritable signification et son double caractère; il garantit à l'Allemagne que ses finances ne seront pas compromises par l'exécution des réparations, mais il assure aux Alliés que leur créance privilégiée sera payée dans toute la mesure des facultés du Reich. Ainsi l'Allemagne a le droit et même le devoir de devenir prospère, mais elle n'a pas le droit de disposer à sa fantaisie de ses ressources; sa fortune subit la contrainte morale d'un curateur qu'elle a accepté librement en acceptant le plan Dawes. Sous quelque aspect qu'on l'envisage, l'intervention de M. Parker Gilbert apparaît donc, dans l'histoire de l'exécution du traité de Versailles et des paiements

de réparations, comme un acte d'une haute signification et d'une portée considérable.

Mais dès lors qu'il apparait impossible aux Allemands de se dérober aux réparations telles que les experts de 1924 en ont réglé les échéances, le nombre s'accroit de ceux qui réclament l'abolition du plan Dawes et, avant qu'il soit entré dans la période de pleine exécution, se hâtent de le proclamer inexécutable. C'est le cas du professeur suédois Cassel qui, dans le *Financial Times* du 25 octobre, défend la thèse des nationalistes allemands : « le plan Dawes est inexécutable. » Il faudrait donc, selon lui, reviser tout le système des réparations. Dans le même journal, sir Josiah Stamp, qui fut l'un des membres de la commission Dawes, répond : « le plan Dawes est exécutable ; » mais son optimisme est grevé de tant de réserves et d'objections qu'il n'en reste pas grand chose ; il se résigne aisément, comme M. Maynard Keynes, à admettre que le plan Dawes a eu surtout pour objet de démontrer que les réparations sont à peu près impossibles et que l'Allemagne ne doit pas être accusée de mauvaise foi parce qu'elle ne réussit pas à y faire face. En vérité, ces économistes « éminents » rappellent leurs savants confrères qui, avant 1914, démontraient que la guerre était impossible ou que, si elle éclatait, elle ne pourrait manquer d'être très courte. Quand la France et la Belgique victorieuses se sont trouvées en face de leurs territoires dévastés, de leurs villes ruinées, elles ne se sont pas demandé s'il serait possible de réparer tant de dégâts, elles se sont mises à l'œuvre et voici qu'après dix ans l'œuvre surhumaine est presque achevée et payée. Et l'Allemagne intacte, avec tous ses moyens de production, ne pourrait pas subvenir à la charge, bien réduite en comparaison des destructions dont elle est responsable, des réparations qui lui incombent d'après le plan Dawes? Certes, ce ne sera pas sans se gêner et sans souffrir ; c'est ce dont certains économistes anglo-saxons ou scandinaves ne peuvent supporter la pensée ; M. Parker Gilbert vient de montrer qu'il n'est pas de ceux-là.

Le plan Dawes, dont il a la garde, prouve son efficacité en fonctionnant. L'économie allemande est en progrès constants, le chômage diminue, les exportations, — les chiffres de septembre en sont la preuve, — sont en augmentation très sensible. Si l'Allemagne consent à ne pas se ruiner volontairement plutôt que de payer ses dettes, on a le droit, pour l'avenir, de se montrer confiant. L'histoire des réparations, jusqu'à l'établissement du plan Dawes, a été, pour la

France, fertile en déboires et en difficultés; l'Allemagne résistait à toute solution pratique tendant à organiser des paiements réguliers; la Commission des réparations ne réussissait pas à faire prévaloir ses vues, et les gouvernements alliés, quoique rarement d'accord, étaient fréquemment obligés d'intervenir. C'est l'occupation de la Ruhr, tant critiquée, qui nous a valu le plan Dawes, le meilleur instrument de pacification et d'apaisement, autant que de justice, qu'on ait trouvé depuis le traité de Versailles; grâce à lui, le problème irritant des réparations est canalisé, endigué, soustrait aux polémiques internationales, en même temps que des paiements réguliers sont aménagés. Du plan politique où elle évoluait non sans secousses, la question des réparations a été transportée sur le plan financier technique. Les banques, les chemins de fer, les finances du Reich sont soumis, en fait, à un contrôle technique qui n'a rien d'irritant, mais dont la note de M. Parker Gilbert prouve l'efficacité. La réponse allemande est aussi modérée et objective que l'est le mémoire de l'agent général. Le gouvernement du Reich y donne les assurances les plus formelles pour le paiement régulier des annuités. Le plan Dawes s'achemine ainsi, sans difficultés sérieuses, vers la première année normale, comportant la pleine annuité de deux milliards et demi de marks, qui sera 1928-1929. C'est seulement lorsque l'expérience aura été complètement réalisée qu'il y aura peut-être lieu de procéder à certains ajustements; mais la revision du plan Dawes ne pourrait se faire qu'en liaison avec une revision des dettes interalliées; elle entraînerait une refonte du plan de paiements de Londres de 1921, qui fixe le montant global de la dette allemande de réparations à 132 milliards de marks-or. A mesure que s'améliore le crédit de l'Allemagne, s'approche l'heure où il deviendra possible d'émettre sur le marché, par tranches successives, les 11 milliards d'obligations des chemins de fer allemands et les 5 milliards d'obligations industrielles; il est évident qu'aucune retouche ne pourrait être apportée au plan Dawes, tant que le placement de ces obligations n'aura pas été au moins commencé dans de bonnes conditions. La solution définitive de la question des réparations est là.

Est-ce le très simple et courtois avertissement de M. Parker Gilbert au gouvernement allemand qui a soufflé comme un vent de sagesse sur la presse et sur les ministres? On serait tenté de le croire quand on lit le discours du chancelier Marx à Essen. Conscient du déplorable effet produit en Europe et en Amérique par le fameux discours du président Hindenburg sur les responsabilités de la

guerre, il ne le désavoue pas, au contraire, mais il le transpose; du terrain politique, il relègue le problème dans le domaine moins scabreux des archives et de l'histoire. « Nous considérons l'opinion que l'Allemagne a déchaîné l'incendie européen comme une injustice grave et profondément blessante. Si le gouvernement et le peuple allemands, poussés par ce sentiment, demandent la recherche de la vérité, ce n'est pas pour un but tactique, pour se libérer d'aucun engagement matériel qu'ils aient souscrit,... c'est seulement pour notre honneur. » Nous ne chicanerons pas sur l'étrange prétention qui, pour soulager le peuple allemand du poids de ses responsabilités, les rejetterait forcément sur la France et la Russie, à moins que ce ne soit sur la Belgique et l'Angleterre, car, enfin, si la guerre a éclaté, il faut bien qu'à une heure donnée quelqu'un l'ait voulue; nous préférons constater qu'il y a tout avantage à soustraire cette question irritante aux polémiques politiques. Il faut donc espérer que le maréchal-président Hindenburg n'apportera plus d'affirmations tranchantes, car, comme l'a dit M. Poincaré, nous ne nous lasserions pas de les relever; nous tenons la question pour tranchée, mais, dans l'intérêt de la paix, nous voulons bien consentir qu'on n'en parle plus.

Les Chambres françaises ont repris leurs travaux le 3 novembre et tout de suite elles ont fait regretter le temps heureux des vacances où le gouvernement peut gouverner et la justice s'exercer. Le premier acte de la Chambre a été de voter, par 265 voix contre 220, la libération immmédiate des quatre députés communistes condamnés et détenus, non pas pour délit de presse ou d'opinion, mais pour crime de droit commun, provocation de militaires à la désobéissance, à la révolte, à l'assassinat. Si quelque soldat égaré prend à la lettre ces appels frénétiques à la destruction de l'État et de la patrie, sa punition ne sera pas abolie ou interrompue comme vient de l'être celle des véritables responsables. Malgré les avertissements de M. Albert Sarraut, la majorité de la Chambre ne veut pas voir que le communisme, qui prend son mot d'ordre à l'étranger et prépare ouvertement une insurrection armée, n'est pas un parti comme les autres, et qui relève du droit parlementaire; son but est de détruire le Parlement après s'en être servi pour répandre ses doctrines et paralyser l'action des lois et la vie de l'État.

Le groupe radical-socialiste a sans doute voulu, par ce vote où quatre seulement de ses membres ont eu le courage de se détacher

de la majorité, donner un premier gage de sa décision quasi unanime de chercher toujours plus à gauche ses alliances électorales. Le Congrès du parti, qui s'est réuni à Paris avant l'ouverture de la session, en a ainsi décidé. Il a choisi pour succéder, comme président, à M. Maurice Sarraut, M. Daladier, qui ne manque ni de culture, ni d'énergie, mais qui fait partie de cette fraction du parti qui n'a pas cessé de voter contre le ministère d'union nationale que préside M. Poincaré. Pourtant, le Congrès s'est gardé de désapprouver l'œuvre de salut dont l'heureuse réalisation par M. Poincaré va permettre au Cartel renouvelé, si, comme il s'en flatte, il l'emporte aux élections avec l'aide des socialistes et des communistes, de recommencer les désastreuses fantaisies de 1925 et 1926. Ce ministère, à moins d'accident imprévu, ne sera pas renversé avant l'échéance électorale de 1928.

L'emporter aux élections, c'est l'unique préoccupation qui a dominé ce congrès pauvre d'idées, riche d'ambitions et de rancunes. Les radicaux qui comptent plusieurs de leurs chefs dans le ministère d'union nationale ne pardonnent pas à M. Poincaré d'avoir, par son succès, fait la preuve de leur échec, de leur incapacité, de la légèreté avec laquelle, après leur succès de 1924, il ont gaspillé la fortune de la France et sa situation extérieure. Il est affligeant d'entendre un homme sérieux, comme M. Maurice Sarraut, attribuer la déroute financière de 1926, non à la politique du Cartel, mais aux combinaisons sournoises d'on ne sait quelles « puissances financières ». Il est inquiétant de voir un congrès de politiciens émettre, sur la politique extérieure et notamment sur un rapprochement avec l'Allemagne, des vœux catégoriques et sans nuances, plus capables de faire le jeu des résistances nationalistes allemandes que d'aider la diplomatie française. Pour avoir dit ces vérités avec son courage accoutumé, M. Franklin-Bouillon s'est vu exclu du parti et a donné sa démission de président de la Commission des Affaires étrangères. Les parlementaires radicaux font tout ce qu'ils peuvent pour accroître, en France, le nombre de ceux qui désespèrent d'amender et de sauver les institutions parlementaires.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

nime
. Le
le la
dent,
re, ni
pas
éside
ouver
a per-
e aux
ecom-
stère,
éance

ominé
. Les
istère
ar son
gèreté
une de
lre un
éroute
nbinai-
. Il est
litique
magne,
le jeu
omatie
utumé,
démis-
Les par-
ître, en
sauver